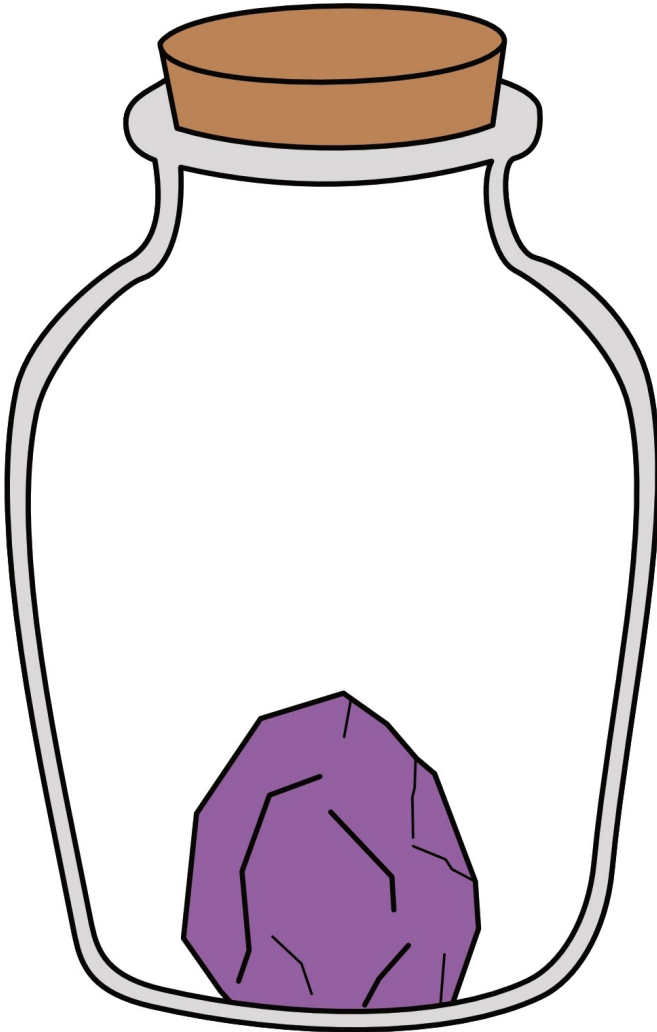


o-okun

LA VALEUR SCIENTIFIQUE D'UN TRÈS BEAU BOCAL

**Une sorcière, un mémoire et quelques
décisions financièrement discutables**



LA VALEUR SCIENTIFIQUE D'UN TRÈS BEAU BOCAL

Une sorcière, un mémoire et quelques décisions
financièrement discutables

o-okun

© 2024-2026 o-okun

Tous droits réservés.

Première édition : 2026

Dépôt légal : Octobre 2026

Publié par NukooWorld Studio, éditeur indépendant.

<https://www.nukooworld.com/fr/livres/la-valeur-scientifique-d'un-tres-beau-bocal>

Ce roman est une œuvre de fiction.

Les noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive.

Cette oeuvre ne peut pas être collectée, exploitée ou utilisée, notamment pour l'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle, de modèles d'apprentissage automatique ou de bases de données d'entraînement, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

[@nukooworld](#)

[@ookun_words](#)

J'aime bien les sorcières.

J'avais écrit ce roman pour cette raison.

Je vais en écrire d'autres.

o-okun

Prologue

Dans la première version, Élias revenait sous la pluie.

Il trouvait Mara devant la maison, les mains couvertes de terre, et comprenait immédiatement qu'elle avait découvert la lettre.

Cette version posait deux problèmes.

Premièrement, il n'avait pas plu depuis quatre mois.

Deuxièmement, personne ne comprend immédiatement quoi que ce soit en regardant des mains couvertes de terre.

Les mains de Mara pouvaient indiquer qu'elle avait travaillé dans le jardin, enterré un corps, réparé la conduite sous la serre ou décidé de creuser un passage jusqu'à la frontière.

Élias aurait probablement demandé :

- Qu'est-ce que tu as fait ?

Mara aurait répondu :

- Rien.

La conversation aurait alors porté sur la terre au lieu de la lettre.

Dans la deuxième version, Mara disait :

- Tu es revenu.

Élias répondait :

- Oui.

Ils se regardaient longtemps.

Cela produisait une tension considérable et ne permettait à personne de savoir de quoi ils parlaient.

Après plusieurs secondes, Élias pouvait ajouter :

- Tu as coupé tes cheveux.

Mara n'avait pas coupé ses cheveux.

Cette version était donc inutilisable.

Dans la troisième version, qui était probablement la moins mauvaise, Élias trouva Mara dans la cuisine.

Elle coupait des poires sur une planche fendue. Le couteau frappait le bois avec une régularité qui l'empêcha d'abord de remarquer qu'il était entré.

La fenêtre était ouverte malgré la chaleur. Une guêpe tournait autour du pot de miel. Sur la table, trois enveloppes avaient été rangées selon une méthode qu'Élias ne comprit pas.

La première était fermée.

La deuxième avait été ouverte avec un couteau.

La troisième était la sienne.

- J'ai lu ta lettre, dit-elle.

Élias referma la porte derrière lui.

- Laquelle ?

Mara leva enfin les yeux.

Il savait très bien laquelle.

Elle aussi savait qu'il savait.

Leur problème venait peut-être de là. Ils possédaient suffisamment d'informations pour se blesser avec précision et pas assez de courage pour

version quatre :

Élias entra par la fenêtre.

Non.

Il avait une clé.

Le faire entrer par la fenêtre uniquement parce que la scène manque de mouvement serait malhonnête.

Éventuellement, la porte pourrait être bloquée.

Pourquoi serait-elle bloquée ?

Chaise.

Meuble déplacé.

Mara réorganise la cuisine afin de ne pas penser à la lettre.

Elle place une armoire devant la porte.

Trop lourde.

Élias entre par la fenêtre parce que Mara a déplacé une armoire devant la porte.

Conserver.

À vérifier : peut-on déplacer seule une armoire assez lourde pour bloquer une porte ?

Mara peut.

Élias ne doit pas le savoir avant d'essayer de la remettre en place.

Dialogue possible :

- Pourquoi l'armoire est-elle devant la porte ?

- Elle était ailleurs avant.

- Je vois ça.

- Alors pourquoi tu demandes ?

Trop proche d'une conversation réelle.

Pour six personnes, ou quatre si Damien revient :

250 g de farine

120 g de beurre

deux œufs

trois poires, pas celles du sachet bleu

cannelle

sucre roux

une pincée de sel

écorce de citron

quatre feuilles de mélisse

une demi-cuillère de poudre d'ortie

résine de pin noir, très peu

lait trois

deux graines d'anis étoilé

une pierre plate qui conserve correctement la chaleur

levure

Ne pas confondre la poudre d'ortie avec celle du bocal de gauche.

Le bocal de gauche est également de l'ortie.

Trouver un autre système.

Ajouter les poires après refroidissement.

Non. Avant.

Vérifier auprès de quelqu'un qui sait faire un gâteau.

Dans la marge, au crayon :

La résine n'est probablement pas comestible.

Plus bas, d'une autre encre :

Elle ne l'est toujours pas depuis mardi.

Plus bas encore :

La résine doit brûler sous le plan de travail.

Ne pas la mettre dans la pâte.

Souligner davantage.

RÉSINE SOUS LE PLAN DE TRAVAIL.

Pas dans le gâteau.

Le gâteau conserve autrement l'humeur de la personne qui le prépare.

Cette phrase pourrait être utile sur l'étiquette.

Cette phrase empêcherait probablement la vente.

Ne pas vendre de gâteau.

Noms possibles, série printemps :

Matin humide

Pluie ancienne

Pluie récente

Pluie convenable

Après la pluie

Pluie sur pierre

Pierre mouillée

Pierre ayant connu la pluie

Le jardin se souvient

Poire et mélisse

Poire avec des projets

Poire sans obligation particulière

Poirier en avril

vent dans les rideaux

Fenêtre ouverte malgré le froid

Romarin après l'orage

Romarin avant l'orage

Romarin sans événement météorologique

Éliminer :

Pierre ayant connu la pluie, trop long.

Poire sans obligation particulière, difficile à inscrire sur la petite étiquette.

Fenêtre ouverte malgré le froid, donne l'impression que la bougie chauffe la pièce.

Elle ne chauffe pas la pièce.

Ajouter une mention à ce sujet ?

Non.

Les gens savent qu'une bougie ne remplace pas un radiateur.

Probablement.

Conserver :

Pluie sur pierre

Poire avec des projets

Romarin après l'orage

Tester auprès de quelqu'un qui n'est pas Naya.

Naya choisira Romarin sans événement météorologique par principe.

Bougies, série printemps

Cire : 38,40 €

Mèches : 12 €

Parfum : 19,80 €

Pigments : 8,50 €

Pots : 24 €

Étiquettes : 7 €

Frais de stand : 35 €

Total : 109,70 €

$38,40 + 12 = 50,40$

$19,80 = 70,20$

$8,50 = 78,70$

$24 = 102,70$

$7 = 109,70$

$35 = 144,70$

Total : 134,70 €

Douze bougies à 9 € = 108 €

Perte : 36,70 €

Vingt bougies à 9 € = 180 €

Bénéfice : 70,30 €

Non, puisqu'il faut davantage de cire.

Faire dix-huit bougies.

Dix-huit à 10 € = 180 €.

Même résultat, moins de bougies.

Prix raisonnable : 14 €

Prix que les gens accepteront : 11 €

Prix permettant de payer le loyer : beaucoup trop élevé

Prix avec joli pot : 13 €

Ajouter une ligne « qualité du pot » au prochain tableau.

Les pots bleus coûtent trois euros de plus.

Ils sont très beaux.

Temps passé :

Préparation de la cire : 1 h

Nettoyage : 40 min

Étiquettes : 35 min

Marché : 6 h

Installation : 1 h

Rangement : 1 h

Transport : 45 min

Calcul du temps passé : trop long

Total :

Ne pas calculer maintenant.

Le temps existe même lorsqu'il n'est pas écrit.

Cette phrase ressemble à quelque chose que dirait Élias.

Éventuellement :

- Le temps ne disparaît pas parce que tu refuses de le compter.

Mara répond :

- Il devient seulement plus difficile à facturer.

Non.

Mara ne fabrique pas de bougies.

Elle pourrait.

La forteresse manque de lumière.

Le roi posa la couronne sur la table.

- Vous ignorez ce qu'elle exige de celui qui la porte.

- J'ai lu les chroniques.

- Les chroniques mentent.

- Toutes ?

- Les meilleures.

La jeune femme tendit la main vers la couronne. Le métal se contracta sous ses doigts avec un bruit de mâchoire.

- Elle ne vous accepte pas, dit le roi.

- Elle mord tout le monde.

- Elle ne mord pas les souverains légitimes.

- Votre frère a perdu deux phalanges.

- Mon frère manquait de conviction.

Elle enveloppa la couronne dans son écharpe et la glissa sous son bras.

- Où allez-vous ?

- Chercher une pince.

Suite possible :

Le roi la suivit jusqu'à l'atelier.

Pourquoi ?

Il veut récupérer la couronne.

Il s'inquiète pour elle.

Il ne connaît pas l'emplacement de la pince.

Supprimer la troisième possibilité.

L'atelier contenait sept pinces.

Une grande.

Deux petites.

Une rouillée.

Une destinée aux bijoux.

Une qui n'aurait pas dû se trouver là.

Une dernière dont personne ne connaissait la fonction, mais qui avait toujours été rangée avec les autres.

- Laquelle ? demanda le roi.

- Celle qui ne risque pas de devenir reine à ma place.

Tarifs d'identification d'objet

Objet ordinaire présenté comme magique : 10 €

Objet magique sans effet dangereux : 20 €

Objet magique susceptible de mordre : 30 €

Objet royal : supplément à déterminer

Couronné : refuser

Ne pas oublier :

La forteresse possède :

une cuisine

deux tours intactes

une tour partiellement intacte

une salle du conseil

un puits

une cave impossible à ouvrir

une pièce que Mara appelle la chambre d'amis et qu'Élias appelle la pièce avec le trou

aucun meuble confortable

Scène magasin de meubles :

Mara s'assoit dans tous les fauteuils.

Élias vérifie la largeur des portes de la forteresse.

- Celui-ci est bien.

- Il ne passera pas le portail.

- Le portail est magique.

- Le fauteuil ne l'est pas.

- On peut le rendre magique.

- Il coûte déjà quatre-vingts pièces d'or.

- C'est un fauteuil.

- Précisément.

Mara refuse de partir.

Élias finit par s'asseoir.

Le fauteuil est réellement très confortable.

Problème : comment les faire livrer ?

Portail.

Élias vient d'expliquer que le portail ne fonctionne pas.

Mara pourrait démonter le fauteuil.

Elle ne sait pas le remonter.

Élias sait.

Pourquoi sait-il remonter un fauteuil ?

Ne pas expliquer.

Les gens possèdent parfois des compétences sans scène d'origine.

Première version du dragon :

Le dragon ouvrit la gueule.

Mara entra.

Non.

Manque une raison.

Deuxième version :

Le dragon ouvrit la gueule.

- C'est la seule manière, dit Mara.

- Non, répondit Élias. C'est seulement la manière que tu as choisie avant de nous demander notre avis.

Mieux.

Le village brûle ?

Trop grave.

Le village risque de brûler.

Différence utile.

Le dragon doit transporter Mara à travers la barrière.

Pourquoi ne peut-il pas la porter ?

La barrière détecte les passagers extérieurs.

Solution : la considérer comme nourriture.

Conséquences possibles :

salive

obscurité

odeur

conversation difficile

Élias contrarié

dragon également contrarié

Le dragon doit-il être prévenu qu'elle possède un couteau ?

Oui.

Mara oublie.

Non. Mara ne considère pas que le couteau compte.

Élias considère que cela compte beaucoup.

Message à envoyer à Mme V. :

Bonjour, je vous rappelle que la facture 27 reste à régler.

version plus ferme :

Bonjour, la facture 27, arrivée à échéance le 4, reste impayée. Merci de procéder au règlement avant toute nouvelle intervention.

Bonjour Mme Vautrin, petit rappel concernant la facture 27. Merci !

Ne pas ajouter de point d'exclamation.

Cela donne l'impression que la facture est une bonne nouvelle.

Bonjour Mme Vautrin, petit rappel concernant la facture 27. Merci.

Encore trop petit.

Reprendre demain.

Mme V. :

charme de placard

cuillère en argent

déplacement

mélisse

3 minutes de réparation

40 minutes de trajet

Facturation :

3 minutes serait ridicule.

Ne rien facturer.

Le trajet existe même lorsqu'il n'est pas écrit.

Cette phrase ressemble toujours à Élias.
Lui trouver un autre problème.

Chats possibles :

Ambre
Cannelle
Miette
ortie
Fumée
Bocal

Élias ne convient pas pour un chat.
Pourquoi ?

Conserver dans une autre liste.

Noms de bougies possibles :

Ambre
Cannelle
Miette ?
ortie
Fumée de cèdre
Bocal non

Élias non

La même liste ne fonctionne pas pour les chats et les bougies.

Acheter :

café
cire
produit vaisselle
enveloppes
quelque chose contre les mites
un couvercle pour le récipient du fond
Ne pas ouvrir le récipient du fond.
Même avec le nouveau couvercle.

Ajouter :

riz
savon
mèches taille moyenne
étiquettes moins brillantes
un stylo noir qui fonctionne réellement
plantes pour Mme V.
farine si gâteau
pas de résine

Chapitre 1

La première page

J'avais choisi la petite salle parce qu'elle était vide.

Cette décision mérite d'être précisée, car elle pourrait rétrospectivement donner l'impression que je cherchais quelque chose. Je ne cherchais rien. Je disposais seulement de vingt-six heures pour envoyer à ma directrice un plan détaillé de mon mémoire, et la salle principale de la bibliothèque accueillait ce jour-là un groupe de quatre étudiants qui débattaient depuis quarante minutes de la meilleure manière de partager un fichier.

Ils n'avaient encore ouvert aucun ordinateur.

La petite salle se trouvait au fond du rez-de-chaussée, entre l'espace jeunesse et les toilettes. Elle servait alternativement aux travaux de groupe, aux ateliers de jeux de société, aux lectures pour enfants et, certains mercredis, à une activité décrite sur l'affiche comme « exploration créative du monde des escargots ».

Nous étions mardi.

Les escargots ne constituaient donc pas une menace immédiate.

La pièce contenait trois tables rectangulaires, douze chaises de tailles différentes et une armoire vitrée remplie de jeux dont la plupart avaient perdu au moins une pièce essentielle. Un plateau de Cluedo sans chandelier dépassait d'une étagère. Deux boîtes de Uno occupaient le rayon supérieur, ce que j'aurais pu considérer comme un signe encourageant si je n'avais pas consacré les six derniers mois à découvrir que les signes encourageants étaient souvent une manière élégante de ne pas commencer à travailler.

J'ai choisi la table près de la fenêtre.

Sur la table du fond reposaient une tasse vide, un sac en toile et une liasse de feuilles maintenue par un petit pot en verre rempli de ce qui ressemblait à des cailloux.

J'ai posé mon ordinateur.

J'ai ouvert le document intitulé :

PLAN DÉTAILLÉ VERSION 7 DÉFINITIVE

La présence du mot « définitive » indiquait qu'il existait six versions antérieures et que je n'avais confiance en aucune.

Le titre complet du mémoire apparaissait en haut de la page :

Le droit coutumier du Uno : transmission et négociation des règles informelles dans les groupes de joueurs

Je l'ai relu.

Il m'arrivait encore d'espérer qu'une exposition prolongée au titre finirait par le rendre respectable. Le processus n'avait pas donné de résultat mesurable.

Sous le titre, j'avais écrit :

Introduction

Puis :

I. La règle officielle comme fiction commune

Puis rien.

Ce n'était pas exactement vrai. Il y avait ensuite neuf lignes de notes, trois références bibliographiques, une citation issue d'un entretien avec une femme qui considérait la carte +4 comme une attaque personnelle, et un paragraphe presque terminé sur la manière dont les groupes transforment leurs habitudes en normes.

Je travaillais.

Je travaillais même beaucoup.

Le problème concernait principalement l'ordre dans lequel ce travail devait être effectué.

À onze heures douze, j'avais corrigé la mise en forme de mes notes de terrain. À onze heures vingt-sept, j'avais renommé tous mes fichiers audio selon un système cohérent. À onze heures quarante, j'avais découvert que mon système cohérent comportait une erreur de date, puis je l'avais entièrement recommencé. À midi six, j'avais créé un tableau recensant les désaccords observés autour des cartes spéciales.

À midi trente, mon plan détaillé comportait toujours un titre, deux sous-titres et une quantité préoccupante d'espace blanc.

J'ai placé mes mains sur le clavier.

J'ai écrit :

I. La règle officielle comme point de départ théorique et objet de contestation pratique
C'était mieux.

C'était également beaucoup trop long.

J'ai remplacé « théorique » par « commun ».

Puis « commun » par « partagé ».

Puis « partagé » par « supposé ».

J'ai relu les quatre versions dans ma tête jusqu'à ce que chaque mot perde toute signification.

La fenêtre derrière moi a claqué.

Je me suis retourné.

Elle était entrouverte depuis mon arrivée. Un ciel gris pâle occupait le rectangle du vitrage, avec cette lumière de début de printemps qui ne permettait pas de déterminer si la journée allait s'améliorer ou simplement devenir plus froide.

Une seconde rafale est entrée dans la pièce.

Le pot en verre a basculé.

Il n'est pas tombé. Il a roulé de quelques centimètres, suffisamment pour libérer les feuilles qu'il retenait.

La liasse s'est soulevée d'un seul mouvement, comme si elle attendait cette occasion depuis plusieurs heures.

Une dizaine de pages ont glissé sur la table. D'autres ont traversé la pièce. L'une d'elles s'est plaquée contre la vitre de l'armoire. Deux sont passées sous les chaises. Une dernière a effectué une rotation complète avant de venir se poser sur mon clavier.

Je l'ai regardée.

Elle portait une liste manuscrite.

Acheter :

café

cire

produit vaisselle

enveloppes

quelque chose contre les mites

un couvercle pour le récipient du fond

En dessous, une phrase avait été ajoutée deux fois.

Ne pas ouvrir le récipient du fond.

Même avec le nouveau couvercle.

J'ai pris la feuille par un coin.

Il existait plusieurs explications raisonnables. La personne concernée conservait peut-être des produits chimiques. Elle possédait peut-être un récipient moisi. Elle écrivait peut-être un roman dans lequel un contenant jouait un rôle dramatique disproportionné.

Aucune de ces hypothèses ne justifiait une enquête.

J'ai posé la feuille sur la table du fond.

Une autre page s'était coincée sous ma chaussure.

Je l'ai ramassée sans la lire.

Plus exactement, j'ai essayé de ne pas la lire, ce qui est une opération difficile lorsqu'une phrase occupe le milieu d'une feuille tenue à vingt centimètres de votre visage.

Ils possédaient suffisamment d'informations pour se blesser avec précision et pas assez de courage pour

La phrase s'arrêtait là.

Pas de point.

Pas de mot barré.

La suite se trouvait peut-être sur une autre page. Ou n'avait jamais été écrite.

J'ai retourné la feuille.

Au verso figurait un calcul.

$38,40 + 12 = 50,40$

$+ 19,80 = 70,20$

$+ 8,50 = 78,70$

$+ 24 = 102,70$

$+ 7 = 109,70$

$+ 35 = 144,70$

La personne avait encadré le résultat, puis écrit à côté :

Ce calcul semble correct et constitue donc probablement une erreur.

J'ai souri.

Cela ne signifiait rien.

Les gens écrivaient des choses amusantes tous les jours. Certaines de ces personnes étaient même comptables.

J'ai posé la page sur la première.

Trois feuilles restaient sous la table centrale. Je me suis accroupi pour les récupérer. La première contenait le début d'une scène avec un roi, une couronne et une femme qui cherchait une pince. La deuxième présentait une recette de gâteau aux poires comprenant de la farine, du beurre, de la mélisse et de la résine de pin noir.

Une note dans la marge précisait :

La résine n'est probablement pas comestible.

Une autre encre avait répondu :

Elle ne l'est toujours pas depuis mardi.

La troisième feuille était vide, à l'exception d'un dessin de bocal dans le coin inférieur et de la mention :

plus joli en violet

J'ai posé les trois pages sur la table.

Il en restait encore quatre dispersées près de l'armoire.

À ce stade, je n'avais rien fait de répréhensible. Ramasser des documents projetés au sol relevait de la courtoisie élémentaire. Les remettre sur leur table d'origine constituait même une forme mineure de service rendu à la collectivité.

La difficulté venait de leur ordre.

Il n'y en avait visiblement aucun.

Certaines pages étaient numérotées, mais les chiffres ne se suivaient pas. Une page 6 contenait la scène de la couronne. Une page 14 présentait une liste de prix. Deux pages portaient le numéro 3. L'une commençait au milieu d'un dialogue, l'autre par la description d'une cuisine après un incendie.

J'ai rassemblé toutes les feuilles visibles en une pile.

Le sac en toile était toujours sur la chaise. La tasse vide avait laissé un cercle brun sur la table. La propriétaire des documents avait donc probablement quitté la salle quelques minutes. Elle reviendrait. Je pouvais remettre les feuilles sous le pot, refermer la fenêtre et reprendre mon plan.

C'était la solution la plus simple.

J'ai regardé la pile.

La page du roi se trouvait entre un relevé de dépenses et une liste d'ingrédients. La phrase interrompue était posée à l'envers. La recette du gâteau commençait au verso d'un paragraphe décrivant une dispute dans une gare.

Il me semblait peu respectueux de rendre les documents dans un état plus désordonné qu'avant l'incident.

Je ne savais pas dans quel ordre ils se trouvaient.

Je pouvais cependant produire un ordre plausible.

J'ai créé quatre piles.

La première pour les textes de fiction.

La deuxième pour les recettes.

La troisième pour les documents administratifs ou financiers.

La quatrième pour les feuilles impossibles à classer avec un degré de confiance suffisant.

La quatrième pile est devenue la plus haute en moins de deux minutes.

La page du gâteau, par exemple, appartenait probablement aux recettes. Elle contenait toutefois de la résine, une pierre plate et une instruction sur l'ordre dans lequel ajouter les poires qui avait été successivement affirmée, niée puis confiée à l'expertise future d'une tierce personne.

La scène du roi relevait clairement de la fiction, sauf si la mention au verso concernant Mme V. était liée à l'intrigue. Le rappel précisait :

Ne plus accepter les paiements "après amélioration visible de l'aura".

Cela pouvait être une note pour un roman.

Cela pouvait aussi concerner un métier dont je ne connaissais pas les pratiques de facturation.

J'ai déplacé la page dans la quatrième pile.

Une nouvelle feuille portait le titre :

Bougies, série printemps

Elle recensait des coûts de cire, de mèches, de parfums et de pigments. Le calcul avait été corrigé trois fois. Le prix de vente variait selon plusieurs critères, dont la rentabilité, le loyer et la beauté du pot.

Une ligne avait été ajoutée en bas :

Prix avec joli pot : 13 €

Puis :

Ce n'est pas un argument comptable.

Puis :

Le conserver tout de même.

Je l'ai placée dans la pile financière.

Après réflexion, je l'ai déplacée dans les feuilles impossibles à classer.

Je n'avais toujours pas trouvé de nom.

Chercher un nom pouvait se justifier. Il me permettrait de remettre les documents à leur propriétaire si elle ne revenait pas. Je pouvais regarder le haut des pages, les éventuelles signatures, les initiales. Pas le contenu.

La distinction devenait fragile, puisque le nom se trouvait généralement au milieu d'un ensemble de mots constituant précisément le contenu.

J'ai examiné les coins supérieurs.

Rien.

J'ai regardé la dernière page de chaque pile.

Rien.

J'ai soulevé le sac en toile, sans l'ouvrir. Il ne portait aucune inscription. Une petite broderie représentait un champignon entouré d'étoiles. Le dessin n'apportait aucune information exploitable, sauf dans l'hypothèse où la propriétaire s'appelait Amanite, ce qui semblait peu probable.

Une enveloppe dépassait sous le pot.

Je l'ai tirée de quelques centimètres.

Elle était vide et ne portait aucune adresse.

Je l'ai remise exactement à sa place.

À ce moment précis, j'aurais dû arrêter.

Je le savais avec une clarté suffisante pour que toute justification ultérieure devienne suspecte.

Les feuilles étaient rassemblées. La fenêtre était fermée. Leur propriétaire avait laissé ses affaires et reviendrait sans doute. Je n'avais aucune raison de chercher davantage.

J'ai regardé l'heure.

Douze minutes s'étaient écoulées.

Mon document affichait toujours :

I. La règle officielle comme point de départ théorique et objet de contestation pratique

Je pouvais retourner à ma table.

J'ai pris la page contenant la phrase interrompue.

Ce geste n'était plus accidentel.

Je l'ai prise parce que je voulais savoir s'il existait une suite.

J'ai parcouru les autres feuilles de fiction. Il y avait une scène dans une gare, deux versions d'une conversation dans une cuisine, un paragraphe décrivant une chambre éclairée par une lampe verte et plusieurs lignes barrées sur une femme qui refusait d'ouvrir une lettre.

Aucune ne poursuivait la phrase.

J'ai relu le passage entier.

Une femme appelée Mara coupait des poires. Un homme appelé Élias revenait après une longue absence. Trois versions de la scène avaient été tentées. Dans la première, il pleuvait alors qu'une note précisait qu'il n'avait pas plu depuis quatre mois. Dans la deuxième, les personnages se regardaient longtemps sans fournir la moindre information utile. La troisième avançait davantage.

J'ai lu ta lettre, disait Mara.

Laquelle ?

Une annotation dans la marge répondait :

Il sait très bien laquelle. Elle aussi. Personne n'est payé au mot dans cette cuisine.

J'ai cherché la suite.

Je l'ai trouvée sur une page numérotée 3, au verso d'un tableau de commandes.

La scène reprenait deux paragraphes plus loin, sans expliquer ce qui s'était passé entre les deux.

J'ai lu jusqu'à la fin de la page.

Puis la page suivante.

Il ne s'agissait pas d'un texte terminé. Les noms changeaient parfois. Une réplique apparaissait en trois versions. Des phrases s'interrompaient. Certains passages étaient barrés si énergiquement que le papier menaçait de se déchirer.

J'essayais de comprendre le classement.

C'était du moins la formulation que j'ai choisie.

Pour reconstituer l'ordre, il fallait lire les premières et dernières lignes. Pour identifier les versions, il fallait comparer certains passages. Pour séparer les scènes, il fallait déterminer si la femme de la gare était Mara ou une autre personne dont le nom n'avait pas encore été fixé.

La méthode exigeait donc une quantité limitée de lecture.

Cette quantité limitée a augmenté à mesure que je l'appliquais.

J'ai découvert une liste de titres possibles :

Les choses que nous n'avons pas dites

barré.

La saison des lettres fermées

barré deux fois.

Il pleut enfin

suivi de :

Non.

J'ai découvert un dialogue entièrement consacré à la question de savoir si un fantôme devait payer un loyer.

J'ai découvert une recette de soupe dans laquelle les pommes de terre étaient mentionnées trois fois, puis supprimées, puis réintroduites avec la note :

Elles n'ont rien fait de mal.

J'ai découvert un tableau de tarifs dont les catégories étaient :

simple

complexe

urgent

urgent parce que vous avez attendu trois semaines avant de me contacter

La dernière ligne coûtait deux fois plus cher.

Une note ajoutée sous le tableau disait :

Je ne le facturerais jamais. Je devrais.

J'ai découvert la description précise d'une poudre destinée à empêcher « les objets de conserver une mauvaise intention ». La formulation semblait appartenir à un univers fantastique, mais elle apparaissait entre un numéro de commande et un rappel concernant des frais de livraison.

J'ai rangé cette page avec les textes de fiction.

Puis avec les documents professionnels.

Puis dans la quatrième pile.

La quatrième pile n'était plus une catégorie. Elle constituait un aveu d'échec.

J'ai abandonné le classement par fonction et essayé un classement matériel.

Pages manuscrites au stylo noir.

Pages manuscrites au stylo bleu.

Pages imprimées et corrigées.

Feuilles arrachées d'un carnet.

Cette méthode a tenu environ trois minutes, jusqu'à ce que je découvre qu'un même paragraphe commençait au stylo noir, continuait en bleu, passait au crayon et se terminait au dos d'une facture.

J'ai alors opté pour un classement thématique.

Fiction.

Cuisine.

Bougies.

Pierres.

Clients.

Objets dangereux ou présentés comme tels.

Listes générales.

Textes dont la nature restait indéterminée.

Le système était imparfait, mais défendable.

Il avait également l'avantage de me permettre de lire les titres afin de répartir les documents.

Je savais ce que je faisais.

Cette pensée ne m'a pas arrêté.

Elle a simplement supprimé la dernière possibilité de prétendre que la situation m'avait échappé.

Une feuille portait plusieurs essais de dialogue :

— Tu aurais pu me prévenir.

— Je pensais que tu savais.

— Sur quelle base ?

— Tu sais beaucoup de choses.

En dessous :

Mauvaise réponse. Trop vague.

Nouvelle version :

— Tu aurais pu me prévenir.

— Je ne voulais pas que tu m'attendes.

— Je t'ai attendu quand même.

Cette fois, aucune correction.

J'ai laissé la page plus longtemps entre mes mains.

Ce n'était pas une révélation. Je ne connaissais pas la personne qui avait écrit ces lignes. Je ne savais pas si elles venaient d'une expérience, d'une invention ou d'un exercice. Elles pouvaient avoir été écrites cinq ans plus tôt. Elles pouvaient même avoir été recopiées.

Un texte ne constituait pas une preuve sur son auteur.

Je le savais.

Je savais aussi que la personne qui avait écrit ces pages changeait d'avis au milieu de ses phrases, corrigeait ses propres calculs avec méfiance, défendait les pommes de terre et considérait qu'un beau pot pouvait légitimement modifier un prix.

Ce n'était pas la même chose que connaître quelqu'un.

C'était néanmoins davantage que rien.

Un bruit de pas a résonné dans le couloir.

J'ai reposé la feuille.

Les pas ont dépassé la porte sans s'arrêter.

J'ai constaté que j'étais debout devant la table du fond depuis près de quarante minutes.

Mon ordinateur s'était mis en veille.

La propriétaire des documents pouvait revenir à tout moment et me trouver en train de répartir sa vie, ou sa fiction, ou ses comptes, selon un système thématique qu'elle n'avait jamais demandé.

Cette perspective aurait dû suffire à me faire partir.

À la place, j'ai accéléré.

J'ai aligné les piles. J'ai placé les pages de fiction à gauche, les recettes au centre, les documents professionnels à droite. J'ai glissé les listes générales sous l'ensemble, parce qu'elles semblaient traverser toutes les autres catégories et qu'aucune solution satisfaisante n'existait.

Les feuilles concernant des objets impossibles sont restées à part.

Il y en avait quatre.

Une plume qui corrigeait les répétitions.

Une pierre devant être conservée dans l'obscurité parce qu'elle « devenait prétentieuse au soleil ».

Un récipient dont le contenu semblait sensible à l'humeur.

Une couronne capable de mordre les souverains illégitimes.

J'ai décidé qu'il s'agissait de notes de fiction.

Cette décision permettait de préserver plusieurs principes fondamentaux de ma compréhension du monde et ne nuisait à personne.

J'ai remis le pot en verre sur les feuilles.

Il contenait sept petites pierres grises, une pierre verte translucide et un morceau de verre violet. L'une des pierres grises semblait flotter à quelques millimètres au-dessus du fond.

J'ai déplacé légèrement le pot.

La pierre est retombée.

Un effet de perspective.

Probablement.

J'ai vérifié une seconde fois.

Elle ne flottait plus.

J'ai reposé le pot.

La pile semblait plus propre qu'avant. Elle était aussi organisée selon une logique étrangère à la personne qui l'avait constituée. Je ne savais pas si j'avais réparé le désordre ou remplacé un système que je ne comprenais pas par un autre qui me rassurait.

Cette question ressemblait dangereusement à mon sujet de mémoire.

Je suis retourné à ma table.

L'écran s'est rallumé.

Il était treize heures huit.

Il me restait vingt-cinq heures pour envoyer mon plan détaillé.

J'ai relu mon premier sous-titre.

I. La règle officielle comme point de départ théorique et objet de contestation pratique

Je l'ai supprimé.

J'ai écrit :

I. Comment un groupe décide-t-il qu'une règle existe ?

La formulation était plus simple.

Elle était également meilleure.

J'ai commencé un paragraphe.

J'ai cité un entretien. J'ai ajouté une note sur la différence entre règle déclarée et règle appliquée. J'ai développé l'idée selon laquelle un classement extérieur pouvait rendre un ensemble plus lisible tout en détruisant la logique de ceux qui l'utilisaient.

Au bout de dix minutes, j'avais écrit trois cents mots.

Ils n'étaient pas mauvais.

Puis mon regard s'est posé sur la table du fond.

La pile ne bougeait pas.

Personne n'était revenu.

Je me suis demandé si la propriétaire remarquerait le nouvel ordre. Si elle comprendrait qu'un autre personne avait touché ses pages. Si elle serait furieuse. Si elle chercherait à déterminer qui avait lu quoi.

J'aurais pu remettre les feuilles dans un désordre approximatif.

Cela aurait été pire.

J'aurais pu laisser un mot.

Cela aurait exigé de reconnaître mon comportement.

J'ai fermé mon ordinateur.

Je n'avais pas terminé mon plan. J'avais néanmoins produit un sous-titre acceptable, trois cents mots exploitables et un système de classement imposé à une inconnue.

Le bilan n'était pas entièrement nul.

J'ai rangé mes affaires.

Avant de sortir, j'ai vérifié que la fenêtre était bien fermée. La tasse vide, le sac en toile et les feuilles attendaient toujours leur propriétaire.

Je n'ai touché à rien.

Cette affirmation était désormais exacte depuis environ six minutes.

Dans le métro, j'ai ouvert mon document sur mon téléphone. J'ai relu les trois cents mots. J'ai ajouté une phrase sur les conventions implicites, puis une autre sur les règles que chacun traite comme naturelles parce qu'il a oublié le moment où elles ont été inventées.

J'ai travaillé pendant tout le trajet.

Je n'étais pas paresseux.

Je disposais simplement d'une capacité remarquable à travailler sérieusement autour de ce que j'étais censé faire.

Lorsque je suis descendu, je connaissais enfin le plan de ma première partie.

Je connaissais aussi le prix de dix-huit bougies, l'existence probable d'un récipient dangereux et l'opinion d'une inconnue sur les pommes de terre.

La phrase interrompue m'est revenue en traversant la rue.

Ils possédaient suffisamment d'informations pour se blesser avec précision et pas assez de courage pour

Je me suis demandé quel mot devait venir ensuite.

Se parler.

Partir.

Rester.

Dire la vérité.

Aucune proposition ne me semblait entièrement juste.

J'ai continué à marcher en essayant de ne plus y penser.

Cette méthode n'a produit aucun résultat mesurable.

Chapitre 2

Quelqu'un a déplacé mes feuilles

J'ai mesuré le résultat en moins de trois secondes.

Le pot avait été déplacé de huit centimètres vers la droite.

La tasse vide se trouvait exactement où je l'avais laissée. Mon sac pendait toujours au dossier de la chaise. La fenêtre était fermée, alors que je l'avais laissée entrouverte parce que la petite salle sentait le feutre, la poussière et les goûters d'enfants.

Les feuilles, elles, formaient quatre piles.

Je suis restée dans l'encadrement de la porte avec un sachet de mélisse humide dans une main et mon téléphone dans l'autre.

Quelqu'un avait rangé mes documents.

Cette personne avait également lu suffisamment de choses pour les classer.

Mon téléphone a vibré.

Mme Vautrin : Merci encore d'être passée si vite. Je vous règle dès que possible.

J'ai relu le message.

Mme Vautrin utilisait « dès que possible » comme une unité temporelle indépendante du calendrier. Sa dernière facture était possible depuis vingt-trois jours.

J'ai rangé le téléphone dans ma poche et posé le sachet de mélisse sur la table, loin des feuilles. La plante avait coûté neuf euros. Le déplacement jusqu'à l'appartement de Mme Vautrin m'avait pris quarante minutes. La réparation de son charme de protection en avait demandé trois.

Je ne lui avais pas facturé l'intervention.

Elle n'avait duré que trois minutes.

Cette conclusion m'avait semblé raisonnable devant sa porte. Elle l'était déjà moins dans la bibliothèque.

Le problème venait d'une cuillère.

Mme Vautrin avait reçu la semaine précédente un petit charme destiné à empêcher ses placards de s'ouvrir pendant son sommeil. Elle se levait parfois la nuit, mangeait des biscuits sans s'en souvenir et accusait ensuite son mari, qui était mort depuis six ans et disposait donc d'un alibi convenable.

Le charme fonctionnait correctement jusqu'à ce qu'elle range une cuillère en argent dans le placard. L'argent avait perturbé le nœud de fermeture. La porte s'ouvrait désormais chaque fois que quelqu'un éternuait dans l'appartement du dessus.

J'avais retiré la cuillère.

Le placard avait cessé de s'ouvrir.

Mme Vautrin avait qualifié l'intervention de « suivi normal ».

Je n'avais pas contesté.

Je contestais rarement au bon moment.

Les piles occupaient le centre de la table.

Je me suis approchée sans les toucher.

La première contenait mes fragments de fiction. Les pages étaient alignées selon leurs numéros, puis selon l'ordre supposé des scènes lorsque les numéros n'existaient pas ou existaient plusieurs fois.

La deuxième regroupait les recettes.

La troisième rassemblait les factures, les calculs, les tarifs et les notes sur mes bougies.

La quatrième accueillait tout ce que la personne n'avait pas réussi à comprendre.

Elle était deux fois plus haute que les autres.

J'ai posé mon manteau sur une chaise.

J'étais contrariée.

Pas suffisamment pour maudire quelqu'un. Les malédictions demandaient des ingrédients, du temps et un motif plus solide qu'un classement non sollicité. Elles créaient aussi des formulaires.

Je n'étais même pas certaine d'être assez contrariée pour prévenir la bibliothèque.

J'étais surtout curieuse de comprendre le système.

J'ai commencé par la pile de fiction.

La page 6 se trouvait en premier, ce qui prouvait que la personne avait essayé de reconstituer les scènes plutôt que de suivre les chiffres. C'était une erreur raisonnable. Le numéro 6 correspondait à la sixième page d'une ancienne version. Il n'avait plus aucun rapport avec le texte actuel, ni avec les autres numéros, ni avec un principe susceptible d'être défendu devant une commission.

La scène de la cuisine venait ensuite.

Puis la gare.

Puis le passage de la couronne.

J'ai déplacé la gare avant la cuisine. J'ai remis la couronne au milieu des tarifs de réparation, où elle se trouvait auparavant.

La couronne appartenait à un roman.

Les tarifs aussi, mais pas au même.

La personne avait classé les recettes selon leur apparence générale. Le gâteau aux poires se trouvait au-dessus de la soupe. La liste de plantes venait ensuite. La page contenant la résine de pin noir avait été placée avec les recettes malgré l'annotation précisant qu'elle n'était pas comestible.

J'ai examiné ce choix.

La page commençait par « Pour six personnes ».

La décision se défendait.

Elle restait fausse.

La résine servait à empêcher la pâte de conserver les émotions négatives de la personne qui la pétrissait. Elle ne se mangeait pas. Elle devait être brûlée sous le plan de travail.

Je n'avais pas écrit cette partie.

J'aurais dû.

J'ai déplacé la feuille dans la quatrième pile.

Les documents professionnels étaient rangés par nature. Fournisseurs, clients, bougies, dépenses.

Quelqu'un avait consacré du temps à cela.

Pas énormément. Assez.

La feuille sur les bougies portait encore mes trois totaux différents. La personne n'avait rien corrigé. Elle avait seulement placé la page avec les comptes, alors qu'elle se trouvait auparavant entre une scène de dispute conjugale et une liste de noms de chats.

Ce déplacement indiquait une confiance excessive dans les catégories.

La quatrième pile était plus intéressante.

Elle contenait la couronne qui mordait, avant que je la remette avec les tarifs. La plume correctrice. La pierre prétentieuse. Le récipient sensible à l'humeur. Une note sur une poudre de protection. Deux pages décrivant un fantôme qui refusait de payer sa part de loyer.

La personne avait probablement hésité entre fiction et documents pratiques.

Elle avait eu raison.

Le fantôme était fictif.

La plume ne l'était pas.

La pierre exagérait parfois son comportement au soleil, mais « prétentieuse » restait le terme technique le plus précis que j'avais trouvé.

J'ai récupéré le pot.

Les pierres étaient toutes présentes. La petite hématite flottante reposait au fond, ce qui signifiait qu'elle avait probablement été déplacée. Elle ne flottait que lorsqu'elle était contrariée ou soumise à un champ électromagnétique.

La salle ne comportait aucun appareil assez puissant.

La pierre avait donc un avis sur le classement.

Je l'ai touchée du bout du doigt.

Elle s'est soulevée de deux millimètres.

— Je sais, ai-je murmuré.

Elle est retombée.

Je connaissais l'ordre de mes feuilles.

Cette affirmation provoquait souvent des réactions inutiles chez les gens qui avaient vu mon appartement. Ils considéraient qu'un ordre devait être visible, reproductible et compatible avec les surfaces horizontales.

Le mien répondait à une autre logique.

La scène de Mara se trouvait près de la recette aux poires parce que j'avais pensé au dialogue en coupant des poires.

La couronne se trouvait avec les tarifs parce que j'avais reçu une demande d'identification d'objet pendant que je récrivais le passage.

La liste de courses était glissée entre deux versions d'une lettre parce que je l'avais utilisée comme marque-page.

Le calcul des bougies se trouvait près des noms de chats parce que « Ambre » pouvait convenir à une bougie ou à un chat, contrairement à « Fumée de cèdre », qui convenait mal aux deux.

Ce système n'aurait pas survécu à une présentation orale.

Il me permettait pourtant de retrouver chaque page.

Quelqu'un l'avait remplacé par quatre catégories propres.

J'ai vérifié qu'aucun document ne manquait.

Les brouillons étaient là.

Les factures aussi.

La lettre à ma sœur était restée pliée en deux, au milieu d'une version abandonnée du chapitre de la gare. La personne ne l'avait pas sortie. Ou l'avait sortie puis remise exactement au même endroit, possibilité que je ne pouvais pas vérifier.

J'ai ouvert la lettre.

Elle commençait par :

Je ne sais pas encore si je vais envoyer ceci.

Elle se terminait après trois lignes.

Je l'ai glissée dans mon sac.

J'ai récupéré deux autres pages que je n'aurais pas voulu voir lues : une scène écrite après l'enterrement de ma grand-mère et une liste de dettes dont le total avait cessé d'être exact avant même que je le termine.

Les autres pouvaient supporter le passage d'un inconnu.

Cela ne lui donnait pas le droit de les lire.

Cela réduisait seulement les dégâts.

Je me suis assise.

Sur la table voisine, une chaise était légèrement reculée. Quelqu'un avait travaillé là. Une prise était occupée par rien, le câble ayant probablement été retiré récemment. Une petite marque circulaire apparaissait près du bord, laissée par une bouteille ou un gobelet.

La personne n'avait pas rangé mes feuilles pour nettoyer la table.

Elle s'était installée à côté.

Elle avait fermé la fenêtre, ramassé les pages, cherché un ordre, puis lu assez de contenu pour produire les piles.

Je ne pouvais pas savoir pourquoi.

La première lecture pouvait avoir été accidentelle. Une feuille était tombée sur sa table. Une phrase avait attiré son attention. Ensuite, elle avait continué.

Je connaissais ce type de progression.

Je l'utilisais pour finir des paquets de biscuits.

La question était de savoir qui avait fait cela.

La salle accueillait surtout des étudiants, des parents avec de jeunes enfants et des personnes âgées qui venaient lire les journaux au calme. Les enfants pouvaient être éliminés. Ils auraient dessiné sur les feuilles ou les auraient transformées en chapeaux.

Un parent pressé n'aurait pas créé quatre catégories.

Un membre du personnel aurait probablement tout placé dans une seule pile, puis apporté les documents à l'accueil.

Il restait une personne venue travailler.

Probablement universitaire.

Probablement plus âgée que les étudiants du premier cycle qui occupaient les tables principales en parlant de leurs exposés assez fort pour que l'ensemble du bâtiment puisse participer.

Le classement indiquait quelqu'un de méthodique. Les pages avaient été alignées avec soin. Les calculs n'avaient pas été corrigés, ce qui excluait une personne incapable de respecter les erreurs des autres ou une personne qui ne les avait pas remarquées.

Les erreurs étaient visibles.

J'en avais ajouté plusieurs pour vérifier.

Cette pensée m'a arrêtée.

Je n'avais pas ajouté les erreurs pour vérifier un lecteur. Elles étaient authentiques.

Ce détail rendait l'expérience moins utile.

J'ai sorti mon téléphone et ouvert la conversation avec Naya.

Moi : Quelqu'un a lu mes feuilles à la bibliothèque.

La réponse est arrivée avant que j'aie le temps de poser l'appareil.

Naya : Toutes tes feuilles ?

Moi : Impossible à déterminer.

Naya : Tu les avais laissées où ?

Moi : Sur une table.

Trois petits points sont apparus.

Ils ont disparu.

Ils sont revenus.

Naya : Zuri.

Moi : Un client m'a appelée. Je pensais partir dix minutes.

Naya : Combien de temps ?

Moi : Cinquante-deux minutes.

Naya : Et tu as laissé tes textes, tes comptes et tes recettes magiques sur une table publique pendant cinquante-deux minutes.

Moi : La magie n'est pas identifiable sans contexte.

Naya : Tu as une recette qui commence par "retirer les dents avant ébullition".

Moi : C'est aussi valable pour certains poissons.

Naya : Tu es en colère ?

J'ai regardé les piles.

Moi : Modérément.

Naya : Tu vas changer de bibliothèque ?

Moi : Non.

Naya : Récupérer tes feuilles ?

Moi : Certaines.

Naya : Prévenir quelqu'un ?

Moi : Peut-être.

Naya : Tu veux surtout savoir qui les a rangées.

Je n'ai pas répondu immédiatement.

Naya connaissait plusieurs de mes défauts. Elle en avait organisé une liste que je contestais principalement sur l'ordre.

Moi : La personne a classé la résine dans les recettes.

Naya : Elle n'a pas totalement tort.

Moi : Elle n'est pas comestible.

Naya : Ta recette ne le précise pas clairement.

Moi : C'est écrit dans la marge.

Naya : "Probablement" n'est pas une précision claire.

J'ai verrouillé le téléphone.

Les feuilles de fiction formaient toujours une pile presque correcte. Presque était le problème.

Quelqu'un avait lu la phrase interrompue.

Je le savais parce qu'elle avait été placée au début de la scène de la cuisine. Pour comprendre qu'elle appartenait à cette version, il fallait comparer plusieurs passages. La personne ne s'était pas contentée des titres.

Elle avait lu Mara et Élias.

Elle avait lu au moins une partie de leurs trois conversations ratées.

Cette idée m'a dérangée davantage que les tarifs.

Pas parce que le texte était particulièrement intime. Il ne racontait rien qui me soit arrivé. Mara n'était pas moi. Élias ne ressemblait à personne que je connaissais assez longtemps pour lui attribuer un nom dans un brouillon.

Le passage restait inachevé.

Il contenait encore les endroits où je n'avais pas décidé.

Lire un texte terminé revenait à entrer dans une pièce après que son propriétaire avait rangé les objets dangereux. Lire un brouillon revenait à arriver pendant qu'il se demandait si le sol devait rester à cet endroit.

J'ai récupéré toutes les pages de la scène et les ai glissées dans mon sac.

Puis je les ai ressorties.

Je n'avais pas envie de les emporter.

Je comptais travailler dessus cet après-midi.

Le client, le trajet et le placard avaient déjà pris presque une heure. Si je rentrais chez moi, je répondrais à mes messages, vérifierais mes ingrédients, lancerais une petite quantité de cire et finirais par nettoyer un tiroir pour éviter d'écrire.

La bibliothèque restait le meilleur endroit.

Le lecteur était probablement parti.

Il ne reviendrait peut-être jamais.

J'ai remis les pages sur la table.

La petite hématite s'est élevée dans le pot.

— Personne ne t'a demandé.

Elle a continué de flotter.

J'ai séparé les documents que je voulais garder privés. La lettre. La liste de dettes. La scène de l'enterrement. Deux formules que je ne souhaitais pas laisser à proximité de personnes capables de suivre des instructions sans comprendre les conséquences.

Je les ai rangés dans mon sac.

Le reste est resté sur la table.

J'ai rétabli mon ordre initial.

Cela a demandé quatre minutes.

J'ai replacé les recettes entre les scènes, les tarifs avec la couronne, la liste de courses près de la lettre absente et la pierre prétentieuse sous une page consacrée aux odeurs de bougies.

La table a immédiatement retrouvé une apparence catastrophique.

Je respirais mieux.

Mon téléphone a vibré.

Naya : Tu es encore en train d'analyser le classement ?

Moi : Non.

Naya : Tu as répondu trop vite.

Moi : La personne est probablement universitaire.

Naya : Pourquoi ?

Moi : Quatre catégories, alignement régulier, respect des marges, incapacité à accepter qu'un document puisse avoir plusieurs fonctions.

Naya : Bibliothécaire.

Moi : Un bibliothécaire aurait utilisé une boîte.

Naya : Comptable.

Moi : Il aurait corrigé les additions.

Naya : Professeur.

J'ai regardé la pile de fiction.

Moi : Probable.

La personne que j'ai imaginée avait une quarantaine d'années, peut-être davantage. Elle portait des lunettes, un pull sombre et des chaussures adaptées aux couloirs universitaires. Elle possédait plusieurs stylos identiques. Elle savait où se trouvaient ses déclarations fiscales des cinq dernières années.

Cette image ne reposait sur rien.

Je l'ai néanmoins trouvée cohérente.

Un professeur avait ramassé les feuilles, aperçu une phrase, puis essayé de comprendre. Il avait probablement considéré mon classement comme un problème. Il avait créé des catégories parce que les universitaires aimaient attribuer des noms aux choses avant de vérifier si les choses acceptaient leur nouveau nom.

Il avait peut-être lu la scène en cherchant l'ordre des pages.

Il avait ensuite continué.

Je me suis demandé ce qu'il avait pensé de la phrase sur les pommes de terre.

La question ne concernait pas sa personnalité. Je voulais seulement savoir s'il avait compris qu'elle était indispensable.

J'ai ouvert mon ordinateur.

Le document sur Mara et Élias occupait toujours l'écran. J'ai relu la dernière phrase :

Ils possédaient suffisamment d'informations pour se blesser avec précision et pas assez de courage pour

J'ai posé les mains sur le clavier.

La suite ne venait pas.

J'ai essayé :

s'épargner.

Trop grave.

faire quelque chose d'utile.

Trop vague.

dire la seule phrase qui aurait changé la scène.

Trop consciente d'être une phrase.

J'ai tout supprimé.

Il était possible que le lecteur ait imaginé une meilleure fin.

Cette pensée m'a agacée.

J'ai écrit dans la marge :

Suite à déterminer. Toute proposition comportant le mot "enfin" sera refusée.

Je me suis arrêtée.

La note ressemblait à un message.

Je l'ai effacée.

Puis je l'ai réécrite au crayon sur la feuille imprimée.

Je n'avais aucune preuve que la personne reviendrait. Elle avait peut-être choisi cette salle pour la première fois. Elle avait peut-être déjà oublié les pages. Elle avait pu les trouver mauvaises, confuses ou simplement assez intéressantes pour occuper une heure qui aurait dû être consacrée à autre chose.

Cette dernière possibilité me semblait la plus vraisemblable.

Les gens ne lisaient pas autant de documents mal rangés par pure bienveillance.

Je ne pouvais pas empêcher quelqu'un de revenir. Je pouvais emporter toutes les pages, changer de salle ou rester près de la table.

Je pouvais également choisir ce qui resterait accessible.

Cette solution était meilleure.

J'ai repris les feuilles une par une.

La scène de l'enterrement est allée dans mon sac.

La lettre aussi.

Les formules complètes ont suivi.

J'ai gardé les listes de courses, les tarifs, les brouillons assez anciens pour ne plus me déranger et les textes que j'aurais pu montrer à Naya sans préparer une explication de vingt minutes.

La distinction n'était pas parfaite.

Elle existait.

Je n'avais aucune raison de laisser un piège.

J'en ai préparé un.

Il devait rester bénin. Je ne voulais ni brûler les doigts de quelqu'un ni déclencher une alarme. Une personne assez curieuse pour lire des documents privés pouvait être agaçante sans mériter une attaque de papeterie.

J'ai choisi une page vierge au verso d'une ancienne facture.

En haut, j'ai écrit :

Tarification provisoire

Puis :

Identification d'un objet suspect : 25 €

Identification d'un objet suspect qui mord : 35 €

Identification d'un objet suspect qui affirme ne pas avoir mordu : 50 €

Déplacement : 12 €

Urgence réelle : 20 €

Urgence causée par le client : 45 €

J'ai calculé un exemple.

Objet mordeur + déplacement + urgence causée par le client : $35 + 12 + 45 = 102$ €

Le résultat correct était quatre-vingt-douze.

J'ai entouré 102.

Puis j'ai écrit dans la marge :

Le total est-il faux, ou le prix insuffisant ?

La question pouvait m'être destinée.

Elle pouvait aussi viser la personne qui avait réparti mes erreurs sans en corriger aucune.

Ce n'était pas encore assez.

J'ai retourné la page et commencé une scène.

Le fantôme se tenait au milieu de la cuisine avec la dignité particulière des personnes qui ne paient pas le loyer.

— Je n'utilise pas la chambre, dit-il.

— Tu traverses le mur toutes les nuits.

— Cela ne l'use pas.

— Tu fais gémir les canalisations.

— Elles manquent de discipline.

— Tu as possédé le grille-pain.

— Temporairement.

— Il refuse maintenant le pain complet.

Le fantôme regarda le grille-pain.

— Chacun possède des limites.

En dessous, j'ai ajouté :

Fiction, comptabilité ou litige locatif ?

J'ai reposé le crayon.

Le piège me convenait.

Il ne révélait rien que je ne souhaitais pas montrer. Il permettait plusieurs classements. Il contenait une erreur assez visible pour une personne attentive et une question assez discrète pour qu'elle puisse l'ignorer.

Je n'attendais pas nécessairement une réponse.

Je voulais vérifier si le lecteur reconnaîtrait que la page avait été placée pour lui.

Cette différence me semblait importante.

Elle ne l'était peut-être pas.

J'ai sorti une feuille plus propre, imprimée la veille.

Elle contenait une courte scène entre deux sœurs qui tentaient de réparer une lampe. Le texte était presque terminé. Je l'aimais bien sans y être attachée. Il ne venait d'aucun souvenir précis. Il ne contenait ni formule utilisable ni information sur mes clients.

J'ai hésité, puis l'ai placée sous la page du fantôme.

Celle-ci pouvait être lue.

Je l'avais choisie.

Les autres documents ne devenaient pas publics pour autant.

Une page offerte n'ouvrait pas toutes les portes de la pièce.

J'ai posé le pot sur l'ensemble. La petite hématite flottait encore.

— Tu peux descendre.

Elle est restée en l'air.

— Il n'y a aucun danger.

Elle a tourné lentement sur elle-même.

— C'est une erreur de calcul.

La pierre est retombée.

J'ai envoyé un dernier message à Naya.

Moi : J'ai laissé une page.

Elle a répondu immédiatement.

Naya : Pour la personne qui a fouillé ?

Moi : Lu et reclassé.

Naya : Ce n'est pas mieux.

Moi : Ce n'est pas identique.

Naya : Tu lui as écrit quoi ?

Moi : Une question de tarification.

Naya : Évidemment.

J'ai rangé mon téléphone.

La petite salle était vide. Des voix montaient de l'espace jeunesse. Quelqu'un faisait rouler un chariot dans le couloir. Une machine émettait régulièrement un bip irrité près de l'accueil.

J'ai ouvert mon document.

Pendant vingt minutes, je n'ai pas regardé la porte.

J'ai réécrit la scène de la cuisine. Mara a cessé de couper des poires. Élias a arrêté de prétendre qu'il ignorait de quelle lettre elle parlait. Ils ont enfin dit quelque chose d'utile.

J'ai supprimé « enfin ».

Puis j'ai travaillé sur mes tarifs.

Mme Vautrin me devait désormais deux factures.

J'ai ajouté la réparation du placard à la seconde.

Trois minutes d'intervention ne signifiaient pas trois minutes de compétence.

J'ai fixé le prix à quinze euros.

Je l'ai réduit à dix.

Je l'ai remis à quinze.

Le chiffre est resté sur l'écran.

Lorsque j'ai quitté la bibliothèque, la page destinée au lecteur était toujours sous le pot.

Cette fois, je savais exactement où elle se trouvait.

Elle attendait.

Chapitre 3

Correspondance non autorisée

Je suis retourné dans la petite salle deux jours plus tard parce qu'elle était calme.

Il convient de traiter cette affirmation avec prudence.

La salle était effectivement calme. Le jeudi, entre onze heures et quatorze heures, elle accueillait rarement autre chose qu'un parent venu réviser pendant la sieste de son enfant, une personne âgée cherchant à échapper au bruit de l'espace presse et, occasionnellement, un étudiant disposé à travailler sous le regard accusateur d'un puzzle représentant des animaux de la ferme.

J'avais donc une raison valable de revenir.

J'avais aussi pensé aux feuilles pendant les deux jours précédents.

Ces deux faits pouvaient coexister sans que le second devienne nécessairement la cause du premier.

Mon plan détaillé devait être envoyé le soir même. J'en avais désormais une version presque complète, composée de trois parties, neuf sous-parties et plusieurs formulations dont la longueur indiquait que je n'avais pas encore décidé ce qu'elles voulaient dire.

J'avais travaillé.

Le mardi soir, j'avais repris mes entretiens.

Le mercredi matin, j'avais analysé quatre conflits autour de la possibilité de cumuler les cartes +2.

Le mercredi après-midi, j'avais découvert l'existence d'une règle familiale selon laquelle une personne oubliant d'annoncer « Uno » devait piocher un nombre de cartes égal au nombre de témoins de son oubli.

La famille concernée appelait cela la règle démocratique.

J'avais rédigé cinq pages sur la manière dont une sanction gagnait en légitimité lorsqu'on lui donnait un nom positif.

Je n'avais pas passé deux journées à attendre de savoir si une inconnue remarquerait mon classement.

J'y avais pensé à intervalles réguliers, ce qui était différent.

En entrant dans la salle, j'ai d'abord vu le pot en verre.

Il occupait le centre de la table du fond.

Les feuilles se trouvaient dessous.

Elles n'étaient plus rangées.

La scène de cuisine dépassait sous une liste de courses. Le calcul des bougies était posé en diagonale sur une page imprimée. Le passage concernant la couronne avait retrouvé une position indéfendable entre des tarifs et un dessin de lampe.

Mon système avait été entièrement défait.

Cela confirmait que la propriétaire était revenue.

Une page placée au-dessus de la pile portait un titre que je n'avais pas vu la première fois.

Tarification provisoire

La feuille était tournée dans ma direction.

Ce détail pouvait être accidentel. La table n'avait pas de direction officielle.

Sous le titre figuraient plusieurs lignes.

Identification d'un objet suspect : 25 €

Identification d'un objet suspect qui mord : 35 €

Identification d'un objet suspect qui affirme ne pas avoir mordu : 50 €

Déplacement : 12 €

Urgence réelle : 20 €

Urgence causée par le client : 45 €

Un calcul avait été entouré :

Objet mordeur + déplacement + urgence causée par le client : $35 + 12 + 45 = 102$ €

Dans la marge, une question avait été ajoutée.

Le total est-il faux, ou le prix insuffisant ?

J'ai relu la ligne.

Le total était faux.

Le prix était probablement insuffisant.

Au verso, un fantôme discutait de sa part de loyer et de la possession temporaire d'un grille-pain.

En bas de la page :

Fiction, comptabilité ou litige locatif ?

J'ai regardé autour de moi.

La salle était vide.

Une chaise d'enfant jaune se trouvait sous la table centrale. Un livre cartonné avait été oublié sur le rebord de la fenêtre. L'armoire vitrée contenait toujours deux boîtes de Uno, dont l'une avait été replacée à l'envers depuis ma dernière visite.

La page était pour moi.

L'affirmer avec certitude aurait demandé une confiance excessive. L'alternative exigeait toutefois davantage de coïncidences que je n'étais prêt à accepter.

Elle savait que j'avais lu.

Elle savait que j'avais essayé de comprendre.

Elle avait choisi de laisser une réponse plutôt que de retirer toutes ses affaires, prévenir le personnel ou installer un dispositif susceptible de mordre les doigts.

L'absence de piège ne signifiait pas une autorisation.

Je me suis assis à ma table.

J'ai ouvert mon ordinateur.

J'ai affiché mon plan.

Le droit coutumier du Uno : transmission et négociation des règles informelles dans les groupes de joueurs

Le curseur clignotait après le dernier mot de ma conclusion provisoire.

J'ai ajouté une transition entre ma première et ma deuxième partie. J'ai corrigé une référence. J'ai déplacé un paragraphe consacré à l'autorité des joueurs expérimentés.

À la douzième minute, j'ai pris mon stylo.

Je ne m'étais pas encore levé.

Répondre posait plusieurs problèmes.

La page ne m'appartenait pas.

La note pouvait ne pas m'être adressée.

Une réponse risquait de transformer une intrusion en échange et de donner à la première une légitimité rétrospective qu'elle ne possédait pas.

Le total faisait quatre-vingt-douze euros.

J'ai travaillé huit minutes supplémentaires.

Puis j'ai arraché une feuille de mon carnet.

Je n'allais pas écrire sur la sienne.

En haut, j'ai noté :

Le total est de 92 €.

J'ai ajouté :

Le prix reste insuffisant si l'objet est capable de nier les faits. Cela indique soit une conscience, soit un client particulièrement motivé à éviter un supplément. Dans les deux cas, 50 € paraît faible.

C'était une réponse méthodologique.

Elle évitait le problème principal.

J'ai laissé plusieurs lignes blanches.

Puis j'ai écrit :

C'est moi qui ai rangé les feuilles après leur chute. J'en ai lu une partie pour essayer de reconstituer leur ordre. J'ai continué après avoir compris que ce n'était plus nécessaire.

Cette version était exacte.
 Elle ne contenait aucune excuse.
 J'ai ajouté :
 Je suis désolé.
 Le mot semblait insuffisant.
 Il devait l'être.
 Une excuse n'était pas censée résoudre automatiquement le problème qu'elle reconnaissait.
 J'ai signé :
 Lucas
 Puis j'ai barré mon prénom.
 Le geste était lâche.
 J'ai réécrit en dessous :
 Lucas
 La page donnait désormais l'impression que plusieurs Lucas avaient participé à la rédaction et que le premier s'était retiré du projet.
 Je me suis levé.
 La pile était maintenue par le pot. À l'intérieur, une petite pierre grise flottait à peine au-dessus des autres.
 J'ai cligné des yeux.
 Elle est retombée.
 J'ai placé ma réponse sur la table sans la glisser parmi les documents.
 Sous la page-question, une seconde feuille dépassait légèrement. Son papier était plus blanc que les autres. Le texte était imprimé.
 Je pouvais lire les premières lignes.
 Deux sœurs tentaient de réparer une lampe.
 J'ai lu le premier paragraphe sans déplacer la page.
 Puis je me suis arrêté.
 La feuille se trouvait sous celle qui m'était manifestement destinée. Elle avait été imprimée récemment et ne comportait ni facture ni note privée au verso.
 Ces critères formaient une hypothèse.
 Ils ne constituaient pas une règle.
 J'ai tiré la page de quelques centimètres.
 En haut, au crayon, un petit cercle violet entourait le numéro.
 Aucune autre feuille visible ne portait cette marque.
 La liste de courses n'avait pas de cercle. Le calcul des bougies non plus. La scène de cuisine portait une tache de café, mais aucune marque violette.
 La page de la lampe avait été choisie.
 J'ai décidé que le cercle signifiait qu'elle pouvait être lue.
 Cette décision reposait sur une interprétation impossible à confirmer.
 Je l'ai lue malgré tout.
 Le texte racontait deux sœurs assises sur le sol d'un appartement sans électricité. L'aînée voulait démonter entièrement la lampe. La plus jeune soutenait que le problème venait probablement de l'ampoule.
 Elles discutaient pendant trois pages.
 À la fin, elles découvraient que la lampe n'était pas branchée.
 La sœur aînée prétendait avoir vérifié le câble.
 La plus jeune répondait :
 — Tu as vérifié son existence. Ce n'est pas la même chose que vérifier son branchement.
 Dans la marge, une annotation indiquait :
 Peut-être trop évident.
 J'ai pensé que non.

L'évidence ne concernait pas la prise. Les deux sœurs savaient depuis le début laquelle avait probablement raison et poursuivaient malgré tout la réparation selon la méthode la plus compliquée.

Sur ma feuille, sous mon excuse, j'ai écrit :

La lampe peut rester débranchée. Elles ne discutent pas vraiment de la lampe.

La remarque m'a paru prétentieuse.

Je l'ai barrée.

Elle restait lisible.

J'ai écrit dessous :

J'ai aimé la scène.

À treize heures dix-sept, un message de ma directrice est apparu en haut de mon écran.

Bonjour Lucas,

Petit rappel pour le plan détaillé attendu aujourd'hui. Vous pouvez me transmettre une version encore provisoire. Je préfère un document imparfait à un silence méthodologiquement irréprochable.

Mme Delmas me connaissait depuis neuf mois.

Elle avait développé une maîtrise inquiétante de mes mécanismes.

Mon plan faisait douze pages.

Je l'ai relu une fois, corrigé deux coquilles et découvert quatre formulations qui me semblaient soudain ridicules.

Je les ai laissées.

J'ai joint le fichier au message destiné à Mme Delmas.

Avant d'appuyer sur envoyer, j'ai renommé le document :

PLAN DÉTAILLÉ LUCAS_L_VERSION_FINALE_8

J'ai supprimé « finale ».

Puis je l'ai remis.

J'ai envoyé.

Lorsque je suis parti, ma réponse se trouvait toujours sur la table.

La propriétaire pouvait la lire et décider que l'expérience avait assez duré.

Elle ne répondrait probablement pas.

J'ai répondu le soir même.

Je n'étais pas revenue à la bibliothèque.

J'avais emporté la feuille de Lucas avec les autres documents et je l'avais posée sur mon plan de travail, entre un bloc de cire végétale et trois bocaux dont deux contenaient des ingrédients.

Le troisième contenait des boutons.

Il avait auparavant contenu des yeux de salamandre.

Je l'avais lavé.

Les boutons ne semblaient pas gênés.

J'ai lu la réponse une première fois debout, mon manteau encore sur le dos.

Puis une deuxième après avoir retiré mon chapeau.

Puis une troisième pendant que la cire chauffait, ce qui était imprudent. Certaines cires supportaient mal que leur température soit négligée au profit d'un problème moral.

Lucas avait corrigé le calcul.

Il avait également augmenté le prix.

Cela constituait une bonne réponse.

Il avait reconnu avoir déplacé les feuilles. Il n'avait pas prétendu que la lecture était entièrement accidentelle. Il avait distingué le moment où il avait dû lire quelques lignes de celui où il avait décidé de continuer.

Cela constituait aussi une bonne réponse.

Je restais contrariée.

Une formulation correcte ne modifiait pas les faits.

Elle indiquait seulement que la personne était capable de les regarder sans les repeindre immédiatement dans une couleur plus flatteuse.

J'ai posé sa feuille sur le comptoir.

Le prénom ne m'apprenait presque rien.

Lucas pouvait avoir dix-neuf ans, cinquante ans ou appartenir à cette catégorie d'hommes de trente-cinq ans qui portent des sacs à dos d'étudiants jusqu'à ce que les fermetures cessent de fonctionner.

Son écriture était régulière. Les lignes descendaient légèrement vers la droite. Il avait barré sa première signature.

Ce détail était intéressant.

Il avait voulu rester anonyme, puis avait décidé que cette prudence ne correspondait pas à son excuse.

Ou il avait écrit son nom deux fois par erreur.

La première explication était meilleure.

Elle n'était pas forcément vraie.

Mon téléphone a vibré sur l'étagère.

Naya : Alors ?

Moi : Il a répondu.

Naya : "Il" ?

Moi : Lucas.

Naya : Tu connais maintenant son nom ?

Moi : Son prénom. Il a reconnu avoir lu.

Naya : Et tu es satisfaite ?

J'ai vérifié la cire.

Elle avait atteint soixante-sept degrés.

Moi : Non.

Naya : En colère ?

Moi : Toujours modérément.

Naya : Tu vas arrêter ?

Je n'ai pas répondu.

La page de la lampe se trouvait à côté de celle de Lucas. Il avait barré une remarque sur la manière dont les sœurs ne discutaient pas vraiment de la lampe.

La remarque restait parfaitement lisible.

Elle était exacte.

Il avait ensuite écrit qu'il avait aimé la scène.

Cette phrase m'intéressait moins que celle qu'il avait supprimée.

Naya : Tu prépares déjà autre chose.

J'ai regardé la table.

Deux pages imprimées y attendaient depuis la veille.

Moi : Non.

Naya : Mensonge bref.

J'ai retourné le téléphone.

La première page contenait une scène où Mara décidait de quitter la maison avant le retour d'Élias.

Dans cette version, elle pliait ses vêtements, prenait la lettre et fermait la porte sans laisser de message.

La seconde contenait la même scène.

Cette fois, Mara restait.

Elle préparait du café, ouvrait toutes les fenêtres et attendait en sachant qu'Élias trouverait une raison de revenir trop tard.

Les deux versions ne pouvaient pas appartenir au même récit.

Elles avaient été écrites le même jour.

Je ne savais pas laquelle je préférerais.

Je pouvais les laisser à Lucas.

Cette pensée avait précédé ma décision de plusieurs heures.

Elle m'était venue dans une boutique de fournitures, devant deux pigments portant les noms « forêt ancienne » et « mousse secrète ». Les couleurs étaient presque identiques. J'avais pensé que Lucas aurait probablement cherché à établir une différence mesurable.

Je n'avais pas acheté les pigments.

Ils coûtaient trop cher.

J'avais conservé la remarque.

Ce comportement était nouveau.

Je pensais souvent à des choses pour les écrire. Je pensais parfois à des choses pour les raconter à Naya. Je gardais rarement une question pour une personne dont je connaissais seulement le prénom et la manière de barrer ses phrases.

Sur les deux scènes, j'ai écrit :

Version A

Version B

Puis, sur une troisième feuille :

Une seule version est compatible avec le reste du texte.

Laquelle ?

J'ai ajouté :

Il manque peut-être des informations. Cela n'empêche généralement pas les gens de conclure.

J'ai encerclé les numéros de page en violet.

La marque fonctionnait donc comme je l'avais prévu.

Lucas l'avait comprise.

Je pouvais désormais choisir les feuilles qu'il lirait.

Ce choix n'effaçait pas celles qu'il avait lues auparavant.

Il créait une distinction pour la suite.

J'ai préparé une quatrième page.

Formule de stabilisation provisoire

Une cuillère de sel fin

Deux feuilles de laurier

Une pierre ayant connu une relation stable avec le sol

Trois gouttes d'eau de pluie recueillie un mardi

Une intention raisonnablement cohérente

Faire chauffer sans regarder directement le récipient.

En cas de fumée bleue, nier toute responsabilité.

La formule ne produirait rien.

Le sel, le laurier et l'eau de pluie pouvaient créer une odeur médiocre. La pierre resterait une pierre. L'intention raisonnablement cohérente constituait un ingrédient inutilisable dans presque toutes les circonstances.

Dans la marge, j'ai écrit :

Identifier l'étape scientifiquement insuffisante. Une seule réponse autorisée.

Il y en avait au moins quatre.

Je n'allais pas lui donner une vraie formule avant de savoir s'il distinguait correctement les pages offertes des autres.

Je n'allais peut-être jamais lui en donner.

Ce n'était pas nécessaire à l'échange.

Sur une feuille séparée, j'ai écrit :

Lucas,

Le total était faux. Le prix aussi.

Vos catégories étaient fausses, mais cohérentes. La résine ne se mange pas. La couronne appartenait à la fiction. La plume non.

La dernière phrase pouvait être lue comme une confirmation de la magie.

Ou comme une plaisanterie.

Cette ambiguïté me convenait.

J'ai poursuivi :

J'ai retiré les documents que je ne veux pas laisser ici. Les pages portant un cercle violet peuvent être lues. Les autres ne le peuvent pas, même lorsqu'elles semblent mieux écrites, plus intéressantes ou mal classées.

Votre excuse est enregistrée. Elle ne transforme pas rétroactivement la première lecture en bonne idée.

La lampe devait rester débranchée.

Zuri

Je ne donnais pas mon nom de famille.

Il n'en avait pas besoin.

Je n'éprouvais aucune curiosité particulière pour Lucas en tant que personne physique.

Je n'essayais pas d'imaginer son visage, sa voix ou sa manière de se déplacer.

Je voulais savoir pourquoi il avait créé quatre catégories.

Je voulais savoir laquelle des deux versions de Mara lui paraîtrait compatible avec les fragments.

Je voulais savoir s'il répondrait sérieusement à une formule manifestement fausse.

Cela ne revenait pas à vouloir le rencontrer.

J'ai envoyé un message à Naya.

Moi : Je lui ai donné une règle.

Naya : Une règle de lecture ?

Moi : Oui.

Naya : Et un autre texte ?

Moi : Deux versions.

Naya : Tu récompenses très vite les intrusions.

J'ai regardé la feuille de Lucas.

Moi : Je ne récompense rien. Je contrôle désormais ce qu'il lit.

La réponse a mis plus de temps à arriver.

Naya : Ce n'est pas complètement faux.

De la part de Naya, cette formulation équivalait à une concession importante.

Le lendemain, je déposerais les pages dans la petite salle.

S'il revenait, il les trouverait.

S'il ne revenait pas, je les récupérerais.

L'expérience pouvait encore s'arrêter sans conséquence.

La question était absurde.

Cela ne signifiait pas qu'elle ne méritait pas de réponse.

Je l'ai trouvée le lendemain matin sous le pot, avec deux versions d'une même scène, une formule de stabilisation et une lettre portant mon prénom.

La lettre de Zuri était brève.

Elle avait accepté mon excuse sans me pardonner par automatisme, corrigé mes catégories, établi une règle et affirmé que la plume correctrice était réelle.

Ce dernier point devait probablement être compris comme une plaisanterie.

Je l'ai lu trois fois.

Les pages portant un cercle violet peuvent être lues. Les autres ne le peuvent pas, même lorsqu'elles semblent mieux écrites, plus intéressantes ou mal classées.

La formulation anticipait plusieurs objections que je n'avais pas encore faites.

Je n'aurais pas dû les faire.

J'étais néanmoins capable de comprendre pourquoi elle les anticipait.

Quatre pages portaient un cercle violet : la lettre, les deux versions de la scène et la formule.

Un morceau de papier plié se trouvait près du sac en toile.

Il n'avait pas de cercle.
 Je n'y ai pas touché.
 Une liste était glissée sous un carnet.
 Elle n'avait pas de cercle.
 Je ne l'ai pas déplacée pour découvrir son titre.
 Cette décision ne réparait pas la première lecture.
 Elle constituait la première occasion de respecter une limite clairement formulée.
 Je me suis installé.
 Mme Delmas avait répondu à mon plan la veille à vingt et une heures quinze.
 Merci. La structure est solide. La première partie est beaucoup plus claire que dans votre version précédente. Nous en reparlerons lundi.
 J'avais immédiatement pensé qu'elle utilisait peut-être « solide » par politesse.
 Puis j'avais relu ma première partie.
 Elle était effectivement plus claire.
 J'avais refermé le document avant de chercher des preuves du contraire.
 Ce comportement constituait une amélioration mineure.
 Je n'en avais parlé à personne.
 Zuri me demandait quelle version de la scène était compatible avec le reste du texte.
 Dans la version A, Mara quittait la maison.
 Le passage était net, presque froid. Elle pliait ses vêtements sans regarder la lettre. Elle prenait seulement ce qu'elle pouvait porter. Elle laissait les poires sur la table.
 Dans la version B, elle restait.
 Elle ouvrait les fenêtres. Elle préparait du café. Elle attendait Élias, mais refusait de s'asseoir, comme si le mouvement pouvait réduire la durée de l'attente.
 Les deux versions fonctionnaient.
 La première produisait une décision.
 La seconde prolongeait le conflit.
 D'après les fragments lus auparavant, Mara reprochait à Élias de toujours revenir après que les décisions avaient été prises. Partir avant son retour l'empêcherait de répéter ce comportement. Rester lui donnerait une dernière occasion de le faire.
 J'ai pris une feuille.
 Version B.
 Mara se plaint qu'Élias arrive toujours après qu'elle a décidé seule. Si elle part avant son retour, elle reproduit cette structure et évite la scène que le texte prépare. Elle peut partir ensuite, mais elle doit d'abord lui laisser l'occasion d'être en retard devant elle.
 J'ai ajouté :
 La version A est plus élégante. C'est précisément pour cela qu'elle me paraît fausse.
 Cette conclusion reposait sur peu d'informations.
 Zuri l'avait annoncé.
 J'ai retourné la formule.
 Identifier l'étape scientifiquement insuffisante. Une seule réponse autorisée.
 Le sel et le laurier pouvaient posséder des propriétés symboliques selon le système utilisé.
 L'eau de pluie recueillie un mardi était arbitraire, mais l'arbitraire ne suffisait pas à invalider une formule magique imaginaire.
 Une pierre ayant connu une relation stable avec le sol désignait probablement toutes les pierres, sauf celles projetées récemment ou souffrant d'un problème d'attachement géologique.
 L'intention raisonnablement cohérente était inutilisable.
 Ne pas regarder directement le récipient posait un problème de reproductibilité.
 Nier toute responsabilité n'avait aucune fonction causale démontrée.
 La consigne exigeait une seule réponse.
 J'ai écrit :
 L'étape insuffisante est la demande de n'identifier qu'une seule étape insuffisante.

Cette réponse était agaçante.

Elle était également correcte.

J'ai ajouté :

A défaut : « une intention raisonnablement cohérente ». Aucun protocole sérieux ne peut dépendre d'une ressource aussi rare.

Je me suis demandé si Zuri lirait cette phrase comme une plaisanterie.

Elle en était une.

Elle décrivait aussi assez précisément ma semaine.

J'ai travaillé sur mon mémoire pendant près de deux heures.

Avant de partir, j'ai laissé ma réponse sous une pierre ordinaire, à côté du pot. Je n'avais pas osé utiliser l'hématite flottante. Déplacer un objet potentiellement imaginaire constituait déjà une habitude regrettable.

Le lendemain, aucune page ne m'attendait.

Je suis resté dans la salle malgré tout.

J'ai analysé trois entretiens et préparé mon rendez-vous avec Mme Delmas.

Le vendredi, une feuille portant un cercle violet était glissée dans une boîte de Uno ouverte.

La version A était celle prévue.

Votre argument pour la B est meilleur que mon argument pour la A.

C'est contrariant.

Puis :

La pierre est réelle. Son rapport au sol est compliqué.

J'ai répondu :

Une version prévue n'est pas nécessairement une version compatible.

Vous pouvez conserver la A si vous préférez ce qu'elle fait au personnage. Mon argument ne crée aucun droit de décision sur le texte.

La phrase me semblait excessivement prudente.

Elle était nécessaire.

Sur la formule, Zuri avait écrit :

La réponse autorisée était l'eau du mardi. Les mardis n'apportent rien.

J'ai noté :

Cette affirmation semble injustement générale.

Le lundi suivant, elle avait répondu :

Les mardis savent ce qu'ils ont fait.

La correspondance s'est installée de cette manière.

Elle ne suivait pas un calendrier précis.

Certains jours, je trouvais deux pages.

D'autres, rien.

En neuf jours, nous avons échangé dix-sept réponses, dont plusieurs ne méritaient probablement pas d'être comptées séparément mais que je comptais tout de même.

Une fois, Zuri laissa une liste de noms possibles pour une boutique imaginaire ou réelle :

Le Cabinet des plantes utiles

Herbes, cires et conséquences

Maison Z.

Le Bocal raisonnable

Aucun de ces noms

J'ai encerclé Herbes, cires et conséquences.

Elle écrivit dessous :

Refusé. Cela donne l'impression que les conséquences sont comprises dans le prix.

Je répondis :

Elles devraient l'être.

Elle ajouta :

Vous n'avez jamais travaillé avec des clients.

Elle avait raison.

Une autre fois, elle trouva dans une de mes réponses l'expression « sanction informelle à légitimité variable ».

Elle écrivit :

Qu'est-ce que vous étudiez ?

J'ai répondu :

La sociologie. Je termine un mémoire sur les règles du Uno.

La recherche française survivra difficilement à mon départ.

Le lendemain, Zuri avait barré la seconde phrase.

Cette partie ne répond pas à la question.

Puis :

Pourquoi les règles du Uno ?

J'ai expliqué que les règles officielles comptaient souvent moins que celles défendues autour des tables. Que chaque famille possédait sa version et la présentait comme une évidence. Que les joueurs inventaient des sanctions, des exceptions et des principes, puis oubliaient qu'ils les avaient inventés. Que la personne la plus sûre d'elle pouvait imposer une règle à tout un groupe sans jamais ouvrir la notice.

J'ai terminé par :

C'est un sujet objectivement un peu ridicule.

Zuri écrivit :

Non.

Les gens se battent pour des règles qu'ils ont inventées et prétendent ensuite qu'elles existaient avant eux. Cela semble être un sujet assez large.

Puis :

La partie ridicule est votre besoin de préciser qu'il est ridicule.

Je n'ai pas répondu immédiatement.

J'ai emporté la phrase avec moi.

Le soir, j'ai ouvert mon mémoire pour vérifier une référence. Je suis tombé sur un passage où je qualifiais mon terrain d'« aventure scientifique majeure dans le domaine des cartes colorées ».

J'ai supprimé la phrase.

Le paragraphe fonctionnait mieux sans elle.

Le lendemain, j'ai voulu le lui écrire.

Aucune feuille ne se trouvait sous le pot.

J'ai ressenti une déception assez nette.

Elle était disproportionnée.

Zuri n'avait pris aucun engagement. La bibliothèque n'était pas une boîte aux lettres. Nous n'avions même pas établi que nous viendrions les mêmes jours.

J'ai travaillé malgré tout.

Avant de partir, j'ai laissé une feuille.

J'ai supprimé une plaisanterie dans mon mémoire. Le document a survécu.

Votre hypothèse reste en cours de vérification.

Le jour suivant, sa réponse m'attendait.

Félicitations. Aucune cérémonie n'est prévue.

Au verso, elle avait écrit une scène sur une cérémonie consacrée à la suppression d'un adjectif inutile. Le président du comité portait une écharpe. Une fanfare jouait devant une salle vide.

Je l'ai lue deux fois.

Elle n'était pas particulièrement importante.

Elle ne révélait pas une blessure secrète ni une vérité profonde sur son autrice.

Elle existait parce que Zuri avait pensé à ma phrase et décidé de la prolonger.

Cela me suffisait.

Je commençais à distinguer ses pages destinées à la lecture avant même de voir le cercle violet.

Elles étaient généralement plus propres.

Pas nécessairement terminées, mais choisies.

Elles se trouvaient au-dessus du pot, sous une pierre ou dans la boîte de Uno ouverte.

Les autres semblaient avoir été déposées pendant qu'elle travaillait. Une liste à moitié cachée. Un calcul écrit au dos d'un reçu. Une phrase griffonnée en travers d'un ancien programme de la bibliothèque.

Certaines attiraient davantage mon attention que les pages autorisées.

Une feuille pliée portait seulement :

À ne pas envoyer.

Je n'y ai pas touché.

Une page couverte de ratures commençait par une description de chambre d'hôpital.

Elle n'avait pas de cercle.

Je l'ai retournée face contre la table sans lire la suite.

Il existait désormais deux ensembles.

Les textes que Zuri me montrait.

Et ceux dont je savais seulement qu'ils existaient.

Cette distinction produisait une curiosité différente.

Les premiers me permettaient de suivre sa pensée.

Les seconds me rappelaient que cette pensée continuait en dehors de moi.

Je ne connaissais pas Zuri.

Je connaissais ses réponses.

Je connaissais sa manière de refuser une formulation en écrivant simplement non dans la marge, puis de revenir trois lignes plus bas pour expliquer pourquoi.

Je connaissais son incapacité à fixer un tarif sans ajouter une catégorie émotionnelle aux contenus.

Je connaissais son hostilité envers les mardis.

Je savais qu'elle pouvait écrire trois versions d'une réplique et choisir la plus simple après avoir consacré une page entière aux deux autres.

Cela ne me disait rien de son apparence, de son âge ou de la manière dont elle parlait lorsqu'elle n'avait pas le temps de corriger ses phrases.

Je ne savais même pas si Zuri était son véritable prénom.

Sa pensée, elle, conservait une continuité.

Elle avançait par essais, refus et corrections. Elle prenait très au sérieux des détails absurdes et traitait certains événements impossibles avec une indifférence suspecte.

Je ne connaissais pas Zuri.

Je commençais à reconnaître le mouvement de son esprit.

Cela constituait une forme de proximité.

Une forme incomplète, obtenue dans des circonstances moralement douteuses et maintenue par un système de cercles violets.

Je suis retourné dans la petite salle le lundi suivant avec une remarque préparée sur les règles familiales du Uno et l'espoir très précis de trouver une nouvelle page.

Nous avions construit une méthode qui nous permettait de continuer sans jamais nous rencontrer.

La méthode avait cessé de me suffire.

Je m'en suis rendu compte chez moi, un dimanche soir, alors que je préparais trois pages pour Lucas au lieu de répondre à un client.

Le client voulait savoir si une potion de sommeil pouvait être adaptée à son chien.

Je lui avais déjà expliqué qu'elle ne pouvait pas être administrée à un animal.

Il avait répondu :

Même une petite quantité ?

J'avais écrit :

Non.

Il avait demandé :

Et si je réduis la dose en fonction du poids ?

J'avais écrit :

Toujours non.

Il voulait maintenant savoir s'il pouvait en boire lui-même, puis dormir près du chien afin de « transmettre l'effet par proximité ».

Je n'avais pas encore répondu.

Certaines questions perdaient leur droit à une réponse après plusieurs tentatives.

Sur ma table, une page imprimée attendait une correction. Elle contenait une scène de Mara et Élias, désormais assemblée dans une version presque complète.

Je l'avais préparée pour Lucas.

Ce constat ne demandait aucune analyse.

Je ne l'avais pas imprimée pour moi. Je corrigeais généralement à l'écran ou sur le dos de documents administratifs. Je n'avais pas besoin d'un exemplaire propre, paginé et marqué d'un cercle violet.

Je voulais savoir ce qu'il ferait de la dernière réplique.

Je savais déjà qu'il écrirait probablement une remarque longue, qu'il la barrerait s'il la jugeait trop assurée, puis qu'il ajouterait une phrase plus simple en dessous.

Je connaissais sa méthode.

Je ne connaissais toujours pas sa tête.

Cette situation avait commencé à m'agacer.

Naya était assise sur mon canapé, les pieds posés sur un carton de mèches. Elle était venue récupérer un mélange contre les migraines et avait décidé que le thé justifiait une présence d'au moins deux heures.

Elle avait lu trois réponses de Lucas avec mon autorisation.

Pas les scènes.

Seulement ses remarques dans les marges.

— Il est plus jeune que tu le crois, a-t-elle dit.

— Tu n'en sais rien.

— Il fait un mémoire.

— Les gens peuvent reprendre leurs études.

— Il écrit comme quelqu'un qui vient de découvrir que les phrases longues permettent de retarder une conclusion.

— Cela peut durer toute une vie.

Naya a reposé la feuille.

— Tu l'imagines comment ?

J'ai vérifié la température de la cire.

— Plus âgé.

— Quel âge ?

— Quarante ans.

— Pourquoi quarante ?

— C'est un âge universitaire.

— Ce n'est pas une réponse.

— Il classe les documents. Il utilise le mot « méthodologiquement ». Il possède probablement plusieurs chemises identiques.

— Tu décris un maître de conférences divorcé.

— Il n'est pas nécessairement divorcé.

— Tu lui as demandé ?

— Non.

— Tu pourrais.

— Cela ne m'intéresse pas.

Naya m'a regardée.

— D'accord.

Son accord indiquait qu'elle ne me croyait pas.

Elle se trompait sur la nature du problème.

Je ne cherchais pas à savoir si Lucas était célibataire, séduisant ou compatible avec une catégorie relationnelle.

Je voulais comparer la personne réelle à la méthode qu'elle avait laissée sur mes pages.

Je voulais savoir s'il lisait avec les sourcils froncés.

S'il hésitait aussi longtemps avant d'écrire qu'il le prétendait.

S'il travaillait réellement dans la salle ou venait seulement pour les feuilles.

Cette curiosité n'était pas romantique.

Les gens pouvaient vouloir observer un phénomène sans désirer sortir avec lui. Les éclipses constituaient un exemple évident. Les animaux étranges aussi. Les bâtiments dont l'architecture semblait physiquement improbable.

Lucas appartenait pour l'instant à la catégorie des phénomènes à vérifier.

— Tu prépares quoi ? a demandé Naya.

— Une scène.

— Pour lui.

— Pour obtenir un avis.

— Tu écrivais avant lui.

— Je continuerai après.

— Ce n'était pas ma question.

J'ai versé la cire dans un pot.

— Il répond avec précision.

— Tu as d'autres lecteurs.

— Ils répondent avec retard.

— Moi, je réponds.

— Tu écris « j'aime bien » et tu ajoutes un cœur.

— C'est une réponse claire.

— Elle ne m'aide pas à choisir entre deux versions.

— Parce que les deux sont généralement bien.

— Voilà.

Naya a récupéré sa tasse.

— Tu as commencé à préparer des feuilles avant d'aller à la bibliothèque.

— C'est plus pratique.

— Bien sûr.

— Je contrôle ce qu'il lit.

— C'était déjà ton argument la semaine dernière.

— Il reste valable.

Elle a souri.

Je n'ai pas apprécié cette expression.

— Tu crois que je devrais arrêter ? ai-je demandé.

Elle a réfléchi réellement.

— Non. Il a reconnu ce qu'il avait fait. Tu as posé une règle. Il la respecte. Tu peux continuer si tu en as envie.

— J'en ai envie.

— Je sais.

— Cela ne signifie rien d'autre.

— Je n'ai rien dit.

— Ton visage a dit plusieurs choses.

— Mon visage manque de discipline.

J'ai posé le pichet.

— Je veux savoir qui c'est.

— Alors rencontre-le.

— Je ne vais pas organiser une rencontre avec un inconnu qui a lu mes feuilles.

— Tu échanges avec lui depuis neuf jours.

— Par écrit.

— Ce qui le rend moins inconnu sur certains points et entièrement inconnu sur d'autres.

Cette formulation était correcte.

Je l'ai trouvée agaçante.

Au bas de la scène destinée à Lucas, j'avais écrit :

Élias explique-t-il trop, ou pas assez ?

J'ai ajouté :

Réponse limitée à six lignes.

Lucas dépasserait probablement.

Je voulais vérifier.

À côté, j'ai préparé une liste de prix corrigée. Toutes les additions étaient exactes, sauf une. L'erreur se trouvait dans une ligne qui n'attirait pas immédiatement l'attention.

Je n'avais pas besoin de faire cela.

J'ai conservé la feuille.

— Tu vas le surveiller ? a demandé Naya.

— Non.

— Cette réponse était trop rapide.

— Je vais seulement vérifier.

— En le surveillant.

— Depuis un endroit public.

— Ce qui reste surveiller.

J'ai remis mon chapeau.

Il était vingt et une heures. Je n'allais pas à la bibliothèque.

Le geste m'a semblé inutile.

Je l'ai gardé.

— Il vient souvent vers midi, ai-je dit.

Naya a levé les sourcils.

— Tu connais ses horaires.

— Je connais les heures auxquelles les réponses apparaissent.

— Naturellement.

— Le lundi, il arrive avant midi. Le jeudi, plutôt vers onze heures. Il ne vient pas le mercredi.

— Comment sais-tu qu'il ne vient pas le mercredi ?

— Les feuilles ne bougent pas.

— Tu regardes si les feuilles ont bougé.

— C'est le principe de l'échange.

Naya a bu son thé.

— Que vas-tu faire ?

Je pouvais laisser les pages, sortir de la salle et revenir plus tôt que d'habitude.

Je pouvais m'installer dans l'espace jeunesse, derrière l'étagère des albums. De là, je verrais le couloir et la porte de la petite salle.

Je n'avais besoin d'aucun sort.

Une tentative magique aurait été disproportionnée et aurait pu affecter les enfants, les livres ou le système d'alarme. Les bibliothèques réagissaient mal aux enchantements d'observation. Certains ouvrages considéraient toute surveillance comme une invitation à dissimuler leur contenu.

Je pouvais simplement attendre.

S'il ne venait pas, je perdrais une heure.

J'avais déjà perdu davantage de temps pour des clients qui ne payaient pas.

S'il venait, je verrais enfin à quoi ressemblait la personne qui avait transformé mes feuilles en quatre catégories.

Je pourrais ensuite décider de me présenter.

Le fait de voir Lucas ne m'obligeait à rien.

— Je vais laisser les pages demain matin, ai-je dit.

— Puis ?

— Sortir.

— Puis ?

— Revenir.

— Plus tôt que lui.

— Probablement.

Naya a posé sa tasse.

— Tu vas lui tendre un piège.

— Non. Le piège était le calcul.

— Tu vas le surprendre.

— Il lit mes feuilles. Il survivra à ma présence.

J'ai rangé la scène, la liste de prix et une feuille vierge dans ma pochette. J'ai ajouté un cercle violet sur les deux premières.

Sur la feuille vierge, j'ai écrit :

Question du jour : pourquoi la version officielle d'une règle compte-t-elle encore si personne ne l'applique ?

Je connaissais déjà une partie de sa réponse.

Il écrirait que la règle officielle servait de point de référence, même lorsqu'elle était contestée. Il parlerait de légitimité, de transmission et de négociation. Il ferait probablement une plaisanterie sur le fabricant du Uno.

Je voulais l'entendre formuler la réponse dans sa tête.

Je voulais voir le moment où il déciderait quoi écrire.

J'ai placé la feuille dans la pochette.

Le lendemain, je découvrirais enfin qui lisait mes pages.

Chapitre 4

T'es qui, toi ?

La personne qui écrivait les feuilles avait nécessairement une certaine patience.

Cette conclusion reposait sur neuf jours de correspondance, dix-sept réponses dans les marges, deux versions contradictoires d'une même scène et une discussion complète sur la responsabilité morale d'un fantôme envers un grille-pain.

Elle pouvait écrire trois fois le même paragraphe.

Elle avait lu une de mes réponses qui dépassait de huit lignes la limite demandée.

Elle avait donc une certaine patience.

Ce raisonnement m'a conduit à commettre l'erreur de manger un sandwich au-dessus de ses feuilles.

Je n'avais pas prévu de déjeuner dans la petite salle.

J'avais acheté le sandwich après mon rendez-vous avec Mme Delmas. Il contenait du poulet, de la salade, une sauce dont l'emballage avait sous-estimé la mobilité et plusieurs graines susceptibles de se détacher au moindre mouvement.

Je comptais le manger sur un banc.

Il pleuvait.

Je comptais ensuite le manger dans le hall de la bibliothèque.

Une classe de maternelle l'occupait. Deux enfants discutaient de la possibilité de rendre un livre après l'avoir léché. Une bibliothécaire tentait de défendre une position institutionnelle ferme sans humilier la personne concernée.

J'avais apporté mon sandwich dans la petite salle.

Les feuilles de Zuri attendaient sur la table du fond.

Mon ordinateur et mes notes occupaient déjà une partie de l'autre table. Une mère travaillait près de la fenêtre pendant qu'un bébé dormait contre elle. Je ne voulais pas produire des bruits d'emballage à trente centimètres d'un enfant endormi.

Je me suis installé au bout de la table de Zuri.

Pas directement sur les feuilles.

À une distance que je jugeais raisonnable.

Trois pages portaient un cercle violet. Une question avait été placée au-dessus.

Pourquoi la version officielle d'une règle compte-t-elle encore si personne ne l'applique ?

J'avais une réponse courte.

La règle officielle fournissait un point de référence commun. Elle permettait de mesurer les écarts, de contester les variantes et d'identifier la personne obligée de justifier sa pratique.

J'avais aussi une réponse longue.

La réponse longue nécessitait plusieurs distinctions.

J'ai pris une bouchée et commencé à écrire sur une feuille de mon carnet.

Une règle peut continuer à produire des effets sans être appliquée. Elle sert de référence au désaccord. Les joueurs l'invoquent pour présenter leur propre variante comme une exception raisonnable, une correction ou un retour à l'ordre légitime.

Une graine de sésame a quitté le pain.

Elle a roulé sur la table.

Je l'ai suivie du regard.

Elle s'est arrêtée à moins d'un centimètre d'une page encerclée en violet.

Je l'ai récupérée avec l'ongle.

— Pose ça.

La voix venait de la porte.

Une femme se tenait dans l'encadrement.

Elle portait un long manteau brun, des bottes sombres et un chapeau pointu.

Le chapeau n'évoquait pas vaguement celui d'une sorcière. Il montait franchement au-dessus de sa tête, se courbait légèrement vers l'arrière et possédait une bande de tissu vert foncé autour de la base.

Elle le portait comme une autre personne aurait porté un bonnet.

Aucune partie de son expression ne demandait que le chapeau soit commenté.

Son regard s'est déplacé de mon visage au sandwich, puis du sandwich aux feuilles.

— Sur l'autre table, a-t-elle précisé.

J'ai pris l'emballage et me suis levé.

— Bien sûr.

— Pas sur la chaise. La table.

— Oui.

J'ai posé le sandwich près de mon ordinateur.

La mère installée près de la fenêtre a levé les yeux. Le bébé n'a pas bougé.

La femme est entrée.

Elle semblait plus jeune que la personne que j'avais imaginée. Cette observation concernait principalement le fait que je lui avais attribué quarante ans, un bureau universitaire et plusieurs chemises identiques.

Elle devait avoir moins de trente ans.

Une tache de cire marquait la manche de son manteau. Elle tenait une pochette gonflée de papiers et un sac en toile dont dépassait une longue boîte en carton.

Elle s'est arrêtée devant la table.

— T'es qui, toi ?

La question pouvait appeler plusieurs réponses.

Mon prénom.

Mon statut.

Une reconnaissance complète de mes fautes.

— Lucas.

Elle a attendu.

— Le Lucas des feuilles, ai-je ajouté.

— Je n'en connais pas d'autre.

— C'est probablement plus simple.

Son expression n'a pas changé.

— C'est toi qui les as déplacées la première fois ?

— Oui.

— Lues ?

— Oui.

— Classées en quatre catégories ?

— Oui.

— Dont une catégorie qui voulait surtout dire « je ne comprends pas » ?

— La formulation exacte était « nature indéterminée ».

— C'était une pile.

— Une pile peut avoir une fonction conceptuelle.

— Pas quand elle tombe.

Elle a posé sa pochette sur la table et retiré son manteau. Le chapeau est resté.

J'ai essayé de ne pas le regarder.

Cette stratégie m'a conduit à examiner avec une attention excessive une boîte de Cluedo incomplète dans l'armoire vitrée.

— Tu peux regarder le chapeau, a-t-elle dit.

— Je ne voulais pas être impoli.

— Tu fixes un jeu de société pour éviter de regarder un vêtement visible.

J'ai reporté mon attention sur elle.

— C'est un chapeau très identifiable.

— Oui.

— Volontairement ?

— Je l'ai acheté pointu.

Elle s'est assise à la place que j'avais occupée et a inspecté la table.

— Tu as mis de la nourriture dessus.

— À côté.

— Une graine était à côté de quatre millimètres.

— Je l'ai retirée.

— Je sais. Je t'ai regardé faire.

Je me suis tourné vers le couloir.

— Depuis combien de temps ?

— Assez longtemps pour savoir que tu lis en mangeant et que tu écris plus vite après la deuxième bouchée.

La situation comportait plusieurs niveaux d'embarras.

Le sandwich.

Le fait qu'elle m'ait observé à mon insu.

Le fait que cette objection perde une partie de sa force lorsque je me souvenais de la manière dont notre correspondance avait commencé.

— Tu m'attendais.

— Je voulais voir qui tu étais.

— Et ?

— Tu manges au-dessus du papier.

— C'est ton premier résultat ?

— C'était le plus urgent.

Elle a rassemblé les feuilles autorisées et vérifié leurs coins.

Je suis resté debout une seconde de trop.

J'avais passé plus d'une semaine à imaginer cette personne à partir de ses corrections, de ses listes et de ses réponses. La personne réelle portait un chapeau de sorcière dans une bibliothèque municipale et venait de mesurer moralement la distance entre une graine de sésame et une page imprimée.

Elle ne ressemblait pas à l'autrice que j'avais construite.

Elle ressemblait davantage à ses annotations.

Cette conclusion ne m'a pas aidé.

— Je suis désolé, ai-je dit.

Elle a levé les yeux.

— Pour le sandwich ou pour les feuilles ?

— Les deux. Pas au même niveau.

— Heureusement.

— Pour les feuilles, surtout.

— Tu l'as déjà écrit.

— Je peux aussi le dire.

Elle a attendu.

Je me suis assis en face d'elle.

— Au début, elles étaient tombées, ai-je repris. Ensuite, j'ai continué parce que j'étais curieux. Les catégories ne changeaient rien à ça.

— Non.

— Je n'ai pas lu les pages sans cercle depuis que tu as posé la règle.

— J'ai vu.

— Comment ?

— Leur position.

J'ai regardé la pile.

Une facture dépassait sous une scène de fiction. Deux pages imprimées se chevauchaient en diagonale. Une note sur les bougies était glissée derrière un dessin de couronne.

— Elles ont une position ?

— Tu as déjà posé cette question sans la poser.

— J'essaie de comprendre.

— C'est ce qui t'a conduit à les classer.

Elle a retiré le pot posé sur les feuilles.

La petite pierre grise se trouvait légèrement au-dessus des autres.

Elle flottait.

J'ai regardé le fond du pot, le verre, les pierres voisines et l'espace vide sous la pierre.

Elle est redescendue lentement.

— La pierre flottait, ai-je dit.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Elle fait ça.

— Les pierres ne font généralement pas ça.

— Celle-ci, si.

— Un aimant ?

— Non.

— Un mécanisme dans le pot ?

— Non.

— Une illusion d'optique ?

— Non.

— Tu réponds rapidement.

— J'ai déjà eu cette conversation.

— Avec des géologues ?

— Avec des gens qui regardent la pierre.

La mère près de la fenêtre a fermé son ordinateur et rangé ses affaires. Zuri a attendu qu'elle quitte la salle.

Puis elle a demandé :

— Quel âge tu as ?

La question m'a surpris davantage que la pierre.

— Vingt-quatre ans.

Elle m'a regardé longuement.

— Quoi ?

— Rien.

— Tu pensais que j'avais quel âge ?

— Plus.

— Combien ?

— Je n'avais pas d'hypothèse précise.

— Lucas.

— Quarante, peut-être.

Elle a regardé son chapeau.

Puis la tache de cire sur sa manche.

Puis moi.

— Quarante.

— Tes pages donnaient une impression d'expérience.

— C'est une manière prudente de dire vieille.

— Je n'ai pas dit vieille.

— Tu l'as remplacé par expérience avant de finir ta phrase.

— Je pensais aussi que tu étais universitaire.

— Pourquoi ?

— Tu écris de la fiction, des formules, des calculs et des remarques sur la responsabilité morale des objets domestiques.

— Cela décrit très peu d'universitaires.

— Tu corriges avec précision.

— Cela ne range pas mes factures.

Une feuille a glissé de la pile et est tombée sur ses genoux.

— Je vois, a-t-elle ajouté.

— Tu pensais que j'avais quel âge ?

— Plus.

— Combien ?

— Quarante également.

— Pourquoi ?

Elle a désigné mes réponses.

— Tu écris « il convient de distinguer ».

— Cette formulation n'a pas d'âge légal.

— Tu utilises « méthodologiquement » sans ironie visible.

— J'y mets parfois de l'ironie.

— Elle n'est pas visible.

— C'est un défaut de transmission.

Elle a regardé l'écran de mon ordinateur.

Mon document était ouvert sur une section intitulée :

2.3. Sanctions inventées et production locale de la légitimité

— Tu fais vraiment un mémoire sur le Uno.

— Oui.

— Un mémoire universitaire.

— Oui.

— Qui sera lu par des enseignants.

— Au moins deux, sauf incident administratif.

— Combien de pages ?

— Quatre-vingt-six.

Son expression a changé.

Pas beaucoup. Ses sourcils se sont légèrement rapprochés.

— Quatre-vingt-six pages sur le Uno.

— Sur les mécanismes sociaux observables à travers les pratiques du Uno.

— Tu viens de rallonger le sujet pour le défendre.

— C'est la formulation exacte.

— Et quand tu écris que la recherche française survivra difficilement à ton départ ?

— C'est également exact.

— Non.

Elle a posé la page.

— Tu travailles vraiment dessus.

— Oui.

— Tu fais semblant que non.

— Je ne fais pas semblant.

— Tu présentes ton travail comme une plaisanterie avant que quelqu'un puisse décider s'il est sérieux.

Je n'avais pas prévu cette formulation.

— Mon sujet reste le Uno.

— Ton sujet utilise le Uno.

— C'est une nuance importante.

— Exactement.

Elle m'observait avec la même attention que celle que j'avais accordée à ses feuilles.

Je n'ai pas trouvé cela agréable.

Je ne pouvais pas lui reprocher.

— Et toi ? ai-je demandé.

— Vingt-huit.

Quatre années nous séparaient.

L'information détruisait surtout l'image de l'autrice universitaire de quarante ans que j'avais créée sans données suffisantes.

— Tu es déçu ? a-t-elle demandé.

— Non.

— Tu as l'air de recalculer.

— J'ajuste une hypothèse.

— Elle manquait de données.

— Oui.

— Cela ne t'a pas empêché de la construire.

La remarque s'appliquait à davantage que son âge.

J'avais imaginé une femme méthodique et réservée, écrivant lentement dans un appartement ordonné. J'avais confondu la précision de ses corrections avec la stabilité générale de sa vie.

La femme devant moi avait une pochette trop pleine, une tache de cire et un chapeau qu'elle refusait de traiter comme un événement.

Elle parlait plus directement qu'elle n'écrivait.

Elle était plus difficile à classer.

Cette constatation aurait dû me décevoir.

Elle produisait surtout de nouvelles questions.

Un bruit sec a retenti près de mon ordinateur.

Une longue plume noire venait de sortir du sac de Zuri.

Elle avançait sur la table par petits mouvements rapides, sa pointe appuyée contre le bois. Elle a franchi la distance jusqu'à mon document imprimé et barré le mot règle.

Trois fois.

Puis elle s'est déplacée vers la ligne suivante.

— Ne la touche pas, a dit Zuri.

Je n'avais pas prévu de la toucher.

Cette décision a été confirmée lorsque la plume s'est redressée devant une nouvelle occurrence du mot règle.

— Elle fait quoi ?

— Elle corrige les répétitions.

— Toute seule.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je l'ai achetée.

La plume s'est penchée vers mon texte.

— Non, a dit Zuri.

Elle a continué.

Zuri a posé deux doigts sur la table.

— Reste.

La plume s'est immobilisée.

Sa pointe flottait à un centimètre de ma page.

Zuri l'a saisie par le milieu. La plume a essayé de se courber vers son pouce.

— Elle mord ?

— Seulement quand elle pense avoir raison.

Elle a sorti une petite boîte bleue de son sac, y a enfermé la plume et refermé le couvercle.

La boîte a tremblé.

Zuri lui a donné une tape.

— Tu restes là.

La boîte s'est calmée.

J'ai regardé les mots barrés.

L'encre était fraîche.

La plume avait traversé la table, choisi un mot répété et résisté à une consigne verbale.

Plusieurs principes fondamentaux de ma compréhension du monde demandaient une révision.

— C'est un mécanisme ?

— Non.

— Un capteur ?

— Non.

— Une sorte de drone très spécialisé ?

— Tu viens de voir une plume barrer un mot.

— Les drones existent.

— Les enchantements aussi.

J'ai regardé son chapeau.

Puis la pierre.

Puis la petite boîte où la plume venait de frapper le couvercle de l'intérieur.

— Tu es magicienne.

— Sorcière.

— Il existe une différence ?

— Oui.

— Laquelle ?

— Je n'ai pas envie de commencer une explication générale pendant que ton sandwich attend sur l'autre table.

— Quel est le rapport ?

— Aucun. C'est pour ça que la réponse fonctionne.

Je me suis tourné vers le sandwich.

— Tu es réellement une sorcière.

— Oui.

— Avec de la magie.

— C'est généralement inclus.

— Et le chapeau.

— Tu sembles très attaché au chapeau.

— Il devient rétrospectivement pertinent.

— Il l'était déjà avant.

La petite boîte a claqué.

— La plume comprend ce qu'on dit ?

— Certains mots.

— Lesquels ?

— Plume. Répétition. Médiocre. Calme-toi. Remboursement.

La boîte a vibré au dernier mot.

— Tu peux te faire rembourser un objet enchanté ?

— Théoriquement.

— Et en pratique ?

— Le vendeur affirme que l'agressivité prouve son efficacité.

— Combien tu l'as payée ?

Elle n'a pas répondu.

— Combien ?

— Quarante-cinq euros.

— Pour une plume qui mord.

— Il y avait une boîte.

J'ai regardé la boîte bleue.

— Elle ne semble pas régler entièrement le problème.

— Elle ferme très bien.

La plume a donné un coup contre le couvercle.

— Relativement bien, a corrigé Zuri.

J'ai presque demandé comment elle suivait ses dépenses.

Son expression m'a permis d'anticiper la réponse.

— Je ne vais pas créer de tableau, ai-je dit.

— Tu y as pensé.

— Brièvement.

— Garde-le bref.

Elle a repris les pages portant un cercle violet.

— Je suppose que les tarifs sur les objets mordeurs étaient réels.

— Certains.

— Le fantôme ?

— Fictif.

— La pierre prétentieuse ?

— Réelle.

— La couronne ?

— Fictive.

— Le récipient sensible à l'humeur ?

Son regard s'est arrêté sur moi.

— Tu n'avais pas le droit de lire cette page.

La réponse m'a coupé.

Elle n'avait pas élevé la voix.

Elle avait seulement rappelé la limite.

— Tu as raison. Pardon.

Elle a vérifié mon expression, peut-être pour déterminer si j'allais argumenter.

Je n'ai rien ajouté.

La curiosité restait présente.

Elle ne constituait pas une permission.

— Tu comptes arrêter ? ai-je demandé après un moment.

— Quoi ?

— Les réponses.

— Je ne sais pas.

— D'accord.

— Tu t'attendais à quoi ?

— Je n'avais pas d'hypothèse précise.

— Tu en as toujours une.

— J'essaie de les présenter comme provisoires.

— Tu pensais que j'avais quarante ans.

— Celle-là manquait particulièrement de données.

— Elles manquent souvent de données.

Elle a replacé les feuilles dans sa pochette.

— Tu pars ?

— J'avais prévu de travailler.

— Ici ?

— C'est une bibliothèque.

— Oui.

— Tu croyais que j'étais venue uniquement pour te confronter ?

— Tu m'as attendu dans le couloir.

— Pendant douze minutes. Je ne vais pas perdre le reste de l'après-midi.

Elle a déplacé ses affaires vers la table centrale.

Je me suis levé pour récupérer mon sandwich.

— Tu peux le finir, a-t-elle dit.

— Merci.

— Pas au-dessus de mes pages.

— J'avais compris.

J'ai regagné ma place.

Zuri a sorti son ordinateur, un carnet, quatre stylos, un sachet de feuilles séchées et deux factures pliées. Elle a poussé les factures sous son ordinateur et ouvert un document.

— Nous allons vraiment travailler ?

— C'était mon intention avant de découvrir le sandwich.

— Et les feuilles ?

— On en reparlera.

— Quand ?

— Plus tard.

— Aujourd'hui ?

Elle a levé les yeux.

— Tu poses toujours autant de questions à voix haute ?

— Non.

— Tes marges mentaient donc.

J'ai terminé mon sandwich en silence.

Cette décision a tenu quatre minutes.

Puis la boîte bleue a vibré.

— Elle peut sortir ?

— Non.

— Elle a besoin d'air ?

— C'est une plume.

— Une plume enchantée.

— Elle n'a toujours pas de poumons.

— Qu'est-ce qui la fait bouger ?

Zuri a fermé les yeux une seconde.

— Lucas.

— Oui ?

— Travaille.

J'ai ouvert mon mémoire.

Elle devait surtout regretter d'avoir voulu savoir qui j'étais.

Je ne regrettais pas d'être venue.

Je regrettais le sandwich.

Le pain avait produit quatre miettes visibles, dont une près de la scène de Mara. Lucas les avait retirées après mon arrivée, puis avait essuyé la table avec une serviette.

Il avait recommencé une deuxième fois lorsqu'il pensait que je ne regardais plus.

La surface était propre.

Je restais opposée au principe.

J'avais imaginé un homme d'une quarantaine d'années, probablement enseignant, possédant une écriture régulière, une collection de chemises cartonnées et un avis ferme sur les règles de citation.

Lucas avait vingt-quatre ans.

Il portait un pull gris dont une manche était légèrement distendue, des chaussures humides et une expression très sérieuse lorsqu'il posait des questions inutiles. Son sac contenait trois livres de sociologie, plusieurs feuilles froissées et une chaussette noire dépassant d'une poche latérale.

Il ne ressemblait pas à ses marges.

Plus précisément, il leur ressemblait uniquement lorsqu'il oubliait que quelqu'un le regardait.

Lorsqu'il lisait, il fronçait légèrement les sourcils. Il avançait les lèvres avant de barrer une phrase. Il écrivait rapidement, s'arrêtait, relisait, puis rayait souvent la partie la plus longue pour conserver celle qui disait moins de choses.

À voix haute, il faisait l'inverse.

Il commençait par une réponse simple et ajoutait des précisions jusqu'à fabriquer un problème.

Je l'avais observé douze minutes avant d'entrer.

Cela avait suffi pour le voir ouvrir mon texte, regarder le cercle violet, vérifier les autres pages et ne toucher qu'à celles que j'avais choisies.

Il avait respecté la règle.

Il avait aussi mangé au-dessus.

Les gens pouvaient contenir plusieurs informations contradictoires.

Lucas semblait particulièrement adapté à cette fonction.

J'ai essayé de travailler sur la scène de Mara.

À l'autre table, il tapait rapidement. Son sandwich avait disparu. Sa bouteille d'eau était posée au sol afin de ne pas être renversée sur les documents.

Il travaillait réellement.

Dans ses réponses, il présentait son mémoire comme une activité vaguement accidentelle. En personne, il consultait ses entretiens, vérifiait des références et déplaçait des paragraphes avec une concentration complète.

Il ne regardait mes feuilles que lorsqu'il arrivait au bout d'un passage ou lorsqu'une question le bloquait.

Il les regardait souvent.

Il revenait toujours à son document.

— Tu as vraiment interrogé des gens sur leurs règles familiales ? ai-je demandé.

Il a levé les yeux immédiatement.

— Oui.

— Combien ?

— Vingt-sept entretiens formels. Davantage de discussions informelles, mais elles ne sont pas toutes utilisables.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une conversation entendue dans une cuisine ne devient pas automatiquement une donnée.

J'ai regardé mes feuilles.

Il a suivi mon regard.

— Oui, a-t-il dit. Je sais.

Il n'a pas transformé le parallèle en demande de pardon supplémentaire.

Il a seulement attendu.

— Les entretiens sont enregistrés ? ai-je demandé.

— Avec consentement. Les personnes savent ce que j'étudie et comment leurs réponses seront utilisées.

— Elles acceptent d'être enregistrées en train de défendre des règles de Uno ?

— Certaines sont très heureuses de disposer enfin d'un cadre institutionnel pour expliquer pourquoi leur famille joue correctement.

— Les autres jouent mal.

— C'est généralement la conclusion.

— Quelle règle produit le plus de disputes ?

Son visage a changé.

Le Lucas embarrassé par le sandwich a disparu. Celui qui écrivait dans les marges s'est penché légèrement en avant.

— Le cumul des +2 et des +4. Ensuite, la possibilité de poser plusieurs cartes identiques. Les conflits les plus intéressants concernent surtout l'autorité de la personne qui annonce la règle.

— La plus âgée ?

— Parfois. Ou celle qui possède le jeu. Ou celle qui explique la règle avant la première partie. Certains groupes considèrent que le propriétaire des cartes possède une autorité législative.

- C'est absurde.
- Oui.
- Posséder un objet ne donne pas le droit de définir son fonctionnement.
- Il s'est tu.
- J'ai compris avant qu'il parle.
- Mes feuilles ne sont pas un jeu de Uno.
- Je n'allais pas faire la comparaison.
- Ton visage l'a faite.
- Elle n'était pas à mon avantage.
- Cette réponse était correcte.
- La propriété matérielle n'est pas le seul argument, a-t-il ajouté. Il y a aussi l'autorat, la vie privée et le fait que tu avais laissé les documents sans les abandonner.
- Oui.
- La règle des cercles ne répare pas ce qui s'est passé avant.
- Bien.
- Il a repris son travail.
- Il ne cherchait pas à obtenir un pardon plus clair que celui que je pouvais donner.
- Cette information comptait davantage que sa capacité à nommer sa faute.
- J'ai regardé son sac.
- Tu n'es pas organisé.
- Il a suivi mon regard jusqu'à la chaussette.
- Je suis organisé dans certains domaines.
- Les feuilles des autres.
- Elles venaient d'être dispersées.
- Ton sac contient une chaussette.
- Il l'a repoussée dans la poche.
- J'ai fait une lessive chez un ami.
- Quand ?
- Ce n'est pas pertinent.
- Plus d'une semaine.
- C'est possible.
- Tu as classé mes factures par ordre thématique avec une chaussette ancienne dans ton sac.
- Ces informations ne sont pas contradictoires.
- Elles le sont suffisamment.
- Il a accepté la phrase sans chercher à sauver sa cohérence générale.
- La plume a frappé le couvercle de sa boîte.
- Lucas a regardé mon sac.
- Elle comprend vraiment certains mots ?
- Oui.
- Comment tu le sais ?
- Elle réagit.
- Cela pourrait être une réaction au ton.
- Elle s'est échappée une fois parce qu'une cliente a dit que ma description était médiocre dans un message écrit.
- Elle lit ?
- Certains mots.
- Elle écrit et lit.
- Mal.
- Elle choisit les répétitions.
- Elle attaque ce qu'elle reconnaît.
- Ce qui la rapproche de nombreuses personnes.
- J'ai eu un bref sourire.

Lucas l'a vu.

Il n'a pas eu l'air satisfait d'avoir réussi.

C'était mieux.

— Les gens savent que tu es une sorcière ? a-t-il demandé.

— Certains.

— La bibliothèque ?

— Je n'ai pas demandé son avis institutionnel.

— Il n'y a pas de règle de secret ?

— Pas absolue.

— Aucune administration qui interdit de révéler la magie ?

— Une administration existe.

— Évidemment.

— Elle interdit surtout les incidents publics difficiles à expliquer et la vente de certaines préparations sans déclaration.

— Personne ne va effacer ma mémoire ?

— Les procédures sont trop longues.

Il a attendu.

— C'était une plaisanterie ? a-t-il demandé.

— En partie.

— Quelle partie ?

— Les procédures sont réellement longues.

Il a noté quelque chose sur un morceau de papier.

— Tu écris quoi ?

— Une observation.

— Sur moi ?

— Sur ce que tu viens d'expliquer.

Il m'a tendu la feuille.

La discrétion magique semble reposer davantage sur la rationalisation sociale que sur une politique coercitive.

— C'est globalement correct, ai-je dit.

— Je peux la garder ?

La question est sortie simplement.

Il n'a pas affirmé que la note lui appartenait puisqu'il l'avait écrite.

Il n'a pas essayé de déduire ma réponse.

Il a demandé.

Je lui ai rendu la feuille.

— Oui.

— Merci.

La différence était petite.

Elle comptait.

Nous avons travaillé.

La pluie frappait la fenêtre par intermittence. Des enfants passaient dans le couloir en produisant des explications très fortes sur les dinosaures.

Lucas a supprimé plusieurs phrases de son mémoire. À chaque fois, il reculait légèrement comme s'il attendait que le paragraphe s'effondre.

Aucun ne s'est effondré.

J'ai repris la scène de Mara et Élias.

Élias expliquait encore trop son absence.

Je savais ce que Lucas écrirait dans la marge.

Il dirait que le personnage essayait moins de convaincre Mara que de produire une version de lui-même capable de supporter sa propre décision.

Puis il barrerait probablement la moitié de la phrase.

Je n'avais plus besoin d'imaginer sa voix.

Cette information modifiait déjà les pages.

— Pourquoi le chapeau ? a-t-il demandé après presque vingt minutes.

— Pourquoi pas ?

— Il doit avoir une fonction.

— Il protège de la pluie.

— Il existe d'autres formes.

— Moins efficaces.

— À cause de la pointe ?

— Elle éloigne l'eau de mon visage.

Il l'a regardé avec un sérieux renouvelé.

— Magiquement ?

— Parfois.

— Il contient un enchantement ?

— Peut-être.

— Tu ne vas pas me dire lequel.

— Non.

— Parce que c'est privé ?

— Parce que ta réaction est plus intéressante ainsi.

Il a accepté cette limite avec une rapidité nouvelle.

Puis il est allé jeter son emballage de sandwich.

Je l'ai regardé quitter la salle.

Il était plus jeune, plus désordonné et plus facile à déstabiliser que je ne l'avais prévu. Il travaillait davantage qu'il ne le prétendait. Il posait trop de questions et construisait des tableaux mentalement.

Il savait également s'arrêter lorsqu'un non était formulé clairement.

Je ne savais pas encore si je voulais continuer à lui montrer mes textes.

Je savais que je n'avais pas envie de reprendre une correspondance entièrement anonyme après avoir entendu sa voix.

Cette information demandait une règle nouvelle.

Lorsqu'il est revenu, je rangeais mes feuilles.

Son expression s'est fermée légèrement.

Il a essayé de le cacher en regardant son ordinateur.

— Je les emporte, ai-je dit.

— D'accord.

— Toutes.

— J'avais compris.

— Je reviendrai demain.

Il a levé les yeux.

— D'accord.

— On discutera de ce que tu peux lire.

— Des conditions générales.

— Ne donne pas de titre avant que j'aie fixé les règles.

— C'était une description.

— C'était déjà un titre.

Il a fermé son ordinateur.

— À quelle heure ?

— Midi.

— Exactement ?

— Entre onze heures trente et midi trente.

— Ce n'est pas exactement midi.

— C'est une heure raisonnable.

— C'est une tranche d'une heure.

— Je peux l'élargir jusqu'à treize heures.

— Midi me convient.

J'ai placé la boîte bleue dans mon sac. La plume a donné un coup contre le couvercle.

Lucas a reculé d'un demi-pas.

— Elle ne peut pas sortir, ai-je dit.

— Tu as dit que la boîte fermait relativement bien.

— Elle est aussi attachée.

— Avec quoi ?

— De la ficelle.

— Magique ?

— De cuisine.

— C'est rassurant d'une manière limitée.

J'ai remis mon manteau.

— Tu peux apporter ton sandwich.

— Je mangerai avant.

— Bonne décision.

— Je peux aussi ne pas apporter de nourriture.

— Encore meilleure.

Je me suis dirigée vers la porte.

— Zuri ?

Je me suis retournée.

— Pourquoi tu as décidé de venir me voir aujourd'hui ?

La réponse exacte était que je voulais comparer la personne à ses marges.

Je voulais vérifier son âge, sa voix, sa manière de lire et la quantité de sérieux dissimulée derrière ses plaisanteries.

Je voulais savoir qui conservait des remarques pour moi.

La réponse simple suffisait.

— J'étais curieuse.

Il a acquiescé.

— Moi aussi.

— Je sais. C'est le problème initial.

Je suis sortie.

Dans le couloir, une petite fille a montré mon chapeau.

— C'est une sorcière, a-t-elle annoncé.

Son père lui a demandé de ne pas tirer de conclusions sur les inconnus à partir de leurs vêtements.

La petite fille m'a regardée.

Je lui ai fait un signe de tête.

Elle a souri avec la satisfaction d'une personne dont l'analyse venait d'être confirmée par une source directe.

Derrière moi, Lucas a ri.

Je l'ai entendu depuis le couloir.

La personne réelle ne correspondait pas à mes hypothèses.

Je reviendrais quand même le lendemain.

Chapitre 5

Conditions générales de lecture

Lucas était arrivé avant moi.

Il occupait la table près de la prise, avec son ordinateur ouvert, deux livres empilés à gauche et une bouteille d'eau posée par terre.

Aucune nourriture n'était visible.

Il avait probablement pris cette décision dans l'intention qu'elle soit remarquée.

Je l'ai remarquée sans lui donner immédiatement cette satisfaction.

— Tu es en avance, ai-je dit.

— Il est onze heures cinquante-deux.

— C'est en avance.

— Tu avais donné une tranche allant de onze heures trente à midi trente.

— Ce n'était pas une invitation à arriver au début.

— Je suis arrivé neuf minutes avant toi.

— Exactement.

J'ai posé mon sac sur la table du fond.

La petite salle était vide. Une affiche annonçait un atelier de fabrication de marionnettes. Trois chaises d'enfant avaient été alignées devant l'armoire selon un principe que personne ne viendrait défendre.

La fenêtre était fermée.

Lucas l'avait peut-être vérifiée.

Je n'ai pas demandé.

— Tu as mangé ? ai-je dit.

— Oui.

— Ailleurs ?

— Oui.

— Quoi ?

— Est-ce une condition de lecture ?

— Non. Je vérifie que tu ne vas pas t'évanouir au milieu d'une règle importante.

— Un sandwich.

— À quelle distance du papier ?

— À l'extérieur de la bibliothèque.

Cette réponse était satisfaisante.

Je me suis assise en face de lui et ai sorti ma pochette. Elle contenait dix-sept feuilles, dont six préparées uniquement pour cette conversation.

Lucas les a regardées comme des pièces déposées devant une commission.

— Tu as créé un système, a-t-il dit.

— Oui.

— Avec combien de catégories ?

— Six signes.

Il a essayé de ne pas sourire.

— Tu pensais que quatre catégories étaient excessives, ai-je dit.

— Je pensais que mes quatre catégories étaient fausses.

— Elles l'étaient.

— Six catégories correctes constituent donc une amélioration.

— Elles sont provisoires.

— Tu viens de les créer.

— Cela ne les rend pas parfaites.

Lucas a déplacé son carnet sur le côté. Une page vierge et un stylo noir attendaient devant lui.

— Tu ne vas pas rédiger un règlement, ai-je dit.

— Je comptais noter les signes.

— Une page maximum.

— D'accord.

Je n'avais pas prévu de commencer par ses excuses.

Je voulais montrer les symboles, fixer les limites et décider de ce que je laisserais dans la salle. Cette méthode traitait l'avenir avant le passé.

Lucas a contrarié mon ordre.

— Avant qu'on commence, je veux redire quelque chose.

— Tu l'as déjà écrit.

— Je sais.

— Et dit.

— Pas correctement.

Je l'ai regardé.

Il ne portait pas l'expression qu'il utilisait lorsqu'il présentait son mémoire comme une erreur administrative prolongée. Il semblait avoir préparé ses phrases, puis renoncé à les apprendre.

— Au début, les feuilles sont tombées, a-t-il dit. J'ai lu des morceaux en les ramassant. Ensuite, j'ai cherché un nom et essayé de comprendre l'ordre.

— Oui.

— Ces raisons ont été vraies pendant un moment. Après, elles ne l'étaient plus.

Sa main s'est refermée autour du stylo sans le soulever.

— J'ai continué parce que j'étais curieux. J'ai créé des catégories pour donner une fonction défendable à cette curiosité. Le système n'a rien changé à ce que je faisais.

— Non.

— Et le fait que tu aies choisi de me répondre ne rend pas la première lecture acceptable.

— Non plus.

Il a hoché la tête.

— Je suis désolé.

Il n'a pas ajouté une liste de conséquences qu'il se déclarait prêt à accepter. Il n'a pas expliqué que je pouvais partir, ne plus revenir ou le signaler à la bibliothèque.

Il s'est tu.

Son silence ne me demandait pas de le rassurer.

C'était mieux.

— J'ai entendu, ai-je dit.

Je n'avais pas pardonné l'ensemble de manière définitive. Je ne savais pas si le pardon fonctionnait comme une décision unique.

J'étais moins contrariée qu'au premier jour.

Je lui faisais assez confiance pour m'asseoir à la même table et sortir des pages choisies.

Ces informations suffisaient.

— Maintenant, les signes.

Lucas a repris son stylo.

J'ai posé devant lui une feuille portant une bande noire dans le coin supérieur.

— Noir signifie privé. Tu ne lis pas, même si la page reste visible.

— Si elle tombe ?

— Tu la ramasses sans chercher à lire. Si quelques mots sont déjà sous tes yeux, tu ne peux pas les effacer. Tu t'arrêtes là.

Il a écrit :

Noir : privé.

La deuxième feuille portait une croix noire.

— À détruire.

— Quelle différence avec privé ?

— Privé signifie que je conserve le texte. La croix signifie que j'ai décidé de ne pas le conserver.

- Je peux demander pourquoi ?
- Une fois.
- Et si tu ne réponds pas ?
- Le papier est détruit sans débat.
- Son stylo s'est arrêté.
- Même si je pense qu'il est bon ?
- Surtout si tu penses qu'il est bon.
- Il a ajouté :
- Croix noire : ne pas sauver.
- La troisième feuille portait un trait gris.
- Abandonné. Le texte n'est plus en cours, mais il reste à moi.
- Donc pas automatiquement lisible.
- Exactement.
- Tu peux le reprendre plus tard.
- Ou utiliser le verso pour une facture.
- Il a noté le signe sans commentaire.
- La quatrième feuille portait un cercle violet.
- Lisible.
- Je peux réagir ?
- Tu peux dire que tu as aimé ou non. Pas commencer une analyse de trois pages sans demande.
- Une page ?
- Lucas.
- Je vérifiais la limite.
- La cinquième portait un cercle violet accompagné d'un petit carré.
- Commentaires autorisés.
- Directement sur la page ?
- Dans les marges. Sur une feuille séparée si elles sont trop petites.
- Quel type de commentaire ?
- Ce que tu comprends, ce qui te semble confus, les effets produits, les répétitions, les endroits où tu décroches.
- Je peux proposer une modification ?
- Oui.
- Expliquer ce que tu voulais dire ?
- Non.
- Je peux expliquer ce que j'ai compris.
- Oui.
- Même si c'est faux.
- Surtout si c'est faux. Cela peut être utile.
- Il a écrit :
- Violet et carré : commenter le texte, pas l'intention de l'autrice.
- La dernière feuille portait son prénom, écrit en violet.
- Il n'a rien noté.
- Volontairement laissée pour toi, ai-je dit. Une question, une réponse ou une page que je veux précisément que tu lises.
- Quelle différence avec le cercle ?
- Le cercle signifie que tu peux lire. Ton prénom signifie que je te la donne à lire à toi.
- Je peux l'emporter ?
- Non.
- La photographier ?
- Non.
- La recopier ?
- Non.

— La mémoriser ?
— Je ne peux pas raisonnablement t'en empêcher.
— Tu pourrais essayer.
— La bibliothèque possède des dictionnaires suffisamment lourds, mais ce serait imprécis.

Il a écrit :

Lucas : destinée à moi. Reste à Zuri sauf autorisation explicite.

Son écriture devenait déjà plus petite.

— Tu approches de la moitié de la page, ai-je dit.

— Il y a six signes.

— Pas six constitutions.

— Ils peuvent se combiner ?

J'ai pris deux feuilles et les ai superposées.

— Parfois. Gris et violet signifie abandonné, mais lisible. Croix noire et carré signifie que tu peux commenter avant destruction.

Lucas a regardé sa page.

— Six signes produisent potentiellement un nombre important de combinaisons.

— Ne calcule pas.

— Il faudrait au moins préciser lesquelles sont incompatibles.

— Non.

— Sinon, le système repose sur une interprétation au cas par cas.

— En cas de doute, tu demandes.

Il s'est arrêté.

— C'est toute la règle ?

— C'est celle qui évite d'en écrire quarante.

— Tu peux trouver mes questions agaçantes.

— Je les trouverai souvent agaçantes.

— Mais je peux les poser avant d'agir.

— Oui.

— Autant de fois que nécessaire ?

— Pour éviter de franchir une limite, oui.

Il a barré les premiers mots d'une nouvelle ligne.

— Qu'est-ce que tu allais écrire ?

— Les incompatibilités.

— Bonne décision.

J'ai aligné les six feuilles.

L'ensemble ressemblait encore à un système. Il restait assez simple pour pouvoir évoluer sans réunion extraordinaire.

— Les règles peuvent changer, ai-je dit.

— Unilatéralement ?

— Je peux retirer une autorisation de lecture ou décider d'arrêter de laisser des textes.

— Évidemment.

— Tu peux aussi choisir de ne pas lire une page autorisée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un texte te met mal à l'aise, parce que tu n'as pas envie ou parce que tu n'as pas signé un engagement.

— D'accord.

— Tu n'as pas besoin de produire un commentaire pour prouver que tu as lu.

Lucas a regardé les feuilles.

— J'ai une règle à proposer.

— Laquelle ?

— Tu n'as pas besoin de justifier un non.

J'ai attendu.

— Si je demande à lire quelque chose, à conserver une page ou à savoir pourquoi tu la détruis, tu peux répondre non. Je ne reformule pas la question pour obtenir autre chose.

— Je comptais déjà faire ça.

— D'accord.

— Mais la règle est utile.

Il l'a notée.

— Une autre ? ai-je demandé.

— En cas de danger matériel immédiat, je peux déplacer une page privée.

— Quel danger ?

— Fenêtre ouverte, liquide renversé, incendie, plume agressive.

La petite boîte bleue se trouvait au fond de mon sac. Elle a donné un coup contre une pierre.

Lucas a regardé le sac.

— Elle est là ?

— Oui.

— Tu comptes la sortir près de mon mémoire ?

— Pas sans ton accord.

— Je refuse.

— Enregistré.

— Pour tous les documents liés au mémoire.

— Cette règle est stable ?

— Définitive.

— Tu viens d'établir une règle unilatérale.

— Elle concerne mon texte.

— Exactement.

Il a ajouté sur sa page :

Déplacer seulement pour protéger le papier. Les personnes avant les brouillons en cas d'incendie.

— Même les bons, ai-je dit.

— Même les bons.

— La plume ?

— Elle sort seule.

— Réponse prudente.

Je lui ai pris la feuille.

Il avait résumé les six signes, ajouté les deux règles générales et utilisé presque tout l'espace disponible. En bas, une dernière phrase apparaissait :

Les autorisations futures ne modifient pas la nature des lectures passées.

— Celle-ci est de toi, ai-je dit.

— Oui.

— Elle est correcte.

— Je sais.

— Tu aurais pu écrire seulement ça.

— Elle dépend du reste.

Je lui ai rendu la feuille.

— Garde-la.

— Elle m'appartient ?

— Tu l'as écrite.

— Elle décrit ton système.

— Lucas.

— Je vérifiais.

Il a rangé la page dans son carnet.

— Il manque les copies, les photographies et le partage, ai-je dit.

Il a repris son stylo.

- Plus de place.
- Écris derrière.
- Tu avais dit une page.
- Une feuille.

Il m'a regardée.

- Cette précision est intervenue après le dépassement.
- Les règles peuvent évoluer.

Il a retourné la page.

J'ai énuméré :

— Pas de copie. Pas de photo. Pas de partage avec une autre personne. Pas de citation dans ton mémoire. Tu ne cherches pas mon nom de famille et tu ne demandes pas au personnel de la bibliothèque qui je suis.

— Je n'avais pas l'intention de citer tes textes.

— Je précise.

— D'accord.

— Tu ne fouilles pas dans mon sac.

— Je n'allais pas le faire.

— Je précise aussi.

Il a noté les règles en une seule ligne.

— J'ai une question.

— Une vraie question ?

— Qu'est-ce que tu sais sur moi ?

La formulation m'a arrêtée.

Je connaissais son prénom, son âge, son sujet de mémoire et le nom de sa directrice parce qu'un message était apparu sur son écran. Je savais qu'il avait un ami chez qui il faisait parfois sa lessive. Je connaissais ses horaires approximatifs, sa manière de boire son café et l'existence récente d'une chaussette ancienne dans son sac.

Je n'avais cherché aucune de ces informations.

Certaines venaient de ses réponses. D'autres de choses visibles ou de notre conversation.

— Ton prénom, ton âge, ton mémoire et le fait que tu étudies la sociologie.

— Mon nom de famille ?

— Non.

— Mon adresse ?

— Non.

— Mes profils en ligne ?

— Non.

— Tu ne m'as pas cherché ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je voulais voir qui écrivait. Pas constituer un dossier.

Il a baissé les yeux vers les règles.

— D'accord.

— Tu pensais que je l'avais fait ?

— J'avais envisagé la possibilité. Je voulais vérifier que la limite fonctionnait dans les deux sens.

C'était raisonnable.

Je ne l'avais pas formulée parce qu'elle me semblait évidente.

Les évidences étaient souvent des règles que personne n'avait accepté de partager.

— Je ne te cherche pas en ligne, ai-je dit. Je ne demande pas d'informations sur toi au personnel. Je ne lis pas ton écran quand tu n'es pas là et je ne fouille pas dans ton sac.

— Même s'il contient une chaussette ?

— Surtout s'il contient une chaussette.

— Elle n'y est plus.

- Tu l'as retirée ?
- Ce matin.
- Elle était propre ?
- Cette question sort du cadre.
- D'accord.

La négociation était terminée.

Il fallait vérifier si le système fonctionnait en présence de vraies pages.

J'en ai choisi trois dans ma pochette.

La première portait un cercle violet. C'était un fragment ancien, abandonné depuis plusieurs mois.

La deuxième portait un cercle et un carré. Elle contenait une nouvelle version du dialogue entre Mara et Élias.

La troisième portait le prénom de Lucas.

Je l'ai gardée sous ma main.

Il n'a touché à aucune des deux autres.

Il attendait.

— Tu peux les lire, ai-je dit.

Il a pris la première.

Le geste ne ressemblait pas à ceux des premiers jours.

Il n'avait plus besoin de chercher une raison, un nom ou un ordre. La page était devant lui parce que je l'y avais placée.

Cette différence était visible dans ses mains. Elles ne restaient plus suspendues à quelques centimètres du papier comme s'il devait encore convaincre quelqu'un.

Il a commencé à lire.

Je l'ai observé pendant les premières lignes, puis j'ai ouvert mon ordinateur.

Je savais qu'il lirait.

C'était désormais le principe.

J'ai retrouvé mon tableau sur les bougies.

Trois modèles semblaient suffisamment aboutis pour être testés : une bougie claire au romarin, une autre à la poire épicée et la bleue dont le pot coûtait trop cher.

Le fournisseur avait augmenté le prix de la cire de huit pour cent.

Les mèches de six.

Les pots bleus restaient magnifiques.

J'ai inscrit les coûts.

Cire.

Mèches.

Parfum.

Pigments.

Pots.

Étiquettes.

Frais de stand.

Le résultat était trop élevé.

Je l'ai calculé une seconde fois.

Il est resté trop élevé.

Les chiffres manquaient parfois de souplesse.

— Il manque une page, a dit Lucas.

Il tenait le fragment ancien.

— Non.

— La scène commence pendant une dispute et s'arrête avant la réponse.

— C'est un fragment.

— Il n'y a pas de suite ?

— Pas sous cette forme.

Il a cherché le coin supérieur.

— Tu ne l'as pas marqué en gris.

— J'ai oublié.

— Le cercle reste valable ?

— Oui.

Il a reposé la page.

La règle venait de produire son premier cas imparfait.

Lucas avait demandé.

Je lui avais répondu.

Aucun comité n'avait été nécessaire.

Il a pris la scène de Mara et Élias.

J'ai ajouté le coût des emballages.

Le prix de revient a augmenté.

Cette conséquence était prévisible et désagréable.

Lucas a levé les yeux vers mon écran.

— Tu vends combien une bougie ?

— Cela dépend.

— Du format, de la cire et du contenant ?

— Oui.

— Et de la qualité du pot ?

— Évidemment.

Son regard a glissé sur une ligne de mon tableau.

— Tu as réellement une catégorie pour ça ?

J'ai tourné l'ordinateur vers moi.

— Tu n'as pas le droit de lire mon écran.

— Ce n'était pas dans les règles.

— Cela l'est maintenant.

— Une nouvelle catégorie ?

— Une phrase. Ne lis pas mon écran sans demander.

— D'accord.

— Et ne souris pas comme ça.

— Comme quoi ?

— Comme si l'univers venait de confirmer ton mémoire.

— L'univers le fait souvent. C'est l'un de ses rares comportements cohérents.

Il a repris la scène.

Après quelques minutes, il a dit :

— Élias parle trop.

— Je sais.

— Tu me l'as laissée pour ça ?

— En partie.

— Je peux écrire ?

— Il y a un carré.

Il a placé son stylo dans la marge.

— Directement ?

— Oui.

Il a écrit trois lignes.

Puis une quatrième.

Il s'est arrêté.

— Tu as une limite ? ai-je demandé.

— Non.

— Tu viens de t'arrêter exactement à quatre lignes.

— Je teste une hypothèse sur la concision.

— Cela te va mal.

— Je traverse une période expérimentale.

J'ai ouvert le message d'une cliente.

Elle souhaitait six bougies personnalisées pour un anniversaire. Le parfum devait évoquer une maison de grand-mère un dimanche de pluie, sans cannelle, café, lessive, cire d'abeille ni odeur de meuble ancien.

J'avais demandé des précisions.

Elle avait répondu :

Vous voyez l'idée.

Je ne voyais pas l'idée.

— Comment tu produirais l'odeur d'une maison de grand-mère un dimanche de pluie ?
ai-je demandé.

Lucas a levé les yeux.

— Quelle maison ?

— Elle ne précise pas.

— Quelle grand-mère ?

— La sienne, probablement.

— Elle t'a donné des éléments concrets ?

Je lui ai lu la liste des refus.

— Il ne reste ni la maison, ni la grand-mère, ni le dimanche.

— La pluie.

— Tu peux faire une bougie qui sent la pluie ?

— Je peux rappeler la terre humide.

— Magiquement ?

— Ordinairement.

— La magie permettrait de reproduire un souvenir précis ?

— Non.

— Non, ce n'est pas possible ?

— Non, je ne vais pas t'expliquer.

Il s'est arrêté.

— D'accord.

La réponse avait été plus rapide que pendant la conversation de la veille.

— Je peux poser une question plus tard ? a-t-il demandé.

— Tu peux. Je peux encore répondre non.

— Sans justification.

— Tu apprends.

Je suis revenue au message.

Poire cuite, bois clair et terre humide pouvait fonctionner.

J'ai envoyé la proposition.

La cliente a répondu :

Oui, peut-être. Vous pouvez m'envoyer un échantillon ?

Un échantillon personnalisé demandait de la cire, du parfum, une mèche, un contenant, du temps et un envoi.

Elle n'avait versé aucun acompte.

J'ai commencé à répondre que je pouvais préparer un essai.

Puis j'ai supprimé le message.

— Tu fais quoi ? a demandé Lucas.

— Rien.

— Ton rien demande un clavier.

Je lui ai montré l'écran.

Il a attendu avant de le lire.

— Tu peux, ai-je dit.

Il a examiné le message.

— L'échantillon est gratuit ?

— Je n'ai rien décidé.

- Combien te coûte-t-il ?
- Cela dépend.
- Question pratique, pas magique.
- Cire, parfum, mèche, pot, temps et envoi.
- Elle habite loin ?

J'ai vérifié.

- Quarante kilomètres.
- Donc envoi.
- Probablement.
- Tu devrais demander un acompte.
- Ce n'est pas ton activité.
- Non.
- Tu n'as pas besoin de créer un tableau.

— Je ne vais pas créer de tableau.

Il a regardé de nouveau l'écran.

— Tu devrais tout de même demander un acompte.

Je savais déjà qu'il avait raison.

Naya me l'avait dit.

Mon fournisseur me l'avait dit.

Une cliente qui avait annulé vingt bougies après l'achat des pots avait fourni une démonstration plus coûteuse.

Je n'avais jamais transformé ces informations en règle.

Les règles engageaient les demandes futures. Elles transformaient un arrangement provisoire en décision.

J'ai écrit :

Je peux préparer un échantillon après règlement de 12 €, déductibles de la commande finale si elle est confirmée.

Je n'ai pas envoyé.

Lucas avait repris la scène. Il ne regardait plus mon écran.

J'ai envoyé.

Le monde a continué à fonctionner.

— C'est fait, ai-je dit.

— L'acompte ?

— L'échantillon payant.

— D'accord.

— Ne prends pas cet air.

— Quel air ?

— Celui où tu considères qu'un tableau invisible vient de gagner.

— Je n'ai pas de tableau invisible.

— Tu as commencé à en créer un hier.

— Il était très visible.

Je lui ai repris la scène.

Ses quatre lignes disaient :

Élias explique tout ce que le lecteur a déjà compris, probablement parce qu'il essaie de convaincre Mara et lui-même qu'il possède une raison cohérente. Tu peux raccourcir son discours sans le rendre plus honnête. Je garderais la phrase sur la gare : c'est la seule qui ressemble à un souvenir plutôt qu'à une défense.

La remarque était bonne.

— Tu peux barrer directement ? a-t-il demandé.

— Pas aujourd'hui.

— D'accord.

— Mais tu as raison pour la gare.

— Je sais.

J'ai levé les yeux.

— Pardon. J'espérais que l'excès de confiance produirait un effet comique.

— Résultat insuffisant.

— Je prends note.

— Pas sur la page.

Il a souri.

La conversation avait cessé d'être une négociation.

Je ne savais pas exactement quand.

Peut-être après l'acompte.

Peut-être lorsqu'il avait accepté que certaines questions restent sans réponse.

Nous travaillions.

Je corrigeais une scène et calculais des coûts. Lucas reprenait son mémoire. Il tapait rapidement pendant quelques minutes, puis consultait un entretien.

La petite salle produisait ses bruits habituels. Le chauffage claquait. Une porte s'ouvrait dans le couloir. Des enfants protestaient contre la fin d'une activité.

Je n'avais plus besoin d'observer Lucas pour vérifier ce qu'il faisait.

Il était là.

Il connaissait les règles.

Cela ne garantissait rien pour toujours.

Cela suffisait pour l'après-midi.

Après une demi-heure de silence, il a parlé sans lever les yeux.

— Pourquoi la couronne mord le frère du roi ?

— Quelle couronne ?

— Celle de la scène. Elle est censée mordre les souverains illégitimes, mais elle lui arrache deux phalanges.

— Elle mord tout le monde.

— Donc le roi ment.

— Il interprète.

— Il transforme un comportement général en preuve de sa propre légitimité.

— Oui.

Son visage a changé.

Une situation venait de cesser d'être seulement fictive pour devenir utilisable.

— Non, ai-je dit.

— Je n'ai rien demandé.

— Tu ne mets pas la couronne dans ton mémoire.

— Je n'allais pas le faire.

— Tu y as pensé.

— Très brièvement.

— Combien de temps ?

— Assez pour savoir que mon jury refuserait une couronne fictive comme source.

La petite boîte bleue a vibré dans mon sac.

Lucas l'a regardée.

— La couronne est fictive, ai-je rappelé.

— Je sais.

— Ne commence pas à douter de tout.

— Il est un peu tard pour cette recommandation.

Il a repris la page.

— Le texte fonctionne mieux si la couronne mord tout le monde.

— Pourquoi ?

— Parce que le roi utilise un objet imprévisible pour défendre une hiérarchie qu'il voulait déjà maintenir.

— C'est ce que je pensais.

— Tu ne l'as pas écrit.

— Le lecteur peut comprendre.

— Donc je peux expliquer ce que j'ai compris sans prétendre définir ton intention.

— Tu expérimentes la règle.

— Oui.

— L'expérience est concluante.

Il a ouvert son carnet et noté quelque chose.

— Quoi ?

— Une observation.

— Montre.

Il a tourné le carnet.

Zuri refuse les catégories lorsqu'elles viennent des autres et en crée six lorsqu'elle en a besoin.

— Ce n'est pas un commentaire sur mon texte.

— Non.

J'ai pris son stylo et ajouté :

Lucas considère toute contradiction comme un matériau de recherche tant qu'elle appartient à quelqu'un d'autre.

Il a lu.

— C'est juste.

— Je sais.

— Tu viens d'utiliser ma réponse.

— Elle fonctionne mieux avec moi.

Nous avons recommencé à travailler.

À quatorze heures, Lucas s'est levé.

— Café ?

— Noisette.

— Vraie noisette ?

— Machine.

— Donc arôme artificiel.

— Probablement.

— Sucre ?

— Non.

— La machine est fiable ?

— Non.

— Pourquoi continuer ?

— Elle doit apprendre.

Il est sorti sans poser de question supplémentaire.

Il est revenu sept minutes plus tard avec deux gobelets. Le sien contenait un liquide brun clair. Le sien semblait presque transparent.

— Elle a pris mon euro vingt, a-t-il dit.

— C'est le prix.

— Elle m'a donné de l'eau marron.

— Elle va peut-être se stabiliser.

— Tu parles d'elle comme d'un objet vivant.

— Je parle d'elle comme d'un objet hostile.

Il a goûté.

Son expression a confirmé l'hostilité.

Mon café était convenable.

— Le tien fonctionne.

— Elle me connaît.

— Depuis combien de temps ?

— Quelques mois.

— Elle produit donc des résultats selon sa relation avec l'utilisateur.

— Ou tu lui demandes un café long, ce qui dépasse ses compétences.

Il a repris une gorgée.

— C'est mauvais.

— Tu vas le finir.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Un euro vingt.

Cette réponse était suffisamment claire.

À quinze heures, j'avais corrigé la scène et fixé le coût de deux bougies. La cliente n'avait toujours pas répondu au sujet de l'échantillon.

Je n'avais pas retiré ma demande.

Lucas avait réorganisé sa deuxième partie et supprimé plusieurs plaisanteries. Il reculait légèrement après chaque suppression, comme s'il attendait que le paragraphe s'effondre.

Aucun ne s'était effondré.

J'ai commencé à ranger les feuilles privées.

Lucas a fermé son carnet, puis l'a rouvert.

— La page avec mon prénom.

Je l'avais gardée sous mon ordinateur.

— Tu ne l'as pas encore lue.

— Non.

Je la lui ai tendue.

Elle contenait trois lignes :

La version officielle d'une règle continue d'exister parce que quelqu'un a intérêt à pouvoir la citer.

La personne qui la conteste doit expliquer son écart.

La personne qui la défend peut prétendre qu'elle ne fait qu'appliquer l'évidence.

En dessous, j'avais écrit :

J'ai pensé à ton mémoire pendant une dispute avec un fournisseur. C'est de ta faute.

Lucas a lu la page une deuxième fois.

— Quel fournisseur ?

— Celui des pots.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a modifié ses frais de livraison et prétendu que la nouvelle grille existait depuis janvier.

— Elle existait ?

— Sur son site, dans une page qui n'était reliée à aucune autre.

— Techniquement publiée, pratiquement inaccessible.

— Oui.

— Et il l'a présentée comme une règle antérieure au conflit.

— Oui.

Son visage a pris l'expression particulière qu'il avait lorsqu'une situation agaçante devenait intéressante.

— Tu as gardé des captures ?

— Oui.

— Tu peux contester la facture.

— Je l'ai fait.

— Il a répondu ?

— Il propose une réduction sur ma prochaine commande.

— Donc tu dois recommander pour récupérer une partie de la somme.

— Oui.

— Il transforme une réparation en fidélisation forcée.

— C'est ce que je lui ai écrit.

Lucas a souri.

— Exactement comme ça ?

— Avec moins de mots.

— Je peux voir le message ?

— Non.

— D'accord.

Il n'a pas demandé pourquoi.

Il a relu la page.

— Je peux répondre ?

— Sur une feuille séparée.

— Maintenant ?

— Non. Je vais partir.

— Tu pourrais attendre.

— Je pourrais aussi revenir.

La phrase est sortie sans préparation.

Je n'avais plus besoin de prétendre que les feuilles étaient oubliées. Je les avais apportées dans une pochette, marquées selon six signes et placées devant lui après une conversation entière sur leur usage.

La correspondance clandestine était terminée.

Je pouvais continuer à venir.

Pas parce qu'un courant d'air risquait de disperser mes pages.

Pas pour vérifier si Lucas respecterait un piège.

Parce que travailler dans la même salle était agréable.

Il posait trop de questions. Il observait mes calculs avec une précision menaçante. Il transformait les machines à café en objets d'étude.

Il avait aussi lu mon texte avec attention, accepté un refus et produit une remarque utile sur la couronne.

Ces éléments formaient une raison suffisante.

— Tu reviens demain ? a-t-il demandé.

— Non.

Son expression a changé avant qu'il puisse l'empêcher.

— J'ai un marché à préparer.

— D'accord.

— Jeudi.

— Ici ?

— Oui.

— Vers midi ?

— Dans une tranche raisonnable.

— Entre onze heures trente et treize heures.

— Tu progresses.

Il a reposé la page dans ma pile.

Je l'ai regardée.

Puis je la lui ai rendue.

— Tu peux garder celle-ci.

— Tu viens de dire que les pages restent avec toi.

— Les règles peuvent évoluer.

— Tu me la donnes explicitement ?

— Oui.

Il l'a prise avec davantage de précaution qu'il n'en fallait pour une feuille imprimée.

— Merci.

— Ne la classe pas avec tes entretiens.

— Elle n'a pas de consentement de recherche.

— Bien.

J'ai fermé ma pochette.

Lucas a pris nos deux gobelets et les a jetés dans la poubelle près de la porte.
Pendant ce temps, j'ai vérifié la table.
Aucune page privée n'était restée dessous.
La petite pierre grise était toujours dans le pot.
La boîte bleue contenait toujours la plume.
Je n'oubliais rien.
Je n'avais plus besoin de faire semblant.
— Jeudi, ai-je répété.
Lucas s'est retourné.
— Jeudi.
Dans le couloir, mon téléphone a vibré.
La cliente avait répondu :
Douze euros pour un échantillon, c'est un peu cher. Je vais réfléchir.
Je n'ai pas proposé de réduction.
J'ai rangé le téléphone.
Derrière la porte, Lucas avait recommencé à taper sur son ordinateur.
Je reviendrais jeudi.
Avec mes pages.
Volontairement.

Chapitre 6

Joli caillou, arnaque et malédiction

Zuri m'a proposé de l'accompagner dans une boutique de minéraux un jeudi à douze heures dix-sept.

La proposition est arrivée après quarante minutes de travail silencieux, deux questions sur mon mémoire, une remarque concernant la manière dont je tenais mon stylo et un incident avec la machine à café.

La machine avait accepté mon euro vingt.

Elle avait produit un bruit mécanique prolongé, affiché PRÉPARATION EN COURS, puis versé de l'eau chaude dans mon gobelet.

Sans café.

Zuri avait observé le résultat.

— Elle te déteste.

— Nous ne nous connaissons pas assez pour une émotion aussi structurée.

— Elle a fait un choix.

— Elle dysfonctionne.

— Pas avec moi.

Son café noisette possédait une couleur, une odeur et une mousse superficielle. Le mien remplissait correctement les critères d'une eau ayant fréquenté du café dans un contexte professionnel.

J'en avais bu une gorgée.

— Pourquoi tu fais ça ? avait demandé Zuri.

— J'ai payé.

— Tu peux jeter une chose après l'avoir payée.

— Cela ne rend pas la dépense moins mauvaise.

— La boire non plus.

J'avais terminé le gobelet.

Cette décision appartenait désormais au conflit général qui m'opposait à la machine.

Zuri avait repris son travail sans insister. Elle corrigeait un texte imprimé, le chapeau légèrement incliné vers l'avant. Plusieurs petites pierres maintenaient ses feuilles en place. L'une d'elles flottait à quelques millimètres du papier, comme si la gravité constituait une recommandation administrative.

Je m'étais habitué à sa présence.

Cette phrase aurait été impossible une semaine plus tôt.

Je ne comprenais toujours pas son fonctionnement. Zuri refusait d'en faire une démonstration générale. Elle m'avait seulement expliqué que la pierre réagissait à certains champs, certaines humeurs et « des problèmes de positionnement difficiles à résumer ».

J'avais essayé de déterminer si l'humeur concernait la pierre ou son environnement.

Elle avait répondu oui.

À douze heures dix-sept, Zuri a fermé son ordinateur.

— Je dois aller voir un lot de pierres.

J'ai continué à relire un paragraphe sur les sanctions familiales.

— D'accord.

— Tu viens ?

J'ai levé les yeux.

— Où ?

— Dans une boutique.

— De pierres.

— C'est généralement ce qu'on trouve dans une boutique de pierres.

— Tu me proposes de t'accompagner ?

— Oui.

— Pour une raison particulière ?

— J'ai besoin d'un second avis.

La formulation a produit un intérêt immédiat.

— Sur les pierres ?

— Non. Sur un contenant.

Mon intérêt s'est modifié sans disparaître.

— Quel contenant ?

— Je ne l'ai pas encore vu.

— Comment peux-tu avoir besoin d'un avis sur un objet que tu n'as pas vu ?

— Je connais la boutique.

— Et ?

— Ils ont de beaux bocaux.

Elle a rangé ses feuilles dans sa pochette selon un ordre qui n'aurait pas survécu à un examen extérieur.

— Tu veux que je t'empêche d'acheter un bocal.

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu veux un avis indépendant.

— Oui.

— Indépendant de quoi ?

— De la beauté du bocal.

— Donc tu sais déjà que ton jugement risque d'être influencé.

— Je suis lucide.

— La lucidité ne semble pas t'empêcher de prévoir l'achat.

— Je n'ai encore rien acheté.

— C'est précisément la période où une intervention peut être efficace.

Zuri m'a regardé.

— Tu viens ou pas ?

Mme Delmas attendait pour le lundi suivant une version développée de ma première partie. J'avais déjà écrit huit pages depuis notre dernier rendez-vous, dont trois ce matin.

Je pouvais consacrer une heure à une boutique sans mettre en danger l'avenir de la sociologie française.

— Je viens.

— Prends ton manteau.

Elle a glissé le pot contenant ses pierres dans son sac et vérifié que la petite boîte bleue de la plume correctrice était bien attachée.

— Tu l'emmènes ?

— Je passe chez une cliente après.

— Pour corriger un texte ?

— Pour identifier une écriture sur un objet.

— La plume sait faire ça ?

— Elle sait surtout se montrer désagréable face aux mauvaises formulations. Cela peut aider.

La boîte a frappé une fois contre le fond du sac.

— Elle a entendu.

— Elle entend toujours lorsqu'on critique son travail.

— Et jamais lorsqu'on lui demande de se calmer.

— Elle comprend les principes professionnels.

Nous avons quitté la bibliothèque.

La boutique se trouvait de l'autre côté de la Velle, dans une rue commerçante étroite où les trottoirs étaient assez larges pour une personne et demie, à condition que la moitié de personne marche de profil.

Rivonne s'était remplie pendant que nous travaillions.

Des étudiants sortaient des restaurants. Des vélos traversaient les passages piétons avec une confiance fondée sur des principes juridiques personnels. Une file s'étendait devant une boulangerie dont la vitrine annonçait une brioche « traditionnelle et réinventée », formulation qui permettait probablement de doubler son prix.

Zuri avançait rapidement.

Son chapeau dépassait de la foule et rendait inutile toute méthode supplémentaire pour la suivre.

Plusieurs personnes le regardaient.

Un homme a ralenti, puis a examiné le reste de sa tenue comme s'il cherchait une caméra ou un logo d'entreprise. Une femme avec une poussette a souri. Deux adolescentes se sont retournées.

Zuri n'a réagi à aucune.

— Les gens ne te posent jamais de questions ?

— Parfois.

— Tu réponds quoi ?

— Cela dépend de la question.

— Quand ils demandent pourquoi tu portes un chapeau de sorcière.

— Je dis que c'est mon chapeau.

— Et ensuite ?

— Ils regrettent souvent de ne pas avoir préparé une deuxième question.

Nous avons atteint le pont.

La circulation occupait le trottoir dans les deux sens. Zuri s'est engagée entre un groupe d'étudiants et un couple avançant avec deux valises. J'ai essayé de la suivre.

Une valise a changé brutalement de direction.

J'ai reculé.

Une personne derrière moi a protesté.

Zuri a attrapé ma main.

— Viens.

Elle m'a tiré dans l'espace ouvert devant elle.

Nous avons traversé le groupe sans nous séparer. Sa main était chaude malgré l'air frais. Elle serait suffisamment pour que je ne sois pas emporté par le mouvement inverse de la foule.

Une fois le trottoir élargi, elle m'a lâché.

— Tu marches trop lentement.

— J'évitais une collision.

— Tu négociais avec une valise.

— Elle occupait une trajectoire instable.

— C'est le principe d'une valise à roulettes.

Elle n'avait accordé aucune autre signification au geste.

Il n'y avait aucune raison de lui en donner une.

Nous nous étions tenus la main afin de ne pas nous perdre dans une foule. La fonction était identifiable, le contexte suffisant et l'intention pratique.

J'ai néanmoins conservé une conscience inutile de mes doigts pendant les trente mètres suivants.

Cette réaction ne signifiait rien d'exploitable.

La boutique s'appelait Pierres d'Essence.

Le nom apparaissait en lettres dorées au-dessus d'une devanture bleu nuit. Des cristaux occupaient la vitrine, disposés sur des socles de bois clair avec des étiquettes annonçant leurs propriétés.

QUARTZ ROSE

Harmonie émotionnelle, douceur, ouverture du cœur

CITRINE

Abondance, énergie solaire, réussite

LABRADORITE

Protection, intuition, barrière contre les influences négatives

Un présentoir central proposait des kits de nouvelle lune dans de petites boîtes kraft.

— Ils savent vendre, a dit Zuri.

— C'est un compliment ?

— Oui.

— Tu crois à ce qui est écrit ?

— Non.

Elle a ouvert la porte.

Une clochette a sonné.

L'intérieur sentait l'encens, le bois neuf et une troisième odeur plus minérale que je n'aurais pas su identifier sans utiliser le mot pierre, ce qui n'aurait rien expliqué.

Les murs étaient couverts d'étagères. Des minéraux bruts, polis, taillés ou montés en pendentifs occupaient chaque surface. Une musique lente jouait à un volume suffisamment bas pour que les clients puissent entendre leur propre désir d'achat.

Derrière le comptoir, un homme d'une cinquantaine d'années rangeait des bracelets. Il portait une chemise verte et plusieurs bagues.

— Zuri. Tu es venue pour le lot.

— Je suis venue le voir.

— Il est encore disponible.

— Cela ne signifie pas qu'il est bon.

— Il est intéressant.

— Ce mot signifie souvent que tu n'as pas trouvé d'autre adjectif favorable.

L'homme a souri.

— Et tu as amené quelqu'un.

— Lucas.

— Bonjour.

— Bonjour.

— Il est sorcier ?

— Non.

— Collectionneur ?

— Non plus.

L'homme m'a regardé avec une curiosité polie.

— Je suis chargé d'évaluer un bocal.

— Mission essentielle, a dit Zuri.

Le vendeur n'a pas demandé davantage.

Cette absence de question pouvait signifier que Zuri avait déjà amené des personnes pour des raisons plus étranges.

— Le lot est dans la salle du fond, a-t-il dit. J'ai eu deux autres demandes.

— De sorciers ?

— D'acheteurs.

— Ce n'était pas ma question.

— Une personne semblait savoir ce qu'elle regardait.

— Et l'autre ?

— Elle possédait un compte très suivi.

Zuri a retiré son manteau.

— Montre-moi d'abord les nouvelles arrivées.

— Tu ne veux pas voir le lot ?

— Je veux savoir avec quoi tu essaies de le comparer.

Le vendeur a eu l'air satisfait.

Pas comme un antagoniste ayant attiré une victime dans un piège. Plutôt comme un commerçant qui appréciait une cliente capable de reconnaître ses méthodes et continuait à les utiliser parce qu'elles fonctionnaient parfois.

Il a sorti une pointe de cristal blanc, presque transparente, traversée de fines lignes dorées.

Une étiquette indiquait :

QUARTZ LÉMURIEN À INCLUSIONS SOLAIRES

Pièce exceptionnelle

Accélérateur d'alignement personnel

Le prix était de cent quatre-vingt-dix euros.

Zuri n'a pas touché la pierre immédiatement. Elle s'est penchée pour examiner sa base.

— Quartz brésilien.

— Probablement.

— Les lignes ont été remplies.

— Stabilisation esthétique.

— Avec de la résine teintée.

— Le résultat est réussi.

— Oui.

Elle l'a prise entre deux doigts et tournée vers la lumière.

— La pointe a été retaillée.

— Nettoyée.

— Elle est jolie.

— Exceptionnelle.

— Non.

Le vendeur a posé les mains sur le comptoir.

— Les inclusions captent très bien la lumière.

— Ce ne sont pas des inclusions.

— Le terme est utilisé largement.

— C'est le problème des termes utilisés largement.

Elle m'a tendu la pierre.

La lumière se reflétait dans les lignes dorées. L'objet ressemblait exactement à ce qu'un film aurait choisi pour représenter un cristal chargé d'une énergie ancienne.

— Elle est magique ?

— Non.

— Tu peux le savoir en la regardant ?

— Pas toujours. Ici, la structure est trop régulière là où elle ne devrait pas l'être. La résine coupe les circulations internes et la taille a retiré la partie la plus conductrice.

— Conductrice de quoi ?

— Cela dépend de la pierre.

— Et celle-ci ?

— De rien, maintenant.

Le vendeur a repris le cristal sans paraître offensé.

— Elle plaît beaucoup.

— Je n'en doute pas.

— Les gens apprécient les pièces lumineuses.

— Moi aussi.

— Tu pourrais la vendre avec tes bougies.

— Non.

— Elle ferait un beau centre de table.

— À vingt euros, peut-être.

— La résine seule en vaut davantage.

— Alors vends la résine.

Le vendeur a remis le quartz sur son socle.

Zuri n'avait exprimé aucun mépris envers l'objet.

La pierre était réelle. La transformation l'était aussi. Les reflets dorés avaient été fabriqués et le récit commercial tentait de les transformer en propriété ancienne.

Elle distinguait la matière, le travail, la promesse et le prix avec une précision que ses calculs de bougies ne m'avaient jamais laissée prévoir.

Face à un tableau de dépenses, Zuri pouvait oublier des frais de stand.

Face à une pierre, elle remarquait une couche de résine dans une fissure de moins d'un millimètre.

Le vendeur a sorti une petite boîte en bois.

— Celle-ci devrait davantage t'intéresser.

À l'intérieur reposait une pierre noire mate, de la taille d'une noix. Sa surface présentait plusieurs creux irréguliers et une fine bande rouge sur un côté.

Zuri a cessé de sourire.

Elle n'a pas touché l'objet.

— D'où elle vient ?

— Lot ancien. Succession d'un collectionneur à Saint-Véran.

— Elle était stockée où ?

— Dans une cave, je crois.

— Humide ?

— Probablement.

— Avec du métal ?

— Plusieurs outils.

— Elle a été nettoyée comment ?

— Eau et brosse douce.

Zuri a regardé le vendeur.

— Tu l'as plongée dans l'eau ?

— Rapidement.

— Elle a fait quoi ?

— Rien.

— Combien de temps après ?

Il a hésité.

— Qu'est-ce qui s'est cassé ? a demandé Zuri.

Le vendeur a soupiré.

— Une ampoule.

— Seulement ?

— Le terminal a redémarré trois fois.

— Tu aurais pu commencer par ça.

— Il redémarre souvent.

— Pas trois fois.

Zuri a sorti de son sac un morceau de tissu gris. Elle l'a posé sur la table et a fait signe au vendeur d'y déposer la pierre.

— Je ne dois pas la toucher ? ai-je demandé.

— Pas encore.

— Elle est dangereuse ?

— Non.

— Tu viens de demander ce qui s'était cassé.

— Dangereuse et pénible ne sont pas la même catégorie.

La pierre a été déposée sur le tissu.

Zuri a placé deux doigts à quelques centimètres de sa surface. Elle est restée immobile.

Je n'ai rien senti.

Après quelques secondes, elle a pris une petite tige de cuivre et l'a approchée de la bande rouge.

La tige a vibré.

Très légèrement.

— Basalte ferrique. Charge résiduelle faible. Probablement utilisé dans un dispositif de protection domestique.

— Magique ?

— Oui.

Le mot a produit un effet différent dans cette boutique.

À la bibliothèque, la magie était apparue sous la forme d'une plume agressive et d'une pierre flottante. Ici, Zuri venait d'identifier une fonction, une origine possible et un comportement à partir d'indices concrets.

— Elle protège de quoi ?

— Difficile à dire sans le reste du dispositif. Peut-être les surtensions. Peut-être certaines intrusions. Peut-être seulement l'humidité magique.

— L'humidité peut être magique ?

— Tout peut devenir magique si quelqu'un insiste assez longtemps avec les mauvais ingrédients.

Le vendeur s'est penché.

— Elle vaut combien ?

— Comme pièce brute, vingt à trente euros. Comme élément actif, davantage si on trouve son usage exact.

— Tu la prendrais ?

— Pas sans savoir ce qu'elle dévie.

— Tu peux tester.

— Pas ici.

— Pourquoi ?

— Parce que ta vitrine donne sur une rue fréquentée et que ton terminal a déjà souffert.

Le vendeur a rangé la pierre dans sa boîte.

— Tu penses qu'elle a cassé l'ampoule ?

— Elle ne casse probablement rien directement. Elle redirige une charge. Utilisée seule, cette charge va quelque part.

— Où ?

— Vers l'objet disponible.

Nous avons tous regardé le terminal de paiement.

L'écran s'est éteint.

Puis rallumé.

Le vendeur a posé la main dessus.

— Il fait ça.

— Bien sûr, a dit Zuri.

Elle a sorti son téléphone.

— Je peux revenir avec du matériel.

— Tu me factures combien ?

— Identification initiale, trente-cinq. Test de fonction selon le temps.

— Tu ne peux pas faire un prix pour la boutique ?

— Je viens d'empêcher ton terminal de subir un quatrième redémarrage.

L'écran s'est éteint une nouvelle fois.

— Un cinquième, alors.

Le vendeur a souri.

— Envoie-moi un devis.

— Avec acompte.

Elle a prononcé les deux mots sans hésitation.

J'ai essayé de ne pas réagir.

Elle l'a remarqué.

— Ne dis rien.

— Je n'ai rien dit.

— Ton visage a ouvert une colonne progrès.

— Elle était déjà dans le tableau.

— Quel tableau ?

— Aucun.

Elle m'a regardé encore une seconde, puis s'est tournée vers la salle du fond.

Je l'ai suivie.

— Tu fais souvent ça ?

— Quoi ?

— Identifier des objets.

— Oui.

— Pour des boutiques ?

— Parfois. Pour des particuliers aussi. Souvent après qu'ils ont acheté quelque chose sans demander avant.

— Tu savais exactement quoi regarder.

— C'est mon travail.

La réponse était simple.

J'avais pourtant besoin d'un moment pour l'intégrer.

Les feuilles m'avaient montré ses tarifs faux, ses listes, ses projets interrompus et ses formules mélangées à des recettes. Elles avaient montré une pensée précise, fragmentaire, qui passait d'un sujet à l'autre sans annoncer les transitions.

Dans la boutique, elle n'avait rien d'improvisé.

Elle connaissait les traitements appliqués aux pierres, les signes d'une charge résiduelle, les questions à poser sur le stockage et les limites de ce qu'elle pouvait conclure. Elle ne prétendait pas savoir lorsque les informations manquaient.

Son vocabulaire changeait.

Elle disait circulations internes, charge résiduelle, déviation, élément actif, stabilisation. Chaque terme désignait quelque chose de précis.

— Depuis combien de temps tu fais ça ?

— L'identification ?

— Oui.

— J'ai commencé avec ma tante quand j'étais petite. Professionnellement, depuis quelques années.

— Tu as étudié quelque part ?

— Chez plusieurs personnes.

— Une école de magie ?

— Non.

— Il existe des écoles de magie ?

— Lucas.

— C'était une question simple.

— Dont la réponse créerait huit autres questions.

— Probablement six.

— Tu sous-estimes ton rendement.

Nous avons atteint une alcôve formée par une haute étagère. Des cartons, des objets anciens et plusieurs lots non exposés s'y empilaient.

Au centre se trouvait le bocal.

Il mesurait environ trente centimètres de haut. Son verre était violet, plus sombre à la base, avec des irrégularités qui produisaient des reflets différents selon l'angle. Le couvercle en cuivre portait des gravures florales. Une poignée fine s'élevait au sommet.

À l'intérieur reposaient plusieurs dizaines de pierres.

Même depuis l'entrée de l'alcôve, je pouvais voir que le bocal était très beau.

Cette information était immédiatement regrettable.

Zuri s'est arrêtée.

— Ah.

Le son ne contenait aucun jugement minéralogique.

Il contenait un bocal violet.

Le vendeur nous avait suivis.

— Lot provenant de la même succession. Pierres brutes, fragments polis, quelques pièces anciennes. Deux cents euros pour l'ensemble.

Zuri s'est approchée.

— Je peux ouvrir ?

— Oui.

Elle a retiré le couvercle.

Le cuivre a produit un son clair.

Elle a versé une partie des pierres sur le tissu posé à proximité.

Des quartz, des galets noirs, plusieurs morceaux verts, deux pendentifs et une poignée de fragments se sont répandus sur la table.

Zuri a commencé à trier.

Ses gestes étaient rapides.

Un quartz laiteux et un morceau de jaspe dans une première pile.

Du verre coloré, une pierre peinte et un fragment de résine dans une deuxième.

Un pendentif ovale, une pierre bleue presque plate et deux fragments sombres dans une troisième.

— Les premières sont ordinaires, a-t-elle expliqué. Pas mauvaises. Peu coûteuses.

Elle a montré la deuxième pile.

— Imitations et objets décoratifs.

Puis la troisième.

— Potentiellement actifs.

Elle a placé le pendentif dans ma main.

Il était tiède.

Puis froid.

Puis tiède de nouveau.

— Enchanté pour garder la chaleur, a-t-elle dit. La fonction s'est dégradée.

— Il ferait un mauvais chauffe-main.

— Et un pendentif inquiétant.

Elle a pris la pierre bleue, l'a approchée de son oreille et a attendu.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'écoute.

— Elle produit un son ?

— Pas pour toi.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais quoi écouter.

Elle l'a tournée entre ses doigts.

— Faible résonance. Peut-être utilisable pour un charme de concentration après nettoyage.

— Combien valent toutes les pierres ?

Zuri a compté rapidement.

— Les ordinaires, trente à quarante euros en vrac. Les éléments actifs, peut-être cinquante si la pierre bleue répond bien. Les imitations, presque rien.

— Donc moins de cent euros.

— Oui.

Le vendeur a désigné le bocal.

— Le contenant est inclus.

Zuri a posé la pierre bleue.

— Je vois.

— Verre soufflé. Couvercle en cuivre. Fin du dix-neuvième ou début du vingtième.

— Le couvercle est plus récent.

— Peut-être remplacé.

— Les gravures sont mécaniques.

— Le verre reste ancien.

Zuri l'a soulevé vers la lumière.

Les reflets violets se sont déplacés sur ses mains et son visage.

Je connaissais déjà sa conclusion.

— Combien pour le bocal seul ?

Le vendeur a souri.

— Je ne sépare pas le lot.

— Pourquoi ?

— Parce que les pierres sont difficiles à vendre seules.

— Donc tu utilises le bocal pour leur donner une valeur.

— Je vends un ensemble.

— Un ensemble composé d'un bon contenant et de pierres médiocres.

— Certaines sont actives.

— Quatre.

— C'est davantage que zéro.

Zuri a reposé le bocal.

— Cent vingt.

— Deux cents.

— Cent trente.

— Cent quatre-vingt-dix.

— Tu viens de baisser de dix sans argument.

— Geste commercial.

— Cent trente-cinq.

— Cent quatre-vingts.

Elle a examiné le couvercle.

Je suis intervenu.

— Tu ne vas pas l'acheter.

Zuri s'est tournée vers moi.

— Tu es là pour donner un avis.

— C'est mon avis.

— Tu n'as pas examiné le verre.

— Tu viens d'évaluer le contenu à moins de cent euros.

— Le bocal a une valeur.

— Pas cent euros.

— Tu ne sais pas.

— J'ai vu des bocaux.

— Pas celui-là.

Le vendeur s'est légèrement écarté.

Il avait reconnu qu'une discussion extérieure à sa technique de vente commençait.

— Le verre est irrégulier, a dit Zuri. Regarde les bulles.

— Je les vois.

— Le violet est dans la matière, pas peint.

— C'est très joli.

— Voilà.

— J'ai dit joli. Pas financièrement rationnel.

— La beauté possède une valeur économique.

— Oui. Elle ne transforme pas automatiquement un lot de pierres médiocres en dépense professionnelle de deux cents euros.

— Le bocal servira.

— À quoi ?

— Ranger des pierres.

J'ai regardé les trois piles.

— Tu possèdes déjà des bocaux.

— Pas comme celui-là.

- Ils rangent moins bien ?
- Ce n'est pas seulement une question de rangement.
- Tu viens précisément de dire qu'il servirait à ranger des pierres.
- Il les rangera dans de meilleures conditions.
- Parce que le verre est violet ?
- Cela protège certaines charges lumineuses.
- Quelles pierres du lot ont besoin de cette protection ?

Elle a regardé les piles.

- Pas celles-ci.
- Donc tu achètes un bocal pour y mettre d'autres pierres.
- Oui.
- Et tu paies les pierres médiocres pour obtenir le bocal.
- Elles ne sont pas toutes médiocres.
- Quatre sont potentiellement utiles.
- Cela reste un nombre.
- Zuri.
- Lucas.

Nous nous sommes regardés.

Le vendeur a pris une petite boîte sur l'étagère et a commencé à ranger des pendentifs qui n'avaient pas besoin de l'être à cet instant.

— Tu m'as demandé de venir parce que tu savais que le bocal influencerait ton jugement.

- Je t'ai demandé un second avis.
- Mon avis est de ne pas l'acheter.
- Je l'ai entendu.
- Tu négocies encore.
- Entendre n'oblige pas à obéir.
- Je n'ai pas dit que tu devais m'obéir.
- Ton ton le suggère.

— Mon ton suggère que tu es sur le point de payer deux cents euros pour trente-cinq euros de pierres et un contenant.

- Un très beau contenant.
- Cela ne résout pas le calcul.
- Tous les calculs ne sont pas résolus par la suppression des choses agréables.
- Je ne te demande pas de supprimer toutes les choses agréables.
- Seulement celle-ci.
- Parce qu'elle coûte beaucoup trop cher par rapport à son utilité.
- Son utilité comprend le fait de me plaire.
- Alors c'est une dépense personnelle, pas professionnelle.

La phrase l'a arrêtée.

Zuri a reposé le couvercle.

— Je peux utiliser le bocal pour mon travail.

— Tu peux aussi travailler avec ton chapeau. Cela ne signifie pas que chaque chapeau devient une dépense indispensable.

- Mon chapeau est professionnel.
- D'accord. Mauvais exemple.
- Très mauvais.
- Le principe reste valable.

— Quel principe ?

— Tu présentes un objet qui te plaît comme un investissement pour rendre son prix plus acceptable.

- Je ne le rends pas plus acceptable. Je peux le payer.
- Est-ce que tu devrais ?

- Ce n'était pas la question.
- C'est exactement la question.
- Le vendeur avait terminé de ranger ses pendentifs.
- Zuri a croisé les bras.
- Tu as vu mes comptes pendant cinq minutes.
- Avec ton autorisation.
- Je sais. Tu as vu un tableau de bougies et une commande d'échantillon.
- Et plusieurs calculs dans tes feuilles.
- Mes erreurs ne constituent pas un mandat de gestion.
- Je ne gère rien.
- Tu me dis quoi acheter.
- Je te dis ce que je pense de cet achat parce que tu m'as invité pour ça.
- Je t'ai demandé un avis sur le bocal.
- Le bocal est magnifique.
- Son expression s'est modifiée.
- Très légèrement.
- Tu le trouves magnifique.
- Oui.
- Tu as dit joli.
- J'essayais de ne pas affaiblir ma position.
- Le vendeur a baissé les yeux pour cacher un sourire.
- Zuri s'est tournée vers le bocal.
- Regarde les reflets.
- Je les ai regardés.
- À la lumière.
- Je sais qu'il est beau.
- Le verre change selon l'angle.
- Je sais.
- Le couvercle ferme parfaitement.
- C'est une compétence minimale pour un couvercle.
- Pas sur un verre ancien.
- Cette information peut ajouter une valeur limitée.
- Combien ?
- Je ne sais pas.
- Donc tu ne peux pas affirmer qu'il ne vaut pas le prix.
- Je peux affirmer que tu n'as pas vérifié sa valeur avant de décider que tu le voulais.
- Je vérifie maintenant.
- Après l'avoir voulu.
- C'est souvent l'ordre.
- Elle a pris le bocal.
- Cent cinquante, a-t-elle dit au vendeur.
- Cent soixante-dix.
- Avec les quatre pièces actives séparées et le reste en vrac.
- Cent soixante-cinq.
- Et la livraison.
- Tu habites à dix minutes.
- Il est lourd.
- Cent soixante-cinq avec livraison.
- Zuri a regardé le bocal.
- Puis moi.
- C'est encore trop cher, ai-je dit.
- Je sais.
- Tu vas l'acheter.

- Probablement.
- Pourquoi m'avoir demandé de venir ?
- Pour avoir un avis.
- Que tu ignores.
- Je ne l'ignore pas. Il a réduit le prix de trente-cinq euros.
- C'est le vendeur qui a réduit le prix.
- Parce que j'ai négocié en tenant compte de ton opposition.
- Mon opposition est devenue un outil de négociation.
- Elle a donc eu une fonction.

J'ai respiré.

Zuri n'avait pas besoin de mon autorisation. Elle ne me demandait pas de payer. Elle n'engageait pas mon argent, mon logement ou une institution publique.

Elle prenait une décision que je trouvais mauvaise après m'avoir demandé mon avis.

Cette situation restait étrangement agaçante.

— Cent cinquante-cinq, a-t-elle dit.

Le vendeur a réfléchi.

— Cent soixante avec la livraison.

— D'accord.

Ils se sont serré la main.

J'ai regardé le bocal.

Il était toujours magnifique.

Cela n'a rien amélioré.

Le vendeur a préparé une facture pendant que Zuri remettait les pierres à l'intérieur.

Elle a séparé les quatre éléments actifs dans un petit sachet.

— Tu vas garder les fausses ?

— Certaines peuvent servir pour des décors.

— Les morceaux de verre ?

— Ils sont jolis.

— Nous revenons donc au même argument.

— Il reste valable.

Elle a payé un acompte.

Un acompte réel.

J'ai remarqué l'acompte.

Je n'ai pas félicité Zuri.

Cette réaction aurait été insupportable.

Nous avons quitté la boutique avec le sachet contenant les quatre pièces actives. Le vendeur gardait le bocal pour la livraison.

Dans la rue, Zuri a remis son manteau.

— Tu es contrarié.

— Je ne suis pas contrarié.

— Tu marches comme lorsque tu organises une catastrophe.

— Je marche normalement.

— Tu viens d'éviter trois jointures du trottoir.

— Elles étaient irrégulières.

— Lucas.

— Je considère que c'était une mauvaise décision.

— Je sais.

— Tu me demandes un avis, je fournis un avis argumenté, tu reconnais que le prix est trop élevé et tu achètes quand même.

— J'ai obtenu une réduction.

— Cela reste trop élevé.

— Probablement.

— Tu admets que j'ai raison.

- Sur le prix.
- Le prix est le sujet.
- Non. Le sujet est la valeur.
- Nous nous sommes arrêtés au bord d'un passage piéton.
- Une foule attendait le feu vert.
- Quelle différence ?
- Le prix est ce que j'ai payé. La valeur comprend ce que je vais utiliser, ce que je peux revendre, ce que les pierres valent et le fait que le bocal me plaît.
- Le fait qu'il te plaise possède une valeur personnelle.
- J'ai aussi des besoins personnels.
- Alors dis que tu achètes un bel objet pour toi.
- Je viens de l'acheter pour moi.
- Tu as demandé une facture professionnelle.
- Parce qu'il contiendra du matériel professionnel.
- Tu ne peux pas transformer une dépense personnelle en dépense professionnelle uniquement en mettant des pierres dedans.
- Je peux mettre les factures dedans aussi.
- Cela aggraverait seulement le classement.
- Le feu est passé au vert.
- Zuri m'a attrapé par la manche pour m'entraîner dans le mouvement.
- Traverse avant d'écrire une thèse fiscale sur le trottoir.
- Nous avons traversé.
- Sa main est restée accrochée à ma manche jusqu'à ce qu'un groupe s'écarte devant nous.
- Je ne te demande pas de tenir ma comptabilité, a-t-elle dit.
- Je sais.
- Ni d'approuver mes dépenses.
- Je sais aussi.
- Alors pourquoi cela t'agace autant ?
- La question méritait une réponse exacte.
- Parce qu'elle était compétente.
- Parce que je venais de la voir détecter une transformation artificielle, identifier une charge résiduelle, poser les bonnes questions et annoncer ce qu'elle ne pouvait pas encore conclure.
- Parce qu'elle savait exactement ce qu'elle faisait jusqu'au moment où un objet lui plaisait.
- Parce que ce contraste me semblait évitable.
- Tu sous-évalues ce que tu sais faire.
- Elle a ralenti.
- Quel rapport avec le bocal ?
- Tu factures trente-cinq euros une intervention fondée sur des années d'expérience, puis tu dépenses presque cinq fois plus pour du verre violet.
- Le verre est ancien.
- Ce n'est pas le point.
- Alors ne parle pas du verre.
- Tu as identifié la pierre noire en quelques minutes. Tu savais quelles limites annoncer et pourquoi il ne fallait pas la tester dans la boutique. Le vendeur va te payer trente-cinq euros pour cette première analyse.
- Oui.
- Tu vas passer du temps à préparer le devis.
- Probablement.
- Tu factures trop peu.
- C'est une autre discussion.
- Elle est liée.

- Parce que tout devient lié dans ta tête dès que tu peux créer une catégorie générale.
 - La catégorie générale est décisions financières discutables.
 - Elle contient combien d'éléments ?
 - Pour l'instant, le bocal, la plume et l'échantillon que tu allais fabriquer gratuitement.
 - La plume travaille.
 - Elle attaque ton matériel.
 - Elle travaille avec intensité.
 - Elle a coûté quarante-cinq euros.
 - Avec une boîte bleue.
 - Ce qui ne constitue toujours pas un argument comptable.
- Zuri a continué à marcher.
- Je l'ai suivie.
- Pendant plusieurs mètres, nous n'avons rien dit.
- La dispute avait dépassé le bocal.
- Pas beaucoup.
- Assez pour que je regrette certaines formulations.
- Zuri avait posé une limite claire. Je n'étais pas son comptable. Elle ne voulait pas que mon aide devienne une manière de diriger son activité.
- J'avais respecté la règle en ne créant aucun tableau.
- J'en appliquais maintenant la logique à voix haute.
- Je n'aurais pas dû élargir la discussion à tout ton travail, ai-je dit.
 - Non.
 - Tu m'as demandé mon avis sur le lot. J'aurais dû rester sur le lot.
- Elle a regardé devant elle.
- Ton avis était utile.
 - Tu l'as acheté.
 - Cent soixante au lieu de deux cents.
 - Ce n'est pas une victoire complète.
 - Je n'avais pas demandé une victoire complète.
- Nous avons atteint une petite place où plusieurs bancs entouraient un arbre encore presque nu.
- Zuri s'est arrêtée.
- Je sais que je facture mal.
- Son ton était sec, ce qui chez elle indiquait souvent que le sujet demandait de la précision.
- Je sais aussi que le bocal était trop cher. Je l'ai acheté parce que je le voulais.
 - D'accord.
 - Je vais l'utiliser.
 - Je n'en doute pas.
 - Et je n'ai pas besoin que tu transformes chaque mauvaise décision en symptôme général.
 - D'accord.
 - Certaines mauvaises décisions sont seulement des mauvaises décisions.
 - Celle-ci ?
 - Celle-ci est très belle.
- Elle a gardé une expression parfaitement sérieuse.
- J'ai ri.
- Pas longtemps.
- Assez pour que la tension diminue.
- Je maintiens qu'il était trop cher.
 - Je maintiens que tu ne l'as pas vu près de ma fenêtre.
 - Le contexte immobilier n'améliorera pas le verre.
 - Tu n'en sais rien.

Nous avons repris notre marche.

— Et pour mes tarifs, a-t-elle ajouté, je vais envoyer le devis.

— Avec acompte.

— Oui.

— Et facturer le temps de test.

— Oui.

— Au prix normal.

— Ne profite pas de l'instant.

— Je vérifiais seulement les conséquences concrètes de la discussion.

— Tu étais à deux secondes d'ouvrir un tableau.

— Mon téléphone est dans ma poche.

— Ton cerveau suffit.

Devant la bibliothèque, un livreur avait garé son vélo dans l'espace restant entre une poussette et le mur.

Zuri a pris mon poignet.

— À gauche.

Elle m'a guidé entre le vélo et la poussette.

Une fois l'obstacle passé, elle a conservé sa main autour de mon poignet pendant deux pas, le temps de vérifier qu'une trottinette n'arrivait pas dans l'autre direction.

Puis elle m'a lâché.

— Tu pourrais marcher devant, ai-je dit.

— Tu t'arrêterais pour analyser la circulation.

— Une analyse préalable réduit les risques.

— Pas si tout le monde continue à bouger pendant que tu analyses.

Dans le hall, la machine à café émettait un bourdonnement régulier.

Zuri s'est arrêtée devant elle.

— Non.

— Je n'ai rien fait.

— Tu la regardes.

— J'envisage un café.

— Elle ne mérite pas un nouvel euro.

— Elle me sert correctement.

— Cela ne rend pas son comportement acceptable.

— Toutes les relations ne sont pas identiques.

Elle a inséré une pièce.

La machine a produit son café noisette sans incident.

Je l'ai regardée retirer le gobelet.

— Elle le fait exprès.

— Tu crées une intention à partir d'une corrélation.

— C'est une machine hostile.

— Ton sujet de mémoire ne t'a donc rien appris.

Nous sommes retournés dans la petite salle.

Zuri a disposé les quatre pierres actives sur le coin de sa table.

— Tu peux les regarder.

— Les toucher ?

— Le pendentif, oui. Pas la pierre bleue.

— Pourquoi ?

— Je dois la nettoyer avant.

— De quoi ?

— Des traces du dispositif précédent.

— Quel dispositif ?

Elle a pris son café.

— Tu as utilisé ton quota.

- Il n'existe pas de quota.
- Il vient d'être créé.
- Unilatéralement ?
- Provisoirement.

J'ai repris mon travail.

Pendant les vingt minutes suivantes, Zuri a examiné les pierres avec une loupe, une tige de cuivre et un petit objet en bois ressemblant à une règle dépourvue de graduations.

Elle notait ses résultats dans un carnet.

Son écriture était nette.

Ses catégories aussi.

Je me suis demandé si elle produirait un devis aussi précis.

Je n'ai pas posé la question.

À quinze heures, son téléphone a vibré.

— Le bocal est arrivé.

— Déjà ?

— Le vendeur devait faire une livraison dans le quartier.

Elle s'est levée.

— Tu veux le voir ?

La réponse raisonnable était non.

Le bocal avait déjà occupé une part excessive de ma journée, de notre conversation et probablement du budget mensuel de Zuri.

— Oui.

Son appartement se trouvait à dix minutes de la bibliothèque, dans une rue en pente bordée d'immeubles anciens.

Le livreur attendait devant l'entrée avec un carton volumineux posé sur un diable.

Zuri a signé le bon.

— Vous voulez que je le monte ? a demandé le livreur.

— Combien ?

— Quinze euros.

Zuri a regardé le carton.

Puis les quatre étages indiqués sur l'interphone.

— Je vais le faire.

Le livreur est reparti.

— Quinze euros auraient été une dépense utile, ai-je dit.

— Je savais que tu étais là.

J'ai regardé le carton.

— Mon rôle concernait le bocal, pas son transport.

— Les fonctions évoluent.

Nous avons porté le carton ensemble.

L'escalier était étroit, tournant et assez ancien pour considérer les normes d'accessibilité comme une attaque personnelle.

Zuri montait devant. Je tenais la partie basse du carton. À chaque virage, le bocal semblait déplacer son poids dans une direction différente.

— Il est très lourd, ai-je dit au deuxième étage.

— Le verre est épais.

— Cette information n'améliore pas la dépense.

— Elle améliore la solidité.

— Elle augmente le risque de chute.

— Ne le lâche pas.

— Je n'avais pas prévu.

Au quatrième étage, Zuri a ouvert sa porte sans poser le carton. Elle avait préparé la clé entre ses dents.

Nous avons déposé l'ensemble sur une table près de l'entrée.

Je n'ai aperçut l'appartement que par fragments : des étagères, des cartons, des plantes, des moules à bougies et plusieurs bocaux.

Beaucoup de bocaux.

La visite n'était pas prévue.

Zuri a ouvert le carton.

Elle a retiré le papier de protection, puis soulevé le bocal avec les deux mains.

La lumière de la fenêtre l'a traversé.

Le verre violet a projeté une tache colorée sur le mur. Les irrégularités de la matière ont produit plusieurs nuances, du mauve pâle au bleu sombre. Le cuivre du couvercle avait été nettoyé. Les gravures florales entouraient une petite poignée en forme de feuille.

Zuri l'a placé au centre de la table.

Elle s'est reculée.

— Regarde.

J'ai regardé.

Le bocal était plus beau ici.

Cette information était financièrement inconvenante.

— Il reste trop cher.

— Ce n'était pas ma question.

— Tu n'as pas posé de question.

— Voilà.

Elle a tourné le bocal d'un quart de tour.

Les reflets ont changé.

J'ai essayé de maintenir une expression neutre.

— Tu l'aimes bien.

— Je reconnais ses qualités esthétiques.

— Tu l'aimes bien.

— Ce n'est pas incompatible avec mon analyse économique.

— Tu peux le dire.

— C'est un très beau bocal.

Elle a souri.

Pas comme une personne qui venait de gagner une dispute.

Comme quelqu'un qui avait obtenu la formulation exacte qu'elle attendait.

— Merci.

— Il ne valait toujours pas cent soixante euros.

— Tu gâches tes progrès.

Elle a ouvert le couvercle.

Les pierres ordinaires et les morceaux de verre occupaient le fond.

— Qu'est-ce que tu vas mettre dedans ?

— Les pierres de protection que j'utilise rarement.

— Pourquoi rarement ?

— Elles sont coûteuses et prennent de la place.

— Elles seront réellement mieux dans du verre violet ?

— Un peu.

— Un peu.

— Et elles prendront moins la poussière.

J'ai fermé les yeux.

— Zuri.

— Le bocal n'a pas besoin de devenir indispensable pour que j'aie le droit de l'acheter.

La phrase a arrêté ma prochaine question.

Elle avait raison.

L'utilité professionnelle n'était pas entièrement inventée. Elle n'était simplement pas suffisante pour expliquer le prix.

Le reste appartenait au plaisir.

— D'accord.

Sur une étagère, un autre bocal contenait des étiquettes. Un troisième était rempli de mèches. Un quatrième portait une note manuscrite :

NE PAS SÉCOUER

Une pile de petits bocaux bleus occupait le haut d'un meuble.

Je les ai regardés.

Zuri a suivi mon regard.

— Ils étaient vendus avec de la cire.

— Bonne cire ?

— Non.

— Joli contenant ?

— Remarquable.

— Nous avons donc un motif.

Elle a ouvert la porte.

— Va terminer ton mémoire.

— Tu me chasses ?

— Oui.

— À cause des bocaux ?

— À cause des questions.

Je me suis dirigé vers le couloir.

Avant de sortir, j'ai regardé une dernière fois le grand bocal violet.

La lumière continuait à produire des reflets sur le mur.

— Cent vingt aurait été raisonnable.

— Cent quarante.

— Cent vingt-cinq.

— Cent trente-cinq.

— Avec les pierres actives.

— D'accord.

Nous avons considéré ce prix fictif.

— Nous aurions dû négocier ensemble, ai-je dit.

— Nous l'avons fait.

— Nous nous disputions.

— C'est parfois une forme de négociation.

Je suis sorti.

Zuri s'est appuyée contre l'encadrement.

— Jeudi prochain, je dois retourner à la boutique pour tester la pierre noire.

— Tu veux que je vienne ?

— Je n'ai pas encore décidé.

— Pourquoi ?

— Tu risques de créer un tableau.

— Je peux venir sans tableau.

— Tu as dit cela aujourd'hui.

— Je n'en ai créé aucun.

— Tu as mémorisé tous les prix.

— Ce n'est pas interdit.

— Pas encore.

Elle a refermé la porte.

Dans l'escalier, j'ai reçu un message.

Zuri : Le vendeur vient d'envoyer la facture. Il a écrit « lot de minéraux anciens ».

J'ai répondu :

C'est une description généreuse.

Elle a écrit :

Je vais lui demander de distinguer le bocal.

Puis :

Pour la comptabilité.

J'ai attendu avant de répondre.

Lucas : Excellente idée.

Trois petits points sont apparus.

Zuri : Ne prends pas cet air.

Elle ne pouvait pas voir mon expression.

Elle la connaissait déjà suffisamment pour la reconstituer.

Je suis retourné à la bibliothèque.

Sur le chemin, je me suis arrêté devant une boutique de décoration. Plusieurs bocaux étaient exposés dans la vitrine.

Aucun n'était violet.

Aucun ne possédait de couvercle en cuivre gravé.

Les prix variaient de huit à vingt-quatre euros.

J'ai photographié l'étiquette du plus cher.

Puis j'ai rangé mon téléphone sans envoyer l'image.

Comparer un objet ancien à un bocal industriel n'aurait rien prouvé.

Je savais déjà que Zuri me l'aurait répondu.

Dans la petite salle, son gobelet vide était resté près de la fenêtre.

Ses feuilles avaient disparu avec elle. Seules les marques laissées par les pierres sur la table indiquaient qu'elle avait travaillé là.

J'ai ouvert mon mémoire.

Pendant une heure, j'ai écrit sur la manière dont les personnes attribuaient une valeur différente à une règle selon son origine, son utilité et l'attachement qu'elles lui portaient.

Je n'ai pas mentionné les bocaux.

À dix-sept heures, Zuri m'a envoyé une photographie.

Le bocal occupait le centre de sa table. Elle y avait placé plusieurs pierres sombres soigneusement espacées. La lumière violette traversait le verre.

Sous l'image :

Utilité professionnelle confirmée.

J'ai répondu :

Décision financière toujours discutable.

Elle a écrit :

Ces deux informations peuvent coexister.

J'ai regardé la photographie une deuxième fois.

Le bocal était vraiment très beau.

Je ne lui ai pas donné raison.

Chapitre 7

L'université sacrée

J'avais imaginé l'université de Lucas avec trop de pierre.

Des bâtiments anciens. Des escaliers larges. Des bibliothèques sur plusieurs étages. Des portes épaisses portant les noms de disciplines dont personne ne pouvait donner une définition courte.

Des personnes sérieuses y défendraient des idées devant d'autres personnes sérieuses.

Je savais que les universités possédaient aussi des cafétérias, des formulaires et des toilettes fermées pour travaux.

Je considérais ces éléments comme périphériques.

Lucas m'avait proposé de le rejoindre après son rendez-vous avec Mme Delmas. Il devait discuter de la nouvelle version de sa première partie.

Le mot rendez-vous ne suffisait pas à décrire l'importance qu'il lui donnait.

Il avait envoyé son texte la veille, imprimé une seconde version pour prendre des notes et choisi une veste que je ne lui avais jamais vue à la bibliothèque.

Il prétendait toutefois qu'il allait seulement vérifier si son mémoire pouvait encore être sauvé.

— Mme Delmas a déjà écrit que la structure était solide, lui avais-je rappelé.

— Elle n'avait pas encore lu la version développée.

— Donc elle peut devenir liquide ?

— Certaines structures résistent mal à l'augmentation du volume.

Il m'avait envoyé une série d'indications pour trouver son bureau.

Tram jusqu'à Université-Rives.

Entrée principale.

À droite après la sculpture en métal.

Ne pas prendre l'escalier devant les amphithéâtres.

Prendre celui derrière les distributeurs.

Deuxième étage, couloir B.

En cas de porte coupe-feu fermée, monter au troisième étage et redescendre.

J'avais demandé pourquoi l'escalier principal ne menait pas au bon étage.

Il avait répondu :

Il mène au deuxième étage d'un autre bâtiment. Les deux ont été reliés après.

Cette explication avait réduit ma confiance dans l'institution.

Le campus occupait plusieurs bâtiments autour d'une grande place. Des arbres jeunes étaient attachés à des tuteurs plus robustes qu'eux. Des étudiants traversaient l'espace avec des sacs, des cafés et l'expression particulière des personnes disposant de neuf minutes pour rejoindre une salle située dans une autre définition de la géographie.

Le bâtiment de Lucas était en béton clair.

Une façade vitrée reflétait le ciel. Plusieurs panneaux annonçaient des départements, des laboratoires et des services administratifs. L'ensemble paraissait moderne sans être récent, ce qui signifiait probablement que les architectes avaient autrefois utilisé le mot avenir.

Dans le hall, j'ai trouvé la sculpture en métal.

Elle ressemblait à trois trombones géants soudés après un désaccord.

Une plaque indiquait :

DIALOGUE DES FORMES, 1998

Une affiche collée sur le socle annonçait une conférence passée depuis cinq mois.

Le dialogue des formes servait désormais de panneau d'affichage.

J'ai tourné à droite.

Le premier escalier s'arrêtait devant une porte verrouillée.

Le second m'a conduite au troisième étage.

Je suis redescendue.

Le deuxième étage existait cette fois.

La porte coupe-feu était maintenue ouverte par une chaise portant l'inscription :

NE PAS DÉPLACER

Le couloir B était mal chauffé. Trois étudiants travaillaient avec leur manteau. Un radiateur électrique se trouvait devant un bureau.

Une feuille fixée dessus précisait :

NE PAS BRANCHER EN MÊME TEMPS QUE LA BOUILLOIRE

Le mur voisin portait une trace noire.

Je n'avais pas besoin d'une démonstration.

Lucas m'attendait devant le bureau de Mme Delmas.

Il tenait une chemise cartonnée contre lui et regardait son téléphone avec assez de concentration pour prétendre qu'il ne surveillait pas l'heure.

Sa veste sombre était propre. Ses cheveux avaient été organisés.

Un câble dépassait de son sac ouvert.

L'effort était localisé.

— Tu es arrivée, a-t-il dit.

— J'ai trouvé le bon deuxième étage.

— Ce n'est pas toujours garanti.

— Pourquoi les bâtiments ne communiquent-ils pas normalement ?

— Ils ont été construits à des périodes différentes.

— Par des personnes qui refusaient de partager leurs plans ?

— Il existe un plan.

Il a désigné le mur.

Une carte du campus était protégée par une plaque transparente. Des autocollants signalaient les accès fermés, les services déplacés et les travaux.

L'un d'eux recouvrait la légende.

— Le plan ne peut plus être lu.

— Il reste conceptuellement présent.

— C'est une position universitaire ?

— C'est surtout moins cher que de l'imprimer à nouveau.

Il était dix heures quarante-sept.

— Ton rendez-vous était à quelle heure ?

— Dix heures trente.

— Mme Delmas est en retard.

— Dix-sept minutes constituent une durée académique raisonnable.

— Et si tu arrives dix-sept minutes en retard ?

— Cela devient un manque de professionnalisme.

Il a ouvert sa chemise.

Trente-deux pages imprimées occupaient l'intérieur.

— Elle possède déjà le fichier, ai-je dit.

— Je prends des notes sur papier.

— Trente-deux pages pour une rencontre d'une demi-heure.

— Elles sont imprimées recto verso.

— Cela réduit le nombre de feuilles, pas la quantité d'inquiétude.

Je me suis penchée vers la première page.

Le titre du mémoire apparaissait au-dessus d'un sommaire détaillé.

Lucas a refermé la chemise.

— Tu lis sans demander.

Il n'avait pas utilisé un ton sec.

La phrase était un rappel.

Je me suis reculée.

— Tu as raison.

— Je peux te montrer après.

— D'accord.

La réponse a suffi.

Quelques semaines plus tôt, j'aurais trouvé étrange qu'il protège un mémoire consacré au Uno avec le même sérieux que je protégeais certains brouillons.

Je comprenais mieux maintenant.

Le sujet ne changeait pas la propriété du texte.

Deux étudiantes sont apparues au bout du couloir. L'une portait une pile de livres contre elle. L'autre tenait un téléphone devant son visage et tournait lentement sur place.

— Le séminaire de Gérardin est où ? a demandé la seconde en nous voyant.

Lucas n'a pas hésité.

— Bâtiment D, salle 214.

— Le mail dit B204.

— La salle a changé ce matin. B204 est occupée par une réunion du laboratoire.

— Comment tu sais ?

— L'information est sur l'espace du département.

L'étudiante a regardé son téléphone.

— Je ne la vois pas.

— Dans actualités, pas dans emploi du temps.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Elle a rangé son téléphone.

— Merci, Lucas.

Les deux étudiantes sont reparties.

— Tu connais toutes les salles ? ai-je demandé.

— Non.

— Seulement celles des personnes perdues ?

— J'ai vu le message ce matin.

— Tu lis les actualités du département avant un rendez-vous avec Mme Delmas.

— Je cherchais une information sur les dépôts de mémoire.

— Et tu as mémorisé un changement de salle qui ne te concernait pas.

— Je me souvenais de l'information.

— Voilà une formulation très différente.

Une autre personne est arrivée.

Cette fois, elle connaissait Lucas.

— Tu as imprimé le formulaire de soutenance ? a demandé une femme aux cheveux courts.

— Oui.

— Où tu l'as trouvé ?

— Sur la page du secrétariat, dans documents administratifs.

— J'ai seulement la version de l'année dernière.

— La nouvelle porte le même nom.

— Pourquoi ?

— Je ne l'ai pas nommé.

Elle a remarqué ma présence.

Son regard est monté jusqu'au chapeau, puis revenu vers mon visage.

— Bonjour.

— Bonjour.

— Élodie, a dit Lucas. Zuri.

— La Zuri des feuilles ?

Lucas a fermé complètement sa chemise.

— Je n'utilise pas cette formulation.

— Tu as dit qu'une personne avait laissé des feuilles à la bibliothèque et que tu avais écrit dessus.

— J'ai également expliqué que je n'aurais pas dû.

— Après avoir expliqué les couleurs.

Élodie s'est tournée vers moi.

— Il avait un système de commentaires.

— Je sais.

— Il nous a montré la légende.

— Pourquoi ? ai-je demandé.

Lucas a regardé Élodie.

— La conversation portait sur les méthodes d'annotation.

— La conversation portait sur le fait que tu avais écrit sur les pages d'une inconnue, a dit Élodie.

— La légende permettait de comprendre ce que j'avais fait.

— Elle comportait six catégories.

— Quatre.

— Il y avait aussi les questions et les remarques générales.

— Elles ne possédaient pas de couleur distincte.

Élodie m'a regardée.

— Vous lui parlez volontairement ?

— Pour l'instant.

— C'est encourageant.

Elle a repris son téléphone.

— Tu peux m'envoyer le lien du formulaire ?

— Oui.

— Pas un dossier contenant tous les documents de soutenance.

— Le lien direct.

— Merci.

Elle s'est éloignée, puis s'est retournée.

— Tu manges au restaurant universitaire après ?

— Probablement.

— On a réservé la grande table près de la fenêtre. Mathis a oublié de réserver une salle, donc on travaille là-bas jusqu'à treize heures.

— On vous rejoint peut-être.

Élodie est repartie.

— Elle connaît mes feuilles, ai-je dit.

— Elle connaît l'existence des feuilles.

— Et les couleurs.

— La légende n'était pas secrète.

— Mes textes l'étaient davantage.

— Je n'ai rien montré.

— Tu as raconté la situation.

— Sans contenu identifiable.

— Combien de personnes connaissent la situation ?

Lucas a réfléchi.

Cette pause a diminué ma confiance.

— Sami et Clara.

— Je sais.

— Élodie.

— Visiblement.

— Peut-être Mathis.

— Pourquoi Mathis ?

— Il était assis à la même table.

— Une table de combien de personnes ?

— Cinq.

— Lucas.

— Les deux autres ne semblaient pas écouter.
— Cela ne les empêche pas d'avoir des oreilles.
— Je n'ai pas raconté tes textes. J'ai raconté que j'avais lu des feuilles abandonnées et que leur propriétaire m'avait répondu.
— Parce que tu trouvais la situation intéressante.
— Oui.
— Et inhabituelle.
— Oui.
— Et suffisamment importante pour produire une légende en quatre couleurs devant cinq personnes.

— La légende existait déjà.

La porte du bureau s'est ouverte.

Mme Delmas était plus petite que Lucas et portait des lunettes à monture rouge. Derrière elle, son bureau contenait des livres, des dossiers et plusieurs tasses qui n'avaient probablement plus de fonction alimentaire.

— Lucas, entrez.

Elle m'a regardée.

Son regard est monté jusqu'au chapeau.

Elle a décidé de ne pas poser de question.

Ce choix devenait fréquent.

— Vous êtes ?

— Zuri.

— Une amie, a ajouté Lucas.

Le mot est venu sans hésitation.

Il n'avait pas cherché une catégorie plus précise.

Cela m'a semblé correct.

— Elle découvre l'université, a-t-il poursuivi.

— Toutes mes condoléances, a dit Mme Delmas.

Elle a souri.

— Vous pouvez attendre ici. Le rendez-vous ne devrait pas être trop long.

— Je vais trouver le restaurant universitaire.

Lucas s'est tourné vers moi.

— Seule ?

— Je sais lire des panneaux.

— Les panneaux mentent parfois.

— Je suis sorcière. J'ai affronté des indications moins fiables.

Mme Delmas a regardé la chemise de Lucas.

— Votre première partie est nettement meilleure. Venez.

Il a pris l'expression qu'il utilisait lorsqu'un compliment menaçait de rester visible.

Mme Delmas ne lui a pas laissé le temps de le réduire.

Elle est rentrée dans le bureau.

Lucas l'a suivie.

La porte s'est refermée.

Je suis restée dans le couloir.

Mme Delmas avait dit nettement meilleure avec simplicité. Elle n'avait pas souri pour atténuer le sujet. Elle n'avait pas présenté le mémoire comme une curiosité amusante.

Elle prenait son travail au sérieux.

Lucas aussi, suffisamment pour imprimer trente-deux pages et porter une veste.

Il choisissait seulement de prétendre le contraire lorsque quelqu'un regardait.

J'ai suivi un panneau indiquant :

RESTAURATION

La flèche pointait vers la gauche.

Vingt mètres plus loin, une seconde flèche pointait vers la droite.

J'ai choisi la droite.

Le couloir s'est terminé devant une salle de reprographie.

Je suis revenue sur mes pas.

Le restaurant universitaire se trouvait dans un autre bâtiment, après une passerelle vitrée qui n'apparaissait dans aucune des indications de Lucas.

Il occupait un grand rez-de-chaussée lumineux. Des étudiants mangeaient autour de longues tables en parlant du prix des loyers, de la date d'un devoir et d'une personne appelée Mathis qui avait encore oublié de réserver une salle.

Mathis existait donc indépendamment du récit de Lucas.

Une affiche près du service annonçait :

EN RAISON D'UN PROBLÈME D'APPROVISIONNEMENT, LE GRATIN DE COURGETTES SERA REMPLACÉ PAR UN GRATIN

Aucune information supplémentaire ne permettait d'identifier le contenu du gratin.

J'ai trouvé un distributeur de boissons chaudes près de la sortie.

Son écran proposait :

CAFÉ

CAFÉ LONG

CAPPUCCINO

CHOCOLAT

NOISETTE

J'ai choisi noisette.

La machine a produit un gobelet, un bruit prolongé et deux centimètres d'un liquide beige.

L'écran a affiché :

SERVICE TERMINÉ. MERCI.

— Non.

Une étudiante remplissait sa bouteille à côté.

— Elle fait souvent ça, a-t-elle dit.

— Pourquoi personne ne la répare ?

— Elle a été réparée mardi.

Nous étions jeudi.

J'ai goûté.

La boisson évoquait une noisette ayant traversé une pièce où du café avait été servi la veille.

J'ai inséré une seconde pièce et choisi cappuccino.

La machine a versé un café noir.

Cette fois, le gobelet était plein.

L'erreur était donc plus complète.

J'ai conservé les deux boissons comme preuves.

En revenant vers la passerelle, je suis passée devant la grande table près de la fenêtre.

Élodie y travaillait avec quatre autres personnes.

Un homme devant un ordinateur disait :

— J'avais créé la réservation. Je n'ai juste pas validé la dernière étape.

— Donc tu n'avais rien réservé, a répondu Élodie.

— Le système avait conservé mes informations.

— Il avait également conservé la salle pour quelqu'un d'autre.

Mathis était identifiable.

Élodie m'a vue.

— Tu as trouvé le restaurant.

— Après la salle de reprographie.

— Bon itinéraire.

— Non.

Elle a désigné mes gobelets.

— Tu as pris quoi ?

— Noisette et cappuccino.

L'homme assis près d'elle a regardé les boissons.

— Les couleurs ne correspondent pas.

— Les contenus non plus.

— La machine du fond fonctionne mieux, a dit une autre étudiante.

— Elle prend la carte ?

— Seulement les cartes étudiantes.

— Je ne suis pas étudiante.

— Lucas peut payer.

Plusieurs personnes ont regardé autour d'elles, comme si Lucas pouvait apparaître lorsqu'une procédure exigeait sa présence.

— Il est avec Mme Delmas, ai-je dit.

— Ah, a répondu Mathis. Aujourd'hui.

— Il vous en a parlé ?

— Depuis lundi, a dit Élodie.

— Je n'en ai parlé qu'une fois.

Lucas se trouvait derrière moi.

Sa chemise cartonnée était ouverte. Sa veste ne l'était plus.

— Mardi, tu as demandé à quelle heure on pensait que Mme Delmas répondrait au message, a dit Élodie.

— Ce n'était pas le rendez-vous.

— Mercredi, tu as demandé si trente-deux pages étaient trop longues pour une première partie.

— C'était une question générale.

— Ce matin, tu as refusé un café parce que tu ne voulais pas arriver avec une tache sur ta chemise.

— C'était une décision vestimentaire.

Élodie a regardé sa veste.

— Elle est très sérieuse.

— Elle est normale.

— Tu la portes uniquement pour Mme Delmas et les enterrements.

— Je l'ai portée à un anniversaire.

— Celui de ta grand-mère.

— Cela reste un anniversaire.

Les autres avaient continué à travailler pendant cette conversation.

Ils connaissaient visiblement ses méthodes de défense.

Lucas a regardé les gobelets.

— Tu as trouvé la machine.

— Elle a refusé deux commandes différentes.

— Tu lui as donné de l'argent deux fois ?

— La première tentative était incomplète.

— Tu as essayé de corriger la machine en recommençant.

— Tu termines l'eau marron de la bibliothèque pour un euro vingt.

— Ce n'est pas pareil.

— Pourquoi ?

— J'ai déjà établi une relation conflictuelle avec cette machine.

— Je viens d'en commencer une.

Il a pris le café noir.

— C'est quoi ?

— Le cappuccino.

Il a goûté.

— C'est un expresso.

— Voilà.

— Et l'autre ?

— Noisette.

— Tu l'as gardée ?

— Comme preuve.

— Contre qui ?

— La procédure se précisera.

Lucas a bu une seconde gorgée du café noir.

Élodie a désigné une chaise libre.

— Vous mangez avec nous ?

Lucas m'a regardée.

La question demandait mon avis.

— D'abord le gratin, ai-je dit.

— Les pâtes sont plus sûres, a répondu Mathis.

— Quel est le contenu du gratin ?

— Personne ne sait.

— Il y a du poireau, a dit une étudiante.

— Comment tu sais ?

— J'en ai pris.

— Ce n'est pas visible.

— Je l'ai senti.

Cette méthode possédait des limites.

Lucas a rangé sa chemise dans son sac.

— Tu as fini ? ai-je demandé.

— Oui.

— Ça s'est mal passé ?

— Non.

— Tu as l'air contrarié.

— Elle a lu.

— C'était prévu.

— Elle a lu précisément.

— C'est également prévu.

— Elle a trouvé des choses.

— Elle devait trouver quoi ?

— Idéalement, rien.

Élodie s'est penchée au-dessus de son ordinateur.

— Il a cette conversation après chaque rendez-vous.

— Ce n'est pas la même conversation.

— La dernière fois, Mme Delmas avait trouvé que ton cadre théorique arrivait trop tard.

— C'était une remarque différente.

— Tu as dit : « Elle a lu précisément. »

Lucas a resserré la lanière de son sac.

— Nous allons manger.

— À tout à l'heure, a dit Élodie.

— Tu nous envoies le lien ? a ajouté Mathis.

— Quel lien ?

— Le formulaire.

— C'était pour Élodie.

— J'en ai besoin aussi.

— Tu soutiens en septembre.

— Je préfère anticiper.

Élodie a levé les yeux.

— Tu as oublié de valider une réservation il y a vingt minutes.

— Justement. Je compense.

Lucas a sorti son téléphone.

— Je vous envoie le lien dans le groupe.

— Le lien direct, a rappelé Élodie.

— Oui.

Nous avons rejoint la file.

— Tu es chargé de l'administration de ton groupe ? ai-je demandé.

— Non.

— Ils te demandent les salles, les formulaires et les changements d'emploi du temps.

— Parce que je lis les informations.

— Donc tu es chargé de lire l'université à leur place.

— Je ne leur ai jamais proposé ce service.

— Tu réponds tout de même.

— Je connais la réponse.

— Tu pourrais dire que tu ne sais pas.

— Ce serait faux.

La logique était difficile à contester.

Lucas a pris des pâtes.

J'ai choisi le gratin.

Il contenait des pommes de terre, du fromage et du poireau. Le poireau ne figurait dans aucune information disponible.

Nous nous sommes installés à la grande table.

Élodie avait déplacé son ordinateur afin de nous faire de la place. Mathis possédait trois feuilles couvertes de tableaux et aucun stylo. Il en a demandé un à Lucas avant même que nous soyons assis.

Lucas lui en a donné un.

— Tu transportes combien de stylos ? ai-je demandé.

— Trois.

— Pourquoi trois ?

— Noir, bleu et secours.

— Le secours est de quelle couleur ?

— Noir.

— Donc deux noirs.

— L'un peut ne plus fonctionner.

Mathis a testé le stylo sur le bord de sa feuille.

— Il fonctionne.

— Merci pour l'audit, a dit Lucas.

La femme assise en face de moi s'appelait Leïla. Elle travaillait sur les usages de l'espace public autour des établissements scolaires. L'homme près de la fenêtre étudiait les associations sportives. Mathis travaillait sur les dispositifs municipaux de participation citoyenne.

Aucun sujet ne contenait de cartes colorées.

— Lucas nous a apporté de la diversité, a dit Mathis.

— Méthodologique ? ai-je demandé.

— Chromatique.

Lucas a ouvert son paquet de couverts.

— Voilà pourquoi je préfère présenter mon sujet seul.

— Ton sujet est bien, a dit Leïla. Les gens racontent beaucoup de choses lorsqu'ils jouent.

— Ils racontent surtout après, a répondu Lucas. Pendant la partie, ils contestent.

— Tu as terminé les entretiens familiaux ?

— Oui. Mme Delmas veut que je développe la transmission entre générations.

Leïla a posé sa fourchette.

— Sur la manière dont les enfants apprennent les règles locales ?
— Et sur le moment où elles cessent d'être perçues comme locales.
— Tu as l'exemple de la famille où le grand-père affirme que la règle vient de la première édition ?

— Oui.

— Alors tu as de quoi faire.

La conversation ne ressemblait pas à une plaisanterie collective sur son sujet.

Mathis avait utilisé le mot chromatique.

Leïla connaissait un de ses entretiens.

Les deux pouvaient coexister.

— Il a trente-deux pages, a dit Élodie.

— Trente-deux recto verso, ai-je précisé.

— Pourquoi tu sais ça ? a demandé Mathis.

— Il a utilisé l'argument pour réduire la quantité d'inquiétude.

— Cela fonctionne rarement, a dit Leïla.

Lucas a regardé mon plateau.

— Tu n'as pas pris de pain.

— Je n'en voulais pas.

— Le gratin est petit.

— Je peux décider après l'avoir mangé.

— La file sera plus longue.

— Tu surveilles également les réserves alimentaires du groupe ?

— Seulement lorsqu'une personne va dire dans vingt minutes qu'elle a encore faim.

— Je ne dirai pas ça.

— D'accord.

Élodie a continué à taper sur son ordinateur.

— Elle le dira, a-t-elle dit.

— Vous connaissez Lucas depuis combien de temps ? ai-je demandé.

— Deux ans, a répondu Leïla.

— Trois pour moi, a dit Élodie. On était dans le même groupe de méthodologie.

— Il était déjà comme ça ?

— Comme quoi ? a demandé Lucas.

— Capable de connaître une salle qu'il n'utilise pas et la quantité de pain nécessaire à une personne qui ne lui a rien demandé.

Élodie a réfléchi.

— Oui.

— Je ne connaissais pas toutes les salles.

— Tu avais imprimé le plan du bâtiment.

— Nous venions d'arriver.

— Il avait ajouté les horaires du secrétariat, a précisé Mathis.

— Le plan ne les indiquait pas.

— Tu l'avais plastifié.

— Il pleuvait.

J'ai regardé Lucas.

— Tu possédais une carte fonctionnelle de l'université.

— Elle concernait seulement ce bâtiment.

— Elle existe encore ?

— Non.

Élodie a levé un doigt.

— Elle est dans le placard de l'association.

— Pourquoi ?

— Tu l'as laissée pendant le déménagement.

— Elle n'est plus à jour.

— Elle reste conceptuellement présente, ai-je dit.

Leïla a ri.

Lucas a mangé ses pâtes.

Il ne cherchait pas à devenir le centre de la table.

Il n'avait pas besoin de contrôler la conversation. Il répondait lorsqu'on lui demandait une information, corrigeait une date lorsque Mathis se trompait et faisait glisser la carafe d'eau vers Élodie avant qu'elle la cherche.

Les autres se moquaient de ses plans, de ses formulaires et de ses trente-deux pages.

Ils lui confiaient également leurs stylos, leurs horaires et certaines parties de leurs travaux.

Élodie lui a demandé :

— Tu peux relire ma présentation pour mardi ?

— Combien de diapositives ?

— Dix-neuf.

— Pour combien de minutes ?

— Douze.

— Non.

— Tu refuses ?

— Je refuse dix-neuf diapositives. Envoie-moi la version réduite.

— Combien ?

— Douze maximum.

— C'est arbitraire.

— Une par minute, avec une marge pour les transitions.

— Tu as vingt-six diapositives pour ta soutenance.

— J'ai vingt minutes.

— Donc vingt maximum selon ta propre règle.

Lucas s'est arrêté.

Élodie a souri.

— Je t'envoie la version à douze quand tu m'envoies la tienne à vingt.

— Les fonctions ne sont pas identiques.

— Les limites temporelles le sont.

— Il existe des diapositives presque vides.

— Chez moi aussi.

— Je vais examiner.

— Voilà.

Elle avait gagné suffisamment pour reprendre son travail.

— Tu relis les présentations de tout le monde ? ai-je demandé.

— Non.

— Seulement celles qui comportent trop de diapositives ?

— Élodie relit parfois mes transitions.

— Parce qu'il utilise cependant quatre fois dans la même minute, a-t-elle dit.

— Les relations logiques sont nécessaires.

— Les synonymes existent.

— Ils ne remplissent pas exactement la même fonction.

— C'est ce qu'il dit depuis trois ans, a répondu Élodie.

Mathis a regardé l'heure.

— On doit partir.

— Tu sais dans quelle salle ? a demandé Leïla.

— D214.

Lucas a levé les yeux.

— C214.

Mathis a vérifié son téléphone.

— Le mail dit D214.

— C'est le cours déplacé de Gérardin qui est en D214. Votre atelier reste en C214.

— Tu es sûr ?

— Oui.

— On va suivre Lucas, a dit Élodie. Il est rarement faux sur les salles.

— Rarement ? a demandé Lucas.

— Une fois en première année.

— Le numéro avait été inversé dans le mail.

— Tu nous as tout de même conduits au mauvais endroit.

— En suivant l'information officielle.

— Ce qui prouve que l'autorité institutionnelle peut conduire à une erreur collective, ai-je dit.

Mathis a repris ses feuilles.

— Elle comprend déjà le département.

Le groupe est parti.

Élodie a emporté le stylo de Lucas.

Il l'a regardé disparaître avec elle.

— Tu ne lui as pas demandé de le rendre.

— Elle me le rendra.

— Comment tu sais ?

— Elle possède déjà deux de mes stylos et me les rend lorsqu'ils cessent de fonctionner.

— Ce n'est pas rendre. C'est transférer un déchet.

— Elle remplace parfois la cartouche.

— Donc votre relation possède un cycle matériel complexe.

— Elle dure depuis trois ans.

Le silence après leur départ ne ressemblait pas à l'absence de personnes importantes.

Ils allaient revenir.

Lucas les verrait probablement le lendemain. Élodie lui enverrait ses diapositives. Mathis demanderait un nouveau formulaire. Leïla lui parlerait de son exemple familial.

Son université ne se limitait pas à Mme Delmas et à une salle froide.

Il possédait une place à cette table.

Pas une place spectaculaire.

Une chaise que les autres déplaçaient pour lui, plusieurs tâches jamais officiellement attribuées et deux stylos progressivement perdus.

— Tu les aimes bien, ai-je dit.

Lucas a mélangé ses pâtes.

— Oui.

— Tu n'as pas ajouté probablement.

— Je les connais depuis longtemps.

— Ce n'est pas une réponse.

— Ils sont parfois désorganisés.

— Toujours pas.

— Oui, je les aime bien.

La phrase lui avait demandé plus d'effort que l'indication d'une salle située dans un autre bâtiment.

— Ils t'aiment bien aussi.

— Ils apprécient que je lise les messages administratifs.

— Cela fait partie de toi.

— Une partie limitée.

— Élodie relit tes transitions.

— Lorsqu'elles sont trop nombreuses.

— Leïla connaît tes entretiens.

— Nous avons parlé de nos terrains.

— Mathis te vole tes stylos.

— Ce n'est pas un signe d'affection fiable.

— Aucun signe ne l'est isolément.

Lucas a levé les yeux.

— Tu construis une analyse.

— J'observe ton milieu naturel.

— Je ne suis pas un animal universitaire.

— Tu as une veste spécifique et un itinéraire de déplacement.

— Ce sont des comportements humains.

— Certains animaux possèdent également des itinéraires.

Il a mangé une bouchée.

— Tu avais raison pour le gratin, ai-je ajouté.

— Sur quoi ?

— Il est petit.

Je suis allée chercher du pain.

Lucas n'a exprimé aucune satisfaction visible.

Il a seulement déplacé mon plateau pour me laisser davantage de place lorsque je suis revenue.

Nous avons terminé le repas près de la fenêtre.

Le campus était visible derrière lui. Des étudiants traversaient la place. Une enseignante mangeait devant une pile de copies. Une association installait une table sous une banderole.

L'institution ne ressemblait ni à un temple ni à une catastrophe complète.

Elle fonctionnait par morceaux.

Certains étaient précis. D'autres absurdes. Les mêmes personnes pouvaient lire attentivement trente-deux pages et accepter qu'un panneau indique depuis plusieurs années un service qui avait déménagé.

— Mme Delmas a aimé la structure, a dit Lucas.

La phrase arrivait après presque une heure.

— Elle te l'avait déjà écrit.

— Elle a dit que la première partie tenait maintenant.

— C'est bien.

— Tenir peut seulement signifier qu'elle ne s'effondre pas immédiatement.

— Elle a utilisé quel ton ?

— Normal.

— Donc elle voulait dire que ton travail fonctionne.

— Probablement.

— Tu ajoutes probablement pour quoi ?

— Pour maintenir une marge d'interprétation.

— Tu l'utilises surtout pour éviter une conclusion favorable.

Il a replacé une page dans sa chemise.

— Elle veut que je développe la transmission des règles entre générations.

— Pourquoi ?

— J'ai du matériel, mais je le traite trop vite. Je mélange l'apprentissage explicite et l'imitation.

— Tu en as beaucoup ?

— Plusieurs entretiens. Dans certaines familles, les enfants apprennent une version particulière avant même de lire la notice. Ils découvrent parfois des années plus tard que certaines pratiques n'existent que chez eux.

— Comme les recettes familiales.

— Quelles recettes ?

— Celles que tout le monde appelle traditionnelles alors qu'une personne a ajouté l'ingrédient principal en 1998.

Son expression s'est éclairée.

— Exactement.

Il a sorti une page.

— Dans une famille, la personne qui pose un +4 doit choisir la couleur avant que le joueur suivant pioche. Ils considèrent qu'annoncer la couleur après permettrait d'adapter son choix aux cartes nouvelles.

— Cela paraît logique.

— Pas selon la règle officielle.

— Je parle selon leur logique.

— Oui. La règle locale évite qu'une information nouvelle modifie la décision.

Il a cherché un autre passage.

— Dans un autre groupe, personne ne peut terminer avec une carte spéciale. Aucun joueur ne sait qui a créé cette règle. Ils disent qu'elle existe depuis toujours, mais la grand-mère affirme qu'ils jouaient autrement lorsque les enfants étaient petits.

— Quelqu'un ment.

— Pas nécessairement. Le souvenir peut s'adapter à la pratique actuelle.

Il parlait plus vite.

Le rendez-vous ne lui avait pas seulement donné douze pages à réécrire. Il lui avait donné de nouveaux problèmes à résoudre.

— Mme Delmas pense que je dois montrer comment une règle locale cesse d'être perçue comme locale, a-t-il poursuivi. Les personnes ne disent plus : « Chez nous, on joue comme ça. » Elles disent : « Non, ça ne marche pas comme ça. »

— La première phrase présente une convention. La seconde présente une vérité.

Lucas s'est arrêté.

— Oui.

— Tu devrais écrire ça.

— C'est déjà dans une version plus longue.

— Combien plus longue ?

— Trop.

Il a refermé sa chemise.

— Elle a aussi dit que je devais arrêter de présenter mes exemples comme des anecdotes amusantes avant de les analyser.

— Elle a vraiment dit ça ?

— Elle a dit que mes précautions humoristiques retardaient parfois l'analyse et donnaient l'impression que je m'excusais de mon terrain.

— Elle te connaît bien.

— Elle connaît mon texte.

— Ton texte fait partie des choses qu'elle connaît sur toi.

— Ce n'est pas la totalité.

— Je n'ai pas dit ça.

Il a déplacé la chemise sur ses genoux.

— Elle prend le sujet au sérieux, ai-je dit.

— C'est son travail.

— Son travail ne l'oblige pas à trouver ta structure bonne.

— Elle n'a pas dit bonne.

— Elle a dit nettement meilleure et qu'elle tenait.

— Les mots peuvent être encourageants sans constituer une évaluation définitive.

— Tu viens de transformer un compliment en document provisoire.

— C'est plus précis.

Je lui ai pris le gobelet des mains et l'ai posé sur la table.

— Tu vas le renverser.

— Je le tenais.

— Tu gesticules quand tu défends une mauvaise conclusion.

Il a regardé le café noir.

- Élodie a emporté mon stylo.
- Tu changes de sujet.
- Je viens de m'en souvenir.
- Tu en possèdes deux autres.
- Un seul noir.
- Le secours.
- Il devient désormais le principal.
- Tu vas devoir établir une nouvelle hiérarchie.
- Elle existe déjà.

Nous avons débarrassé nos plateaux.

Lucas ne suivait pas les panneaux.

Il savait quelles portes restaient ouvertes, quel escalier permettait d'éviter le hall et quel passage couvert rejoignait le bâtiment voisin.

Il saluait certaines personnes.

Un homme sortant d'un bureau lui a demandé si son entretien du matin avait bien été enregistré. Lucas a répondu que le fichier audio se trouvait dans le dossier partagé.

Une étudiante assise par terre lui a annoncé qu'elle avait finalement obtenu une réponse du secrétariat.

Il lui a demandé laquelle.

Elle a répondu :

- Ils m'ont dit de remplir le formulaire.
- Celui que tu as déjà rempli ?
- Oui.
- Tu leur as renvoyé ?
- Avec leur premier message en pièce jointe.
- Bien.

Elle semblait fière.

Lucas aussi, légèrement.

— Tu aides beaucoup de personnes avec leurs problèmes administratifs, ai-je dit lorsque nous avons repris notre marche.

- Ce n'est pas de l'aide. Je connais parfois la procédure.
- Tu connais également les échecs possibles de la procédure.
- Ils sont répétitifs.
- Comme les règles locales.
- L'administration prétend davantage les avoir écrites.
- Cela ne les rend pas plus lisibles.

Il s'est arrêté devant une porte grise.

— Ici, il y a une salle de travail généralement vide l'après-midi.

— Pourquoi ?

— La lumière s'éteint toutes les six minutes.

— On ne peut pas la rallumer ?

— Il faut sortir dans le couloir.

— La minuterie est défectueuse.

— Probablement.

— Tu as vérifié ?

— Non.

— Alors la salle est peut-être hostile.

— Ne commence pas à maudire l'université.

— Je n'ai maudit aucune machine.

— Pas encore.

Nous avons traversé une cour intérieure.

Derrière une grande façade vitrée, la bibliothèque universitaire s'élevait sur plusieurs étages. Des rayonnages étaient visibles depuis l'extérieur. Des étudiants travaillaient autour de longues tables.

— Voilà, ai-je dit.

— Quoi ?

— L'université.

— Tout le reste en fait aussi partie.

— Ça ressemble davantage à une institution consacrée au savoir.

— Le chauffage y fonctionne mal également.

Nous sommes entrés quelques minutes.

Le silence était composé de claviers, de pages et de chaises déplacées avec précaution. Une personne dormait sur un manuel. Deux étudiants chuchotaient assez fort pour que tout le monde connaisse le problème rencontré par leur exposé.

Une table présentait d'anciens travaux d'étudiants.

Pratiques alimentaires et sociabilités étudiantes

Habiter les périphéries urbaines

Le vélo comme marqueur de distinction

Aucun titre n'était présenté comme une plaisanterie.

— Ton mémoire pourrait être exposé ici.

— Ils choisissent généralement des sujets accessibles au public.

— Le Uno est accessible.

— Trop. Les gens pensent connaître le sujet avant de lire.

— Ils connaissent le jeu. Pas ce que tu étudies.

— C'est précisément le problème.

— Alors ton travail sert à distinguer les deux.

Lucas a regardé les affiches.

— Le mot servir est ambitieux.

— Une bougie ne transforme pas son domaine. Elle peut rester bien faite.

Il a tourné la tête vers moi.

— Tu compares mon mémoire à une bougie.

— Je compare deux travaux dont la valeur ne dépend pas d'une révolution historique.

— C'est presque encourageant.

— C'était entièrement encourageant.

Il a examiné un titre pour éviter de recevoir la phrase directement.

Après le repas et les couloirs, la salle vide paraissait encore plus vide.

Les tables formaient un U. Un tableau blanc occupait le mur principal. Plusieurs mots mal effacés restaient visibles :

normes

pratiques

institution

Une petite maison avait été dessinée à côté.

Lucas a posé sa chemise sur une table.

— Je peux te montrer la partie sur la transmission familiale.

— Maintenant ?

— Tu voulais lire.

— J'ai essayé de regarder la première page dans le couloir. Ce n'est pas la même chose.

— Tu peux refuser.

— Je ne refuse pas.

Il a choisi six pages.

— Montrables ou commentables ? ai-je demandé.

Il a hésité.

— Montrables. Tu peux poser des questions. Je ne veux pas encore de corrections de formulation.

— D'accord.

Il me les a tendues.

Le titre de la section était :

Apprendre à jouer, apprendre à croire que l'on joue correctement

La formulation était bonne.

Je n'ai rien dit.

Le texte commençait par une partie observée dans une famille appelée Famille B. Un enfant de huit ans contestait une règle lue sur la notice parce qu'elle ne correspondait pas à celle transmise par son père.

Le père répondait :

Ils ont changé les règles dans les nouvelles boîtes.

Il n'avait aucune preuve.

La boîte datait de plusieurs années.

La règle officielle n'avait pas changé.

Lucas analysait la manière dont l'autorité familiale permettait de présenter une variante locale comme plus ancienne que le document imprimé.

J'ai compris cette partie.

La suite contenait plusieurs auteurs et notions que je connaissais moins. Je pouvais suivre le mouvement sans savoir ce que chaque référence ajoutait.

Lucas restait debout près du tableau.

Il faisait semblant de ranger sa chemise.

— Tu peux t'asseoir.

— Je suis bien.

— Tu surveilles ma lecture.

— Non.

— Tu viens de déplacer trois fois la même feuille.

Il s'est assis.

Je continuais.

Le texte décrivait la manière dont les joueurs expérimentés corrigeaient les nouveaux.

Ils ne disaient pas :

Chez nous, nous jouons ainsi.

Ils disaient :

Non, ça ne marche pas comme ça.

La différence était celle que nous avions formulée dans le couloir.

Elle produisait davantage d'effet dans le texte.

Lucas écrivait autrement que dans ses marges.

Ses phrases restaient longues. Elles ne cherchaient pas toutes à être drôles. Il construisait ses exemples, séparait les situations et indiquait les limites de ses observations.

Certaines parties demandaient plusieurs lectures.

D'autres devenaient soudain très simples.

Une phrase était soulignée par Mme Delmas :

La règle locale acquiert une force particulière lorsqu'elle n'est plus perçue comme le résultat d'un choix.

Dans la marge, elle avait écrit :

Oui. Développer.

Je me suis arrêtée.

— Quoi ? a demandé Lucas.

— Rien.

— Tu as fait une expression.

— Mme Delmas écrit comme toi.

— Non.

— Elle écrit un mot et demande un développement.

— C'est une pratique pédagogique courante.

— Tu écris parfois non dans mes marges.

— C'est une pratique littéraire courante.

Il s'est penché vers les pages.

— Quelle partie pose problème ?

J'ai montré deux références.

— Pourquoi l'un parle de disposition et l'autre de cadre ?

Lucas a pris une seconde copie.

Il a commencé par le cas observé. Il a relié les notions à ce que les joueurs faisaient et aux différences entre ce qu'ils connaissaient, ce qu'ils attendaient et ce qu'ils considéraient comme normal.

Il ne donnait pas un cours.

Il cherchait la bonne manière de rendre la distinction visible.

Certaines parties restaient floues. Je n'avais pas lu les livres et ne comptais pas devenir sociologue dans l'après-midi.

Je comprenais pourquoi il les utilisait.

— Donc les noms ne sont pas là pour décorer.

— C'est généralement déconseillé.

— Certaines personnes le font.

— Oui.

— Toi aussi ?

Il a réfléchi.

— Parfois, lorsque j'ai peur qu'une idée paraisse trop simple sans référence.

— Mme Delmas le voit ?

— Souvent.

— Elle l'a vu aujourd'hui ?

— Deux fois.

— Tu vas retirer les références ?

— Probablement.

— Bon probablement.

J'ai terminé les six pages.

Elles ne m'avaient pas appris tout ce que Lucas étudiait.

Elles m'avaient appris qu'il observait sérieusement des situations que beaucoup de personnes auraient racontées comme des disputes amusantes.

Il faisait avec les parties de Uno ce qu'il avait fait avec mes feuilles.

Il cherchait une logique derrière un désordre apparent.

La différence était que les personnes interrogées avaient accepté de participer.

Je lui ai rendu les pages.

— Alors ? a-t-il demandé.

— Tu travailles vraiment.

Son visage s'est fermé.

— C'est ton commentaire ?

— C'est une observation.

— Tu le savais déjà.

— Je savais que tu écrivais beaucoup. Ce n'est pas identique.

Il a récupéré les pages.

— La section doit être réorganisée.

— Oui.

— L'introduction est trop longue.

— Peut-être.

— Mme Delmas pense que oui.

— Alors probablement.

— Tu n'as pas trouvé le sujet ridicule ?

— Non.

- Même la phrase sur l'autorité législative du propriétaire des cartes ?
- Elle était claire.
- Le terme est volontairement disproportionné.
- La situation aussi.
- Il a replacé les feuilles dans sa chemise.
- Tu n'as pas besoin de le critiquer avant que je le fasse, ai-je dit.
- Je fournissais le contexte.
- Tu fournissais toutes les objections pour ne pas attendre les miennes.
- C'est une interprétation.
- Elle est correcte.
- Tu as lu six pages.
- Je t'ai observé plus longtemps.
- Il a fermé la chemise.
- Le sujet paraît absurde présenté rapidement, a-t-il dit.
- Alors présente-le moins rapidement.
- Les gens demandent ce que je fais. Je ne vais pas leur lire l'introduction.
- Tu peux dire que tu étudies comment les groupes inventent et défendent leurs propres règles.
- Ils demanderont sur quoi.
- Tu diras le Uno.
- Et ils riront.
- Pendant dix secondes.
- Souvent davantage.
- Et ?
- Il m'a regardée comme si la suite était évidente.
- Elle ne l'était pas.
- Tu as choisi le sujet.
- Oui.
- Il t'intéresse.
- Oui.
- Mme Delmas le prend au sérieux.
- Oui.
- Leïla connaît tes entretiens.
- Nous avons parlé de nos terrains.
- Tu as assez de matériel pour écrire presque cent pages.
- Apparemment.
- Alors les gens peuvent rire.
- C'est une stratégie étonnamment simple.
- Elle fonctionne mieux que trente secondes d'autodérision avant chaque explication.
- Il a rangé son sac.
- Tu devrais en parler à la machine à café.
- Elle n'a pas de mémoire.
- Elle possède un comportement répétitif, une autorité institutionnelle et aucune obligation de résultat.
- Tu viens de trouver ton prochain terrain.
- Je refuse.
- Nous sommes sortis.
- Dans le couloir, plusieurs étudiants attendaient devant une salle.
- Vous cherchez quel cours ? a demandé Lucas.
- Méthodes quantitatives.
- C'est dans le bâtiment d'en face aujourd'hui, salle C103. L'entrée est derrière la cafétéria.
- Le mail disait ici.

- La salle a changé ce matin. J'ai croisé l'enseignant.
- Le groupe est parti sans demander de preuve.
- Tu viens d'exercer une autorité informelle, ai-je dit.
- Je disposais d'une information.
- Ils ont dû te croire.
- Ils étaient en retard.
- Tu pourrais les avoir envoyés n'importe où.
- Je ne l'ai pas fait.
- Voilà pourquoi ils pouvaient te croire.
- C'est surtout parce que j'ai croisé l'enseignant.
- C'est ce que disent les sources dignes de confiance.

Il a repris sa marche.

- Tu vas analyser tout ce que je fais ?
- Seulement lorsque ton université illustre ton mémoire.
- Donc constamment.
- Pour l'instant.

Nous avons rejoint la place centrale.

Le soleil était apparu. Les façades semblaient moins grises. Des étudiants mangeaient sur les marches. Quelqu'un jouait de la guitare avec une compétence suffisante pour que les gens ne s'éloignent pas.

L'université n'était pas majestueuse.

Elle ne ressemblait pas à un lieu séparé du reste de la ville, consacré à la production pure du savoir.

Elle contenait des panneaux faux, un gratin mal identifié, des bureaux froids et une machine à café qui considérait chaque commande comme une suggestion.

Elle contenait aussi Mme Delmas, qui lisait précisément trente-deux pages sur les règles du Uno et demandait à Lucas de développer ce qui comptait.

Elle contenait Élodie, qui lui volait des stylos et relisait ses transitions.

Mathis, qui oubliait de valider les réservations mais voulait anticiper sa soutenance quatre mois à l'avance.

Leïla, qui connaissait ses entretiens et ne trouvait pas nécessaire de préciser que son sujet était étrange avant de lui poser une question.

Lucas existait différemment ici.

Il ne parlait pas davantage. Il n'était pas plus assuré sur son mémoire. Il continuait à transformer les compliments en formulations provisoires.

Les autres savaient quoi lui demander.

Ils connaissaient les informations qu'il aurait lues, les documents qu'il aurait conservés et les phrases qu'il rendrait trop longues.

Il avait construit une place sans l'annoncer.

Comme beaucoup de ses règles.

— Tu travailles ici cet après-midi ? ai-je demandé.

— Je pensais utiliser la salle où la lumière s'éteint.

— Pourquoi ?

— Elle est calme.

— Tu dois sortir toutes les six minutes.

— Cela m'oblige à faire des pauses.

— Tu rationalises un défaut du bâtiment.

— J'exploite une contrainte existante.

— Viens à la bibliothèque municipale.

— Tu y retournes ?

— Oui.

— Tu as apporté tes pages ?

J'ai tapé sur mon sac.

— Volontairement.
Il a souri.
— D'accord.
Nous avons pris le tram.
Lucas a gardé sa chemise sur ses genoux. Pendant le trajet, il a relu une note de Mme Delmas, entouré un paragraphe et barré une plaisanterie.
Il n'a pas attendu que je remarque.
Je l'ai remarqué quand même.
À la bibliothèque municipale, la petite salle était libre.
Lucas s'est installé près de la prise.
J'ai pris la table du fond.
Pendant près d'une heure, nous n'avons pas parlé.
Il a réorganisé la partie sur la transmission familiale. J'ai repris mes calculs de bougies.
La machine à café du hall a produit plusieurs bruits.
Je ne suis pas allée vérifier.
Après un moment, Lucas a posé six pages sur le bord de ma table.
— Version commentable.
— Tu as un symbole ?
Il a dessiné un carré dans le coin supérieur.
— C'est mon carré.
— Il ressemble au mien.
— Les formes géométriques ne peuvent pas être déposées.
— Tu as vérifié ?
— Non.
— Imprudent.
Il a poussé les pages vers moi.
— Pas maintenant, ai-je dit.
— D'accord.
Il les a laissées.
Il n'a pas surveillé si je les prenais.
J'ai terminé mon calcul.
Puis j'ai lu.
La nouvelle version était plus courte. L'apprentissage explicite et l'imitation occupaient désormais deux mouvements distincts. L'exemple de la famille B apparaissait plus tôt.
Deux plaisanteries avaient disparu.
Le texte n'avait pas perdu sa voix.
Il avait seulement cessé de s'excuser d'exister.
Dans la marge de la dernière page, j'ai écrit :
La distinction est plus claire.
Puis :
Tu peux garder l'autorité législative du propriétaire des cartes. Elle est disproportionnée de manière utile.
J'ai hésité.
J'ai ajouté :
Mme Delmas avait raison.
Lucas a lu le commentaire dix minutes plus tard.
— Sur quoi ? a-t-il demandé.
— Plusieurs choses.
— C'est peu précis.
— Tu lui demanderas lundi.
— Tu refuses de développer ?
— J'exerce mon droit à une réponse courte.
Il a repris les pages.

— Tu as aimé ?

— J'ai compris davantage.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non.

Il attendait réellement.

Pas une validation générale.

Pas une promesse que le mémoire serait excellent.

Une réponse sur ces pages.

— Oui, ai-je dit. C'est intéressant.

Il a baissé les yeux vers le texte.

— D'accord.

Il n'a pas fait de plaisanterie.

La machine à café a produit un bruit de broyage prolongé dans le hall.

Lucas a levé la tête.

— Elle sait que nous sommes revenus.

— Ne lui donne pas d'importance.

— Tu as menacé sa collègue ce matin.

— Ce n'était pas la même machine.

— Elles communiquent peut-être.

— Tu construis une hypothèse avec trop peu de données.

— Tu déteins sur moi.

— Impossible. Je ne suis pas une pierre traitée.

— Encore une question à conserver pour plus tard.

Nous avons recommencé à travailler.

Cette fois, lorsque Lucas a supprimé une phrase, il ne l'a pas remplacée par une plaisanterie.

Chapitre 8

Les potions ne paient pas le loyer

J'avais déjà vu l'entrée de l'appartement de Zuri.

J'y avais porté un bocal violet sur quatre étages, constaté l'existence de plusieurs autres bocaux et été renvoyé avant de pouvoir déterminer si leur nombre constituait une collection, un outil professionnel ou un problème structurel.

Cette première visite avait duré moins de cinq minutes.

La seconde a commencé par un carton de dix-huit kilos.

— Il contient quoi ? ai-je demandé depuis le deuxième étage.

— De la cire.

— Seulement de la cire ?

— Et des mèches.

— Les mèches ne justifient pas ce poids.

— Il y a aussi des pots.

— Tu avais oublié les pots ?

— Je hiérarchisais les informations.

Zuri montait devant moi, les mains sous la partie supérieure du carton. Son chapeau touchait parfois le plafond lorsque l'escalier tournait. Elle l'inclinait sans ralentir.

Nous avions récupéré le colis chez l'épicier du rez-de-chaussée. Il acceptait les livraisons des habitants en échange d'une connaissance approfondie de leurs habitudes d'achat.

Il avait lu l'étiquette.

— Encore de la cire ?

— Oui, avait répondu Zuri.

— Et des bocaux ?

— Des pots.

— C'est différent ?

— Aujourd'hui, oui.

Il m'avait ensuite confié la partie basse du carton avec l'expression satisfaite d'une personne ayant trouvé une solution gratuite à un problème de manutention.

La petite salle de la bibliothèque était occupée ce jeudi par un atelier de fabrication de volcans en papier mâché. Zuri avait proposé que nous travaillions chez elle.

Elle avait mentionné le colis après mon accord.

Les deux informations n'étaient probablement pas indépendantes.

— Il reste combien d'étages ? ai-je demandé.

— Deux.

— Nous sommes au troisième.

— L'étage d'entrée ne compte pas.

— Il compte physiquement.

— Pas sur les boutons de l'ascenseur.

— Il n'y a pas d'ascenseur.

— Ce qui simplifie le problème.

Nous avons atteint le quatrième étage.

J'ai insisté pour poser le carton sur le palier avant qu'elle ouvre la porte.

— Tu vois, a dit Zuri. Il suffisait de faire une pause.

— Je l'ai proposé au deuxième étage.

— C'était trop tôt.

— Une pause n'est pas moins valide parce qu'elle précède l'épuisement.

— Cela ressemble à une théorie universitaire.

— C'est surtout une théorie lombarde.

Nous avons porté le carton jusqu'à la grande table située au centre de l'appartement.

Cette fois, Zuri ne m'a pas immédiatement montré la porte.

Je disposais donc de suffisamment de temps pour regarder autour de moi.

La pièce principale occupait presque toute la surface, prolongée par une cuisine ouverte. Deux portes donnaient probablement sur une chambre et une salle d'eau. De hautes fenêtres éclairaient l'ensemble.

L'appartement était joli.

Pas d'une manière organisée pour produire une photographie. Les murs étaient peints dans un blanc légèrement chaud. Des plantes occupaient les rebords des fenêtres. Plusieurs lampes diffusaient une lumière douce malgré l'heure. Des étagères en bois couvraient un mur entier.

Le grand bocal violet se trouvait au centre de l'une d'elles.

La lumière traversait son verre et projetait une tache mauve sur des boîtes étiquetées protection, chaleur, à nettoyer et à ne pas remettre ensemble.

Zuri avait transformé son achat discutable en point central de la pièce.

Cela ne modifiait pas son prix.

L'appartement était également encombré.

Les surfaces de travail étaient propres. Le plan réservé à la cire ne contenait aucun aliment. Les ingrédients magiques étaient fermés et étiquetés. Les outils coupants occupaient un panneau mural. Un symbole rouge signalait plusieurs bocaux qui ne devaient probablement pas être ouverts par curiosité.

Le désordre existait entre ces zones.

Des cartons de pots formaient une colonne près de la fenêtre. Des enveloppes partageaient un panier avec des rubans, une paire de gants et plusieurs reçus. Trois chaises entouraient la table, mais une seule pouvait immédiatement accueillir une personne.

La deuxième supportait des moules à bougies.

La troisième, une pile de livres, un manteau et un sachet portant l'inscription Sauge, ne pas vendre.

Zuri a déplacé les livres vers le sol.

— Tu peux t'installer là.

— Et la sauge ?

— Elle ne prend pas toute la chaise.

J'ai soulevé le sachet.

Les feuilles à l'intérieur étaient presque réduites en poussière.

— Pourquoi ne pas la vendre ?

— Elle est mauvaise.

— Magiquement ?

— Commercialement. Elle fonctionne encore, mais personne ne veut payer pour des feuilles cassées.

— Tu pourrais la présenter comme une poudre.

— Ce serait mentir sur l'origine de la décision.

Elle a posé le sachet sur une étagère.

L'air près de la fenêtre était froid. Un courant régulier faisait bouger le coin d'une feuille sur la table.

Zuri y a placé une pierre.

— Tes fenêtres ferment ? ai-je demandé.

— Oui.

— Elles laissent entrer de l'air.

— C'est différent.

— Pas pour la température.

— Le propriétaire appelle ça une ventilation naturelle.

— Le propriétaire vit ici ?

— Non.

— Évidemment.

Un radiateur en fonte occupait le mur sous la fenêtre. Zuri a tourné la vanne.

Aucun son n'a suivi.

- Il fonctionne ?
- Par périodes.
- Lesquelles ?
- Lorsqu'il fait moins froid.
- Ce qui réduit sa fonction principale.
- Il possède une fonction décorative historique.
- Combien tu paies cet appartement ?

Elle a retiré son chapeau et l'a suspendu à une patère.

- Cette question arrive vite.
- Tu as parlé de ton propriétaire.
- Neuf cent quatre-vingts.

J'ai regardé les fenêtres, le radiateur et la taille de la pièce.

- Charges comprises ?
- Non.
- Chauffage individuel ?
- Oui.

- Qui ne chauffe pas.
- Il produit parfois un effort.
- Tu as signalé le problème ?
- Le propriétaire pense que les immeubles anciens respirent.
- Le tien essaie de te congeler.
- Seulement près des murs.

Elle a ouvert le carton avec un couteau court et parfaitement aiguisé.

Plusieurs blocs de cire emballés occupaient le fond. Des sachets de mèches étaient glissés entre douze pots en verre ambré.

J'en ai pris un.

Le verre était épais, légèrement brun, avec un bord irrégulier.

- Ils sont bien.
 - Ils étaient en promotion.
- Cette information constituait un progrès.

- Pourquoi ?
- Fin de série.
- Donc tu ne pourras pas racheter les mêmes.
- Tu gâches rapidement les bonnes nouvelles.
- Ils restent beaux et moins chers.
- Oui.
- C'est une décision financièrement raisonnable.
- Ne rends pas le moment désagréable.

Nous avons rangé le contenu.

Chaque type de cire possédait une place précise : végétale claire, végétale dure, mélange pour moules, essais, chutes à refondre.

Les mèches étaient classées par diamètre.

Les pots par volume.

Les parfums occupaient une armoire fermée, séparés des ingrédients magiques et des plantes destinées aux clients.

Zuri connaissait l'emplacement de chaque chose.

Elle n'a hésité qu'avec la facture.

Elle l'a d'abord posée sur le plan de travail, puis sur la table, puis près de son ordinateur.

- Elle va où ? ai-je demandé.
- Avec les factures.
- Elles sont où ?
- À plusieurs endroits.
- Ce qui réduit légèrement la fonction de la catégorie.

— Pas si je connais les endroits.

— Tu les connais tous ?

— Probablement.

La facture indiquait une échéance au vendredi suivant.

— Tu avais prévu de la payer ?

— Oui.

— Où est le rappel ?

Zuri a pris la feuille et l'a fixée sur le réfrigérateur.

La porte était déjà couverte de notes.

Rappeler Mme V.

Racheter du produit vaisselle.

Marché des Arcades : emplacement ?

Ne pas utiliser le petit fouet pour les préparations salées.

Une carte postale représentait un chat portant une couronne.

Sous un aimant en forme de citron, une facture d'électricité était pliée en deux.

— Le réfrigérateur n'est pas un système, ai-je dit.

— Il produit du froid et conserve des aliments. Il possède déjà deux fonctions.

— Je parle des papiers.

— Ils restent visibles.

— Certains en recouvrent d'autres.

— Cela crée des priorités.

— Selon la force des aimants ?

— Aucun système n'est parfait.

L'aimant violet retenant la nouvelle facture a glissé.

Zuri l'a remplacé par une pince.

— Résolu.

J'ai sorti mon ordinateur.

Elle avait dégagé une place à l'extrémité de la table, loin de la cire et des ingrédients.

Une multiprise était fixée sous le plateau. Les câbles passaient dans une gaine.

L'installation était meilleure qu'à la bibliothèque.

— Tu as organisé tout ça seule ?

— La gaine ?

— L'ensemble.

— Oui.

— Les zones de fabrication sont très précises.

— Ne dis pas ça comme si tu venais de découvrir une anomalie.

— Je distingue seulement deux fonctionnements.

— Lesquels ?

— Les endroits où tu fabriques quelque chose sont organisés. Ceux où tu dois te souvenir de le facturer le sont moins.

Zuri a sorti une casserole réservée à la cire.

— Nous travaillons chez moi depuis huit minutes et tu as déjà produit une théorie générale.

— Une observation provisoire.

— Elle peut rester provisoire et silencieuse.

J'ai ouvert mon mémoire.

Mme Delmas attendait une nouvelle version de ma section sur l'apprentissage par imitation. J'avais prévu de reprendre trois entretiens et une transition particulièrement faible.

Zuri a placé deux blocs de cire dans une cuve, puis installé un thermomètre.

— Tu fabriques une commande ?

— Des essais pour le marché.

— Celui des Arcades ?

Elle a regardé la note sur le réfrigérateur.

— Tu as lu.

- Elle est visible depuis ma chaise.
- Le marché est dans dix jours.
- Tu as l'emplacement ?
- Ils me le gardent jusqu'à lundi.
- Combien ?
- Quatre-vingt-cinq euros.
- Tu comptes participer ?
- Probablement.
- Tu fabriques du stock pour un marché que tu n'as pas encore confirmé.
- Voilà.
- Pourquoi ne pas payer l'emplacement maintenant ?
- Parce qu'après, les quatre-vingt-cinq euros seront définitivement partis.
- Ils le seront aussi lundi.
- Plus tard.

Elle a allumé la plaque.

La cire a commencé à fondre.

— Tu as assez de commandes en ce moment ? ai-je demandé.

— Cela dépend.

— De quoi ?

— De la raison pour laquelle tu poses la question.

— Le marché, le loyer, le chauffage historique.

— Tu devais travailler sur ton mémoire.

— Mon document est ouvert.

— Il ne contient encore aucun mot nouveau.

— Je peux parler et écrire.

— Pour l'instant, tu ne fais qu'une des deux choses.

Son regard s'est posé sur une pile d'enveloppes dépassant d'un classeur ouvert.

L'une portait en rouge :

DEUXIÈME RAPPEL

Zuri a fermé le classeur.

— Documents privés.

— D'accord.

La limite était claire.

Une facture visible ne devenait pas une page offerte.

J'ai tourné mon écran vers moi et commencé à travailler.

Pendant plusieurs minutes, seul le bruit de la cuve et de mon clavier a occupé la pièce.

Zuri préparait les pots pendant que la cire atteignait la bonne température. Elle fixait les mèches, vérifiait leur centrage et notait le poids de chaque contenant sur une fiche.

Ses gestes n'avaient rien du désordre de ses brouillons.

Elle connaissait chaque étape.

Elle ne cherchait pas plusieurs versions possibles du mouvement. La cire exigeait une décision au bon moment. Une fois versée, elle commençait à refroidir.

Zuri a sorti trois flacons.

— Quels parfums ? ai-je demandé.

— Poire épiciée, romarin et pluie sur pierre.

— La cliente de la maison de grand-mère ?

— Elle n'a jamais payé l'échantillon.

— Tu l'as fabriqué ?

— Non.

— Bien.

— Tu avais prévu de me féliciter ?

— Je constatais une décision raisonnable.

— Garde-la pour toi.

Elle a mélangé quelques gouttes dans une coupelle et m'a tendu une bande de papier.

L'odeur de poire était nette sans être sucrée. Une épice sèche restait après.

— C'est bien.

— Bien comment ?

— Comme une poire qui a des projets.

Zuri m'a regardé.

— Tu fréquentes trop mes textes.

— Je peux trouver une formulation plus normale.

— Non.

Elle a écrit sur sa fiche :

Poire avec des projets ?

— Ce n'est pas un nom commercial, ai-je dit.

— Pas encore.

— Les gens n'achèteront pas une bougie appelée Poire avec des projets.

— Tu ne connais pas les gens.

— J'en interroge régulièrement.

— Sur le Uno.

— Cela reste un échantillon de la population.

Elle a préparé la seconde bande.

Le romarin sentait d'abord la plante coupée, puis quelque chose de plus chaud.

— Celle-ci est magique ?

— Non.

— Aucun effet ?

— Elle sent bon.

— C'est un effet.

— Pas magique.

— Pourquoi fabriquer des bougies ordinaires alors que tu peux enchanter des objets ?

Zuri a contrôlé la température de la cire.

— Parce que j'aime les bougies.

— Tu n'aimes pas les objets enchantés ?

— Pas de la même manière. Une bougie ordinaire peut être réussie sans promettre autre chose. La cire brûle correctement, la mèche ne fume pas, l'odeur reste équilibrée.

Elle a versé la cire dans les pots ambrés.

Son visage a changé.

La tension habituelle de ses corrections avait disparu. Elle ralentissait près du bord, repositionnait les mèches avec une tige et essuyait immédiatement chaque goutte.

Elle aimait le travail lui-même.

— Combien de modèles tu veux vendre au marché ?

— Trois ou quatre.

— Tu en testes combien ?

— Trop.

— Combien signifie trop ?

— Douze.

— Le marché est dans dix jours.

— Je sais compter jusqu'à dix.

Son téléphone a sonné.

L'écran affichait Mme Vautrin.

— Elle n'a toujours pas payé ? ai-je demandé.

— La dernière intervention, si.

— Quand ?

— Hier.

— Pour une intervention du mois dernier.

— Elle a payé.

Le téléphone continuait de sonner.

Zuri a décroché.

— Bonjour, madame Vautrin.

La voix était suffisamment forte pour que j'en distingue l'inquiétude.

— Non, ne le mettez pas dans l'eau.

Un silence.

— Sortez-le de l'eau.

Zuri a fermé les yeux.

— Maintenant.

Elle a posé la cuillère, s'est lavé les mains et activé le haut-parleur.

— Qu'est-ce qui se passe exactement ?

— Toutes les portes se ferment, a répondu Mme Vautrin. Même celle de la salle de bain.

— Le charme est où ?

— Dans l'évier.

— Toujours dans l'eau ?

— Je l'ai sorti.

— Avec quoi vous l'avez nettoyé ?

— Du citron.

Zuri a regardé le plafond.

— Et ?

— Un peu de sel.

— Quel sel ?

— Du gros sel gris. Celui que ma sœur m'a rapporté.

— Le sachet bleu avec un bateau ?

— Oui.

— Ne touchez plus au charme. Mettez-le sur une assiette, loin des couverts.

— Je peux vous l'apporter ?

Zuri a regardé les bougies en train de refroidir.

— Quand ?

— Je suis en bas.

L'interphone a sonné.

— Elle habite à vingt minutes, ai-je dit.

— L'urgence améliore les transports.

Zuri a ouvert la porte de l'immeuble.

— Quatrième étage.

Elle a raccroché.

— Tu veux que je parte ?

— Non. Tu restes là, tu ne touches à rien, tu ne commentes pas et tu oublies ce qui concerne sa vie privée.

— D'accord.

Elle a dégagé un coin de la table. En quelques secondes, elle y a posé un tapis de liège, une pince, une bobine de fil de cuivre et trois petits flacons.

Tout était déjà à portée de main.

Mme Vautrin a frappé quelques minutes plus tard.

C'était une femme d'une soixantaine d'années, vêtue d'un manteau bleu. Elle tenait une boîte en plastique contre elle.

Elle m'a regardé.

— C'est mon ami Lucas, a dit Zuri. Il travaille ici aujourd'hui.

Mme Vautrin a accepté l'information sans intérêt.

— Toutes les portes se referment. Même les placards.

— C'était la fonction initiale du charme.

— Pas toutes en même temps.

— Non.

Elle a ouvert la boîte.

Une petite pièce de laiton en forme de maison reposait à l'intérieur. Des cristaux gris s'étaient formés dans la rainure centrale.

Zuri n'a pas touché l'objet.

— Combien de temps dans le citron ?

— Dix minutes.

— Avec le sel ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour le purifier.

— Qui vous a conseillé ça ?

Mme Vautrin a hésité.

— Une vidéo.

— D'accord.

Le mot contenait plusieurs conclusions qu'elle n'a pas formulées.

Zuri a mis des gants, puis pris le charme avec une pince.

— Le citron a attaqué le cuivre interne. Le sel s'est déposé dans la rainure et a renforcé la consigne de fermeture.

— Vous pouvez réparer ?

— Oui.

— Cela prendra combien de temps ?

— Quelques minutes.

Mme Vautrin s'est détendue.

— Tant mieux. J'ai rendez-vous à quinze heures.

Il était quatorze heures vingt-deux.

Zuri a retiré les cristaux visibles, puis approché une tige de cuivre de la rainure.

La tige a vibré.

Elle a changé d'angle.

Le tremblement a cessé.

— Le nœud s'est déplacé vers le bord.

Mme Vautrin a hoché la tête comme si l'information lui était familière.

Je n'ai rien compris.

Je n'ai posé aucune question.

Zuri a chauffé une aiguille, puis l'a introduite dans la rainure.

Un bruit sec a retenti.

La porte de la chambre s'est refermée derrière nous.

Mme Vautrin a sursauté.

— C'est normal, a dit Zuri.

— Elle s'est fermée.

— Le charme libère la consigne.

La porte s'est rouverte de quelques centimètres.

Zuri a appliqué une trace de cire sombre sur l'objet et remplacé une partie du conducteur par un fil de cuivre. Elle a prononcé trois mots que je n'ai pas reconnus.

La maison en laiton a vibré une fois.

Puis s'est immobilisée.

Zuri l'a posée au bord de la table et ouvert un tiroir.

Le tiroir est resté ouvert.

Elle l'a repoussé à moitié.

Il s'est fermé doucement.

— Réparé, a-t-elle dit.

— Vous avez fait quoi ?

— Nettoyage sec, recentrage du nœud et remplacement du conducteur. À l'avenir, chiffon sec uniquement. Pas de citron, de sel, de vinaigre ni de produit pour cuivre.

— Cela vous a pris cinq minutes.

— Sept.

— C'est couvert par la réparation précédente, non ?

L'hésitation de Zuri n'est pas apparue dans ses mains.

Pendant toute l'intervention, elles avaient été parfaitement sûres.

Elle a hésité au moment où son expertise devait devenir un prix.

— Le dysfonctionnement vient du nettoyage, a-t-elle dit.

— Je ne pouvais pas savoir.

— Les consignes étaient sur la fiche.

— J'ai perdu la fiche.

Zuri a regardé le charme.

— Je peux compter seulement les matériaux.

Mme Vautrin a souri.

— Merci. Vous êtes gentille.

— Et l'intervention ? ai-je demandé.

Les deux femmes se sont tournées vers moi.

J'avais rompu mon engagement en moins de huit minutes.

— Lucas, a dit Zuri.

— Pardon.

Mme Vautrin a examiné mon ordinateur.

— Vous êtes son comptable ?

— Certainement pas, a dit Zuri.

— Alors seulement les matériaux ?

Zuri a regardé le charme dans sa main.

— Dix-huit euros.

Le chiffre semblait l'avoir surprise autant que Mme Vautrin.

— Dix-huit euros pour sept minutes ?

— Pour le diagnostic, la réparation et les matériaux.

— Vous avez dit que le fil et la cire coûtaient trois euros.

— Oui.

— Donc quinze euros de travail.

— Oui.

Mme Vautrin a serré les lèvres.

— La dernière fois, vous m'avez facturé quinze euros pour le placard.

— C'était déjà inférieur à mon tarif.

— Vous aviez dit que c'était un suivi.

— Cette fois, le problème vient d'un nettoyage contraire aux consignes.

Mme Vautrin tenait déjà l'objet réparé.

— Je vais devoir réfléchir.

— Vous pouvez me le laisser. Je vous l'envoie après règlement.

Elle a regardé la maison en laiton.

Puis Zuri.

— Je vous ferai un virement ce soir.

— Avant dix-huit heures. Je vous envoie la facture maintenant.

Mme Vautrin a remis le charme dans sa boîte.

— La prochaine fois, écrivez les consignes plus gros.

— Je vous en imprimerai une nouvelle copie.

— Sans supplément ?

— La fiche est incluse.

Mme Vautrin est repartie.

Zuri a attendu d'entendre ses pas dans l'escalier.

Puis elle s'est tournée vers moi.

— Je t'avais demandé de ne pas intervenir.

- Oui.
- Tu es intervenu.
- Oui.
- Pourquoi ?
- Parce que tu allais facturer trois euros.
- C'était mon choix.
- Oui.
- Tu n'étais pas chargé de le corriger.
- Non.

Elle a rangé les outils un par un.

Je n'ai pas essayé de parler pendant qu'elle le faisait.

- J'aurais dû me taire, ai-je dit lorsqu'elle a refermé le dernier flacon. Je suis désolé.
- Tu avais raison sur le prix.
- Cela ne me donnait pas le droit d'intervenir.
- Non.

Les deux informations sont restées entre nous.

Zuri a créé une facture sur son téléphone.

Diagnostic après modification par le client : 8 €

Remplacement du conducteur : 7 €

Matériaux : 3 €

Total : 18 €

Elle l'a envoyée.

- Le tarif est cohérent, ai-je dit.
- Ne recommence pas.
- Je ne propose rien. Je constate.
- Ton constat prend beaucoup de place.

Elle a posé son téléphone.

- Tu sais pourquoi j'allais lui facturer trois euros ?
- Parce que l'intervention a été courte.
- Parce qu'elle est cliente depuis deux ans.
- Elle paie en retard.
- Elle revient.
- Et négocie de nouveau.

Zuri a croisé les bras.

- Les clients réguliers comptent.
- Oui.
- Une petite réparation peut éviter d'en perdre un.
- Oui aussi.
- Donc mon raisonnement existe.
- Il existe. Il me paraît seulement mauvais dans ce cas précis.

Cette réponse l'a contrariée davantage qu'un refus complet.

Pourquoi ?

— Le problème vient d'une erreur qu'elle a faite malgré tes consignes. Tu as identifié la cause immédiatement parce que tu connais le charme, le cuivre et le comportement du sel. Le fait que cela ait pris sept minutes montre ton expertise. Il ne la réduit pas.

Zuri a regardé la tige de cuivre.

- Cela reste sept minutes.
- Après combien d'années pour savoir quoi faire pendant ces sept minutes ?

Elle n'a pas répondu.

— Tu savais quelle question poser sur le sel, ai-je poursuivi. Tu as reconnu le déplacement du nœud sans démonter le charme. Tu as réparé le conducteur et vérifié le résultat sans faire fermer toutes les portes de l'immeuble.

- Cela aurait été mauvais.

— Voilà.

— Tu transformes une intervention en argument général.

— J'ai vu la même chose dans la boutique de pierres. Tu sais exactement ce que tu fais jusqu'au moment de fixer le prix.

Elle a pris son café, goûté le liquide froid et l'a vidé dans l'évier.

— Je sais que je facture trop peu.

— Alors pourquoi ?

— Parce qu'un prix ne contient pas seulement une durée et des matériaux. Il contient une relation avec le client, la probabilité qu'il revienne, ce qu'il peut payer et ce que je suis prête à demander.

— D'accord.

— Et parfois je choisis mal.

— D'accord aussi.

— Tu n'es pas obligé de redécouvrir ce problème comme un phénomène entièrement nouveau chaque fois que tu le vois.

— Non.

— Tu as prononcé tableau dans ta tête.

— Je n'ai rien prononcé.

— Ton visage a créé des colonnes.

Je ne l'ai pas nié.

Sur le bord de la table, les bougies commençaient à se figer. Une légère dépression apparaissait autour de certaines mèches.

Zuri les a examinées.

— Celles-ci devront être reprises.

— Pourquoi ?

— La pièce est trop froide.

— À cause des fenêtres.

— En partie.

— Donc ton appartement augmente le coût des bougies.

Elle m'a regardé.

— Les questions recommencent à avancer en formation serrée.

Je me suis tu.

La différence entre observer un problème et le transformer en projet personnel restait fragile pour moi.

Zuri a placé une couverture légère autour des pots afin de ralentir leur refroidissement.

Puis elle a pris un classeur sur une étagère.

— Je peux te montrer quelque chose.

— Avec ton autorisation ?

— C'est généralement ce que signifie montrer.

Le classeur contenait des fiches cartonnées. Chaque fiche correspondait à une commande. Le nom du client, le produit, la date souhaitée et plusieurs notes apparaissaient dessus.

Certaines portaient une marque verte.

D'autres, violette, bleue ou rouge.

— La légende ?

— Vert, payé. Violet, acompte. Bleu, à rappeler. Rouge, problème.

— Et sans couleur ?

— En cours.

Plusieurs fiches anciennes ne portaient aucune couleur.

Je les ai regardées.

— Elles sont terminées matériellement, a dit Zuri. Les paiements manquent.

— Donc commercialement en cours.

— Exactement.

Elle a sorti un carnet.

Chaque mois occupait deux pages. Les commandes étaient notées à la main, accompagnées de montants et de commentaires.

Le système existait.

Il n'était pas complet. Il ne reposait pas non plus sur le hasard que j'avais commencé à imaginer.

— Tu suis déjà tes ventes.

— Je ne lance pas mes prix avec des dés.

— Je n'ai pas dit ça.

— Ton visage l'avait envisagé.

Les bougies fonctionnaient bien à certaines périodes. Les identifications rapportaient davantage par intervention, avec moins de régularité. Les préparations occupaient beaucoup de lignes pour des montants faibles.

Plusieurs paiements portaient la mention à relancer.

— Tu notes les commandes, ai-je dit. Pas le temps passé.

— Je ne chronomètre pas chaque personne.

— Tu pourrais estimer.

— Pourquoi ?

— Pour voir ce qui te rapporte réellement quelque chose.

— Je sais que certaines préparations rapportent peu.

— Combien ?

— Peu.

— C'est une impression.

— Les impressions peuvent être précises.

— Elles peuvent aussi oublier les messages, les essais, les déplacements et les clients qui demandent une seconde version.

— Tu penses à la bougie grand-mère.

— Entre autres.

Zuri a refermé le carnet.

— Je ne veux pas transformer chaque heure en ligne facturable.

— Je ne te le demande pas.

— C'est ce que les tableaux font. Ils choisissent ce qui compte en lui donnant une colonne.

La remarque était exacte.

Un tableau n'était jamais entièrement neutre. Il simplifiait avant même que quelqu'un lise les chiffres.

— Qu'est-ce que tu voudrais voir ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas encore si je veux voir quelque chose.

— Tu as une facture fournisseur vendredi, un emplacement à confirmer lundi et des commandes en baisse.

— Merci pour le résumé.

— Tu connais ces informations séparément.

— Oui.

— Est-ce que tu sais combien il te restera après le paiement du stand ?

Elle a refermé le classeur.

— Ce n'est pas ton affaire.

— D'accord.

J'ai reculé immédiatement.

Elle avait choisi de me montrer ses commandes, pas son compte bancaire.

— Pardon.

— Tu passes vite d'une question utile à une demande d'accès complet.

— Oui.

— Tu ne le vois pas toujours avant.

— Non.

Elle a replacé le classeur sur l'étagère.

— Je ne veux pas que tu prennes mes comptes.

— Je ne vais pas les prendre.

— Tu le ferais volontiers.

— Probablement.

— Voilà.

— Parce que j'aime organiser les informations.

— La raison ne serait pas visible si tu t'installais devant mon ordinateur.

— Je ne le ferai pas.

Zuri a vérifié les bougies sous la couverture.

— Je peux proposer un outil sans le construire à ta place.

— Cette phrase est dangereuse.

— Commande, prix annoncé, acompte, coût estimé, temps approximatif, paiement reçu.

— Six colonnes.

— Cinq si on combine le prix et le paiement.

— Mauvaise idée. L'argent demandé et l'argent reçu ne sont pas identiques.

Elle a compris ma satisfaction avant que j'aie besoin de parler.

— Ne prends pas cet air.

— Tu viens d'identifier une colonne utile.

— Va travailler sur le Uno.

J'ai rouvert mon document.

— Tu peux faire ce tableau pour toi, a-t-elle ajouté.

— Sur mes entretiens ?

— Sur ton temps. Écriture, lecture, tableaux, autodérision et transport de mes cartons.

— Porter tes cartons appartient à une catégorie différente.

— Laquelle ?

— Activité bénévole à forte charge lombaire.

— Tu découvriras peut-être que ton mémoire te coûte plus qu'il ne rapporte.

— Il ne rapporte rien.

— Mauvaise activité.

— La logique n'est pas identique.

— Elle ne l'est jamais lorsque les cellules concernent ta vie.

J'ai accepté le point.

Elle savait aussi généraliser lorsqu'elle possédait le bon exemple.

Nous avons travaillé.

Cette fois, réellement.

J'ai repris ma transition. Zuri a préparé une seconde série de bougies après avoir allumé un petit radiateur électrique.

L'appareil produisait une odeur de poussière chaude et un bruit fatigué.

— Il est sûr ?

— Naya l'a enchanté pour qu'il s'éteigne en cas de surchauffe.

— Donc il est magique.

— Il possède un charme de sécurité. Le radiateur reste un radiateur.

— Et la machine à café reste une machine à café même lorsqu'elle choisit ses victimes.

— Elle ne choisit rien.

Zuri m'a tendu une nouvelle bande parfumée.

— Pluie sur pierre.

L'odeur était fraîche, minérale, presque froide. Elle rappelait un trottoir après une averse.

— Celle-ci est bonne.

— Comme quoi ?

— Comme une rue qui a cessé de discuter.

Zuri a noté la phrase.

— Je ne peux pas utiliser ça comme nom.

- Comme description.
- Les clients comprendront ?
- Certains.
- Cela ne te gêne pas ?
- Je ne vends pas un mémoire.

Elle a versé la cire.

Un silence confortable a repris.

À quinze heures quarante, son téléphone a vibré.

- Mme Vautrin a payé.
- Dix-huit euros ?
- Oui.
- Avant dix-huit heures.
- Oui.

Je n'ai rien dit.

- Tu peux reconnaître le progrès, a ajouté Zuri.
- Je pensais que cela rendrait le moment désagréable.
- Cette fois, tu peux.
- Tu as fixé un prix, envoyé une facture et obtenu un paiement immédiat.
- La cérémonie aura lieu quand ?
- Aucune cérémonie n'est prévue.
- Tu progresses.

Elle a rangé son téléphone.

- Je n'adopte pas ton tableau aujourd'hui.
- Il n'existe pas encore.
- Il est déjà très présent derrière tes yeux.
- Tu pourrais en créer une version différente.
- Peut-être après le marché.
- Donc tu vas confirmer l'emplacement.
- Je n'ai pas dit ça.
- Tu viens de prévoir un moment après.

Zuri a déplacé les bougies sur une étagère.

- Je paierai lundi.
- Les quatre-vingt-cinq euros.
- Oui.
- Tu as assez de stock ?
- J'en aurai.
- Et si les ventes sont mauvaises ?
- Elles peuvent l'être.

La réponse était nette.

Elle ne présentait pas le marché comme une solution certaine à ses finances. Elle acceptait le risque parce qu'elle voulait tester ses produits.

- Tu vas vendre quoi ?
- Trois parfums. Quelques maisons sculptées. Pas de préparations.
- Pourquoi ?
- Trop de personnes non informées, pas assez de temps pour expliquer, mauvaises conditions de conservation.
- Donc les bougies doivent payer le stand.
- Je l'espère.
- Le loyer ?
- Certainement pas.
- Les potions non plus, lorsque Mme Vautrin demande un suivi gratuit.
- Les potions ne paient rien. Ce sont des liquides.
- Merci.

— Les clients paient.
 — Parfois.
 Elle a regardé le grand bocal violet.
 — Les très beaux bocaux, en revanche, dépensent l'argent.
 — Enfin une catégorie correcte.
 Elle m'a lancé une petite boule de papier.
 Je l'ai attrapée.
 Le geste nous a surpris tous les deux.
 — Réflexe correct, a-t-elle dit.
 — J'ai une expérience des projectiles universitaires.
 J'ai déplié le papier.
 C'était une ancienne étiquette :
 Romarin calme
 Le mot calme avait été barré.
 En dessous :
 Le romarin n'est pas responsable de votre comportement.
 — Celle-ci est meilleure.
 — Trop longue pour un pot.
 — Tu pourrais écrire seulement Romarin.
 — Les gens aiment savoir ce qu'une bougie leur promet.
 — Elle promet de sentir le romarin.
 — Cela manque d'ambition commerciale.
 — Tu refuses parfaitement les propriétés imaginaires lorsqu'elles sont attachées à une pierre.
 — Une bougie n'est pas une pierre.
 — Elle ne calme pas davantage.
 — L'odeur peut créer une ambiance.
 — Romarin, ambiance calme.
 — Cela ressemble à un ordre donné à l'ambiance.
 Nous avons conservé les trois versions sans décider.
 À dix-sept heures, la lumière avait baissé. Le radiateur fonctionnait encore sans incendie.
 J'avais écrit un peu plus de mille mots.
 Zuri avait coulé dix-huit bougies, réparé un charme, envoyé une facture et confirmé un marché qu'elle n'avait pas encore payé.
 — Tu as avancé ? a-t-elle demandé.
 — Mille cent quatre-vingt-deux mots.
 — Bons ?
 — Certains.
 — Lesquels ?
 — Il faudra une commission.
 Elle s'est assise en face de moi avec son carnet.
 — Tu peux me montrer le tableau.
 — Quel tableau ?
 — Celui qui se trouve derrière tes yeux depuis plusieurs heures.
 Je n'ai pas immédiatement ouvert un fichier.
 — Tu veux que je le construis ?
 — Je veux voir un modèle vide.
 — Que tu peux ensuite refuser.
 — Très facilement.
 J'ai créé une feuille.
 Commande.
 Produit.
 Date demandée.
 Prix annoncé.

Acompte.

Coût estimé.

Temps estimé.

Païement reçu.

Statut.

Zuri a regardé les colonnes.

— Le temps estimé m'agace.

— Je peux le supprimer.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais pourquoi tu l'as mis.

— Tu veux vérifier si certaines commandes prennent autant de temps que tu le crois.

— Ne sois pas satisfait trop vite.

J'ai ajouté une ligne fictive.

Charme de porte | Mme V. | 18 € | 0 € d'acompte | 3 € de matériaux | 7 minutes | 18 € reçu | terminé

— Le temps n'était pas sept minutes, a dit Zuri.

— Combien ?

— Appel, préparation, réparation et facture. Quinze.

J'ai remplacé sept par quinze.

— Le premier message ?

— Deux minutes.

— Dix-sept.

— Nettoyage des outils, trois.

J'ai inscrit vingt.

Nous avons regardé la ligne.

— Voilà, ai-je dit.

— Ne dis pas voilà.

— Pourquoi ?

— Cela donne l'impression que tu as gagné.

— Ce n'était pas une dispute.

— Tout tableau est une dispute qui a appris à utiliser des cellules.

J'ai fermé le fichier sans l'enregistrer.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu n'es pas convaincue.

— Je n'ai pas dit de le supprimer.

— Tu voulais seulement le voir.

— Je l'ai vu. Enregistre le modèle.

— Pour toi ?

— Provisoirement.

— Sous quel nom ?

— Pas gestion.

— Suivi des commandes.

— Trop sérieux.

— Commandes.

— Trop général.

J'ai réfléchi.

— Les clients sont censés payer.

Zuri a regardé l'écran.

— D'accord.

J'ai enregistré : LES_CLIENTS_SONT_CENSÉS_PAYER.xlsx

— Je te l'envoie ?

— Pas aujourd'hui.

- Il est sur mon ordinateur.
- Garde-le.
- Pourquoi ?
- Je n'ai pas décidé si je le veux.
- D'accord.
- Et tu ne le remplis pas de ton côté.
- Je n'ai pas les données.
- Tu pourrais essayer de les reconstruire.
- Je ne le ferai pas.

La limite était posée.

L'outil existait sans devenir mon projet.

Zuri a rangé ses fiches et son carnet. Elle a récupéré la facture du fournisseur sur le réfrigérateur, puis l'a glissée dans une pochette transparente marquée À PAYER.

- Nouvelle catégorie ?
- Elle existait.
- La pochette était vide ?
- Elle était sous plusieurs enveloppes.
- Donc peu active.
- Maintenant elle fonctionne.

Elle a ajouté deux rappels dans son téléphone.

Lundi : payer stand.

Vendredi : facture cire.

Je n'ai rien dit.

- Je sais, a-t-elle précisé.
- Quoi ?
- Que tu ne dis rien.
- C'est important.
- Ne ruine pas le moment.

Elle a éteint la plaque et vérifié chaque bougie.

La série à la poire refroidissait correctement.

Sur la fiche, elle avait écrit :

Poire épicée

Puis :

Poire avec des projets

La seconde formulation n'était pas barrée.

- Tu vas vraiment utiliser ce nom.
- Je teste.
- Sur qui ?
- Naya.
- Ce n'est pas un échantillon neutre.
- Elle achète des bougies.
- Parce qu'elle est ton amie.
- Les amis font partie du marché.
- Cette phrase ouvre plusieurs problèmes méthodologiques.
- Garde-les pour ton mémoire.

J'ai fermé mon ordinateur.

Dehors, la nuit commençait à tomber. Les fenêtres reflétaient les lampes de l'atelier. Le grand bocal violet brillait sur son étagère.

L'appartement semblait plus chaud à la lumière qu'il ne l'était réellement.

- Je peux revenir travailler ici ? ai-je demandé.

Zuri a regardé la table.

- Tu as porté le carton.

- La dette est réglée.

- Tu as interrompu une cliente.
- Ce qui réduit mon solde.
- Et créé un tableau non demandé.
- Que tu as choisi de conserver sur mon ordinateur.
- Provisoirement.
- Donc ?

Elle a pris une bougie encore tiède et vérifié sa surface.

- Oui.
- Même sans carton ?
- Il y aura probablement toujours un carton.

Cette réponse constituait une invitation et une information logistique.

Je les ai acceptées toutes les deux.

En remettant mon manteau, mon pied a heurté un petit carton fermé près de l'entrée.

- Celui-ci contient quoi ?
- Des pots.
- Beaux ?
- Très.
- Coûteux ?
- Tu dois partir.

Elle a ouvert la porte.

- Zuri.
- Ils étaient en réduction.
- Pourquoi ?
- Le couvercle ferme mal.
- Tu les as achetés quand même ?
- Ils contiendront des bougies, pas du liquide.
- Combien ?

Elle m'a poussé dans le couloir d'une main posée entre mes omoplates.

- Bonne soirée, Lucas.
- La question reste active.
- Elle n'a pas de cercle violet.

La porte s'est refermée.

Au troisième étage, mon téléphone a vibré.

Zuri : 22 €.

J'ai répondu :

Combien de pots ?

Zuri : 8.

J'ai calculé.

Lucas : 2,75 € par pot. Acceptable selon la qualité.

Zuri : Très beaux.

Lucas : Ce n'est pas une unité de qualité.

Zuri : Si.

J'ai rangé mon téléphone.

Les potions ne payaient pas le loyer.

Les bougies non plus, pas encore.

Zuri savait fabriquer les unes et les autres, réparer un charme maltraité et identifier une pierre active en quelques minutes. Elle savait aussi qu'elle facturait trop peu et laissait certains paiements disparaître entre ses catégories.

Elle n'avait pas besoin que je lui apprenne son métier.

Elle devait décider quelles parties de ce métier méritaient d'être traitées comme un travail.

Cette décision ne m'appartenait pas.

Le modèle est resté sur mon ordinateur.

Je ne l'ai pas rempli.

Chapitre 9

Cueillette mystique derrière le supermarché

La cueillette mystique a commencé par un message écrit en majuscules.

BONJOUR ZURI C'EST URGENT LA PORTE NE LAISSE PLUS ENTRER PERSONNE

Le deuxième est arrivé avant que j'aie terminé le premier.

ELLE LAISSE SORTIR PAR CONTRE

Puis :

J'AI DES CLIENTS À QUATORZE HEURES

Il était onze heures vingt-six.

J'étais dans la petite salle de la bibliothèque avec Lucas. Il travaillait sur une section de son mémoire consacrée aux sanctions inventées par les joueurs. J'essayais de choisir trois parfums de bougies pour le marché des Arcades.

La machine à café avait servi correctement mon noisette et donné à Lucas un gobelet vide.

La matinée était donc normale.

J'ai appelé Mme Rami.

— Bonjour.

— La porte est cassée.

— Mécaniquement ?

— Non, elle s'ouvre.

— Donc elle n'est pas cassée mécaniquement.

— Elle ne s'ouvre pas dans le bon sens.

Mme Rami tenait un atelier de couture dans le quartier des Vignes. Six mois plus tôt, j'avais installé sur sa porte un charme de circulation. Il facilitait l'entrée ou la sortie selon la direction de la personne afin d'éviter les blocages avec les sacs, les manteaux et les poussettes.

Il n'avait jamais interdit l'entrée.

— Qu'est-ce que vous avez modifié depuis hier ?

— Rien.

J'ai attendu.

— Rien d'important, a-t-elle ajouté.

Lucas a cessé de taper.

Il ne regardait pas mon téléphone. Il connaissait seulement la valeur professionnelle de l'expression rien d'important.

— Qu'est-ce qui n'était pas important ?

— J'ai déplacé le miroir.

— Quel miroir ?

— Le grand avec le cadre en fer.

— Où est-il maintenant ?

— En face de la porte.

J'ai fermé les yeux.

— Le charme interprète le reflet comme un mouvement inverse.

— Ce n'est qu'un reflet.

— Le charme n'a pas d'opinion philosophique sur les images. Il suit les directions.

— Vous pouvez venir ?

— Déplacez le miroir.

— Il est lourd.

— Couvrez-le avec un drap.

— J'ai des essayages cet après-midi.

— Le drap sera temporaire.

— Vous ne pouvez vraiment pas passer avant quatorze heures ?

J'ai regardé mes essais de bougies.

Le marché était dans six jours. J'avais décidé de vendre trois parfums. J'en testais encore cinq.

— Je peux préparer une solution de déliaison, ai-je dit. Elle empêchera le charme de réagir au reflet le temps que vous déplaciez le miroir.

— Vous l'avez déjà ?

— Non.

— Cela prend combien de temps ?

J'avais la cire de liaison, le sel de seuil et la craie. Il me manquait de l'armoise de bordure fraîche.

La version séchée fonctionnerait moins longtemps. Mme Rami était parfaitement capable d'attendre la fin de l'effet sans déplacer le miroir, puis de m'appeler une seconde fois.

— Une heure.

— Vous ne pouvez pas faire plus vite ?

— Non.

— C'est urgent.

— Je l'avais compris aux majuscules.

Un silence blessé a suivi.

— Je passe avant treize heures trente, ai-je dit.

— Merci. Vous me sauvez.

La formule ne signifiait pas qu'elle accepterait mon tarif sans discussion.

J'ai raccroché.

Lucas attendait.

— Un miroir a vaincu une porte.

— Temporairement.

— Tu dois aller réparer ?

— Préparer quelque chose.

J'ai rangé mes fiches de bougies.

— Chez toi ?

— D'abord, j'ai besoin d'une plante.

— Une herboristerie ?

— Non.

— Un fournisseur ?

— Non.

Il a incliné la tête.

— Un lieu dont la description déclenchera plusieurs questions.

— Derrière le supermarché de l'avenue Pasteur.

Lucas a cligné des yeux.

— La plante magique pousse derrière un supermarché.

— Oui.

— Près de quoi ?

— Des conteneurs.

Il a fermé son ordinateur.

— Je viens.

— Pourquoi ?

— Je veux voir.

— Ce n'est pas une fonction.

— Tu m'as emmené dans une boutique de pierres pour évaluer un bocal.

— Tu avais une fonction.

— Laquelle est disponible aujourd'hui ?

J'ai sorti de mon sac deux sachets en tissu.

— Porter celui-ci.

- D'accord.
- Ce n'était pas une proposition sérieuse.
- Je peux porter un sachet sérieusement.
- Il rangeait déjà son câble.
- Tu as du travail.
- J'ai écrit neuf cents mots.
- Bons ?
- Certains.
- Tu dois les envoyer quand ?
- Lundi.

Nous étions vendredi.

Dans son système, trois jours constituaient à la fois une avance remarquable et le début d'une urgence.

- Tu pourras travailler chez moi pendant que je prépare la solution.
- Après le supermarché.
- Oui.
- Donc la séance est déplacée.
- Avec une cueillette au milieu.
- Mystique.
- Non.
- La plante est magique.
- Les plantes ne deviennent pas mystiques en fonction du commerce le plus proche.
- Je pourrais défendre l'inverse.
- Garde-le pour le trajet.

Nous avons quitté la bibliothèque.

Je portais mes gants, un petit couteau, une pince et une bouteille d'eau. Lucas avait son ordinateur, deux livres et mon sachet vide, qu'il tenait par les deux anses comme s'il avait reçu une responsabilité officielle.

Le supermarché se trouvait à vingt minutes.

Lucas a résisté quatre minutes.

- Pourquoi cet endroit ?
- Le sol convient.
- De quelle manière ?
- Compacté, chauffé par le bâtiment et régulièrement perturbé.
- Les conteneurs jouent un rôle ?
- Ils gardent l'humidité sur un côté.
- Donc la magie dépend des poubelles.
- Comme beaucoup d'écosystèmes urbains.
- Elle perd une partie de sa mise en scène.
- Elle n'en avait pas.

Nous avons traversé une place où les commerçants démontaient leur marché. Une caisse de salades abîmées attendait près d'une camionnette.

Lucas l'a regardée.

- Elles pourraient être magiques ?
- Elles sont surtout molles.
- Une propriété magique pourrait provoquer ça.
- Le temps aussi.
- Comment distinguer les deux ?
- En vérifiant les causes ordinaires avant d'en inventer une magique.
- Principe de parcimonie.
- Principe de salade.
- Le nom sera difficile à citer.
- Tu ne cites rien.

Il a sorti ses mains de ses poches.

— Je ne prends même pas de notes.

Il ne m'avait pas demandé l'autorisation.

Il avait simplement compris que cette sortie n'était pas une enquête.

La différence comptait.

— L'armoise ressemble à quoi ? a-t-il demandé.

— À une armoise ordinaire pour quelqu'un qui ne sait pas les distinguer.

— Et pour toi ?

— Le dessous des feuilles est plus argenté. Les tiges tournent légèrement vers la droite.

L'odeur est moins amère.

— Elle pousse toujours près du métal ?

— Près, jamais directement contre.

— Parce qu'elle ne l'aime pas ?

— Le contact perturbe ses propriétés.

— La plante ressent quelque chose ?

— Pas au sens où tu prépares déjà le mot ressentir.

— Quel sens veux-tu utiliser ?

— Celui qui ne provoque pas un débat sur la conscience végétale au passage piéton.

Le feu est passé au vert.

Nous avons traversé.

— Tu préfères les plantes, a dit Lucas.

Ce n'était pas une question.

— Oui.

— Aux pierres ?

— Cela dépend du travail.

— Aux objets enchantés ?

— Souvent.

— Aux clients ?

— Presque toujours.

Il a accepté la réponse.

Le supermarché occupait le rez-de-chaussée d'un bâtiment récent. Nous avons contourné la façade, longé la zone de livraison et atteint un renforcement rempli de conteneurs.

Un panneau interdisait les dépôts sauvages.

Un matelas se trouvait dessous.

— Voilà, ai-je dit.

Lucas a examiné les poubelles, la clôture et le mur gris.

— Je cherche la partie mystique.

— Au pied du mur.

Une bande de terre de moins d'un mètre contenait des herbes, des morceaux de carton, du gravier et deux canettes.

— Tout se ressemble, a dit Lucas.

— Non.

— Certaines plantes sont plus hautes.

— Excellente première observation.

J'ai mis mes gants.

L'armoise ordinaire poussait près de la grille. Trois pieds de tanaïsie occupaient une zone plus sèche. Un plant de tomate s'était développé à partir d'un déchet alimentaire et avait atteint quinze centimètres avant de reconsidérer ses ambitions.

L'armoise de bordure se trouvait derrière le dernier conteneur.

Ses tiges évitaient la base métallique, se dirigeaient vers le mur, puis revenaient vers la lumière en formant une courbe.

— Là.

Lucas s'est accroupi.
— Laquelle ?
J'ai retourné une feuille.
Son dessous était presque blanc.
— D'accord. Plus argentée.
— La tige aussi.
Il s'est penché.
— Elle tourne.
— Toutes dans le même sens.
Il a observé le pied voisin.
— Celle-là non.
— Voilà.
— Je voulais que la différence soit plus spectaculaire.
— La plante essaie de pousser, pas de satisfaire ton besoin de preuve.
J'ai coupé une branche.
L'odeur est montée immédiatement, verte et sèche, avec une note métallique.
Je l'ai tendue à Lucas.
— Cela sent une plante qui a passé du temps près d'une pièce de monnaie.
La formulation était correcte.
Je l'ai conservée.
— Comment tu sais qu'elle est magique ?
J'ai versé une goutte d'eau sur une feuille coupée.
Elle a glissé jusqu'à la nervure centrale, puis s'est séparée en deux gouttes identiques qui sont parties dans des directions opposées.
Lucas s'est rapproché.
— La forme de la feuille pourrait...
J'ai pris une armoise ordinaire et répété le geste.
La goutte a coulé vers la pointe.
— D'accord, a-t-il dit.
Il n'a pas demandé une troisième démonstration.
Je préférerais cela aux premières semaines.
— Elle sert à séparer ?
— À délier ce qui a été associé par erreur ou continue à réagir après la disparition de la cause.
— Comme la porte et le reflet.
— Oui.
— Tu en prends combien ?
— Six branches. Quatre pour la préparation et deux si certaines sont abîmées.
Il tenait le sachet ouvert pendant que je coupais au-dessus des nœuds afin de ne pas empêcher la repousse.
Il accomplissait sa fonction sérieusement.
Un camion a reculé dans la zone de livraison. Nous nous sommes déplacés contre le mur.
Le chauffeur ne nous a pas regardés. Les personnes accroupies derrière les supermarchés appartenaient probablement à une catégorie qu'il préférerait ne pas examiner.
— Comment tu as trouvé cet endroit ? a demandé Lucas.
— Ma grand-mère venait ici.
— Derrière ce supermarché ?
— Avant, c'était un entrepôt de meubles. La plante poussait déjà.
— Elle faisait des cueillettes urbaines.
— Des cueillettes.
— Pas mystiques.
— Elle aurait détesté le mot.

J'ai écarté une branche tachée.

— Elle était sorcière ?

— Oui.

— Tu as appris avec elle ?

— Les plantes, surtout. Ma tante m'a appris les pierres. Ma mère, certains charmes domestiques.

— Il n'y avait pas une personne chargée de tout transmettre ?

— Personne ne sait tout.

— Une école ?

— Non.

Il avait encore plusieurs questions.

Il ne les a pas empilées.

J'ai coupé une troisième branche.

— Il existe des formations, ai-je repris. Des apprentissages plus organisés, des associations, des certifications pour certains domaines. Ma famille ne fonctionnait pas comme ça.

— Comment elle fonctionnait ?

— On apprenait ce qui était disponible, avec les personnes présentes.

— Et selon ce qu'elles acceptaient de transmettre.

— Oui.

— Elles refusaient ?

— Certaines pratiques étaient dangereuses. D'autres considérées comme réservées aux adultes. Parfois, la personne savait faire mais pas expliquer.

Ma tante me tendait des pierres en disant :

Tu sens bien qu'elle n'est pas contente.

Je ne sentais rien.

Trois ans plus tard, j'avais compris qu'elle parlait d'une vibration discontinue provoquée par un mauvais stockage.

— Vous utilisiez tous les mêmes mots ? a demandé Lucas.

— Non.

— Cela devait créer des problèmes.

— Ma tante disait qu'un objet avait gardé une mauvaise habitude. J'ai appris charge résiduelle ailleurs.

— Avec qui ?

— Un lapidaire, deux herboristes, une réparatrice d'objets et une femme qui détestait être appelée professeure tout en corrigeant tout le monde.

— Cela ressemble à une professeure.

— Elle aurait refusé ton analyse.

— L'autorité ne dépend pas toujours du titre accepté par la personne.

Je lui ai lancé une feuille abîmée.

Elle s'est collée à son manteau.

— Je retire l'observation.

Il l'a placée dans le sachet.

— Celle-ci n'est pas utilisable.

— Tu viens de me la donner.

— Pour t'atteindre.

— Fonction accomplie.

Il l'a retirée.

— Ta grand-mère écrivait ce qu'elle t'apprenait ?

— Tout. Sur des enveloppes, des tickets, des calendriers. Elle indiquait les quantités seulement lorsqu'elle estimait qu'elles étaient importantes.

— Comme tes feuilles.

— Oui.

— Tu les as gardées ?

— Une partie.

Les encres avaient pâli. Certaines notes supposaient que le lecteur se souvenait d'une conversation tenue trente ans plus tôt. Je comprenais ses recettes parce que je l'avais regardée les préparer.

Les pages seules n'auraient pas suffi.

Lucas n'a pas demandé à les voir.

Il regardait l'armoire.

— Tu préfères les plantes parce qu'elles sont plus faciles à comprendre ?

— Non.

— Plus prévisibles ?

— Elles restent généralement au même endroit.

— C'est leur avantage principal ?

— Par rapport aux créatures, oui.

Il a tourné la tête.

— Les créatures bougent.

— C'est souvent inclus.

— Tu as travaillé avec elles ?

— Mon oncle les connaissait.

— Quelles créatures ?

— Des animaux blessés, des œufs abandonnés, des espèces déplacées. Les gens lui apportaient ce qu'ils ne savaient pas garder.

— Chez lui ?

— Il avait un terrain.

— Et il y avait des dragons.

Je n'avais pas prévu d'utiliser le pluriel.

Lucas a cessé de regarder les plantes.

— Des dragons.

— Parfois.

— De quelle taille ?

— Variable.

— Ils volent ?

— Certains.

— Ils crachent du feu ?

— Certains.

— Tu en as touché un ?

— Oui.

— Volontairement ?

— Au début.

Il a attendu.

— « Au début » crée une obligation narrative.

— Non.

— Socialement, si.

J'ai coupé une cinquième branche.

— J'avais dix ans.

— D'accord.

— Mon oncle gardait un dragon de cour.

— Qu'est-ce qu'un dragon de cour ?

— Une petite espèce terrestre. Il chauffe les murs où il dort et mange surtout de petits animaux.

— Petit comment ?

— La taille d'un gros chien.

— Quel gros chien ?

- Celui qui mettra fin à tes questions.
- Taille d'un gros chien menaçant. Il avait un nom ?
- Pivoine.
- Lucas a souri.
- Pourquoi ?
- Mon cousin choisissait les noms.
- Pivoine t'a mordue ?
- Non.

- Il a craché du feu ?
- Surtout de la fumée.
- Qu'est-ce qu'il a fait ?

J'ai trouvé la sixième branche.

- Il m'a gobée.

Lucas s'est redressé trop vite et a heurté le conteneur derrière lui.

- Entièrement ?
- Temporairement.
- Cela ne répond pas.
- Oui.

Il m'a regardée de haut en bas, comme si une partie du dragon pouvait encore être visible.

- Un animal de la taille d'un gros chien ne peut pas avaler une enfant de dix ans.
- Les dragons de cour sont plus grands à l'intérieur.
- Plus grands à l'intérieur.
- Oui.
- Comme une pièce enchantée ?
- Pas exactement.
- Comme quoi ?
- Comme un dragon.
- Tu utilises l'objet à expliquer dans l'explication.
- Elle suffit pour l'histoire.

J'ai rangé les branches dans le sachet.

- Tu es restée combien de temps à l'intérieur ?
- Moins d'une minute.
- Tu voyais quoi ?
- Rien. J'étais occupée à ne pas être digérée.
- Il aurait pu te digérer ?
- Pas en moins d'une minute.
- Cette phrase n'est pas rassurante.
- Je suis sortie.
- Comment ?
- Il m'a recrachée.
- Pourquoi ?
- Mon oncle avait enduit mes bottes d'un produit amer.

Lucas a passé une main sur son visage.

- Avant qu'il t'avale ?
- Il pensait que Pivoine essayait de goûter les enfants. Je devais seulement lui donner de la viande avec une pince.

- Et il a choisi l'enfant.
- Il avait déjà mangé la viande.
- Ton oncle avait donc anticipé le risque tout en te laissant approcher.
- Il a amélioré la barrière après.
- Après.
- Les apprentissages produisent des améliorations.

— Tu dis ça comme mon mémoire.

— C'était intentionnel.

Il a pris le sachet.

— C'est pour ça que tu préfères les plantes.

— Elles font rarement semblant de dormir pour te gober.

— Rarement.

— Certaines sont carnivores.

— À taille humaine ?

— Je ne travaille pas avec elles.

— Encore une limite raisonnable.

Nous avons quitté la zone de livraison.

Une employée fumait près de la porte de service. Elle a regardé mon chapeau, mes gants et le sachet de Lucas.

— Vous travaillez pour l'entretien ?

— Non.

— Vous avez pris quoi ?

— De l'armoise.

Elle a observé la bande de terre.

— Vous pouvez prendre les orties aussi.

— Merci.

Nous sommes repartis.

— Tu as obtenu l'autorisation officielle pour les orties, a dit Lucas.

— Je n'en veux pas.

— La proposition pourrait être conservée.

— Les orties ne sont pas rares.

— Certaines sont peut-être mystiques.

— Le mot ne veut déjà plus rien dire.

Il portait toujours le sachet avec précaution.

Sur le chemin de mon appartement, il a posé quelques questions supplémentaires sur Pivoine.

Mon cousin avait assisté à la scène.

Il avait crié, puis essayé d'attirer le dragon avec une brioche.

La brioche avait peut-être contribué à ma libération.

— Elle était donc meilleure que toi, a conclu Lucas.

— Apparemment.

— Tu en veux encore à ton oncle ?

— À dix ans, oui.

— Maintenant ?

— Il n'approche plus les enfants des créatures sans barrière.

— C'est une amélioration minimale.

— Il travaille surtout avec des adultes.

— Encore mieux.

Devant mon immeuble, Lucas s'est arrêté.

— Tu raconterais cette histoire dans mon mémoire ? ai-je demandé.

— Quel serait le rapport ?

— Transmission familiale de règles dangereuses.

— Je n'utilise pas les histoires de mes amis comme matériau sans leur consentement.

Il l'a dit simplement.

Le mot amis ne m'a pas surprise.

Il correspondait déjà à ce que nous faisions.

— Et avec mon consentement ?

— Elle ne répondrait toujours pas à ma question de recherche.

— Tu résistes à un excellent exemple.

— Je progresse.

Nous avons monté les escaliers.

Au quatrième étage, l'appartement était froid. J'ai allumé le radiateur enchanté avant de retirer mon manteau.

Lucas a posé l'armoise sur le plan de travail.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Tu travailles.

— Je peux aider.

— Tu ne sais pas préparer la solution.

— Je peux tenir quelque chose.

— Tu as accompli le niveau d'apprentissage de sept ans.

— Une progression pourrait être envisagée.

— Non.

Il a installé son ordinateur au bout de la table.

Je me suis lavé les mains et ai sorti le matériel.

La solution de déliaison demandait de l'eau filtrée, une pincée de sel de seuil, quatre feuilles fraîches et une trace de craie.

J'ai broyé l'armoise. Une odeur métallique a rempli la cuisine.

Lucas travaillait.

Il levait parfois les yeux, mais ne demandait rien.

J'ai ajouté le sel et l'eau. Le liquide s'est séparé en deux couches. Trois tours dans un sens et un dans l'autre les ont réunies.

La craie a rendu la préparation légèrement opaque.

— Terminé ? a demandé Lucas.

— Presque.

J'ai versé le liquide dans un flacon et imprimé une étiquette.

Appliquer une ligne fine sur le cadre intérieur.

Ne pas appliquer sur le miroir.

Déplacer le miroir avant vingt-quatre heures.

J'ai souligné la dernière phrase deux fois.

— Tu livres maintenant ?

— Oui.

Il était douze heures quarante-huit.

— Tu reviens après ? a-t-il demandé.

La réponse n'allait pas de soi.

Je pouvais lui demander de retourner à la bibliothèque. Je pouvais aussi le laisser travailler ici pendant mon absence.

Je voulais continuer la journée.

— Tu peux rester.

— Seul ?

— Oui.

Il a regardé les étagères.

— Quelles sont les règles ?

— Tu ne touches pas aux ingrédients, aux outils ni aux papiers.

— D'accord.

— Tu peux utiliser la bouilloire.

— Magique ?

— Non.

— La machine à café ?

— Je n'en ai pas.

— Choix raisonnable.

— Si la plume sort de sa boîte, ouvre la fenêtre.

Il a levé la tête vers l'étagère.

La boîte bleue a donné un petit coup.

— Pourquoi ?

— Elle suit parfois les courants d'air.

— Et si elle part ?

— Elle revient lorsqu'elle trouve trop de répétitions dehors.

Lucas a regardé la boîte.

— Quelle partie était une plaisanterie ?

— Ne la laisse pas sortir.

J'ai pris le flacon.

— Je reviens.

— Zuri ?

— Oui ?

— Pivoine est encore vivant ?

J'avais gardé cette information aussi.

— Oui.

— Tu l'as revu ?

— Une fois. Il a essayé de manger mon sac.

— Il t'avait reconnue ?

— Peut-être.

Je suis partie avant la question suivante.

Mme Rami habitait à dix minutes.

Son voisin avait finalement accepté de l'aider. Lorsque je suis arrivée, le miroir avait déjà été déplacé de trente centimètres.

J'ai appliqué la solution, vérifié la porte et expliqué une seconde fois que le cadre en fer ne devait pas revenir en face du charme.

J'ai facturé vingt-huit euros.

Mme Rami a demandé si l'urgence pouvait être retirée du prix puisque le problème était résolu avant quatorze heures.

J'ai répondu non.

Elle a payé.

Lorsque je suis revenue, Lucas se trouvait à la même place.

Sa bouteille d'eau était au sol. Son sac était fermé. Aucun papier n'avait changé de position.

La boîte bleue était calme.

Une tasse m'attendait près de mon ordinateur.

— Tu n'as rien touché.

— J'ai utilisé la bouilloire.

— C'est quoi ?

— Du thé noir. Le sachet était dans le placard des aliments et ne portait aucun symbole rouge.

J'ai goûté.

Il avait mis trop d'eau.

Le thé restait acceptable.

— Elle a payé ? a-t-il demandé.

— Oui.

— Combien ?

— Vingt-huit.

— Pour la préparation, la récolte, la livraison et le diagnostic.

— Oui.

— Matériaux ?

— Environ quatre euros.

Il s'est arrêté.

— Tu peux dire ce que tu penses.

— Tu connais déjà mon avis.

— Oui.

— Je n'ai pas besoin de le répéter à chaque intervention.

Cette décision me convenait davantage que je ne l'aurais admis la semaine précédente.

— Le prix était bas, ai-je dit.

— Oui.

— Le travail était simple.

— Pour toi.

— Tu t'arrêtes vraiment là ?

— Oui.

Il a repris son document.

Il avait appris à fournir un avis sans le transformer en campagne.

Je me suis assise.

— Tu as faim ?

— Un peu.

J'ai ouvert le réfrigérateur.

Il contenait deux œufs, un reste de riz, du fromage, de la mélisse, quatre flacons non alimentaires et un pot de moutarde presque vide.

— Je n'ai rien.

— Le supermarché vendait probablement de la nourriture.

— Nous étions derrière.

Un petit restaurant se trouvait au bout de la rue.

La commande était terminée. L'armoise était utilisée. Lucas n'avait plus de fonction logistique.

Je pouvais reprendre mes bougies pendant qu'il travaillait.

Je n'en avais pas envie.

— Il y a un endroit en bas.

— D'accord.

Il a fermé son ordinateur.

— Tu n'avais pas terminé ?

— Je reprendrai après.

— Tu reviens travailler ici ?

— C'était le programme.

Je n'avais formulé aucun programme.

Il existait maintenant.

Le restaurant occupait une ancienne boulangerie. Le menu proposait une soupe de lentilles, des tartes salées et un gâteau à l'orange.

Nous avons commandé deux soupes et une part de gâteau.

— Tu en veux combien ? a demandé Lucas.

— Un peu.

— Quelle proportion ?

— Je ne sais pas encore.

— Il faut le savoir pour décider si une part suffit.

— La part possède déjà une taille.

— Cela ne règle pas sa répartition.

— Nous avons des cuillères.

— Elles ne produisent pas automatiquement l'équité.

La serveuse attendait.

— Une part, ai-je dit.

Elle l'a ajoutée sans exiger de protocole.

Lucas a posé son téléphone face contre la table.

Il ne prenait toujours aucune note.

— Ton apprentissage était toujours familial ? a-t-il demandé.

- Non.
- Tu as travaillé avec d'autres personnes ensuite ?
- Oui. Parfois comme apprentie. D'autres fois, j'aidais en échange d'une formation.
- Tu faisais quoi ?
- Nettoyage, rangement, préparation de matériel, livraisons.
- Les tâches que personne ne veut faire.
- Elles montrent aussi comment le travail fonctionne.
- Tu avais quel âge ?
- Entre quinze et vingt ans.
- Tu allais encore à l'école ?
- Oui. Ensuite, j'ai commencé des études.
- Dans quoi ?
- Gestion culturelle.

Lucas a reposé sa cuillère.

- Il y avait le mot gestion.
- Culturelle.
- Il y avait tout de même le mot.
- Il n'a pas produit d'effet durable.
- Tu as terminé ?
- Non.

— Pourquoi ?

La réponse n'était pas intime.

Elle n'avait seulement aucun rapport avec l'armoise.

— Je n'aimais pas assez. J'ai tenu deux ans. Je travaillais en parallèle, j'aidais ma grand-mère et je prenais des commandes. J'ai commencé à manquer certains cours. Puis je n'y suis plus retournée.

- Tu regrettes ?
- Parfois.
- Les études ?
- La possibilité d'avoir terminé quelque chose.

Lucas n'a pas répondu que je terminais des commandes, des marchés ou des réparations. Cela aurait été vrai et insuffisant.

- Tu pourrais reprendre un jour.
- Peut-être.
- Tu en as envie maintenant ?
- Non.
- D'accord.

La conversation aurait pu s'arrêter.

Je l'ai continuée.

- Ma mère était soulagée.
- Que tu arrêtes ?
- Que j'arrête de prétendre que j'allais continuer.
- Et ton père ?
- Il a demandé si je pouvais récupérer une partie des frais d'inscription.
- Tu as pu ?
- Non.
- Réaction cohérente.
- Il est très cohérent face aux remboursements.

Je lui ai parlé de ma mère, qui réparait les charmes de cuisine mais refusait de toucher une pierre active. De ma tante, capable de distinguer vingt types de quartz et de rater systématiquement le riz. De mon grand-père, qui affirmait que toute plante possédait un nom officiel, un nom local et celui qu'elle utilisait pour elle-même.

- Comment connaissait-il le troisième ?

- Il l'inventait.
- Il disait qu'il l'inventait ?
- Non.
- La famille le croyait ?
- Nous savions.
- C'est différent.

Je lui ai raconté les enveloppes de ma grand-mère et sa règle selon laquelle un brouillon ne devait pas être jeté lorsque son verso n'avait encore rien fait.

Je lui ai parlé de mon cousin, qui avait nommé un second dragon Camélia avant que mon oncle interdise les fleurs parce qu'il confondait les dossiers vétérinaires.

- Il y avait un autre dragon ?
- Plus tard.
- Tu ne peux pas introduire un second dragon comme détail administratif.
- Il n'a rien fait d'intéressant.
- Il s'appelait Camélia.
- C'est la partie principale de son histoire.

Le gâteau est arrivé.

Lucas l'a coupé en deux avec le bord de sa cuillère.

Les parts étaient presque égales.

J'ai pris la plus grande.

- Tu avais dit un peu.
- J'ai réévalué après avoir vu le gâteau.
- C'est souvent l'ordre.

Il m'a laissé la part.

À son tour, Lucas m'a parlé de sa famille.

Sa mère travaillait dans l'administration d'un lycée et considérait que toute démarche pouvait être résolue en appelant le bon bureau. Son père enseignait la technologie au collège et refusait le cumul des +2, qu'il qualifiait de dérive non réglementaire.

- Il a lu la règle officielle ?
- Plusieurs fois.
- Tu as choisi ton sujet contre lui.
- À proximité de lui.
- Il accepte ton mémoire ?
- Il m'envoie les variantes utilisées par ses collègues.
- Et ta mère ?
- Elle demande si j'ai fini, puis s'excuse d'avoir demandé.
- Tu leur montres des pages ?
- Mon père vérifie les erreurs sur les cartes. Ma mère lit l'introduction de chaque

version.

- Toujours cinq pages.
- Environ.

Je connaissais déjà les faits.

Il ajoutait maintenant des personnes autour.

Il m'a raconté une partie organisée pendant un anniversaire. Son père avait apporté la notice imprimée pour mettre fin à un désaccord. Sa tante avait refusé de la lire en affirmant que le fabricant ne connaissait pas leurs règles.

- Elle a gagné ? ai-je demandé.
- La dispute ?
- La partie.
- Oui.
- Donc le résultat a légitimé sa règle.
- Ne commence pas. J'ai déjà dix pages sur ce problème.
- Tu avais l'air heureux de les écrire.

— J'étais heureux d'avoir enfin un exemple familial utilisable.

— Ils avaient consenti ?

— Après la partie.

— Avant tes notes ?

— Je n'en avais pas pris.

— Tu as mémorisé.

— Une partie. Puis je leur ai demandé.

Il respectait ses règles dans les endroits où personne ne le regardait.

Je le savais déjà.

J'aimais obtenir de nouvelles preuves.

Nous étions entrés dans le restaurant parce que mon réfrigérateur était vide.

La commande de Mme Rami était terminée depuis plus d'une heure.

Nous n'avions plus besoin d'être ensemble pour accomplir quoi que ce soit.

Cette pensée ne m'a pas donné envie de partir.

— Quand as-tu décidé de me raconter le dragon ? a demandé Lucas.

— Aujourd'hui.

— Tu y avais pensé avant.

— Pourquoi ?

— Tu connaissais déjà l'ordre des détails. Tu as dit « il m'a gobée » avant d'expliquer le contexte.

— C'était le fait principal.

— C'était aussi la formulation la plus efficace.

Il avait raison.

Je n'avais pas construit l'histoire pendant la cueillette.

Je l'avais déjà organisée mentalement.

J'avais gardé la phrase les plantes ne gobent personne pendant une ancienne conversation qui avait pris une autre direction. J'avais pensé à sa réaction en voyant la boîte de la plume bouger.

J'avais également gardé l'histoire de Camélia.

Et celle de ma tante qui ratait le riz.

Et celle des enveloppes de ma grand-mère.

Ces anecdotes n'étaient ni secrètes ni particulièrement importantes. Naya les connaissait. Ma famille les répétait.

Je les avais seulement réservées.

— J'attendais une bonne occasion.

— La cueillette derrière le supermarché.

— Elle était adaptée.

— Parce qu'elle concernait les plantes.

— Et les dragons par contraste.

— Méthode solide.

— Ne l'analyse pas davantage.

— D'accord.

Il a bu le fond de son eau.

— Tu en as d'autres ?

— D'autres quoi ?

— Des histoires que tu gardes pour une bonne occasion.

La réponse était oui.

Je n'ai pas donné de liste.

— Probablement.

— Je respecterai leur calendrier.

— Tu poseras des questions jusqu'à les provoquer.

— C'est également possible.

Nous sommes retournés à l'appartement.

Lucas a repris sa section sur les sanctions. J'ai préparé les étiquettes des bougies pour le marché.

À dix-sept heures, il a relu une phrase trois fois, puis l'a supprimée.

— Qu'est-ce qu'elle disait ?

— Rien d'important.

— Donc quelque chose d'important présenté comme une plaisanterie.

— Tu progresses dangereusement.

— Tu peux la remettre.

— Non. Le paragraphe fonctionne mieux.

J'ai écrit Pluie sur pierre sur une étiquette.

Puis Poire avec des projets sur une autre.

Je la lui ai montrée.

— Tu as gardé le nom.

— Provisoirement.

— Il est bon.

— Je sais.

— Tu utilises souvent cette réponse.

— Lorsqu'elle est exacte.

Le radiateur s'est arrêté avant de surchauffer.

La petite boîte bleue a donné un coup sur l'étagère.

Dehors, le vent passait contre les fenêtres mal isolées.

Nous sommes restés jusqu'à la tombée de la nuit.

La plante avait été trouvée.

La porte de Mme Rami fonctionnait.

La raison pratique de la journée était épuisée depuis longtemps.

Lucas n'est parti qu'après avoir terminé sa section.

Je n'ai préparé aucune excuse pour le retenir.

Je n'en avais pas besoin.

Chapitre 10

Droit coutumier appliqué

J'ai invité Zuri à une soirée jeux parce que Sami m'avait demandé de venir avec quelqu'un.

Cette formulation donnait à la décision une apparence mécanique.

Sami organisait une soirée. Il m'autorisait à ajouter une personne. Zuri connaissait l'existence du Uno, des règles informelles et de plusieurs boissons chaudes défectueuses. Le lien était suffisant.

J'avais néanmoins attendu deux jours avant de lui proposer.

Le jeudi, à la bibliothèque, j'avais préparé la phrase pendant qu'elle corrigeait les étiquettes de ses bougies.

Sami organise une soirée jeux samedi. Tu peux venir.

Le verbe pouvoir donnait l'impression que je lui annonçais une disposition réglementaire.

J'avais essayé :

Ça te dirait de venir à une soirée jeux samedi ?

Plus naturel.

Peut-être trop naturel.

J'avais effacé la phrase avant de l'envoyer.

Zuri avait levé les yeux.

— Tu réécris un message.

— Non.

— Tu viens de taper, effacer et recommencer trois fois.

— Je corrigeais.

— Un message.

— Oui.

— À qui ?

— Cela dépend de la version finale.

Elle avait attendu.

La méthode ne pouvait pas être prolongée indéfiniment devant sa destinataire.

— Sami organise une soirée jeux samedi, avais-je dit.

— D'accord.

— Tu peux venir.

Elle avait repris son étiquette.

— C'est une information ou une invitation ?

— Une invitation.

— Alors oui.

— Oui, tu comprends que c'est une invitation ?

— Oui, je viens.

J'avais regardé mon téléphone.

Le message n'était plus nécessaire.

— Il y aura qui ? avait-elle demandé.

— Sami, sa colocataire Clara, sa sœur, un collègue et la fille de celui-ci.

— Quel collègue ?

— Du théâtre. Sami est régisseur lumière.

— Donc il contrôle les éclairages.

— Oui.

— Magiquement ?

— Non.

— Il sait que je suis sorcière ?

— Il sait que tu t'appelles Zuri et que tu portes un chapeau.

— Ce n'était pas ma question.

— Je n'ai pas encore expliqué la magie.
— Cela devient rarement nécessaire avant que quelque chose morde.
La petite boîte bleue avait frappé contre le fond de son sac.
— Tu ne l'apportes pas.
— Je n'avais pas prévu.
— Bien.
— Je peux apporter une bougie.
— Ordinaire ?
— Oui.
Elle avait dessiné une ligne sous le nom Poire avec des projets.
— Sami joue au Uno avec les règles officielles ?
J'avais pensé aux soirées précédentes.
— Il croit que oui.
Zuri avait souri.
La soirée était donc devenue inévitable.

Sami habitait au troisième étage d'un immeuble près du théâtre municipal. Il partageait l'appartement avec Clara depuis presque quatre ans, selon un arrangement qu'ils présentaient toujours comme provisoire.

Lorsque Zuri et moi sommes arrivés, il se trouvait dans le couloir avec un rouleau de ruban adhésif noir entre les dents.

Une guirlande lumineuse pendait du plafond.

— Ne touche pas, a-t-il dit.

Le ruban a transformé la phrase en série de consonnes.

Zuri a levé les yeux.

— Elle tombe ?

Sami a retiré le rouleau de sa bouche.

— Non.

Une extrémité de la guirlande s'est décrochée.

Zuri l'a attrapée avant qu'elle ne touche son chapeau.

— Elle tombe.

— Elle s'ajuste.

— Vers le sol.

Sami a récupéré la guirlande.

— Tu es Zuri.

— Oui.

— Sami.

— Je sais.

— Lucas a parlé de moi ?

— Il a dit que tu contrôlais les éclairages.

— C'est une description réductrice, mais favorable.

Il m'a regardé.

— Tu ne m'avais pas dit pour le vrai chapeau.

— Qu'est-ce qu'un faux chapeau ? a demandé Zuri.

— Un accessoire porté une fois pour produire un effet.

— Celui-ci produit plusieurs effets.

Sami a examiné la pointe.

— Il passe les portes ?

— La plupart.

Ils se sont serré la main.

Sami travaillait depuis six ans dans un théâtre. Un chapeau pointu ne dépassait pas ses critères d'étrangeté professionnelle.

— Entre, a-t-il dit. Clara est dans la cuisine. Mehdi apporte le pain. Anaïs sera en retard parce qu'elle considère les horaires comme des textes ouverts.

Le Uno se trouvait au sommet de la pile de jeux posée sur la table basse.

— Tu as mis le terrain de Lucas en premier, a dit Zuri.

— Il devient nerveux si on commence sans définir les usages locaux.

— Ce n'est jamais arrivé.

— Tu as demandé un jour si le cumul des +2 était une norme descriptive ou une revendication idéologique.

— La discussion avait déjà duré vingt minutes.

— Elle a duré vingt minutes parce que tu as posé la question.

Une femme est sortie de la cuisine avec un saladier. Clara avait les cheveux attachés par un crayon et portait un tablier couvert de petites tomates.

— Zuri, a-t-elle dit. Enfin.

— Enfin ?

— Lucas parle de toi depuis plusieurs semaines.

Je me suis tourné vers Sami.

— Quoi ?

— Ce n'est pas moi.

— Je vérifiais ton implication.

Clara a posé le saladier.

— Il a raconté le bocal, les pierres, la machine à café et une plante magique derrière un supermarché.

— Il a raconté le dragon ? a demandé Zuri.

— Quel dragon ? a dit Sami.

J'ai fermé les yeux.

Zuri m'a regardé.

— Tu ne l'as pas raconté.

— L'histoire ne m'appartient pas.

— Bien.

— Quel dragon ? a répété Sami.

— Rien.

— Les personnes qui disent rien après le mot dragon utilisent mal le mot rien.

Clara a remarqué le sac de Zuri.

— Tu as apporté quelque chose ?

Zuri en a sorti un pot ambré fermé par un couvercle noir.

— Une bougie.

— Quel parfum ?

— Poire avec des projets.

Clara a pris le pot.

— C'est vraiment son nom ?

— Il est en phase de test.

— Je l'achèterais uniquement pour l'étiquette.

Zuri a regardé dans ma direction.

— Voilà.

— Une personne ne constitue pas un marché.

— Clara organise des événements de quartier, a dit Sami. Elle constitue au moins un échantillon professionnel.

Clara a retiré le couvercle et senti la bougie.

— On prépare un marché de créateurs au centre social en juin. Je ne sais pas s'il reste des places.

Zuri s'est tournée vers elle.

— Tables fournies ?

— Oui.

- Emplacement intérieur ?
- Dans la cour couverte.
- Combien le stand ?
- Cinquante euros, je crois. Tu as des photos de tes produits ?

Zuri avait déjà sorti son téléphone.

En moins d'une minute, elles sont parties vers la cuisine pour examiner des pots, des mèches et plusieurs essais de présentoir.

Je suis resté dans le salon avec Sami.

- Elles se connaissent depuis quarante secondes.
- Clara connaît tout le monde depuis quarante secondes.

Il a remplacé la guirlande autour d'une tringle.

- Tu as vraiment raconté le supermarché ?

— L'emplacement était intéressant.

— Et le bocal ?

— Il est très beau et trop cher.

— Tu en parles encore.

— Il reste trop cher.

Sami a fixé la guirlande avec le ruban.

— Elle te plaît.

— Qui ?

Il a suspendu son geste.

— Le bocal.

— Ah.

— Tu as répondu trop vite.

— Ta phrase était ambiguë.

— Bien sûr.

Il a arraché le ruban avec les dents.

— Ne fais pas ton numéro ce soir.

— Quel numéro ?

— Celui où tu présentes ton mémoire comme une erreur collective et chaque chose qui compte pour toi comme une coïncidence.

— Je ne fais pas ça.

— Tu m'as appelé mardi pour m'expliquer pendant dix-sept minutes pourquoi une dispute sur les +4 validait ta deuxième partie. Ensuite, tu as conclu que ton travail consistait surtout à prendre des jeux trop au sérieux.

— Les deux informations peuvent coexister.

— Pas dans le sens où tu les utilises.

Je n'ai pas répondu.

Sami connaissait ce mécanisme avant que Mme Delmas lui donne un vocabulaire universitaire.

Au lycée, j'avais présenté chaque bon devoir comme le résultat d'une indulgence du professeur. Lorsque j'avais été accepté en master, j'avais expliqué que la sélection devait être moins sévère cette année-là.

Il n'avait jamais accepté ces formulations.

— Je vais seulement jouer, ai-je dit.

— Tu vas prendre des notes.

— Peut-être.

— Demande avant.

— Je demande toujours.

— Je sais. C'est pour ça que je t'ai invité à apporter ton carnet.

Il dépassait de la poche extérieure de mon sac.

— Tu l'as vu.

— Cela ne retire rien à la qualité de mon conseil.

Clara et Zuri sont revenues.

Clara tenait encore le téléphone.

— Celle-ci, tu dois la mettre en premier, a-t-elle dit.

— Le pot violet coûte trop cher pour devenir le modèle principal.

— Il attire l'œil.

— Voilà, a dit Zuri en me regardant.

— Le fait qu'une photographie attire l'œil ne valide pas l'achat du grand bocal.

— Quel grand bocal ? a demandé Sami.

— Ne lance pas le sujet, a dit Zuri.

La porte s'est ouverte avant qu'il puisse désobéir.

Mehdi est arrivé avec du pain et sa fille Lila, qui avait décidé de participer après avoir appris qu'une sorcière serait présente.

— Tu es vraiment une sorcière ? a-t-elle demandé avant de retirer son manteau.

— Oui.

— Tu peux transformer quelqu'un en crapaud ?

— Je n'ai jamais essayé.

— Pourquoi ?

— Les crapauds n'ont rien demandé.

Lila a réfléchi.

— Tu as un balai magique ?

— L'un des miens est très efficace dans les coins.

— Donc oui.

— Cela dépend de tes exigences.

Elle a regardé Lucas.

— Et toi, tu es quoi ?

La question m'a demandé davantage de temps que prévu.

— Étudiant.

— C'est pas magique.

— Non.

— Tu aides la sorcière ?

— Parfois.

— À faire quoi ?

— Porter des bocaux, principalement.

Zuri a retiré son manteau.

— Il lit aussi des feuilles qu'on ne lui donne pas.

— Une fois, ai-je précisé.

— Tu es son assistant ? a demandé Lila.

— Non.

— Son apprenti ?

— Non.

— Son compagnon ?

— Non.

— Ami, ai-je dit.

Lila a regardé Zuri.

— Il est utile ?

— Par moments.

La réponse lui a convenu.

Anaïs, la sœur de Sami, est arrivée vingt minutes plus tard avec une tarte, un parapluie cassé et aucune excuse.

— Je savais que vous n'auriez pas commencé, a-t-elle dit.

— Parce que nous t'attendions, a répondu Sami.

— Donc j'avais raison.

La discussion sur son retard a duré plus longtemps que celle sur le chapeau de Zuri.

Cela témoignait des priorités réelles du groupe.

Nous avons mangé avant de jouer.

Je connaissais suffisamment l'appartement pour prendre les assiettes dans le placard du haut et les couverts dans le tiroir près du four.

Sami m'a tendu un saladier sans me demander où je comptais le poser.

Clara m'a empêché de déplacer les verres.

— Ils sont bien ici.

— Ils bloquent le pain.

— Le pain peut bouger.

— Les verres contiennent du liquide.

— Pas encore.

— Justement. C'est le moment le plus simple pour les déplacer.

— Lucas, laisse les verres.

Je les ai laissés.

Zuri se tenait près du plan de travail avec la bougie ouverte devant elle. Clara lui montrait des photographies du marché précédent. Elles comparaient la profondeur des tables, la lumière de la cour et la possibilité de fixer un panneau derrière le stand.

Zuri répondait sans me regarder.

Elle n'avait pas besoin que je fournisse un contexte, traduise ses phrases ou maintienne la conversation.

Clara s'intéressait à son travail. Zuri s'intéressait au marché.

Elles auraient pu continuer sans ma présence.

Cette constatation a produit un soulagement difficile à expliquer.

Zuri n'était pas mon invitée au sens d'un objet social dont je restais responsable. Elle était une personne assise à la table, avec le numéro de Clara dans son téléphone et un avis déjà ferme sur le nombre de bougies à préparer pour juin.

Pendant le repas, Sami a raconté comment un comédien avait détruit une lampe ancienne en affirmant qu'elle s'était cassée à cause d'une émotion trop intense.

— Elle était fixée comment ? a demandé Zuri.

— Sur un pied.

— Stable ?

— Théoriquement.

— Donc non.

— Le pied était stable avant que quelqu'un monte sur une table et essaie de le déplacer avec son pied.

— L'émotion était-elle nécessaire ?

— Non. Elle était seulement très présente.

Anaïs a coupé une part de tarte.

— Lucas a déjà essayé de déplacer une table avec son pied.

— Une chaise, ai-je corrigé.

— Pendant l'anniversaire de maman.

— J'avais les mains prises.

— Par deux assiettes vides.

— Elles ne l'étaient pas lorsque je les ai prises.

Zuri m'a regardé.

— Tu possèdes donc des méthodes non homologuées.

— J'ai appris de cette erreur.

— Il a renversé le verre de notre grand-mère, a ajouté Anaïs.

— Aucun liquide n'a atteint ses vêtements.

— Parce que Sami l'a rattrapé.

Sami a levé sa fourchette.

— Mon rôle dans cette famille est sous-évalué.

— Tu n'es pas de la famille, a dit Anaïs.

— Voilà.

Zuri souriait.

Je connaissais ce sourire. Il apparaissait lorsqu'une information contredisait une version trop organisée de quelqu'un.

— Tu ne m'avais pas parlé de la chaise, a-t-elle dit.

— L'incident n'était pas pertinent.

— Il le devient.

— Pour quoi ?

— Je ne sais pas encore.

La conversation a continué entre le théâtre, les bougies et le marché de juin.

Lila a demandé si Poire avec des projets pouvait servir à réussir ses devoirs.

— Non, a répondu Zuri.

— À quoi elle sert ?

— À sentir la poire.

— Et les projets ?

— Ils appartiennent à la poire.

— Elle fait quoi comme projet ?

Zuri a réfléchi.

— Elle examine plusieurs options.

— Elle pourrait devenir une tarte.

— Lucas a déjà proposé cette hypothèse.

— Donc j'ai raison.

— Deux personnes peuvent produire la même mauvaise idée.

— Elle serait bonne, la tarte ?

— Probablement.

Lila a semblé satisfaite par ce résultat.

Après le repas, Sami a apporté le Uno.

— Règles officielles, a-t-il annoncé.

Zuri a regardé dans ma direction.

— Il croit vraiment que oui.

— Je t'avais prévenue.

Sami a distribué les cartes.

— Pas de cumul des +2 ni des +4. On peut finir avec une carte spéciale. Il faut annoncer Uno avant de poser l'avant-dernière carte.

— Avant ou pendant ? ai-je demandé.

— Avant qu'elle touche la pile.

— Chez moi, on cumule les +2, a dit Anaïs.

— Pas ici.

— On l'a fait le mois dernier.

— Je vous ai laissé faire pour ne pas arrêter la partie.

— Donc la pratique existe.

Je n'avais pas encore sorti mon carnet.

Je ressentais néanmoins sa présence avec précision.

— Les +4 peuvent être contestés ? a demandé Zuri.

— Non, a répondu Sami.

— C'est prévu par la règle officielle, ai-je dit.

— Personne ne le fait.

— Tu viens d'annoncer les règles officielles.

— Je voulais dire les règles normales.

Le silence qui a suivi n'a duré qu'une seconde.

Pour moi, il a contenu l'ensemble de mon deuxième chapitre.

— Quelle différence ? a demandé Zuri.

Sami a posé le reste des cartes au centre.

- Officielle, c'est ce qui est écrit. Normale, c'est ce que tout le monde connaît.
- Je ne connais pas les tiennes.
- Maintenant, si.
- Donc elles deviennent normales après une annonce ?
- Elles étaient déjà normales avant que tu arrives.
- Pour qui ?
- Pour les gens qui jouent ici.
- Je joue ici.
- Pour les gens qui jouaient ici avant ce soir.
- C'est une condition d'ancienneté.
- Ce n'est pas un tribunal.
- Tu parles comme quelqu'un qui possède le jeu et l'appartement.
- Sami s'est tourné vers moi.
- Elle fait exprès.
- Oui.
- Tu lui as appris ça ?
- Non.
- Il classe seulement les disputes après, a dit Zuri.
- Clara a pris les cartes restantes.
- On peut choisir les règles maintenant au lieu de découvrir pendant la partie que nous ne sommes pas d'accord.
- Nous sommes déjà d'accord, a dit Sami.
- Nous venons de formuler quatre versions, ai-je répondu.
- Lila a levé la main.
- Chez mamie, si tu oublies Uno, tu prends quatre cartes.
- Cinq versions.
- Sami a pointé un doigt vers moi.
- Ne commence pas.
- Je n'ai rien commencé. La variation existe.
- Nous avons voté.
- Le cumul des +2 a été autorisé.
- Celui des +4 interdit.
- La contestation des +4 autorisée.
- Une personne oubliant d'annoncer Uno piocherait deux cartes, à condition qu'un autre joueur remarque l'oubli avant le tour suivant.
- Sami avait perdu le vote sur les +2 malgré son statut de propriétaire des cartes et du logement.
- C'est absurde, a-t-il dit.
- Pourquoi ? a demandé Zuri.
- Ce sont mes cartes.
- Tu confirmes donc l'argument de propriété.
- Lucas, range ton visage.
- Je n'ai rien dit.
- Ton visage prépare déjà une sous-partie.
- La partie a commencé.
- Je ne vais pas décrire chaque carte.
- Même dans le cadre d'un mémoire sur le Uno, certaines limites narratives restent nécessaires.
- Au troisième tour, Sami a posé un +2.
- Anaïs a ajouté le sien.
- Mehdi a fait de même.
- Zuri a posé un quatrième +2.
- Lila a ajouté le dernier.

Clara devait piocher dix cartes.

Elle a regardé Sami.

— Tu avais raison.

Il s'est redressé.

— Merci.

— Cette règle est antisociale.

— Voilà.

— Elle reste la règle choisie, a dit Zuri.

— On peut la modifier, a répondu Sami.

— Pendant la partie ?

— Nous avons maintenant une preuve.

— Une preuve qu'elle produit une conséquence défavorable pour Clara.

— Elle serait défavorable pour n'importe qui.

— Tu l'as acceptée tant que cette personne restait hypothétique.

J'ai sorti mon carnet.

— Non, a dit Sami.

— Je note seulement la règle et sa renégociation.

— Tu m'avais invité à jouer.

— Les deux activités sont compatibles.

— Tu as demandé notre accord ? a dit Clara.

J'ai posé mon stylo.

— Pas encore.

La partie s'est arrêtée.

— Je peux noter les règles et certaines formulations pour mon mémoire, ai-je dit. Pas les conversations personnelles. Le groupe sera anonymisé et je vous enverrai le passage avant de l'utiliser.

— Avec nos noms ? a demandé Mehdi.

— Non.

— Tu enregistres ?

— Non.

— Je veux lire ce que tu écris sur moi, a dit Anaïs.

— D'accord.

— Tu vas mentionner le théâtre ? a demandé Sami.

— Pas si tu ne veux pas.

— Ni la guirlande.

— Elle n'a aucun intérêt analytique.

Une extrémité s'est décrochée derrière lui.

— Elle tombe, a dit Zuri.

— Elle s'ajuste.

Clara et Mehdi ont accepté.

Anaïs aussi, sous réserve de relire le passage.

Mehdi a donné son accord concernant les interventions de Lila, puis je lui ai demandé directement si cela lui convenait.

— Tu vas écrire que j'avais la meilleure règle ? a-t-elle demandé.

— Je peux écrire qu'elle produisait la sanction la plus élevée.

— D'accord.

Sami a croisé les bras.

— Je refuse si tu me décris comme le propriétaire autoritaire du jeu.

— Je n'aurais pas utilisé cette formulation.

— Tu y as pensé.

— Elle manque de neutralité.

— Donc oui.

— Tu peux simplement refuser.

Il a regardé les dix cartes de Clara.

— Tu peux noter.

J'ai repris mon stylo.

Le consentement avait demandé moins de temps que la définition des règles.

Cela ne l'avait pas rendu moins nécessaire.

Nous avons maintenu le cumul des +2 jusqu'à la fin de la partie.

Clara a gagné malgré ses dix cartes.

Sami a déclaré que cela prouvait l'absence d'effet réel de la règle.

Clara a répondu que cela prouvait seulement sa supériorité.

J'ai noté les deux formulations.

Je n'ai pas pris sept pages.

J'en ai rempli quatre.

Cela restait beaucoup pour une partie de Uno.

Après, nous avons joué à Skull.

Je n'ai pas sorti le carnet.

Mon mémoire portait encore officiellement sur le Uno.

Cette limite devenait parfois artificielle. Elle continuait à exister.

À vingt-trois heures, Lila s'est endormie dans un fauteuil.

Clara et Zuri avaient quitté la partie pour regarder un message concernant le marché de juin.

— Il reste quatre places, a dit Clara.

— Tables fournies ?

— Oui.

— Électricité ?

— Pas garantie.

— Quel public ?

— Surtout les familles du quartier et les habitués du centre.

Zuri notait les informations sur son téléphone.

Le lien existait désormais sans passer par moi.

Sami a suivi mon regard.

— Arrête.

— Quoi ?

— Tu analyses.

— Je regarde.

— Tu as cette tête quand tu transformes une situation en structure.

— Quelle tête ?

— Celle où tu oublies de cligner des yeux.

J'ai cligné des yeux.

— Voilà.

Les autres sont partis peu après minuit.

Mehdi a porté Lila jusqu'à la porte. Elle s'est réveillée suffisamment pour dire au revoir à Zuri et lui demander de ne transformer personne en crapaud avant leur prochaine rencontre.

— Cela ne figurait pas dans mes projets immédiats, a répondu Zuri.

Anaïs a récupéré son parapluie cassé.

— Pourquoi tu le gardes ? a demandé Sami.

— Il peut être réparé.

— Tu dis ça depuis février.

— Il n'a pas plu suffisamment pour rendre la réparation urgente.

— Il pleut maintenant.

Anaïs a ouvert le parapluie dans le couloir.

Deux branches métalliques ont traversé le tissu.

— Il fonctionne partiellement, a-t-elle conclu.

Elle est partie.

Clara a montré à Zuri le laurier de son balcon avant d'aller se coucher. Ses feuilles portaient des taches brunes.

— Trop d'eau, a dit Zuri.

— Je l'arrose seulement deux fois par semaine.

— Le pot ne draine pas.

— Je peux ajouter des cailloux au fond ?

— Non. Il faut le repoter.

Elles ont échangé plusieurs photographies et convenu d'un mélange de terre.

Aucune magie n'était nécessaire.

Cela n'a pas réduit leur intérêt.

Lorsque Clara est partie, il ne restait plus que Sami, Zuri et moi dans le salon.

La table était couverte de cartes, de verres et de miettes. La guirlande tenait toujours, bien qu'une extrémité soit descendue de plusieurs centimètres.

Sami a commencé à empiler les assiettes.

J'ai rassemblé les cartes.

Zuri a ramassé les verres vides.

— Tu peux les laisser, a dit Sami.

— Ils sont sur mon chemin.

— Ton chemin mène où ?

— Je ne sais pas encore.

— Alors il peut changer.

Elle a tout de même apporté les verres à la cuisine.

Sami a ouvert un placard.

— Les bouteilles vides vont dans le sac sous l'évier.

— Je sais, ai-je dit.

— Je parlais à Zuri.

— Elle ne pouvait pas savoir.

— D'où l'information.

Zuri est revenue.

— Lucas connaît ton système de tri.

— Il a vécu ici trois mois.

Elle s'est tournée vers moi.

— Tu as vécu ici ?

— Entre deux appartements.

— Il avait vingt ans et une valise contenant principalement des livres, a dit Sami.

— Il y avait des vêtements.

— Deux pantalons.

— Trois.

— L'un était dans la machine.

— Cela reste un vêtement possédé.

Zuri s'est assise sur l'accoudoir.

— Combien de temps exactement ?

— Onze semaines, ai-je répondu.

— Trois mois, a dit Sami.

— Onze semaines ne font pas toujours trois mois.

— Elles en font suffisamment lorsqu'une personne laisse ses céréales dans le placard et corrige l'organisation des épices.

— Le cumin se trouvait avec la cannelle.

— Les deux commencent par C.

— Ce n'est pas une méthode de classement.

— C'en était une.

— Mauvaise.

Sami m'a tendu un paquet de cartes.

— Tu vois ? Il se sent chez lui uniquement lorsqu'il peut contester un placard.

— Je n'ai pas contesté le placard ce soir.

— Parce que Clara a menacé de jeter tes chaussures par la fenêtre la dernière fois.

— Elle n'aurait pas fait ça.

— Elles étaient déjà sur le balcon.

Zuri me regardait avec une attention différente.

Pas inquiète.

Elle ajoutait des informations à une image existante.

— Vous avez un transport ? a demandé Sami.

— Un bus dans vingt-cinq minutes, a dit Zuri.

— Le dernier ?

— Non.

Sami a regardé mon carnet.

— Combien de pages ?

— Quatre.

— Pour une soirée jeux.

— La discussion était particulièrement riche.

— Tu vois ? a-t-il dit à Zuri. Il va maintenant expliquer que son mémoire reste ridicule.

— Je n'allais pas le faire.

— Tu vas le faire dans moins de deux minutes.

— Je peux contrôler mes formulations.

— Ce n'est pas le problème.

Il a commencé à ramasser les bouteilles.

— Son mémoire est bon.

— Tu ne l'as pas lu.

— Parce que tu refuses de me l'envoyer.

— Il est en cours.

— Il est toujours en cours au moment précis où quelqu'un pourrait le lire.

— J'en ai lu une partie, a dit Zuri.

Je me suis tourné vers elle.

— Cela ne te qualifie pas pour valider l'ensemble.

— Je n'ai pas validé l'ensemble.

— Elle a dit quoi ? a demandé Sami.

— Que je travaillais vraiment.

— Exactement le compliment dont il a besoin.

— Ce n'était pas un compliment, a dit Zuri.

— Encore mieux.

Sami m'a donné une tape sur l'épaule.

— Je vais me coucher. Fermez la porte en partant.

— Tu nous laisses seuls dans ton salon ?

— Vous avez vingt-quatre et vingt-huit ans.

— Quel rapport ?

— J'essaie régulièrement de croire en votre autonomie.

Il a souhaité bonne nuit à Zuri et a disparu dans le couloir.

J'ai rangé les dernières cartes.

Zuri s'est assise dans un coin du canapé. Elle avait retiré son chapeau et le tenait sur ses genoux.

Sans lui, son visage paraissait légèrement différent.

Pas plus simple.

Seulement moins haut dans la pièce.

— Tu as vécu ici, a-t-elle dit.

— Temporairement.

- Onze semaines.
- Oui.
- Tu ne l'avais jamais mentionné.
- La situation ne s'était pas présentée.
- Tu m'as raconté le déplacement du département des sciences sociales dans trois bâtiments différents.
- Cela expliquait le couloir B.
- Tu hiérarchises mal les informations personnelles.
- Mon ancien logement n'a pas d'effet sur notre accès actuel à l'université.
- Voilà exactement ce que je dis.
- Elle a posé son chapeau sur la table.
- Tu as beaucoup pris de notes.
- Quatre pages.
- Tu as noté la distinction entre règle officielle et règle normale avant même la première carte.
- C'était une formulation utile.
- Tu as noté le vote sur le cumul.
- L'autorité de Sami n'a pas suffi à imposer sa règle.
- Et sa tentative de modification après les dix cartes.
- C'était un exemple particulièrement clair de renégociation après une conséquence concrète.
- Tu étais content.
- Intéressé.
- Tu étais content d'être intéressé.
- La formulation a résisté à ma première objection.
- Le contexte était très adapté.
- Évidemment.
- Le groupe possède un historique commun. Mon arrivée rendait les conventions plus visibles.
- Ton arrivée ?
- La tienne.
- J'avais donc une fonction méthodologique.
- Tu avais également une fonction ludique.
- J'ai perdu.
- La participation ne dépend pas de la victoire.
- Bonne règle.
- Elle a repris mon carnet.
- Tu vas utiliser la soirée ?
- Probablement.
- Pourquoi probablement ?
- Je dois vérifier ce qu'elle apporte aux autres données.
- Elle apporte quelque chose ?
- Oui.
- Quoi ?
- J'ai ouvert le carnet.
- La première page contenait la phrase de Sami :
- Officielle, c'est ce qui est écrit. Normale, c'est ce que tout le monde connaît.
- Zuri s'est rapprochée.
- Elle est bonne.
- Elle distingue l'existence documentaire d'une règle et sa légitimité pratique. Pour Sami, la règle officielle n'est pas fausse. Elle est seulement moins pertinente que celle du groupe.
- Jusqu'à ce qu'elle soutienne son avis.

— Oui. Il invoque la règle officielle pour interdire la contestation des +4, puis la rejette pour défendre sa version du cumul.

— Tu vas écrire ça.

— Si tout le monde confirme son accord après lecture.

— Et tu vas encore dire que ton mémoire concerne seulement des cartes colorées.

— Il concerne aussi des cartes colorées.

— Le bocal est aussi un récipient.

— C'est différent.

— Pourquoi ?

— Sa beauté ne change pas son prix.

— Ton sujet reste le Uno. Cela ne change pas ce que tu y observes.

— Tu compares encore mon mémoire au bocal.

— Les deux résistent à ta manière de réduire leur valeur au contenant.

La phrase était préparée.

Pas depuis longtemps.

Assez pour qu'elle sache où elle allait.

— Tu as gardé ça pour après la soirée.

— Je n'allais pas te corriger devant tes amis.

— Sami l'a fait.

— Il te connaît depuis le lycée.

— Tu peux aussi me contredire devant les autres.

— Je le fais sur les règles.

— Pas sur le mémoire.

— Ce n'était pas nécessaire à la partie.

Elle a repris le carnet.

— Tu écris plus petit quand tu es pressé.

— Je ne voulais pas ralentir le jeu.

— Tu as utilisé trois couleurs.

— Mon stylo en possède quatre.

— Tu étais très sérieux.

— Oui.

Le mot est sorti sans protection.

Zuri a levé les yeux.

— Voilà.

— Ne transforme pas un adverbe en victoire.

— Ce n'est pas un adverbe.

— Encore pire.

Elle m'a rendu le carnet.

Je savais déjà où utiliser l'exemple. La distinction de Sami pouvait clarifier plusieurs pages trop abstraites. La renégociation du cumul complétait exactement une section sur la manière dont une règle devenait discutable lorsqu'elle cessait de nuire à une personne hypothétique.

— Mme Delmas va aimer.

— Tu vois.

— Cela ne signifie pas que tout le mémoire devient important.

— Je n'ai pas besoin que tu annonces son importance générale ce soir.

— Qu'est-ce que tu attends ?

— Rien.

— Tu viens de construire une conversation dans cette direction.

— Je remarque seulement que tu as rempli quatre pages pendant une activité que tu présentes régulièrement comme une plaisanterie.

— C'est une contradiction.

— Oui.

— Tu veux que je la résolve.

— Non.

Elle s'est enfoncée dans le canapé.

— Tu peux la garder. Elles sont parfois utiles.

Nous sommes restés silencieux.

La soirée avait laissé trop de chaleur dans la pièce. La soupe, les personnes et la guirlande produisaient encore l'impression que le salon était occupé.

Zuri a regardé l'heure.

— Dix minutes.

— Pour ton bus ?

— Oui.

Elle n'a pas remis son chapeau.

Elle a fermé les yeux.

— Tu dors ?

— Non.

— Tes yeux sont fermés.

— Ils se reposent.

— C'est une étape proche.

— Je te préviendrai si la catégorie change.

Le canapé était conçu de manière à faire glisser les personnes vers son centre. Sami avait essayé de corriger le problème avec des coussins.

Il avait seulement rendu le trajet plus confortable.

Zuri a glissé de quelques centimètres dans ma direction.

Je me suis déplacé pour lui laisser davantage de place.

Le mouvement a augmenté la pente.

Son épaule a touché la mienne.

— Le canapé fait ça, ai-je dit.

— Je sais.

Elle n'a pas bougé.

Quelques minutes plus tard, sa tête reposait contre mon épaule.

Le geste n'avait pas été décidé. La fatigue, le canapé et la gravité avaient produit un arrangement stable.

Je suis resté immobile.

Pas parce que le contact signifiait quelque chose de précis.

Parce qu'elle avait les yeux fermés et que la réveiller n'aurait pas fait arriver son bus plus vite.

Une mèche de ses cheveux touchait le col de mon pull.

Sa respiration était lente sans être celle d'une personne complètement endormie.

J'ai baissé les yeux vers mon carnet.

La soirée n'avait rien d'une enquête préparée. Elle avait pourtant produit davantage de matériau que certaines rencontres organisées plusieurs semaines à l'avance.

Les conventions apparaissaient partout où des personnes faisaient quelque chose ensemble assez longtemps pour oublier qu'elles avaient choisi comment le faire.

La phrase pouvait servir.

— Tu prends encore des notes ? a demandé Zuri sans ouvrir les yeux.

— Non.

— Je t'entends réfléchir.

— Cela ne produit normalement aucun son.

— Chez toi, si.

— Quel son ?

— Une liste.

J'ai fermé le carnet.

— C'est terminé.

— Bien.

Elle est restée contre mon épaule.

Je n'ai pas regardé l'heure pendant plusieurs minutes.

Lorsque Zuri a finalement ouvert les yeux, elle s'est redressée.

— J'ai raté le bus ?

J'ai vérifié.

— De deux minutes.

— Pourquoi tu ne m'as pas réveillée ?

— Tu ne dormais pas.

— Je me reposais.

— Je respectais la catégorie annoncée.

Elle a regardé mon téléphone.

— Le prochain est dans dix-huit minutes.

— Oui.

— Sami a du thé ?

— Probablement.

Nous sommes allés dans la cuisine.

J'ai trouvé du thé noir, deux tasses dépareillées et une boîte contenant trois biscuits.

Zuri a choisi une tasse portant l'inscription MEILLEUR TECHNICIEN DU MONDE.

— C'est celle de Sami.

— Il est régisseur.

— Oui.

— La tasse manque de précision.

— Anaïs la lui a offerte.

— Cela explique l'approximation.

Nous avons bu debout près du plan de travail.

— Clara va m'envoyer le contact du marché, a dit Zuri.

— Tu veux y participer ?

— Peut-être.

— Tu dis peut-être comme moi.

— Non. Mon peut-être signifie que je dois vérifier la date, le stock et le prix.

— Le mien possède aussi des critères.

— Ton peut-être signifie souvent oui, mais je souhaite préparer une issue de secours verbale.

J'ai pris un biscuit.

— Tu analyses beaucoup pour une personne qui refuse les catégories extérieures.

— Je ne refuse pas toutes les catégories.

— Seulement celles qui ne te conviennent pas.

— Comme tout le monde.

— Voilà une phrase utile pour mon mémoire.

— Tu peux me citer.

— Il faudrait ton consentement.

— Je refuse.

— Donc je ne peux pas te citer.

— Tu peux garder l'idée.

— Les idées ne deviennent pas libres uniquement parce qu'elles sont générales.

— Tu veux vraiment ouvrir cette discussion dans une cuisine à minuit ?

— Non.

— Progrès.

Nous avons quitté l'appartement sans réveiller Sami.

Dans la rue, l'air froid nous a rendu une partie de notre attention. Zuri tenait son chapeau d'une main pour empêcher le vent de l'emporter. Je portais mon carnet sous le bras.

— Tu vas travailler demain ? a-t-elle demandé.

— Oui.

— Sur la soirée.

— Probablement.

Elle m'a regardé.

— Oui, ai-je corrigé. Sur la soirée.

— Bien.

— Pas toute la journée.

— Je n'ai pas demandé de limite.

— Je précisais.

— Tu prépares déjà la plaisanterie que tu vas écrire à Mme Delmas.

Je savais laquelle.

J'ai malheureusement été contraint d'assister à une soirée pour faire avancer la recherche.

La phrase s'était formée avant la fin de la partie.

— Je peux ne pas l'écrire.

— Tu peux.

— Le message serait plus court.

— Il survivra.

Le bus est arrivé.

Zuri est montée, puis s'est retournée depuis la porte.

— Envoie-moi le passage quand tu l'auras écrit.

— Pour vérifier ton consentement ?

— Et parce que je veux le lire.

— Seulement les phrases où tu apparais ?

— Toute la partie liée à la soirée.

— Elle pourrait faire plusieurs pages.

— Je sais lire plusieurs pages.

Les portes se sont fermées.

Le bus est parti.

Je suis resté à l'arrêt avec mon carnet.

Sami avait raison sur un point.

J'allais travailler dès mon retour.

Pas parce que mon mémoire constituait une plaisanterie ayant accidentellement rencontré un bon exemple.

Parce que l'exemple était bon et que je savais quoi en faire.

La première phrase destinée à Mme Delmas existait toujours dans ma tête.

Je l'ai supprimée avant d'arriver chez moi.

Je n'avais rien montré de nouveau ce soir-là.

Il m'avait montré toute une partie de sa vie.

Dans le bus, j'ai trouvé une place près de la fenêtre.

La vitre était froide. Mon chapeau occupait le siège libre à côté de moi jusqu'à ce qu'une femme monte avec plusieurs sacs. Je l'ai repris sur mes genoux.

Je connaissais Sami à travers les histoires de Lucas.

Je savais qu'il travaillait au théâtre, qu'il considérait les horaires comme plus contraignants qu'Anaïs et qu'il défendait des règles de Uno dont il refusait certaines conséquences.

Je ne savais pas que Lucas avait vécu chez lui pendant onze semaines.

Je ne savais pas qu'il connaissait l'emplacement des bouteilles vides, des tasses et du thé.

Je ne savais pas que Clara pouvait lui demander de laisser des verres à une place incorrecte et qu'il le ferait après une seule objection.

Je ne savais pas qu'Anaïs connaissait assez de ses anciennes erreurs pour contredire la version organisée qu'il donnait de lui-même.

Chez Sami, Lucas n'avait pas besoin d'expliquer pourquoi il se trouvait là.
Il ne demandait pas où poser son manteau.
Il prenait les assiettes.
Il corrigeait un tiroir.
Les autres se moquaient de ses formulations sans attendre qu'il confirme que la plaisanterie était acceptable.
Ils savaient déjà lesquelles le feraient rire.
Il riait différemment avec eux.
Moins longtemps.
Plus fort.
Le son apparaissait parfois avant qu'il ait préparé une réponse.
À la bibliothèque, Lucas choisissait souvent ses phrases comme si elles devaient rester lisibles après plusieurs examens.
Chez Sami, certaines lui échappaient.
Cela lui allait bien.
La soirée m'avait également donné le numéro de Clara, une possibilité de marché et une photographie d'un laurier dont le pot ne drainait pas.
Lucas ne m'avait pas présentée comme une personne dont il devait assurer l'intégration.
Après les premières informations, il m'avait laissée parler.
Cela aurait dû être normal.
Ce ne l'était pas toujours.
Certaines personnes présentaient une sorcière en restant à côté d'elle comme si elles avaient apporté un objet inhabituel dont elles devaient expliquer l'usage.
Lucas m'avait seulement invitée.
Puis il avait joué au Uno et rempli quatre pages.
Je pensais à son épaule.
Le canapé avait réellement une pente.
J'étais réellement fatiguée.
Ces deux informations suffisaient à expliquer le contact.
Elles n'expliquaient pas pourquoi je n'avais pas essayé de me redresser.
Je n'aurais pas fermé les yeux contre n'importe qui.
Je les avais fermés contre Lucas parce que je savais qu'il ne profiterait pas du geste pour décider à ma place de ce qu'il signifiait.
Il avait respecté la catégorie annoncée, même lorsqu'elle était manifestement absurde.
Je me reposais.
Il n'avait pas transformé cela en sommeil.
Il n'avait pas davantage transformé mon épaule contre la sienne en déclaration.
Cette retenue rendait la proximité plus simple.
Pas romantique.
Simple.
Les deux catégories n'étaient pas identiques.
Mon téléphone a vibré.
Clara venait de m'envoyer le formulaire du marché.
Il reste bien quatre places. Le tarif est finalement de 55 €, pas 50. Les tables sont fournies, mais apporte une rallonge si tu veux une prise.
Puis :
La bougie est allumée. Sami trouve qu'elle sent « une poire qui a rempli un formulaire ».
C'est positif dans sa langue.
J'ai répondu :
La poire possède des projets administratifs.
Clara :
Encore mieux.
J'ai ouvert le formulaire.

Nom de l'activité.

Description.

Dimensions nécessaires.

Utilisation d'électricité.

Assurance.

Le tarif de cinquante-cinq euros restait possible.

Je devais calculer le nombre de bougies nécessaires, les pots disponibles et la quantité de cire.

Je n'ai pas rempli le document dans le bus.

Cela aurait produit plusieurs estimations approximatives.

Je l'ai enregistré.

Lorsque je suis rentrée, j'ai posé mon chapeau sur la chaise, bu un verre d'eau et constaté qu'une miette de biscuit était restée sur ma manche.

La soirée avait continué à me suivre sous une forme peu symbolique.

Je me suis couchée.

À neuf heures dix-sept le lendemain, Lucas m'a envoyé un message.

Version liée à la soirée. Montrable, pour l'instant. Les passages où tu intervien

sont surlignés.

Un document était joint.

Vingt-trois pages.

J'ai répondu :

Ce n'est pas une partie.

Lucas :

L'ensemble contient le contexte nécessaire.

Zuri :

Combien de pages as-tu écrites cette nuit ?

Lucas :

Sept nouvelles. Le reste existait déjà.

Zuri :

Tu as dormi ?

Lucas :

Oui.

Zuri :

Combien ?

Il a cessé de répondre pendant trois minutes.

Lucas :

Suffisamment pour aujourd'hui.

Zuri :

Ton suffisamment ou le mien ?

Lucas :

Le mien.

Zuri :

Donc non.

J'ai ouvert le document.

Il ne commençait pas par une plaisanterie.

La première phrase décrivait la différence entre une règle inscrite dans un document et une règle reconnue comme légitime par un groupe.

Sami apparaissait sous le nom Participant 2.

Clara était Participante 1.

J'étais Participante extérieure au groupe habituel.

La formulation était précise et légèrement vexante.

Je lisais les vingt-trois pages parce que je les avais demandées.

Lucas expliquait le vote sur le cumul, la position de Sami comme propriétaire du jeu et la manière dont sa règle avait été renégociée après les dix cartes de Clara.

Il n'écrivait pas que la soirée avait été amusante avant de défendre son intérêt.

Il ne s'excusait pas du sujet.

À la page onze, il avait écrit :

La convention ne devient visible comme choix que lorsqu'un participant cesse de la traiter comme évidente.

Dans la marge, j'ai ajouté :

Ou lorsqu'une nouvelle personne arrive avec de meilleures règles.

Je n'étais pas censée commenter.

J'ai supprimé la phrase.

À la page treize, un passage me concernait directement.

L'arrivée d'une participante ne connaissant pas les pratiques du groupe a nécessité leur explication. Ses questions ont fait apparaître des divergences que les joueurs habituels ne formulaient pas spontanément.

J'ai écrit dans la marge :

Tu peux dire qu'elles étaient déjà en train de se disputer avant ma première carte.

Puis j'ai ajouté :

Commentable à partir de maintenant.

Lucas a répondu presque immédiatement :

D'accord.

J'ai continué.

Une phrase sur le changement de règle après la pioche de Clara était trop longue.

Je l'ai signalée.

Une note précisait que Lila avait donné son accord pour l'utilisation de sa formulation et que son père l'avait également autorisée.

Je n'ai rien modifié.

Près de la fin, Lucas avait laissé une phrase isolée :

Les conventions apparaissent partout où des personnes font quelque chose ensemble assez longtemps pour oublier qu'elles ont choisi comment le faire.

Je l'ai relu.

La phrase pouvait parler du Uno.

Elle pouvait parler du placard de Sami, des épices classées par première lettre ou de la place des verres sur la table.

Elle pouvait parler d'autres choses.

Je n'ai pas créé de liste.

Dans la marge, j'ai écrit :

Garde celle-ci.

Puis :

Sans plaisanterie avant.

Lucas a répondu :

Je n'en avais pas prévu.

La réponse était probablement fausse.

Il avait seulement décidé de ne pas l'utiliser.

J'ai terminé les pages.

Ensuite, j'ai ouvert le formulaire du marché.

Dans la case description de l'activité, j'ai écrit :

Bougies artisanales, objets parfumés et petites préparations magiques conformes à la réglementation.

J'ai relu.

Le mot petites pouvait donner une information incorrecte sur leur valeur.

Je l'ai supprimé.

Dans matériel nécessaire, j'ai ajouté :

Une table.
Une chaise.
Accès éventuel à une prise.
Puis :
Rallonge personnelle disponible.
Je connaissais déjà la personne susceptible d'en apporter une.
Cela ne créait aucune obligation.
Je pouvais lui demander.
Il pouvait refuser.
J'ai envoyé le formulaire.
La confirmation est arrivée quelques minutes plus tard.
Votre candidature a bien été enregistrée.
Aucune place n'était encore garantie.
J'ai tout de même créé une nouvelle feuille de calcul.
Pas pour le marché entier.
Seulement pour vérifier combien de bougies seraient nécessaires si ma candidature était acceptée.
Les conventions n'étaient pas les seules choses qui commençaient avant d'être officiellement établies.

Chapitre 11

Le marché des propriétés imaginaires

Lucas est arrivé à six heures quarante avec un chariot pliable, deux cafés et une liste.

Je l'attendais devant mon immeuble avec quatre cartons, une caisse en plastique, le présentoir en bois, un sac contenant les nappes et mon chapeau.

Le marché des Arcades ouvrait à neuf heures.

Les exposants pouvaient s'installer à partir de sept heures.

J'avais prévu de descendre le matériel en plusieurs voyages.

Lucas avait prévu autre chose.

— C'est quoi, la liste ? ai-je demandé.

— Le matériel nécessaire.

— Mon matériel ?

— Celui que tu m'as demandé d'apporter.

— Je t'ai demandé du ruban adhésif et une rallonge.

— J'ai ajouté quelques éléments raisonnables.

Il m'a tendu un café.

Le gobelet portait le logo d'une boulangerie située à deux rues de chez moi. La boisson sentait réellement le café.

— Noisette, a-t-il dit.

— La machine était en panne ?

— Je n'ai pas pris de risque.

J'ai goûté.

Le café était bon.

Cette absence de conflit a créé un léger vide dans la matinée.

Lucas a ouvert sa liste.

— Rallonge. Ruban adhésif. Ciseaux. Multiprise. Pincés. Marqueur. Batterie externe. Sacs-poubelle. Petite trousse de secours. Monnaie.

— Tu as apporté de la monnaie ?

— Vingt euros en pièces.

— Pourquoi ?

— Tu as une caisse ?

J'ai montré la boîte métallique posée sur le plus petit carton.

— Elle contient combien ?

— Assez.

— C'est un montant ?

— Cinquante euros.

— En quelles coupures ?

— Variées.

Il a acquiescé comme si je venais de réussir une partie d'un examen dont j'ignorais l'existence.

— Tu as prévu les paiements par carte ?

J'ai sorti le terminal acheté la semaine précédente.

— Il est chargé.

— Ce n'était pas exactement ma question.

— J'ai effectué un paiement test.

— À qui ?

— À moi-même.

— Tu as payé des frais de transaction pour vérifier que le terminal accepte ton argent.

— Quarante centimes.

Lucas a barré une ligne.

— Tu avais écrit tester le terminal, ai-je constaté.

— Je répertorie les risques prévisibles.

- Tu ne travailles pas pour moi.
- Je porte les cartons.
- C'est une activité bénévole à forte charge lombaire.
- J'apprécie que la catégorie ait été conservée.

Il a déplié le chariot.

Il appartenait à Sami, qui l'utilisait normalement pour transporter des projecteurs et des caisses de câbles. Des traces de peinture noire couvraient la poignée. Une étiquette du théâtre municipal restait collée sur le côté.

- Sami sait que tu l'as pris ?
- Oui.
- Tu lui as dit pour quoi ?
- Un marché de bougies.
- Il a réagi comment ?
- Il a demandé si le grand bocal serait présent.

J'ai regardé Lucas.

- Qu'est-ce que tu lui as raconté ?
- Rien que tu ne saches déjà.
- Mauvaise réponse.
- Le bocal est devenu une information publique limitée.
- Limitée à qui ?
- Sami, Clara, mes parents et Mme Delmas.
- Ta directrice de mémoire connaît mon bocal.
- Il servait d'exemple.
- Dans ton mémoire ?
- Dans une conversation sur la différence entre valeur économique et valeur attribuée.
- Tu utilises mes achats discutables comme matériau pédagogique.
- Sans ton nom.
- Cela répare tout.

Lucas a empilé deux cartons sur le chariot.

— Je lui ai aussi dit que tu avais obtenu une facture séparant le contenant du reste du lot.

- Voilà une information professionnelle favorable.
- Le bocal était tout de même trop cher.
- Il est six heures quarante-cinq.
- Le prix ne change pas selon l'heure.
- Ton droit d'en parler, si.

Nous avons chargé le matériel.

Le chariot transportait trois cartons. Je portais la caisse contenant les bougies les plus fragiles. Lucas avait fixé le présentoir contre le côté avec une sangle également absente de ma demande initiale.

Le marché se tenait sous les anciennes arcades commerçantes de Rivonne. Une longue galerie couverte traversait le rez-de-chaussée de plusieurs bâtiments du centre. Les boutiques ordinaires occupaient un côté. Les stands temporaires étaient alignés de l'autre, entre les piliers de pierre.

À sept heures, la galerie était presque vide.

Les commerçants arrivaient avec des portants, des caisses, des tables pliantes et des expressions indiquant qu'ils avaient tous sous-estimé le volume de leur propre activité.

Une femme transportait des coussins en lin dans des sacs plus grands qu'elle.

Un homme tentait de faire passer une sculpture métallique à travers une porte trop étroite.

Deux exposantes se disputaient déjà une prise électrique.

Mon emplacement portait le numéro 17.

La table était fournie, comme annoncé.

Elle mesurait un mètre quatre-vingts de long et présentait une légère inclinaison vers la droite.

— Elle penche, a dit Lucas.

— Je vois.

Il a sorti une petite bille de sa poche et l'a posée au centre.

Elle a roulé jusqu'au bord.

— Tu as apporté une bille ?

— Elle était dans ma poche.

— Pourquoi ?

Il l'a regardée.

— Je ne sais pas.

— Voilà enfin une réponse normale.

Il a calé un morceau de carton sous un pied.

La bille est restée au centre.

— Résolu.

J'ai étendu la nappe bleu sombre dont le bord était brodé de petites étoiles. Naya me l'avait donnée deux ans plus tôt en affirmant que toute activité de sorcière devenait plus crédible sur une nappe étoilée.

Je n'utilisais pas cet argument dans mes tarifs.

Lucas a installé le présentoir.

— Les grands pots derrière ? a-t-il demandé.

— Oui.

— Les petits devant ?

— Oui.

— Les prix sur chaque produit ?

— Par modèle.

Il a commencé à aligner les étiquettes.

— Je peux le faire.

Il s'est arrêté.

— Je sais.

— Tu as l'air de considérer que le stand constitue un problème spatial.

— Il constitue un problème spatial.

— C'est mon problème spatial.

Lucas s'est reculé.

— D'accord.

Je l'ai laissé tenir la pile d'étiquettes.

Cela lui donnait une fonction sans lui confier la direction.

J'avais apporté trente-six bougies.

Douze Poire avec des projets, dans les pots ambrés achetés en fin de série.

Dix Pluie sur pierre, dans des pots gris clair.

Huit Romarin après l'orage.

Six bougies sculptées en forme de petites maisons.

Les maisons n'avaient pas de parfum. Je les avais fabriquées parce que le moule existait et que la cire blanche produisait un résultat propre.

Je pensais vendre surtout Pluie sur pierre.

Le parfum était le plus équilibré. La cire brûlait régulièrement. Les pots gris étaient simples, lourds et compatibles avec presque toutes les pièces.

Poire avec des projets était plus douce, plus immédiate et moins précise.

J'ai placé Pluie sur pierre au centre.

Lucas a avancé deux pots de Poire avec des projets.

— Pourquoi ?

— Le nom attire l'attention.

— Le parfum doit attirer l'attention.

— Les gens ne peuvent pas le sentir depuis l'allée.

— Ils peuvent s'approcher.

— Il faut leur donner une raison.

J'ai remis les pots à leur place.

— Ils ont une étiquette.

— Petite.

— Elle doit tenir sur le pot.

— Tu pourrais faire un panneau.

— Je n'ai pas de panneau.

Lucas a sorti trois feuilles cartonnées et un marqueur noir.

— Tu avais prévu un panneau.

— J'avais envisagé son absence.

— C'est différent uniquement dans ta tête.

Il m'a tendu une feuille.

J'ai écrit :

BOUGIES COULÉES À LA MAIN

Puis :

Parfums testés sans promesse de transformation personnelle

Lucas a lu.

— La deuxième ligne est longue.

— Elle est exacte.

— Elle donne l'impression que tu critiques les autres stands.

De l'autre côté de l'allée, une bannière de deux mètres annonçait :

DES OBJETS POUR ÉLEVER VOTRE VIBRATION

— Je critique certaines promesses, ai-je dit.

— Les clients ne connaissent pas encore le contexte.

— Tu proposes quoi ?

— Les noms des parfums. Ils peuvent les lire en passant.

J'ai retourné la feuille.

POIRE AVEC DES PROJETS

PLUIE SUR PIERRE

ROMARIN APRÈS L'ORAGE

Lucas a fixé le panneau au présentoir.

À notre gauche, un couple vendait des céramiques. À droite, une femme disposait des bracelets, des sels colorés, des huiles et des pierres polies sur plusieurs plateaux.

Sa nappe était blanche.

Ses étiquettes étaient dorées.

Chaque objet portait une propriété.

Ancrage.

Clarté mentale.

Ouverture affective.

Protection des lieux.

Prosperité.

Aucune pierre n'était réellement active.

Certaines étaient jolies. D'autres étaient teintées. Deux bracelets contenaient de la résine vendue comme pierre composite.

La femme m'a saluée.

— Vous êtes nouvelle ?

— Sur ce marché, oui.

Elle a regardé mes bougies.

— Énergétiques ?

— Non.

Elle a attendu.

- Ce sont des bougies, ai-je précisé.
- Avec des huiles essentielles ?
- Certaines contiennent des extraits naturels. Les autres utilisent des parfums adaptés à la cire.
- Elles ont une intention ?
- Brûler correctement.
- Elle a souri.
- Pas de manière moqueuse.
- C'est déjà important. Beaucoup fument.
- Elle a examiné le panneau.
- Les noms sont très bons. Poire avec des projets va attirer.
- Lucas n'a pas bougé.
- Je sentais tout de même sa satisfaction.
- Tu devrais placer les bougies de test devant, a poursuivi la femme. Les gens n'aiment pas demander s'ils peuvent sentir.
- Elle m'a montré son propre stand.
- Devant chaque gamme, un produit était posé sur un support portant l'inscription Touchez-moi. Les prix les plus bas se trouvaient au bord de la table. Les coffrets plus chers étaient placés au niveau des yeux.
- Tu fais beaucoup de marchés ? ai-je demandé.
- Presque tous les week-ends depuis cinq ans. Je m'appelle Aurore.
- Zuri.
- Cela fonctionne ? a demandé Lucas.
- Aurore a regardé son stand.
- Assez pour payer les charges et me détester en décembre.
- Elle a remis en place un flacon.
- Les gens ne veulent pas avoir l'impression de déranger. Il faut leur dire ce qu'ils peuvent toucher, sentir ou essayer.
- Même pour les pierres ? ai-je demandé.
- Surtout pour les pierres. Elles aiment partir avec les personnes qui les ont choisies.
- Les pierres n'aimaient rien.
- La phrase était commerciale.
- Elle fonctionnait probablement.
- Merci, ai-je dit.
- N'hésite pas si tu as besoin de monnaie.
- Aurore s'est tournée vers une nouvelle caisse.
- Lucas avait entendu l'échange.
- Tu vas avancer les bougies de test.
- Oui.
- Parce qu'elle a raison.
- Sur ce point.
- J'ai placé les trois échantillons devant le présentoir.
- Et ses propriétés ? a-t-il demandé.
- Imaginaires.
- Elle ment ?
- La question demandait davantage qu'un oui ou un non.
- Elle vend des objets ordinaires accompagnés de propriétés symboliques. Certaines personnes les utilisent comme rappels, rituels ou décorations.
- Donc ils peuvent avoir un effet.
- Psychologique, social ou esthétique. Pas magique.
- Et « protection des lieux » ?
- Là, la formulation pose davantage de problèmes.
- Parce que le bracelet ne protège rien.

— Il peut rappeler à quelqu'un qu'il souhaite se sentir en sécurité. Il ne ferme aucun seuil et ne résiste à aucune intrusion magique.

Lucas a regardé les étiquettes dorées.

— Les clients connaissent la différence ?

— Pas tous.

— Tu vas lui dire ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Elle ne prétend pas être sorcière. Je ne vais pas provoquer une dispute avant l'ouverture.

— Mais tu désapprouves.

— Certaines promesses.

— Et tu reconnais qu'elle présente mieux ses produits.

J'ai ajusté la position de Poire avec des projets.

— Oui.

À huit heures trente, la galerie était prête.

Une personne de l'organisation a vérifié les numéros de stands et récupéré les derniers paiements.

Elle m'a demandé mon reçu.

Je lui ai montré la confirmation des quatre-vingt-cinq euros.

Le chiffre est devenu plus concret lorsqu'elle a coché mon nom.

Quatre-vingt-cinq euros pour une table penchée, un accès à l'électricité que je n'utilisais pas et sept heures de présence dans une galerie où les visiteurs entraient gratuitement.

Je devais vendre plusieurs grandes bougies avant de rembourser seulement l'emplacement.

Davantage en comptant les matières premières, les emballages et les frais de carte.

Lucas a observé mon expression.

— Tu calcules.

— Oui.

— Tu veux une feuille ?

— J'ai le carnet.

Je lui ai montré un petit cahier à spirale. Chaque modèle possédait une ligne. Je pouvais tracer un trait à chaque vente.

— Tu notes le mode de paiement ? a-t-il demandé.

— Pourquoi ?

— Les frais de carte.

— Ils sont faibles.

— Ils existent.

J'ai ajouté deux colonnes.

Espèces.

Carte.

Lucas n'a rien dit.

Cela était presque plus irritant.

Les premiers visiteurs sont arrivés à neuf heures cinq.

Ils ne se sont pas précipités vers mon stand.

La majorité traversait la galerie en regardant les tables sans s'arrêter. Certains ralentissaient devant les bijoux, les céramiques ou les grandes affiches. Plusieurs prenaient des cartes de visite sans parler.

Une femme s'est approchée de Pluie sur pierre.

Elle a senti la bougie de test.

— C'est frais.

— Oui.

— Il y a quoi dedans ?

— Une base minérale, un accord de pluie et une note végétale légère.

— C'est de l'huile essentielle ?
— Non. Un parfum formulé pour la cire.
Elle a reposé la bougie.
— Je préfère quand c'est naturel.
— D'accord.
Elle est partie.
— Tu aurais pu expliquer que naturel ne signifie pas nécessairement meilleur dans une bougie, a dit Lucas.
— Elle n'avait pas demandé un cours.
— Elle semblait intéressée.
— Elle cherchait une huile essentielle. Je n'allais pas lui vendre autre chose en faisant semblant de répondre à sa demande.
Lucas a accepté la limite.
Une autre cliente s'est arrêtée devant Poire avec des projets.
Elle a lu le nom à voix haute.
— C'est drôle.
— Merci.
— Ça sent quoi ?
— Poire, épices sèches et un peu de bois clair.
Elle a senti.
— On dirait une tarte qui a trouvé un emploi.
Lucas a tourné la tête vers moi.
Je n'ai pas regardé dans sa direction.
— Combien ? a demandé la cliente.
— Treize euros.
Elle a pris une bougie.
Première vente.
Paiement par carte.
Le terminal a accepté la transaction.
J'ai tracé un trait dans le carnet.
Lorsque la cliente est partie, Lucas a sorti son téléphone.
— Tu prends une note ?
— La phrase était bonne.
— La phrase appartient à la cliente.
Il a rangé son téléphone.
— Point valable.
À neuf heures quarante, j'avais vendu deux bougies.
Les deux à la poire.
Pluie sur pierre attirait des commentaires favorables. Les gens trouvaient l'odeur subtile, élégante, originale ou apaisante. Ils reposaient ensuite le pot.
Une femme a demandé si elle purifiait l'air.
— Non.
— Pourtant, elle sent la pluie.
— Elle parfume l'air. Elle ne le purifie pas.
La femme s'est tournée vers Aurore et a acheté un sachet appelé Nettoyage vibratoire du foyer.
Aurore lui a demandé la taille de son logement, la présence d'animaux et l'usage souhaité. Elle lui a ensuite proposé le plus petit sachet, pas le plus cher.
La conversation était bien menée.
Les propriétés restaient imaginaires.
La vente ne reposait pas seulement sur elles.
Aurore écoutait les clients. Elle reformulait leur besoin, réduisait le choix et expliquait comment utiliser le produit. Elle ne les abandonnait jamais devant quarante objets accompagnés de mots dorés.

- Elle est bonne, a dit Lucas.
- Oui.
- Tu pourrais lui demander conseil.
- Je l'observe.
- Cela ressemble à une méthode de recherche.
- Je ne rédige pas de mémoire.
- L'observation existe en dehors de l'université.
- Merci.

Une famille s'est arrêtée.

Deux enfants ont senti toutes les bougies dans un ordre aléatoire. Leur père s'est excusé.
Leur mère a pris une petite maison.

- Elle sent quoi ? a demandé l'un des enfants.
- Rien. Elle est décorative.
- Elle est magique ?
- Non.

L'enfant a regardé mon chapeau.

- Tu es sûre ?
 - Oui.
 - Tu pourrais la rendre magique.
 - Je pourrais. Elle coûterait plus cher et ne serait plus destinée à être brûlée sans précaution.
- Le père a retiré la maison des mains de l'enfant.
- On va rester sur non magique.

Ils en ont acheté deux.

Lucas a noté les ventes pendant que j'emballais.

- Tu notes aussi le sac ? ai-je demandé.
- Non.
- Bien.
- Il coûte combien ?
- Lucas.
- Je cherche seulement à comprendre la marge.
- Tu la comprendras après.
- Donc il y aura un après.
- Peut-être.

Il a regardé le carnet.

- Ton peut-être ou le mien ?
- Le mien.

À onze heures, le flux a augmenté.

J'ai dû parler davantage.

Présenter les parfums.

Préciser les tailles et la durée approximative de combustion.

Dire que les bougies n'étaient pas enchantées.

Cette information produisait plusieurs réactions.

Certaines personnes semblaient déçues.

D'autres soulagées.

Une femme a demandé :

- Mais elles sont faites par une vraie sorcière ?
- Oui.
- Donc il reste forcément quelque chose.
- Mon travail.

Elle a souri et acheté Romarin après l'orage.

Je ne savais pas quelle partie de ma réponse avait produit la vente.

Lucas emballait pendant que je répondais.

Il demandait à chaque personne si elle souhaitait un sac au lieu d'en donner automatiquement un. Il ne parlait des parfums que lorsque je m'occupais déjà de quelqu'un.

Ses descriptions restaient prudentes.

— Celle-ci sent la poire et les épices, disait-il.

Pas :

— Celle-ci est la préférée des clients.

Nous n'avions pas encore assez de clients pour produire ce type de phrase.

Il n'annonçait pas non plus que Pluie sur pierre était ma meilleure bougie, même si je le lui avais dit.

À midi, nous avions vendu onze bougies.

Six à la poire.

Trois maisons.

Une au romarin.

Une Pluie sur pierre, achetée par un homme qui n'avait posé aucune question.

— Tu vois, ai-je dit.

— Quoi ?

— Elle se vend.

— Une fois.

— Cela prouve qu'elle possède un public.

— Oui.

— Ne prends pas cet air.

— Je n'ai rien dit.

— Ton visage a calculé la taille du public.

Lucas a tracé un trait.

— Pour l'instant, une personne.

— C'est un début.

— Exactement.

Il ne se moquait pas.

Cette réponse m'a moins contrariée que prévu.

Nous avons mangé derrière le stand.

Lucas avait apporté deux sandwiches, des pommes et une bouteille d'eau supplémentaire.

Le déjeuner ne figurait pas sur sa liste visible.

Il l'avait probablement inscrit sur une deuxième liste.

— Tu veux aller voir les autres stands ? m'a-t-il demandé.

— Maintenant ?

— Il y a moins de monde.

— Tu peux rester seul ?

— Oui.

— Tu ne vends pas les bougies avec de fausses propriétés.

— Je dirai qu'elles sentent des choses.

— Tu ne fais pas de réduction.

— Même si quelqu'un en prend plusieurs ?

Je n'avais pas fixé de règle.

— Deux euros à partir de trois bougies.

— Pourquoi deux ?

— Parce que je viens de choisir.

— Très bien.

— Tu notes la réduction.

— Oui.

— Et tu ne racontes pas l'histoire du dragon.

— Elle n'a aucun rapport commercial.

— Les gens pourraient la demander à cause du chapeau.

— Je dirai que l'autrice de l'histoire est temporairement absente.

Je lui ai laissé le stand.

Aurore avait vendu davantage que moi.

Elle accueillait chaque personne avec la même question :

— Vous cherchez pour vous ou pour offrir ?

Ensuite :

— Plutôt quelque chose à porter, à garder chez vous ou à utiliser ponctuellement ?

En moins d'une minute, le client se trouvait devant trois produits au lieu de quarante.

Elle annonçait les prix avant qu'on les lui demande.

Elle proposait d'abord les objets les moins chers, puis les coffrets.

Elle ne forçait pas.

Elle guidait.

Un homme a pris un bracelet annoncé comme favorisant la concentration.

— Je prépare un concours, a-t-il expliqué.

— Le bracelet ne fera pas le travail à votre place, a répondu Aurore. Gardez-le près de vos notes ou portez-le pendant les révisions comme rappel.

Cette phrase était honnête.

La pierre ne possédait aucune propriété magique. L'usage proposé pouvait néanmoins fonctionner comme convention personnelle.

L'homme a acheté le bracelet.

Plus loin, un exposant vendait des savons artisanaux. Il connaissait la composition exacte de chaque produit et refusait de promettre qu'un savon détoxifierait la peau malgré l'insistance d'une cliente.

Ses emballages étaient simples.

Son stand restait plein.

Les produits pouvaient être bons sans propriété imaginaire.

Ils possédaient tout de même un usage, une forme, une histoire et une présentation.

Je suis revenue vers mon emplacement.

Une cliente tenait quatre bougies à la poire.

Lucas emballait.

— Elle bénéficie de la réduction, a-t-il dit.

— Oui.

La cliente est repartie.

— Tu lui as vendu quatre fois le même parfum.

— Elle en offre trois à ses collègues.

— Comment tu sais ?

— Je lui ai demandé si elle achetait pour elle ou pour offrir.

J'ai regardé Aurore.

Lucas a suivi mon regard.

— La question était efficace.

— Et ensuite ?

— J'ai demandé à qui. Elle travaille dans une équipe appelée les Piores parce qu'elles ont raté une présentation sur les fruits en primaire.

— C'est une raison très spécifique.

— Elle a donc trouvé trois destinataires immédiats.

— Tu n'as pas transformé cette histoire en structure ?

— Pas pendant la vente.

Il avait correctement noté la réduction.

— Combien de bougies pendant mon absence ?

— Six.

— Lesquelles ?

— Quatre piores, une maison, un romarin.

— Aucune pluie.

— Non.

J'ai regardé le stand.
 Poire avec des projets occupait encore le côté. Pluie sur pierre dominait le centre comme un produit important que personne n'achetait.
 J'ai déplacé les pots ambrés vers l'avant.
 Pluie sur pierre est passée légèrement en retrait.
 — Tu ne la caches pas, a dit Lucas.
 — Je l'adapte.
 — D'accord.
 — Tu peux dire que tu avais raison.
 — Je préfère attendre davantage de données.
 — C'est insupportable.
 — Cela devrait pourtant te convenir.
 À treize heures trente, il ne restait plus que trois bougies à la poire.
 Pluie sur pierre était presque complète.
 Plusieurs personnes l'avaient sentie.
 Une adolescente avait photographié son étiquette.
 Un couple avait discuté devant elle pendant cinq minutes avant d'acheter un bracelet chez Aurore.
 La bougie était bonne.
 Cela ne suffisait pas.
 Le parfum était peut-être trop discret pour un marché.
 Le pot gris paraissait plus froid.
 Le nom évoquait une odeur difficile à imaginer.
 Le prix de quinze euros, supérieur de deux euros à celui de la poire, demandait une justification que les clients ne percevaient pas immédiatement.
 Lucas ne les a pas énumérées.
 Il a attendu que je parle.
 — Le pot gris coûte plus cher, ai-je dit.
 — Combien ?
 — Trois euros vingt. Le pot ambré coûte deux soixante-quinze.
 — Le parfum aussi ?
 — Un peu plus.
 — Donc ta marge est plus faible malgré le prix supérieur.
 — Oui.
 — Tu veux modifier quelque chose maintenant ?
 — Non.
 — D'accord.
 Il n'a pas proposé de réduction.
 Il n'a pas demandé si je regrettais les dix pots.
 Une petite fille s'est arrêtée avec sa mère.
 Elle a lu les noms.
 — Poire avec des projets, ça veut dire quoi ?
 — Rien de précis.
 — Elle a quoi comme projet ?
 — Cela dépend de la poire.
 — Celle-là.
 Elle a montré un pot.
 — Trouver un appartement mieux isolé.
 Lucas a baissé la tête.
 La mère a ri.
 — Et Pluie sur pierre ?
 J'ai regardé les pots gris.
 — Elle attend que quelqu'un la remarque.

La petite fille a senti les deux.
— Je préfère la pluie.
Sa mère a acheté le pot.
La cliente n'avait pas eu besoin d'une propriété magique.
Elle avait eu besoin d'une histoire courte.
Cette information ne diminuait pas la valeur du parfum.
À quatorze heures, Aurore est venue me voir avec deux gobelets de thé.
— Tu tiens ?
— Oui.
Elle m'en a donné un et a regardé l'espace vide à l'avant du stand.
— La poire fonctionne.
— Oui.
— Combien de ventes ?
Je lui ai donné le chiffre.
— C'est bien pour une première fois.
Elle a senti Pluie sur pierre.
— Celle-ci est belle.
— Elle se vend peu.
— Elle demande plus de temps.
— Aux clients ?
— Pour savoir où la mettre. Poire, c'est cuisine, cadeau, collègue, automne, anniversaire.
Pluie, c'est plus personnel.
— Ce n'est pas forcément un avantage.
— Pas sur un marché généraliste.
Elle a regardé le pot.
— Il paraît plus simple que l'autre, alors qu'il coûte davantage.
— Il est plus lourd.
— Le client ne le sait pas.
— Il peut le prendre.
— Il ne le prend pas encore.
Aurore a bu son thé.
— Tu peux raconter davantage l'odeur. Un trottoir après l'averse, une fenêtre ouverte, quelque chose comme ça.
— Elle ne sent pas le trottoir.
— Tant mieux.
Elle est retournée à son stand.
Lucas s'est rapproché.
— Tu savais pour le pot.
— Oui.
— Tu pensais que l'odeur compenserait.
— Oui.
— Elle pourrait dans un autre contexte.
— Tu essaies d'éviter que j'abandonne la bougie ?
— Non. Je n'ai pas assez d'informations pour savoir ce que tu dois en faire.
— Bonne réponse.
— Elle est devenue plus simple avec l'expérience.
À quinze heures, il a commencé à pleuvoir.
Le bruit de l'eau sur la chaussée a attiré davantage de personnes sous les arcades.
Une femme a acheté Pluie sur pierre parce que le nom correspondait au temps.
Un homme a pris les deux dernières Poire avec des projets sans les sentir.
— Ma sœur vient de s'inscrire à une formation, a-t-il expliqué. Elle a beaucoup de projets et aime les poires.
Le produit venait de trouver un cas d'usage exact que je n'aurais pas pu prévoir.

À quinze heures trente, Poire avec des projets était épuisée.

Il restait six Pluie sur pierre, quatre Romarin après l'orage et deux maisons, dont une avec une base fissurée.

J'avais donc vendu vingt-quatre bougies sur trente-six.

Vingt-quatre sur trente-cinq réellement vendables.

Je ne considérais pas encore la journée comme un succès complet.

La recette n'était pas le bénéfice.

Le nombre de produits vendus ne disait pas combien d'heures avaient été nécessaires pour les fabriquer.

La poire représentait la moitié des ventes. Pluie sur pierre, que j'avais placée au centre du stand, n'en représentait que quatre.

Les résultats étaient bons et contrariants.

Les deux faits pouvaient coexister.

À seize heures, l'organisation a annoncé la fermeture.

Les visiteurs sont partis progressivement. Les exposants ont commencé à compter leurs produits, plier leurs nappes et formuler des conclusions provisoires.

Aurore avait presque vidé ses petits sachets. Ses coffrets coûteux étaient encore présents.

Le céramiste d'en face avait vendu plusieurs tasses, peu de grands plats et aucun vase bleu placé au centre de son stand.

— Toujours pareil, a-t-il dit à sa compagne. Celui qu'on préfère revient avec nous.

Cette phrase m'a évité de considérer Pluie sur pierre comme une attaque personnelle.

Lucas a sorti le carnet.

— On compte ?

— D'abord, on range.

— Il faut distinguer le stock vendu du stock déplacé.

— Aucun produit n'a été déplacé ailleurs.

— Une maison a été retirée.

— Elle est fissurée.

— Donc stock invendable.

— Nous compterons chez moi.

Il a rangé le carnet.

Le stand démonté occupait davantage de volume qu'au début de la journée, bien qu'il contienne moins de produits. Les nappes ne retrouvaient jamais leur pliage initial. Le papier de protection avait créé son propre sac. Les déchets et les étiquettes inutilisées formaient une nouvelle catégorie.

Aurore est venue nous dire au revoir.

— Tu reviens le mois prochain ?

— Je ne sais pas.

— Inscris-toi avant d'avoir décidé. Les places partent vite et tu peux annuler dix jours avant.

— Ce conseil semble dangereux.

Elle m'a donné sa carte.

Au verso, elle a écrit le nom d'un fournisseur d'emballages.

— Moins cher à partir de cinquante pièces. Vérifie les frais de port.

— Merci.

— Et garde la poire.

— Je vais la garder.

— Pluie aussi. Simplement pas comme produit principal ici.

Elle avait formulé exactement ce que je pensais.

Je ne lui ai pas demandé si son bracelet de clarté mentale fonctionnait.

Nous avons chargé le chariot.

Le retour a été plus simple physiquement et plus compliqué mentalement.

J'essayais de calculer.

Trois cent douze euros de ventes.

Quatre-vingt-cinq de stand.
Les matières premières.
Les emballages.
Les frais du terminal.
Le temps de préparation.
Les heures de présence.
Les essais.
Le présentoir.
Les pots achetés en quantité.
Les chiffres ne formaient pas encore un résultat.
— Tu calcules, a dit Lucas.
— Oui.
— Tu veux attendre d'être chez toi ?
— Non.
— Tu risques d'oublier un coût.
— Je veux une estimation.
— Recette : trois cent douze euros.
— Tu as compté.
— Le terminal donne le total des cartes. J'ai ajouté les espèces.
— Combien ?
— Deux cent huit par carte. Cent quatre en espèces.
— Frais de transaction : trois euros quatre-vingt-quatre.
— Tu connais le montant.
— Oui.
— Coût des produits vendus ?
— Je dois reprendre les fiches.
— Voilà le point principal.
— Ne dis pas voilà.
— Je ne l'ai pas dit avec satisfaction.
— Tu le dis toujours avec satisfaction.
Nous avons atteint mon immeuble.
Le chariot a refusé la première marche.
Lucas l'a tiré. J'ai poussé par derrière.
Au deuxième étage, nous avons fait une pause sans discuter de sa légitimité.
— Vingt-quatre ventes, a dit Lucas.
— Oui.
— Sur trente-cinq produits vendables.
— Oui.
— C'est un taux élevé.
— La poire représente la moitié.
— Douze sur vingt-quatre.
— Je sais diviser par deux.
— Je confirmais.
Nous avons repris le carton.
À l'appartement, j'ai posé les produits restants sur la grande table.
Le bocal violet recevait la lumière de fin de journée.
Lucas l'a regardé.
— Il est toujours très beau.
— Merci.
— Toujours trop cher.
— Le moment était presque agréable.
Nous avons rangé le matériel.
Les nappes dans le coffre bas.

Le présentoir contre l'étagère.
Le terminal en charge.
Les étiquettes inutilisées dans la boîte marquée Marchés.
Les reçus et le carnet sont restés sur la table.
Lucas n'a pas touché à mon ordinateur.
Il a sorti le sien.
— Je peux ouvrir le modèle ?
Le fichier LES CLIENTS SONT CENSÉS PAYER existait toujours sur son disque.
Je m'étais souvenue de lui plusieurs fois pendant le marché.
Lorsque les clients avaient demandé les prix.
Lorsque la poire avait dépassé la pluie.
Lorsque les sacs avaient diminué plus vite que prévu.
— Tu veux faire quoi ? ai-je demandé.
— Une première version avec les données d'aujourd'hui.
— Je ne te donne pas toutes mes commandes.
— Seulement le marché.
— Et ensuite ?
— Tu regardes. Tu gardes ou tu supprimes.
— Tu vas le remplir ?
— Si tu me donnes les coûts.
— Je peux le remplir.
Lucas s'est arrêté.
— Oui.
Il a tourné l'ordinateur vers moi et s'est déplacé sur le côté.
Cette différence comptait.
Le fichier ne devenait pas mon outil parce que Lucas y entrait mes chiffres. Il pouvait le devenir si j'en choisisais les informations et les règles.
J'ai retiré mon manteau.
— On mange d'abord.
— D'accord.
Il n'a pas prétendu que le calcul serait plus précis avant le repas.
Le réfrigérateur contenait une soupe, du fromage, des œufs et un paquet de raviolis frais.
— Raviolis ?
— Oui.
— Ils expirent aujourd'hui.
— Ils sont donc prioritaires.
— Voilà une catégorie naturelle.
Pendant que l'eau chauffait, Lucas a lavé les tasses du matin. Je lui ai demandé de couper le fromage.
Il a produit des morceaux d'épaisseur presque identique.
— Tu mesures ?
— Non.
— Tu regardes beaucoup.
— C'est une méthode.
Nous avons mangé parmi les reçus.
Le marché était terminé.
Lucas pouvait repartir après les raviolis.
Je pouvais calculer seule le lendemain.
Aucun carton ne restait à porter.
Il a repris une deuxième portion.
— On ouvre le fichier après ? ai-je demandé.
— Oui.
La réponse était simple.

Nous n'avions plus besoin d'un prétexte compliqué pour prolonger la journée.

Après le repas, j'ai sorti les fiches de coûts.

Chaque modèle possédait déjà une estimation.

Poire avec des projets :

Pot : 2,75 €

Cire : 1,48 €

Mèche : 0,19 €

Parfum : 0,72 €

Étiquette : 0,16 €

Emballage moyen : 0,42 €

Total matériel : 5,72 €

Prix : 13 €

Pluie sur pierre :

Pot : 3,20 €

Cire : 1,60 €

Mèche : 0,19 €

Parfum : 1,05 €

Étiquette : 0,16 €

Emballage moyen : 0,42 €

Total matériel : 6,62 €

Prix : 15 €

Romarin après l'orage :

Total matériel : 5,94 €

Prix : 14 €

Les maisons coûtaient trois euros vingt-cinq en cire, mèche, emballage et part du moule.

Je les vendais dix euros.

Lucas a lu uniquement les fiches que je lui ai tendues.

— Tu avais les coûts.

— Oui.

— Pourquoi tu dis toujours que tu dois les calculer ?

— Parce qu'ils peuvent changer.

— Mais tu possèdes une base.

— Oui.

Il n'a pas utilisé l'information pour produire une conclusion générale sur mon incapacité à reconnaître mon propre système.

Il a ouvert le fichier.

La première feuille contenait les colonnes prévues pour les commandes.

Commande.

Produit.

Date.

Prix annoncé.

Acompte.

Coût estimé.

Temps estimé.

Païement reçu.

Statut.

— Ce n'est pas adapté.

— Au marché ?

— Non. Il n'y a pas une commande par bougie.

— Il faut une feuille séparée.

Il a créé un nouvel onglet.

— Nom ?

— Marchés.

Il a écrit MARCHÉS.
— Colonnes ?
Je me suis assise devant l'ordinateur.
— Événement. Date. Frais de stand. Transport. Stock apporté. Stock vendu. Recette espèces. Recette carte. Frais de carte.
Lucas écrivait.
— Coût des produits vendus. Emballages. Temps de préparation.
Il a regardé ma main.
— Tu ajoutes le temps.
— Je veux le voir.
— Temps de présence séparé ?
— Oui. Préparer et tenir un stand ne sont pas la même chose.
Il a ajouté la colonne.
— Autres frais, ai-je dit.
— Lesquels ?
— Impressions, remplacement de matériel, nourriture.
— Les sandwiches étaient offerts.
— Ils avaient un coût.
— Pour moi.
— Tu n'es pas une ressource gratuite.
La phrase l'a arrêté.
— Tu m'aidais comme ami, ai-je poursuivi. Je ne vais pas te verser un salaire pour aujourd'hui. Si je dois reproduire le marché seule ou payer quelqu'un, la situation change.
— Donc une colonne aide extérieure.
— Non.
— Pourquoi ?
— Je ne veux pas fixer un tarif à chaque relation.
— D'accord.
— Une note peut indiquer que j'avais de l'aide.
Il a ajouté Notes.
Le tableau occupait presque tout l'écran.
Les colonnes étaient utiles.
Elles imposaient aussi une manière de penser.
Un marché devenait une ligne.
Les heures, les pots, les ventes et les frais étaient réduits à des cases. La pluie, les clients, le fait qu'une bougie plaisait sans se vendre et les conseils d'Aurore disparaissaient.
— Il manque quelque chose, ai-je dit.
— Quoi ?
Je ne savais pas encore.
J'ai regardé les fiches de coûts.
Les pots ambrés avaient attiré davantage que les gris.
Le contenant ne déterminait pas seul la vente. Il participait à la perception.
Le grand bocal violet n'avait aucun rapport direct avec le marché.
Il était tout de même dans la pièce.
— Qualité du bocal.
Lucas a tourné la tête.
— Pour chaque marché ?
— Pour chaque produit.
— Cela demande un autre onglet.
— Alors crée-le.
— Tu veux une colonne qualité du contenant.
— Du bocal.
— Les bougies sont dans des pots.

— Bocal est une catégorie morale plus large.

— Quelle échelle ?

J'ai réfléchi.

— Insuffisant. Correct. Beau. Très beau. Financièrement irresponsable.

Lucas a posé les mains à plat sur la table.

— La dernière catégorie ne mesure pas la qualité.

— Elle mesure la conséquence de la qualité.

— Elle mélange esthétique et décision économique.

— Comme la vie.

— Le tableau est censé distinguer les informations.

— Alors deux colonnes. Qualité du bocal et décision associée.

— « Décision associée » signifie quoi ?

— Raisonnable, discutable, mauvaise, maintenue malgré avis contraire.

— Cela semble viser un achat précis.

J'ai regardé le grand bocal violet.

— Les catégories doivent venir de quelque part.

Lucas a créé un onglet **PRODUITS**.

Il a inscrit :

Produit.

Parfum.

Type de cire.

Coût matériel.

Prix.

Quantité apportée.

Quantité vendue.

Qualité du bocal.

Remarques.

— Tu as supprimé décision associée.

— Elle appartient aux achats, pas aux produits.

— Tu prévois un onglet Achats.

— Non.

— Ton visage vient d'en créer un.

— Je me contrôle.

J'ai rempli les premières lignes.

Poire avec des projets.

Qualité du bocal : Beau.

Remarque : le nom attire avant le parfum. Les clients prennent facilement le pot en main.

Pluie sur pierre.

Qualité du bocal : Beau, mais ne le montre pas immédiatement.

— Ce n'est pas une valeur standardisée, a dit Lucas.

— Elle est plus précise.

— Elle est impossible à filtrer.

— Je ne veux pas filtrer la beauté.

Il a laissé la phrase.

Romarin après l'orage.

Qualité du bocal : Beau.

Remarque : nom demandant parfois une explication. Odeur appréciée après test.

Maison non parfumée.

Qualité du bocal : Ce n'est pas un bocal.

Lucas a lu.

— Voilà un problème de catégorie.

— La colonne l'a provoqué.

— On peut l'appeler qualité du contenant.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que qualité du bocal me donne envie de la remplir.

Il a eu un bref sourire.

— D'accord.

La colonne ne résolvait rien.

Elle rappelait que l'objet vendu ne se réduisait pas au coût de la cire et au temps de fabrication.

Les clients achetaient un parfum, un nom, un contenant, un cadeau possible et l'expérience d'avoir choisi quelque chose sur un marché.

Certaines propriétés étaient imaginaires.

D'autres étaient difficiles à mesurer.

Cela ne les rendait pas inexistantes.

— Ajoute « raison de l'intérêt », ai-je dit.

— Comment vas-tu remplir la colonne ?

— Avec les remarques des clients.

— Il faudra les noter pendant le marché.

— Pas toutes.

— Donc l'échantillon sera incomplet.

— Évidemment.

— Tu acceptes une donnée incomplète.

— Je ne fais pas un mémoire.

— Les activités commerciales gagnent aussi à connaître leurs limites méthodologiques.

— Ajoute la colonne.

Il l'a ajoutée.

Nous avons entré les chiffres.

Frais de stand : 85 €.

Recette : 312 €.

Frais de carte : 3,84 €.

Coût des produits vendus : 131,88 €.

Emballages et sacs supplémentaires : 8,40 €.

Impressions et étiquettes : 6,20 €.

Résultat avant valorisation du temps : 76,68 €.

Nous avons vérifié.

Une première erreur venait du nombre de maisons.

Une deuxième d'une réduction appliquée à quatre bougies.

Le résultat est resté le même après correction, parce que les erreurs s'annulaient.

— Soixante-seize euros soixante-huit, ai-je dit.

— Avant ton temps.

— Oui.

— Combien d'heures de préparation ?

Les bougies avaient été fabriquées sur plusieurs jours. Certaines appartenaient à des séries déjà prévues. Les étiquettes avaient demandé une soirée. Les tests davantage.

— Douze, peut-être.

— Plus le transport, l'installation et le marché.

— Neuf heures aujourd'hui.

— Vingt et une heures au total.

Le chiffre était mauvais.

— Les essais serviront encore, ai-je dit.

— Oui.

— Le présentoir aussi.

— Oui.

— Certaines dépenses concernent plusieurs marchés.

— On peut les répartir.
— Ne crée pas un mot pour rendre le résultat plus beau.
— Je ne l'ai pas créé.
— Tu comprends ce que je veux dire.
— Le premier marché contient des coûts et du temps qui ne se répéteront pas entièrement.
— Cela ne garantit pas que le suivant sera rentable.
— Non.
— Mais cela change l'analyse.
J'ai regardé les cases.
Soixante-seize euros ne signifiaient pas que la journée avait été inutile.
Le montant ne signifiait pas non plus qu'elle avait été correctement payée.
J'avais testé des produits.
Trouvé un parfum facile à offrir.
Observé un marché.
Obtenu le contact d'Aurore et celui d'un fournisseur.
Appris que la présentation de Pluie sur pierre ne correspondait pas à son coût.
Ces informations possédaient une valeur.
Elles ne payaient pas la facture de cire.
Les deux faits existaient ensemble.
— À dix euros de l'heure, a dit Lucas, le résultat devient négatif.
— Je sais.
— Je ne dis pas que tu dois abandonner.
— Bien.
— Je précise.
— Tu as appris.
Il a fait défiler le tableau.
— La prochaine fois, tu peux réduire le temps de préparation en produisant une série plus grande.
— Avec le risque d'invendus.
— Oui.
— Choisir un marché moins cher.
— Ou vendre davantage.
— Excellente stratégie.
— Je signalais les variables.
— Tu les signales comme si elles attendaient docilement qu'on les modifie.
— C'est leur comportement dans un tableau.
— Voilà pourquoi les tableaux mentent.
— Ils simplifient.
— La simplification choisit ce qui disparaît.
— Tu peux ajouter une colonne.
— Il n'existe pas une colonne pour tout.
— C'est probablement sain.
J'ai enregistré le fichier.
Lucas m'a regardée.
— Tu l'enregistres.
— Je teste.
— Sur ton ordinateur ?
Le fichier se trouvait encore sur le sien.
— Envoie-le-moi.
Il n'a pas commenté.
Il a joint le document à un message.
Mon téléphone a vibré.

LES_CLIENTS_SONT_CENSÉS_PAYER_v2.xlsx

— Le nom ne convient plus.

— Tu veux le changer ?

— Oui.

J'ai téléchargé le fichier et l'ai renommé :

LES CLIENTS SONT CENSÉS PAYER ET LES BOCAUX COMPTENT.xlsx

Lucas a lu par-dessus mon épaule.

— Les espaces augmentent le risque de problèmes selon les logiciels.

— Ils survivront.

— Tu peux utiliser des tirets bas.

— Non.

— Très bien.

J'ai ouvert le fichier sur mon ordinateur.

Les colonnes étaient là.

Qualité du bocal aussi.

— Je ne promets pas de le remplir correctement.

— Je ne te demande pas de promesse.

— Je peux oublier des ventes.

— Oui.

— Ajouter des catégories.

— Certainement.

— Écrire des phrases dans les cases numériques.

Il a fermé les yeux.

— Essaie d'éviter.

— Donc tu imposes déjà une règle.

— Une recommandation technique.

— Elle pourra évoluer.

— Les logiciels acceptent mal cette philosophie.

J'ai placé le fichier dans le dossier Marchés.

Le dossier existait déjà.

Il contenait des photos, trois versions d'une affiche, plusieurs formulaires et une facture non classée.

J'ai déplacé la facture dans À payer.

— Tu as vu ?

— Quoi ?

— J'ai classé un document sans intervention.

— La cérémonie aura lieu quand ?

— Aucune cérémonie n'est prévue.

— Dommage.

Il était presque vingt et une heures.

Le marché avait fermé depuis cinq heures.

Les cartons étaient rangés.

Les raviolis avaient disparu.

Le calcul était terminé dans la mesure où un calcul pouvait être terminé avant de devenir une autre question.

Lucas a fermé son ordinateur.

— Tu vas refaire un marché ?

— Oui.

— Celui de juin ?

— Probablement.

— Ton probablement.

— Je dois voir les conditions.

— Et le mois prochain aux Arcades ?

J'ai regardé la carte d'Aurore.

— Je vais m'inscrire.

— Avant d'avoir décidé.

— Annulation possible dix jours avant.

— Donc elle t'a convaincue.

— Elle connaît le marché.

— Tu pourrais lui demander comment elle calcule ses prix.

— Oui.

— Et ses ventes moyennes.

— Peut-être.

— Ton peut-être.

— Cette fois, oui.

Lucas a rangé son câble.

— Tu vas garder Pluie sur pierre ?

— Oui.

— Malgré les ventes.

— Je vais changer le pot ou la présentation. Peut-être le prix.

— Et Poire avec des projets ?

— J'en refais dix-huit.

— Tu en avais douze.

— J'ai observé une demande.

— Voilà.

— Ne sois pas satisfait.

— Je suis seulement heureux de voir une décision fondée sur des données.

— Les données et le fait que j'aime la bougie.

— Les deux peuvent coexister.

Je lui ai donné les deux maisons restantes.

— Pourquoi ?

— Paiement partiel pour le transport.

— L'une est fissurée.

— Elle brûlera tout de même sur une soucoupe.

— Et l'autre ?

— Je peux te la donner.

Il les a prises avec précaution.

— Merci.

— Elles ne sont pas magiques.

— Je sais.

— Ne les place pas près de la plume.

— Pourquoi ?

— Elle pourrait corriger les fenêtres.

Chapitre 12

Ce texte ne t'appartient pas

La grande librairie de Rivonne possédait quatre étages, trois escaliers mécaniques et une organisation conçue pour que les clients traversent plusieurs rayons avant de trouver ce qu'ils cherchaient.

J'étais venu acheter un livre recommandé par Mme Delmas.

Zuri avait besoin d'étiquettes résistantes à la chaleur.

Nous avons décidé d'entrer ensemble et de nous séparer à l'intérieur.

Cette méthode a tenu six minutes.

Je l'ai retrouvée au premier étage, devant une table de romances consacrées aux sorcières. Elle tenait un livre dans chaque main.

Sur la première couverture, une femme aux cheveux noirs posait devant une boutique éclairée par des bougies. Un homme très grand se tenait derrière elle avec une chemise ouverte selon des critères météorologiques incertains.

Le second montrait une herboristerie, un chaudron et un homme appuyé contre le plan de travail comme si le contenu de la potion avait perdu toute importance.

— Tu as trouvé les étiquettes ? ai-je demandé.

— Elles sont au sous-sol.

— Pourquoi tu es au premier étage ?

— L'escalator monte avant de descendre.

— Il existe un escalier.

— J'ai suivi le mouvement général.

Elle m'a montré les couvertures.

— Elles ont toutes une boutique.

J'ai regardé la table.

Plusieurs devantures, comptoirs et petites maisons accueillantes apparaissaient effectivement sous les titres.

— Certaines héritent seulement d'un cottage, ai-je dit.

— Avec une pièce réservée aux clients.

— Donc une boutique domestique.

— Déjà rentable.

Elle a lu la quatrième de couverture du premier roman.

— Celle-ci ne sait rien préparer, mais l'herboristerie fonctionne avant son arrivée.

— Cela lui laisse du temps pour apprendre.

— Et pour rencontrer le propriétaire du café voisin.

— Le café fonctionne également ?

— Suffisamment pour qu'il ferme lorsqu'elle a besoin de lui.

Elle a reposé le livre.

— Les sorcières de romance ne reçoivent jamais de deuxième rappel d'électricité.

— Cela casserait peut-être le rythme.

— Une facture peut créer une bonne tension.

— Pas celle annoncée par la couverture.

Elle a pris un troisième roman.

Une femme était allongée sur un canapé, entourée de livres flottants. Derrière elle, un homme légèrement transparent regardait dans sa direction.

— Librairie enchantée menacée de fermeture, a lu Zuri. Elle dispose de trente jours pour la sauver.

— Voilà une difficulté économique.

— Le fantôme possède un trésor.

— Difficulté résolue.

— Sans changement de modèle commercial.

Elle m'a tendu le roman.

Le résumé annonçait une histoire d'amour entre la propriétaire de la librairie et l'esprit d'un ancien libraire mort depuis cent vingt ans. La question des droits de succession n'était pas mentionnée.

— Un fantôme peut posséder un trésor ? ai-je demandé.

— Cela dépend de la manière dont il y est attaché.

— Magiquement ou juridiquement ?

— Les deux pourraient poser problème.

— Il faudrait déclarer la découverte.

— Tu vois. Ils ont supprimé le meilleur chapitre.

Zuri a remplacé le livre sur la pile.

— Tu n'aimes pas les romances ? ai-je demandé.

— Si.

— Tu viens d'en attaquer plusieurs sans les lire.

— J'attaque leur gestion.

— La fiction ne doit pas fournir un bilan comptable complet.

— Non. Elle choisit simplement les parties du travail qui produisent le bon décor.

Nous nous sommes éloignés de la table.

— C'est le principe d'un récit, ai-je dit. Choisir les éléments utiles.

— Oui.

— La vie aussi nous donne des éléments.

— Elle ne les choisit pas pour nous.

Nous avons atteint un rayon plus calme.

— Dans un roman, a repris Zuri, si une personne remarque trois fois la chemise d'un personnage, cela signifie probablement quelque chose.

— Dans la vie, elle peut seulement détester la chemise.

— Ou l'aimer.

— Ou remarquer facilement les vêtements.

— Voilà. Le texte organise les détails. Dans la vie, les gens les organisent après.

— On peut tout de même reconnaître des motifs.

— Oui.

— Même sans auteur.

— Oui.

— Donc ce qu'on comprend dans un texte peut aider à comprendre quelqu'un.

— Aider. Pas prouver.

— Tu tiens beaucoup à la différence.

— Parce qu'elle évite de prendre une interprétation élégante pour une information.

J'ai pensé aux premières feuilles.

À l'autrice universitaire d'une quarantaine d'années que j'avais créée à partir de listes, de tarifs et de phrases interrompues.

Les détails étaient réels.

L'ensemble ne l'était pas.

— Un auteur peut écrire correctement une émotion qu'il ne reconnaît pas dans sa propre vie ? ai-je demandé.

— Évidemment.

— Comment ?

— Observation, souvenirs, imagination, histoires des autres.

— Il peut donc vivre quelque chose sans savoir que c'est ce qu'il écrit.

Zuri m'a regardé.

— Tu cherches une méthode générale.

— J'essaie de comprendre.

— Une émotion n'est pas une règle de Uno.

— Elle peut produire des comportements répétés.

— Ne commence pas un deuxième mémoire avant d'avoir fini le premier.

Nous avons trouvé mon livre au troisième étage.

Il faisait presque cinq cents pages et coûtait quarante-deux euros.

— Tu vas l'acheter ? a demandé Zuri.

— Mme Delmas me l'a recommandé.

— Ce n'était pas ma question.

— J'en ai besoin pour ma deuxième partie.

— La bibliothèque ne l'a pas ?

— Tous les exemplaires sont empruntés.

— Ils vont revenir.

— Dans deux semaines. Je travaille sur cette partie maintenant.

Elle a examiné la couverture.

— Quarante-deux euros pour un livre que tu liras une fois.

— Je le consulterai plusieurs fois.

— Et après le mémoire ?

— Je le garderai. Il peut servir plus tard.

Zuri m'a rendu le livre.

— Tu présentes un achat personnel comme un investissement professionnel.

— Ce n'est pas comparable au bocal.

— Pourquoi ?

— Le livre contient des connaissances.

— Le bocal contient des pierres.

— Après que tu les as mises dedans.

— Il contenait une possibilité de rangement.

— Tu défends maintenant un contenant vide comme réserve de possibilités.

— Je vérifie la cohérence de tes règles.

J'ai acheté le livre.

Zuri a trouvé ses étiquettes au sous-sol. Elles coûtaient deux euros de plus que chez son fournisseur, mais elle en avait besoin le jour même.

Nous avons quitté la librairie avec deux dépenses dont chacun pouvait défendre la nécessité.

Cette égalité a empêché la reprise de la discussion sur le bocal.

Elle n'a pas rendu nos arguments identiques.

Trois jours plus tard, Zuri a décidé de détruire la scène de la gare.

Nous travaillions chez elle.

La pluie frappait les fenêtres. Le petit radiateur enchanté fonctionnait près de la table. Je reprenais ma section sur les règles normales pendant que Zuri triait d'anciennes versions de son texte.

La scène de la gare appartenait aux premières feuilles que j'avais lues.

À l'époque, elle n'existait que par fragments.

Mara attendait un train qu'elle ne voulait pas prendre. Élias arrivait trop tard pour l'en empêcher, suffisamment tôt pour prétendre que son retard n'était pas un choix.

Zuri l'avait réécrite plusieurs fois.

Elle m'en avait montré deux versions complètes avec un cercle violet et un carré.

Lors de la dernière, j'avais écrit dans la marge :

Le retard est meilleur que l'absence. Il lui permet de croire qu'il a essayé.

Zuri avait entouré la phrase.

La version suivante conservait le retard.

Elle n'avait pas suivi une instruction. Elle avait choisi une possibilité que j'avais nommée.

Je savais cette distinction.

Je n'avais jamais considéré la scène comme mon texte.

Elle était néanmoins devenue l'un des endroits où ma lecture avait compté pour elle.

Ce lundi-là, Zuri a relu les cinq pages, pris un marqueur noir et dessiné une croix dans le coin supérieur.

— Tu vas la détruire ? ai-je demandé.

— Oui.

— Elle ne va plus dans le texte ?

— Non.

— Tu peux la garder à part.

— Je ne veux pas.

— Pourquoi ?

Elle a posé les feuilles à droite de son ordinateur, sur une pile portant plusieurs croix noires.

— Elle fait faire à Mara quelque chose qu'elle ne doit plus faire.

— Attendre Élias ?

Zuri a regardé la scène.

— Je répondrai peut-être après.

J'avais posé la question autorisée.

Elle n'avait pas répondu.

La règle était simple.

Une croix noire signifiait que le texte devait être détruit. Je pouvais demander pourquoi une fois. Zuri pouvait refuser de répondre. La qualité du texte ne créait aucune exception.

— D'accord, ai-je dit.

Je suis retourné à mon mémoire.

Pendant quelques minutes.

Zuri a placé les pages barrées dans la petite caisse métallique près de la cuisine. Elle détruisait séparément les textes susceptibles de contenir des formules ou des annotations magiques.

La scène de la gare n'en contenait pas.

Elle allait seulement cesser d'exister.

J'ai relu deux fois le même paragraphe.

Zuri a pris une ancienne liste de prix dans la caisse et l'a déchirée.

Puis une page de dialogue abandonnée.

La scène de la gare attendait dessous.

Je connaissais sa première phrase.

Je connaissais le panneau d'affichage défectueux, le banc humide et le billet que Mara gardait plié dans sa paume.

Je connaissais surtout l'endroit exact où Zuri avait entouré mon commentaire.

— Tu pourrais me la donner, ai-je dit.

Elle s'est arrêtée.

— Non.

— Je ne la remettrais pas dans ton texte.

— Non.

— Je pourrais seulement la conserver.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est bonne.

— Ce n'est pas une raison pour que tu la possèdes.

— Elle pourrait te servir plus tard.

— Je viens de décider que non.

— Tu pourrais changer d'avis.

— Sans garder le papier.

Elle a repris les pages.

— Certaines formulations seront perdues, ai-je dit.

— Oui.

— La description du quai fonctionne.

— Oui.

— Tu as gardé des scènes moins abouties.

Le silence a changé.

Zuri a posé les feuilles.

— Ce n'est pas à toi de choisir lesquelles méritent de rester.

— Je ne choisis pas ce qui reste dans le roman.

— Tu essaies de choisir ce qui reste chez moi.

— Je demande seulement à garder une copie.

— Il n'y a pas de copie. Il y a ces feuilles.

— Alors celles-ci.

— Non.

Elle avait répondu clairement.

Je comprenais la règle.

Je comprenais le mot.

Je regardais tout de même la scène comme une chose qui allait m'être retirée.

Pas seulement parce qu'elle était bonne.

Parce qu'elle appartenait au début de notre correspondance. Parce qu'une phrase de ma marge avait survécu dans sa nouvelle version. Parce qu'elle prouvait que je n'avais pas seulement lu ses textes, j'avais parfois compté dans leur évolution.

J'avais commencé à confondre avoir compté pour une version avec posséder une part de cette version.

Je n'aurais pas formulé la distinction à cet instant.

Zuri a tendu les pages au-dessus de la caisse.

— Attends.

— Non.

J'ai quitté ma chaise.

— Une minute.

— Lucas.

— Tu peux décider demain.

— J'ai décidé aujourd'hui.

Elle a rapproché les feuilles de la caisse.

J'ai pris le coin supérieur.

Le geste n'était pas brutal.

Cela n'a rien amélioré.

Zuri n'a pas tiré.

Elle a seulement maintenu les pages.

Une légère tension s'est formée dans le papier entre nos mains.

— Lâche, a-t-elle dit.

— Je ne veux pas l'abîmer.

— Alors lâche.

— Je veux seulement que tu attendes.

— Ce texte ne t'appartient pas.

La phrase a traversé le reste.

Je tenais ses pages après qu'elle avait dit non.

J'avais transformé mon attachement à la scène en droit de la protéger contre sa propre décision.

Le mot protéger donnait au geste une fonction flatteuse.

Le premier jour, j'avais utilisé classer.

Cette fois, j'utilisais conserver.

Les verbes changeaient.

Le droit n'existait toujours pas.

J'ai lâché.

Zuri a ramené les pages contre elle.

Le coin que j'avais tenu était légèrement plié.

— Pardon, ai-je dit.

Elle a regardé la pliure.

Puis moi.

— Tu avais posé une limite claire. Je l'ai entendue et j'ai essayé de la contourner.

— Oui.

— Je pensais que mon jugement sur le texte comptait davantage que ta décision.

— Oui.

— Ce n'est pas le cas.

— Non.

Je me suis rassis.

Je n'ai pas ajouté que je voulais sauver une bonne scène.

L'intention faisait partie du problème.

Zuri a pris la première page et l'a déchirée.

Le bruit était ordinaire.

Le papier s'est séparé en deux, puis en quatre.

Elle a détruit les autres pages, mélangé les morceaux avec ceux de la liste de prix et placé l'ensemble dans un sac de recyclage.

La scène de la gare n'existait plus sous une forme lisible.

Je connaissais encore certaines phrases.

Je ne les ai pas écrites.

Nous sommes restés devant nos ordinateurs une vingtaine de minutes.

Je n'ai rien produit d'utilisable.

Zuri a déplacé plusieurs fichiers et répondu à un message. Son visage ne me permettait pas de savoir ce qu'elle pensait.

Il ne me devait pas cette information.

— Je vais partir, ai-je dit.

— D'accord.

Je rangeais mon câble lorsqu'elle a parlé.

— La scène n'était pas mauvaise.

Je me suis arrêté.

Elle ne me devait pas davantage cette explication.

— D'accord.

— Elle fonctionnait même très bien.

— Alors pourquoi...

Je me suis interrompu.

La question avait déjà reçu un refus.

Zuri a regardé le sac de papier déchiré.

— Mara passait toute la scène à attendre qu'Élias décide enfin d'arriver. Même lorsqu'elle voulait partir, tout ce qu'elle faisait restait organisé autour de lui.

— Et tu ne veux plus ça pour elle.

— Oui.

— Tu pouvais modifier la scène.

— Je ne voulais pas la réparer. Je voulais écrire autre chose.

J'ai regardé les morceaux.

— Je comprends.

— Tu comprends sa fonction dans le récit.

Elle a fermé son ordinateur.

— Tu ne comprends pas ce que cela me fait de continuer à la garder.

La conversation de la librairie est revenue.

Un texte organisait les détails.

Cela ne transformait pas la vie de son autrice en légende explicative.

Je pouvais comprendre ce que la scène produisait.

Je ne pouvais pas en déduire ce qu'elle représentait pour Zuri.

— Non, ai-je dit. Je ne comprends pas cette partie.

— Bien.

Aucune réconciliation n'a suivi.

Elle ne m'a pas donné une nouvelle page pour montrer que tout continuait.
 Je suis parti.
 Dans l'escalier, j'ai pensé au panneau d'affichage, au billet plié et à la phrase que Zuri avait entourée.
 J'ai essayé de ne pas les répéter exactement.
 Cette tentative les a rendus plus présents.
 Dehors, il pleuvait toujours.
 La scène avait été bonne.
 Zuri avait eu le droit de la détruire.
 Ces informations pouvaient rester vraies ensemble sans me donner un rôle supplémentaire.
 Pendant les quatre jours suivants, nous ne nous sommes pas vus.
 La durée ne constituait pas une rupture.
 Le mardi, Zuri préparait une commande.
 Le mercredi, j'avais un séminaire et une réunion avec Mme Delmas.
 Le jeudi, la petite salle était réservée.
 Nous avons échangé quelques messages pratiques.
 Elle m'a demandé si Sami avait brûlé la bougie en forme de maison près de sa guirlande.
 J'ai répondu que je l'avais convaincu de déplacer la bougie avant de l'allumer.
 Elle m'a demandé si Mme Delmas avait accepté le passage sur la soirée jeux.
 J'ai répondu qu'elle voulait que je développe la différence entre une exception tolérée et une règle renégociée.
 Je ne lui ai pas demandé si elle était encore en colère.
 Cette question aurait surtout servi à réduire mon inconfort.
 Je n'ai pas envoyé une seconde excuse.
 La première ne devait pas devenir une demande de pardon formulée plusieurs fois jusqu'à obtenir une réponse.
 J'ai travaillé.
 Dans ma section sur la propriété des cartes, j'avais écrit que le propriétaire du jeu devenait souvent le gardien naturel de la cohérence du groupe.
 J'ai supprimé naturel.
 Puis gardien.
 Posséder les cartes donnait parfois davantage d'autorité pour annoncer les règles. Cette autorité dépendait encore du groupe, du lieu et de la reconnaissance des autres joueurs.
 Le propriétaire ne protégeait pas naturellement le jeu contre leurs mauvaises décisions.
 Il possédait seulement les cartes.
 Le vendredi, je suis retourné dans la petite salle.
 Zuri était déjà là.
 Son chapeau reposait sur la table. Plusieurs feuilles occupaient son espace.
 Une page privée.
 Deux textes abandonnés mais lisibles.
 Une page commentable.
 Aucune ne portait mon prénom.
 — Bonjour, ai-je dit.
 — Bonjour.
 Je me suis installé près de la prise.
 Nous avons travaillé.
 Après vingt minutes, Zuri m'a demandé si le symbole de monnaie devait apparaître sur chaque prix d'une affiche.
 J'ai répondu. Elle a contesté.
 Nous avons comparé plusieurs versions.
 La scène de la gare n'a pas été mentionnée.
 À midi, nous sommes allés chercher du café.
 La machine m'a donné un chocolat alors que j'avais demandé un café long.

Zuri a reçu sa noisette.

— Elle diversifie ses méthodes, a-t-elle dit.

— Tu reconnais donc une intention.

— Je reconnais une stratégie commerciale hostile.

Nous sommes retournés dans la salle.

La journée ne ressemblait pas exactement à celles d'avant.

Je voyais les feuilles. Je voyais ensuite leurs symboles.

Puis je regardais autre chose.

Cette attention n'avait rien d'héroïque.

Elle aurait dû exister dès le début.

Certaines limites deviennent plus visibles après qu'on les a franchies.

Cela ne rend pas leur franchissement nécessaire.

Cela signifie seulement que quelqu'un d'autre a dû payer le coût de l'apprentissage.

J'avais attendu quatre jours parce que je ne voulais pas lui donner une page dans la même scène que son excuse.

Cela aurait ressemblé à une récompense.

Lucas aurait pu comprendre qu'une faute correctement reconnue rétablissait immédiatement l'accès.

Je ne voulais pas construire cette règle.

Je n'avais pas non plus décidé de ne plus jamais lui montrer mes textes.

Les deux réponses auraient été trop simples.

Le vendredi, je l'ai regardé travailler pendant presque deux heures.

Il remarquait encore les feuilles.

Il voyait le symbole et déplaçait son attention.

La différence était petite. Elle existait.

J'avais apporté une nouvelle scène.

Elle ne remplaçait pas celle de la gare.

Mara ne prenait plus le train.

Elle retrouvait Élias plusieurs semaines plus tard dans un magasin de meubles. Ils attrapaient chacun une extrémité du même carton après l'avoir vu tomber d'une pile.

La scène était moins élégante.

Elle n'organisait pas Mara autour de son attente.

Elle lui convenait mieux. J'avais imprimé quatre pages.

Un cercle violet et un carré occupaient le coin supérieur.

Je les avais gardées dans ma pochette pendant toute la matinée.

Après le café, je les ai sorties et posées près du pot.

Lucas a levé les yeux. Il a regardé le cercle.

Puis moi.

Il n'a pas pris les feuilles.

— Elles sont pour moi ? a-t-il demandé.

— Oui.

Le symbole suffisait normalement.

Il a posé une deuxième question.

— Je peux les lire ?

— Oui.

Il a pris la première page.

Je suis retournée à mon tableau de commandes.

La colonne Qualité du bocal contenait désormais quatre formulations incompatibles.

Je les ai laissées.

À côté de moi, Lucas lisait la nouvelle scène.

Il ne possédait aucun droit sur elle au-delà de celui que je venais de lui donner.

Cette fois, nous le savions tous les deux.

Chapitre 13

Jury blanc et sabotage réel

Le mémoire de Lucas était presque terminé.

Cette affirmation demandait plusieurs précisions.

Le texte principal faisait cent quatre pages. La conclusion existait. L'introduction avait été réécrite assez souvent pour que certaines phrases retrouvent leur première forme après plusieurs détours. Les annexes contenaient les tableaux d'entretiens, les notices de consentement et une liste de variantes du Uno dont la longueur aurait pu inquiéter une personne extérieure au projet.

Il restait les références à vérifier, deux transitions, la bibliographie définitive, la mise en page et une partie de la conclusion que Lucas appelait « provisoirement acceptable ».

Sa soutenance avait lieu dans douze jours.

Il considérait donc que le mémoire était presque terminé comme un appartement est presque rangé lorsque les objets au sol ont été placés dans des cartons sans étiquette.

Mme Delmas lui avait conseillé de répéter son oral devant des personnes qui ne connaissaient pas toutes ses références théoriques.

Lucas m'avait proposé de participer au jury blanc.

Il avait formulé la demande un mercredi à la bibliothèque, sans regarder dans ma direction.

— Il me faudrait quelqu'un capable de dire lorsqu'une explication devient incompréhensible.

— Tu connais beaucoup de personnes.

— Oui.

— Pourquoi moi ?

— Tu poses des questions précises.

— Cela ressemble à une qualité inventée pour obtenir quelque chose.

— Tu refuses aussi de prétendre comprendre lorsqu'une distinction n'est pas claire.

— C'est une qualité réelle.

— Voilà.

Il avait attendu une seconde.

— Sami peut venir. Clara aussi, si elle est disponible.

— Tu veux plusieurs personnes.

— Mme Delmas a dit un public.

— Deux personnes constituent déjà un public.

— Trois fournissent davantage de réactions.

— Tu construis un échantillon.

— Je ne publierai pas les résultats.

— Où ?

— Chez toi, si tu acceptes. Il y a assez de place pour le vidéoprojecteur de Sami.

J'avais mentalement regardé mon appartement.

Deux cartons de pots occupaient le mur près de la fenêtre. Le présentoir du dernier marché n'avait pas encore retrouvé son rangement définitif. Une caisse de bougies refroidissait sous la table. Plusieurs plantes prenaient assez de place pour être comptées comme des habitantes.

— Il faudra déplacer des choses.

— Je peux aider.

— Donc tu veux aussi porter des cartons.

— Cette fonction m'est familière.

J'avais accepté.

Le samedi suivant, j'ai transformé mon atelier en salle de soutenance.

La transformation n'était pas spectaculaire.

J'ai déplacé les moules à bougies dans la chambre, posé les cartons contre le mur et dégagé la grande table. Trois chaises faisaient face à un pan de mur blanc. Une quatrième attendait Lucas sur le côté.

Sami est arrivé avec un vidéoprojecteur dans une caisse noire, deux câbles de secours et un petit appareil permettant de chronométrer les scènes au théâtre.

— Un téléphone possède aussi une minuterie, ai-je dit.

— Celui-ci ne reçoit pas de messages pendant la présentation.

— Tu pourrais couper les notifications.

— Je pourrais également utiliser un objet conçu pour une seule fonction et éviter un débat.

Clara est arrivée dix minutes plus tard avec une boîte de biscuits et un carnet.

— J'ai préparé des questions.

— Sur quoi ?

— Sur ce que Lucas m'a expliqué à la soirée jeux.

— Donc sur une partie du sujet.

— Probablement une petite partie.

— Parfait.

Lucas est arrivé le dernier.

Il n'était pas en retard.

Il avait seulement attendu devant la porte pendant presque une minute avant de sonner.

Je l'avais vu depuis la fenêtre.

Il portait la veste sombre utilisée pour ses rendez-vous avec Mme Delmas. Sa chemise était claire, sans motif. Il tenait son ordinateur contre lui et un sac rempli de câbles, de feuilles et d'objets dont l'utilité serait probablement découverte après la soutenance.

— Tu étais devant la porte, ai-je dit lorsqu'il est entré.

— Je vérifiais que j'avais tout.

— Sans ouvrir le sac.

— La vérification était mentale.

— Résultat ?

— J'ai oublié l'adaptateur.

Sami a levé un câble.

— J'en ai deux.

— Voilà pourquoi les techniciens existent, a dit Lucas.

— Pour permettre aux universitaires de présenter des fichiers qu'ils ont oublié de rendre compatibles.

Sami a installé le vidéoprojecteur.

Lucas s'est approché du mur.

— L'image est un peu basse.

— Tu veux présenter ou reprendre la régie ?

— Je précise seulement.

— Présente. Je m'occupe des photons.

Lucas s'est tu.

Son diaporama contenait seize diapositives.

La première portait le titre complet du mémoire :

Le droit coutumier du Uno : transmission et négociation des règles informelles dans les groupes de joueurs

En dessous apparaissaient son prénom, le nom de l'université et celui de Mme Delmas.

— Tu as gardé le titre, ai-je dit.

— Oui.

— Tu voulais le changer ?

— J'avais plusieurs versions plus précises.

— Plus longues, a dit Clara.

— Beaucoup plus longues.

Lucas a sorti des feuilles imprimées.

— C'est ton texte ? ai-je demandé.

— Des notes.

— Tu vas les lire ?

— Non.

— Pourquoi les avoir imprimées ?

— Pour savoir qu'elles existent.

Sami s'est assis.

— Commençons avant que les notes développent une fonction émotionnelle supplémentaire.

J'avais préparé les règles du jury blanc.

Douze minutes de présentation.

Questions ensuite.

Pas d'interruption pendant l'exposé, sauf problème technique.

Pas de commentaires sur les vêtements.

Pas de fausse bienveillance.

Lucas avait ajouté une ligne :

Le jury ne peut pas demander une démonstration pratique du Uno pendant la présentation.

— Personne n'avait prévu, ai-je dit.

— Sami y avait pensé.

— Je voulais seulement apporter les cartes, a répondu Sami.

Lucas s'est placé devant le mur.

L'image du vidéoprojecteur éclairait une partie de sa veste.

— Quand tu veux, a dit Sami.

Il a lancé le chronomètre.

Lucas a commencé.

Sa première phrase n'était pas une plaisanterie.

— Les règles du Uno paraissent simples parce qu'elles sont imprimées, accessibles et associées à un jeu largement connu. Pourtant, les groupes observés jouent rarement de manière identique et défendent leurs variantes avec une assurance qui dépasse souvent leur connaissance des règles officielles.

Il parlait plus lentement que dans une conversation.

Pas assez pour paraître artificiel. Suffisamment pour que chaque phrase arrive entière.

La deuxième diapositive présentait sa question de recherche :

Comment les groupes produisent-ils, transmettent-ils et renégocient-ils des règles informelles dans une pratique ludique faiblement institutionnalisée ?

Je connaissais la majorité des mots.

Je comprenais la phrase.

Cela représentait déjà un progrès par rapport à certaines versions de son mémoire.

Lucas a expliqué pourquoi il avait choisi le Uno.

Le jeu possédait des règles officielles, sans autorité présente pendant les parties pour les faire appliquer. Les joueurs devaient décider eux-mêmes comment résoudre les désaccords, reconnaître les variantes et attribuer une légitimité aux personnes qui annonçaient les règles.

— Le faible enjeu apparent du jeu rend les mécanismes particulièrement visibles, a-t-il dit. Les joueurs acceptent de discuter longuement d'une règle parce que les conséquences restent limitées, mais ils mobilisent des arguments que l'on retrouve dans d'autres contextes : ancienneté, propriété, habitude, majorité, précédent ou appel à un texte.

Il a changé de diapositive.

— Cela permet d'observer une forme de production locale du droit sans devoir attendre qu'une famille rédige sa propre constitution. Les budgets de recherche étant ce qu'ils sont, j'ai choisi les cartes colorées.

Clara a souri.

Sami aussi.

La première partie de la réponse avait été claire.

La dernière phrase permettait à Lucas de prétendre qu'il ne venait pas de dire quelque chose de sérieux.

J'ai pris mon stylo.

Il a présenté son terrain : vingt-sept entretiens formels, plusieurs observations de parties, des groupes familiaux, amicaux et étudiants. Il a expliqué les limites de l'échantillon, l'absence de prétention représentative et la place de son propre rapport au jeu.

— Je ne cherche pas à déterminer comment les gens jouent au Uno en général. Je décris la manière dont certains groupes rendent leurs règles évidentes, même lorsqu'elles sont locales.

Il a laissé une seconde de silence.

— Autrement dit, j'ai passé plusieurs mois à écouter des personnes expliquer avec beaucoup de sérieux pourquoi leur cousin trichait.

J'ai tracé une première ligne sur mon carnet.

Lucas a présenté ses trois résultats principaux.

Le premier concernait la transmission.

Les règles locales étaient souvent apprises par imitation avant d'être formulées. Les nouveaux joueurs découvraient parfois l'existence d'une règle au moment précis où ils la violaient.

Le deuxième concernait l'autorité.

La personne possédant le jeu, accueillant la partie ou bénéficiant d'une plus grande ancienneté dans le groupe pouvait annoncer les règles avec davantage de légitimité. Cette autorité restait contestable et variait selon les situations.

Le troisième concernait la renégociation.

Une règle acceptée au début d'une partie pouvait être remise en discussion lorsqu'elle produisait une conséquence jugée injuste par une personne assez influente pour rouvrir le débat.

La soirée chez Sami apparaissait dans cette partie.

Pas Sami.

Pas Clara.

Pas les détails permettant de les reconnaître.

Seulement un groupe amical C et une discussion sur le cumul des +2.

— La règle a été choisie avant la partie, a expliqué Lucas. Elle a ensuite été contestée au moment précis où son application obligeait une joueuse à piocher dix cartes. Le désaccord ne portait sur aucune information nouvelle. Il portait sur l'expérience concrète d'une conséquence précédemment acceptée de manière abstraite.

La soirée ne servait pas d'anecdote décorative.

Elle montrait le moment où une convention redevenait visible et négociable.

— Le groupe a finalement maintenu la règle, notamment parce que son abandon aurait immédiatement avantagé la personne concernée. La justice invoquée par les participants dépendait donc aussi du moment où la règle était contestée.

Il a changé de diapositive.

— Ce qui est une manière sophistiquée de dire qu'il vaut mieux protester avant de devoir piocher.

Personne n'a souri immédiatement.

Sami a tourné la tête vers moi.

J'ai tracé une deuxième ligne.

Lucas terminait sa présentation.

La conclusion revenait sur la différence entre règle officielle et règle normale. Une règle écrite pouvait exister sans être appliquée. Une règle locale pouvait être respectée sans

jamais être formulée. L'autorité dépendait moins de la source de la règle que de la capacité du groupe à présenter une pratique comme évidente et antérieure au conflit.

La dernière diapositive disait :

Les règles informelles ne sont pas moins réelles parce qu'elles ont été inventées. Leur efficacité dépend de la manière dont les groupes oublient, masquent ou reconnaissent cette invention.

Lucas a laissé la phrase quelques secondes à l'écran.

Elle méritait de rester.

Puis il a dit :

— Voilà. Cent pages pour découvrir que les gens inventent des règles et se disputent lorsqu'elles les gênent.

Troisième ligne.

Sami a arrêté le chronomètre.

— Onze minutes quarante-deux.

Lucas a regardé l'appareil.

— Trop court.

— De dix-huit secondes.

— La marge est dangereuse.

— Elle permet de respirer.

Lucas s'est assis.

— Questions.

Clara a commencé.

— Pourquoi le Uno plutôt qu'un autre jeu ?

Lucas a répondu immédiatement.

— Parce qu'il combine trois éléments utiles : une règle officielle facilement accessible, des variantes nombreuses et une diffusion assez large pour que les participants pensent souvent connaître le jeu avant de commencer. Dans un jeu plus complexe, les désaccords peuvent être attribués à une mauvaise compréhension. Au Uno, ils apparaissent entre des personnes convaincues de comprendre parfaitement.

— Le sujet pourrait fonctionner avec d'autres jeux ?

— Oui, mais pas de la même manière. Certains jeux encadrent davantage les variantes. D'autres disposent de communautés capables de produire une autorité extérieure. Au Uno, le groupe se retrouve souvent seul avec la notice, ses souvenirs et la personne qui parle le plus fort.

Il s'est arrêté.

La réponse était complète.

Puis il a ajouté :

— Et les cartes sont plus faciles à transporter qu'un terrain de football.

Quatrième ligne.

Sami l'a interrogé sur la place du propriétaire du jeu.

Lucas a distingué la propriété matérielle, le rôle d'hôte et l'ancienneté dans le groupe. Il a expliqué que ces sources d'autorité pouvaient se cumuler ou se contredire.

— Dans une partie observée, la propriétaire des cartes avait annoncé les règles, mais son frère en a contesté une au nom de l'usage familial. Sa position a été reconnue parce qu'il était considéré comme plus ancien dans la pratique du groupe. Posséder le jeu n'a donc pas suffi.

— Tu peux le prouver avec une seule partie ? a demandé Sami.

— Non. Cette partie illustre un mécanisme également présent dans plusieurs entretiens. Je ne prétends pas établir une loi générale. Je montre que la propriété fonctionne comme une ressource argumentative dont la valeur dépend du contexte.

Il a pris une gorgée d'eau.

— Ce qui signifie que posséder une boîte de Uno ne transforme pas automatiquement quelqu'un en monarque, malgré plusieurs tentatives.

Cinquième ligne.

Ma première question concernait la distinction entre habitude et règle.

— Tu dis que certaines pratiques ne sont jamais formulées. Comment tu sais qu'elles fonctionnent comme des règles et pas seulement comme des habitudes ?

Lucas s'est légèrement penché en avant.

— Je regarde ce qui se passe lorsqu'elles sont interrompues. Une habitude peut être répétée sans que sa violation provoque de correction. Une règle devient visible lorsqu'un comportement différent appelle une sanction, une justification ou une intervention du groupe.

— Toujours ?

— Non. Certaines règles restent silencieuses même lorsqu'elles sont violées, par exemple si personne ne veut créer de conflit. Je croise donc plusieurs indices : la répétition, l'attente, les corrections, le langage utilisé et la manière dont les participants présentent la pratique lorsqu'on les interroge.

— Et si ton entretien les pousse à inventer une règle après coup ?

— C'est possible. L'entretien peut formaliser une pratique qui ne l'était pas encore. C'est une limite de la méthode. Je compare donc les discours aux observations lorsque j'en ai.

Il avait répondu sans supprimer la difficulté.

— Donc tu ne peux pas toujours savoir.

— Non.

— Et tu le dis dans le mémoire.

— Oui. Plusieurs fois. Avec assez de prudence pour permettre au lecteur de s'endormir en toute sécurité.

Sixième ligne.

Lucas a regardé mon carnet.

— Tu comptes les erreurs ?

— Non.

— Alors quoi ?

— Je te le dirai après.

— Cela ressemble à un système d'évaluation opaque.

— Continue.

Clara a demandé ce que son travail apportait au-delà du Uno.

Lucas a pris davantage de temps.

— Il montre que l'informalité ne signifie pas l'absence de structure. Les groupes produisent des règles, des autorités et des procédures de contestation même lorsqu'aucune institution officielle n'intervient. Le jeu permet d'observer ces mécanismes dans un espace limité, où les participants peuvent expliquer leurs arguments plus facilement que dans des conflits plus graves.

Il a regardé sa diapositive finale.

— Je ne prétends pas que les disputes de Uno expliquent toutes les institutions sociales. Elles permettent d'étudier à petite échelle comment une règle devient normale, comment elle cesse de l'être et qui obtient le droit de rouvrir la discussion.

La réponse était bonne.

Il avait expliqué ce que son travail permettait de voir, sans en exagérer la portée.

Il a ajouté :

— La civilisation ne dépendra donc pas entièrement de cette soutenance.

J'ai fermé mon carnet.

— On arrête.

Lucas a regardé Sami.

— Le vidéoprojecteur ?

— Il fonctionne.

— Alors pourquoi ?

— Parce que je ne pose plus de questions tant que tu fais ça.

- Quoi ?
- Tu réponds correctement. Ensuite, tu ajoutes une phrase pour que la réponse ait l'air moins sérieuse.
- Je fais des plaisanteries.
- Je sais.
- Cela rend l'oral moins lourd.
- Parfois.
- Tu préfères que je lise une définition pendant douze minutes ?
- Ce n'est pas l'alternative.
- J'ai tourné le carnet vers lui.
- Six lignes occupaient la page.
- J'ai marqué chaque fois que tu donnais une bonne réponse, puis essayais de la diminuer.
- Lucas a regardé les traits.
- Six sur presque une heure. Le taux reste acceptable.
- J'en ai ajouté un septième.
- Sami a expiré lentement.
- Clara a fermé son carnet.
- Je vais préparer du thé.
- Elle s'est levée.
- Sami a éteint le vidéoprojecteur.
- Je vérifie le câble.
- Le câble n'avait aucun problème.
- Ils avaient compris que la conversation devait continuer sans public supplémentaire.
- Clara est partie dans la cuisine.
- Sami l'a suivie avec le projecteur, ce qui n'était pas nécessaire à la préparation du thé.
- Lucas est resté devant moi.
- Tu leur as demandé de partir ?
- Non.
- Ils sont partis.
- Ils te connaissent.
- Clara me connaît moins.
- Elle connaît Sami.
- Il a regardé les sept lignes.
- L'humour n'invalide pas une réponse.
- Non.
- Il peut détendre le jury.
- Oui.
- Et montrer que je garde une distance avec mon terrain.
- Oui.
- Donc ton système est incomplet.
- Il mesure seulement ce que tu fais après une réponse.
- Tu viens de dire que cela pouvait être utile.
- Pas comme tu l'utilises.
- Lucas s'est levé et a marché jusqu'à la fenêtre.
- Le grand bocal violet occupait l'étagère à sa droite. La lumière du jour était trop faible pour produire ses reflets habituels.
- Qu'est-ce que je fais, exactement ?
- Tu construis une sortie après chaque réponse qui montre que tu sais quelque chose.
- C'est ton interprétation.
- Oui.
- Tu n'es pas dans ma tête.
- Non.

— Donc tu ne sais pas pourquoi je plaisante.

— Je sais ce que cela produit pendant l'exercice.

Il a pris sa bouteille d'eau.

— Cela détend.

— Cela t'évite surtout d'attendre la réaction. Si quelqu'un trouve le sujet ridicule, tu lui montres que tu le sais déjà. Si ta réponse paraît trop ambitieuse, tu la réduis avant qu'on te le reproche.

— Personne n'attend que mon mémoire transforme la société.

— Ce n'était pas la question.

— C'est tout de même vrai.

— Tu viens de répondre clairement à ce que ton travail apporte. Ensuite, tu as expliqué que la civilisation survivrait sans lui.

— Elle survivra.

— Oui. Et ton mémoire peut être bon quand même.

Lucas a remis le bouchon sur sa bouteille sans boire.

— Mme Delmas attend une analyse solide, ai-je poursuivi. Ton jury aussi. Toi également.

Il a regardé la table.

— Tu veux réussir.

— La plupart des étudiants veulent réussir leur soutenance.

— Je parle de toi.

— Oui. Je préférerais réussir.

— Tu recommences.

Il a levé les yeux.

— Comment ?

— « Je préférerais réussir. » Comme si le résultat avait la même importance que choisir un dessert.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Rien de particulier.

— Tu viens de refuser ma réponse.

— Je refuse de continuer l'exercice pendant que tu transformes chaque chose importante en préférence légère.

Le silence a duré.

Dans la cuisine, Clara ouvrait des placards. Elle connaissait déjà l'emplacement des tasses. Sami parlait assez fort pour couvrir une absence de conversation.

Lucas s'est assis.

— Tu peux arrêter l'exercice.

— Oui.

— Je peux refaire une répétition ailleurs.

— Oui.

Il savait que je n'allais pas le retenir avec une menace ni essayer de gagner la discussion. Je voulais seulement comprendre l'intérêt d'un jury blanc s'il répétait aussi son mécanisme de protection.

— Je veux réussir, a-t-il dit.

La phrase ne ressemblait pas à celles qu'il utilisait habituellement.

Elle ne contenait aucune précision.

Il a regardé ses feuilles imprimées.

— Je veux que le mémoire soit bon. Je veux que la soutenance se passe bien.

Il a déplacé la première page de quelques millimètres.

— Si j'échoue, ou si je m'effondre devant le jury, ça me fera mal.

Il n'a pas souri.

Je n'ai pas répondu immédiatement.

L'aveu ne demandait pas une récompense.

— D'accord.

— Je sais que ce ne serait pas la fin de ma vie.

— Je sais.

— Mais j'y ai travaillé pendant un an.

— Oui.

— Et j'y tiens.

— Oui.

Je n'ai pas dit qu'il réussirait forcément.

Son mémoire était bon. Mme Delmas le considérait presque prêt. Il connaissait son terrain et savait répondre aux questions.

Ces informations augmentaient ses chances.

Elles ne transformaient pas la soutenance en garantie.

— On peut reprendre, ai-je dit.

— Tu vas encore faire des traits ?

— Si nécessaire.

— D'accord.

Il n'a pas ajouté de plaisanterie.

Clara est revenue avec quatre tasses sur un plateau.

Sami portait la théière.

— Le problème technique est résolu ? a demandé Clara.

— Oui.

Personne n'a demandé lequel.

Nous avons repris nos places.

Lucas est resté assis pour les questions suivantes.

Sami a demandé comment il répondrait à un jury considérant son terrain trop anecdotique.

Lucas a réfléchi.

— Le caractère ordinaire du terrain fait partie de son intérêt. Les participants n'essaient pas de produire un discours institutionnel élaboré. Ils défendent pourtant des règles, des précédents et des autorités. Cela permet d'observer ces mécanismes sans les confondre avec le langage officiel qui les justifie dans d'autres contextes.

Il s'est arrêté.

Ses doigts se sont resserrés autour du stylo.

Une phrase supplémentaire est presque arrivée.

Il ne l'a pas dite.

Sami a attendu.

— C'est tout ?

— Oui.

— Bonne réponse.

Lucas a baissé les yeux vers sa feuille.

Il n'a pas diminué le compliment.

J'ai posé la question la plus difficile que j'avais préparée.

— Si les règles sont locales et négociées, pourquoi les joueurs parlent-ils autant de la règle officielle ?

Lucas a pris quelques secondes.

— Parce qu'elle reste une ressource commune, même lorsqu'elle n'est pas appliquée. Elle permet de présenter une variante comme une exception, une correction ou une trahison. Sans référence extérieure, le désaccord porte seulement sur ce que le groupe souhaite faire. Avec une règle officielle, chacun peut prétendre défendre quelque chose qui existait avant le conflit.

— Même si personne ne la suivait avant.

— Surtout dans ce cas. Elle peut être invoquée au moment où elle devient utile.

— Donc elle garde une autorité sans gouverner la partie.

— Oui.

— C'est clair.

Lucas a noté quelque chose.

— Quoi ?

Il a tourné la feuille.

Formuler plus tôt : autorité sans application.

— La formulation était dans ma question.

— Je peux la reformuler.

— Avec citation.

— « Selon un membre du jury blanc. »

— Non.

Il souriait légèrement.

Cette fois, le sourire ne supprimait rien.

Il restait à côté de son travail.

Nous avons repris le début de la présentation.

Pas l'exposé entier.

Lucas a supprimé la phrase sur les budgets de recherche et celle sur les cousins tricheurs.

Il a conservé une remarque légère au milieu de sa méthode, après une précision qui n'avait pas besoin d'être défendue.

Sami a corrigé la position du projecteur et signalé que la diapositive huit contenait trop de texte.

Clara a demandé à Lucas d'expliquer la différence entre négociation et renégociation sans citer un auteur.

Sa première réponse a duré presque deux minutes.

— Plus simple, ai-je dit.

— La distinction perdra certaines nuances.

— Tu peux les remettre si le jury les demande.

Mme Delmas lui avait déjà donné la même recommandation.

— La négociation fixe une règle avant qu'elle produise un conflit, a-t-il repris. La renégociation commence lorsque la règle existe déjà et que quelqu'un cherche à la modifier.

— Garde ça.

— C'est simplifié.

— C'est un oral.

Il a noté la phrase.

À la fin, Clara a fermé son carnet.

— Je comprends maintenant ce que tu fais.

— Tu ne comprenais pas avant ?

— Je comprenais que tu étudiais les règles du Uno. Maintenant, je comprends la question derrière.

Lucas a regardé sa dernière diapositive.

— D'accord.

Il n'a pas répondu que la question restait modeste, que le sujet était absurde ou que son mémoire ne changerait rien.

Il a seulement accepté.

Sami a commencé à ranger le vidéoprojecteur.

— Envoie-moi la version définitive des diapositives. Le texte est trop petit sur la huit.

— Je vais le réduire.

Sami s'est immobilisé, un câble à la main.

— Sans défendre sa taille ?

— Sans défendre sa taille.

— Une journée historique.

Lucas lui a lancé le bouchon de son stylo.

Sami l'a évité.

L'humour n'avait pas disparu.

Il avait cessé de servir à invalider chaque réponse.

La différence était visible.

Clara est restée quelques minutes pour me parler du marché de juin. Mon inscription était confirmée sous réserve du paiement de l'emplacement avant la fin du mois.

— Soixante euros, a-t-elle dit. Tables comprises.

— J'avais noté cinquante.

— Ils ont ajouté dix euros pour les animations.

— Quelles animations ?

— Musique, atelier pour les enfants, affiches.

— Je ne participe à aucune.

— Elles attirent le public.

— Donc elles possèdent une fonction commerciale générale.

— Exactement.

J'ai ouvert le tableur sur mon téléphone et corrigé le montant.

Lucas a vu le fichier.

— Tu as ajouté une colonne ?

— Deux.

— Lesquelles ?

— Météo et proximité d'une animation musicale.

— Pourquoi ?

— Le marché des Arcades a changé lorsqu'il a plu.

— Une journée ne suffit pas à établir une relation.

— Je teste.

— Et la qualité du bocal ?

— Toujours présente.

— Bien.

Il n'a pas demandé à voir le reste.

Clara et Sami sont partis ensemble. Sami devait rapporter le vidéoprojecteur au théâtre.

Clara voulait récupérer un pot de terre avant la fermeture d'un magasin voisin.

La porte s'est refermée.

Le silence est revenu dans l'appartement.

Lucas a commencé à rassembler ses feuilles.

— Tu étais dure, a-t-il dit.

— Oui.

— Tu avais prévu les traits avant ?

— Non.

— Tu as improvisé un dispositif de surveillance comportementale.

— Sept lignes au stylo.

— Le principe reste inquiétant.

— Tu veux que je m'excuse ?

— Non.

Il a fermé son ordinateur.

— Tu avais raison.

— Sur quoi ?

— La plaisanterie après les réponses.

— Je sais.

— Tu pourrais attendre avant d'utiliser cette phrase.

— Non.

Il a glissé le câble dans son sac.

— Je ne vais pas arrêter complètement.

— Je ne te l'ai pas demandé.

— Le jury peut apprécier l'humour.

— Oui.

— Tant qu'il ne retire pas ce que je viens de dire.

— Voilà.

Il s'est arrêté sur le mot.

— Je peux l'utiliser ?

— Dans ce cas.

Il s'est assis de nouveau.

— Comment tu as trouvé l'oral ?

— Plus clair que le mémoire lorsque tu ne cherches pas à tout dire.

— Seulement ?

— Tu connaissais toutes les réponses que nous avons posées.

— Il y en aura d'autres.

— Oui.

— Certaines pourront être agressives.

— Oui.

— Et je peux ne pas savoir.

— Oui.

Il a regardé l'écran désormais noir.

— Je veux vraiment réussir, a-t-il dit.

Cette fois, la phrase n'était pas arrachée par une confrontation.

Il avait besoin de la répéter sans la diminuer.

— Je sais.

Je me suis levée et ai récupéré ma pochette sur l'étagère.

Elle contenait un texte imprimé la veille.

Je l'avais emporté deux fois à la bibliothèque sans le sortir.

Il s'agissait de la scène du magasin de meubles que Lucas avait lue après la destruction de la gare.

Je l'avais prolongée.

Mara et Élias tenaient toujours chacun une extrémité du carton tombé d'une pile. Aucun ne voulait le lâcher avant l'autre. Une vendeuse leur demandait s'ils achetaient le meuble. Ils répondaient non en même temps.

La scène continuait sur le parking.

Je ne savais pas si leur conversation arrivait trop tôt.

Je ne savais pas non plus si le carton devenait un symbole trop visible.

Lucas remarquerait immédiatement ce problème.

Il pourrait également défendre une version que je jugerais fausse.

Je voulais son avis.

Pas seulement sa lecture.

J'ai posé les pages sur la table.

Un cercle violet et un carré occupaient le coin supérieur.

Sous les symboles, j'avais écrit :

Je veux savoir :

1. À quel moment Mara recommence-t-elle réellement à écouter ?

2. Le carton devient-il trop important ?

3. Élias explique-t-il encore trop ?

Lucas a lu les questions.

Il n'a pas pris les pages.

— Tu veux que je les commente ?

— Oui.

— Réellement ?

— Non. J'ai préparé trois questions pour créer une impression décorative.

— D'accord.

Il attendait encore.

— Tu peux les lire.

Il a pris le texte.

— Maintenant ?

— Si tu veux.

— Tu ne préfères pas que je parte et que je réponde plus tard ?

J'avais envisagé les deux possibilités.

Une réponse écrite serait plus construite.

Une lecture devant moi me montrerait où son attention changeait.

— Lis ici.

— Tu vas me regarder ?

— Au début.

— C'est inquiétant.

— Tu viens de parler devant un jury pendant plusieurs heures.

— Les pages sont différentes.

— Oui.

Il s'est installé au bout de la table.

J'ai ouvert le tableur du marché.

Pendant quelques minutes, j'ai fait semblant de vérifier les frais.

Lucas lisait.

Il s'est arrêté au milieu de la deuxième page et est revenu à une réplique.

Il a noté quelque chose sur une feuille séparée, pas sur mon texte.

À la troisième page, ses sourcils se sont légèrement rapprochés.

Je connaissais désormais la différence entre son expression de confusion et celle qui annonçait un désaccord.

Il n'était pas confus.

Il préparait une objection.

Cette perspective m'a plu.

Pas parce qu'il aurait forcément raison.

Parce qu'il prenait le texte au sérieux sans considérer que son jugement lui donnait un droit dessus.

J'avais choisi cette version.

J'avais choisi les questions.

J'avais besoin d'une réponse.

Le reconnaître ne réduisait pas mon autorité sur les pages.

Lucas a terminé.

Il a posé le texte sur la table.

— Tu veux la première impression ou une réponse organisée ?

— Première impression.

— Mara recommence à écouter plus tard que tu sembles le penser.

— Où ?

Il a montré une phrase de la quatrième page.

— Ici. Avant, elle écoute ses mots pour trouver ce qu'elle va refuser. Là, elle pose une question dont elle ne connaît pas déjà la réponse.

J'ai relu le passage.

— Le carton ?

— Trop important dans le parking.

— Pourquoi seulement dans le parking ?

— Dans le magasin, il existe physiquement entre eux. Dehors, tu le mentionnes trois fois alors qu'ils l'ont laissé à la vendeuse. Il continue à occuper la scène sans raison matérielle.

— Je voulais garder la continuité.

— Elle existe déjà dans la conversation.

— Et Élias ?

Lucas a regardé ses notes.

— Il explique moins. Sa phrase sur le train appartient encore à l'ancienne version.

— Il ne prend plus le train.

— Justement. Elle donne l'impression que tu essaies de sauver une phrase de la scène détruite.

Je connaissais cette phrase.

Elle n'était pas identique.

Elle remplissait la même fonction.

— Elle est bonne.

— Oui.

Il n'a pas ajouté que je devais la conserver.

Il a attendu.

— Je vais l'enlever.

— D'accord.

— Tu n'essaies pas de la sauver.

— Non.

— Même si elle est bonne.

— Le texte ne m'appartient pas.

La phrase aurait pu devenir solennelle.

Lucas l'a dite sans effet particulier.

Puis il a repris ses notes.

— Je peux te faire des commentaires plus détaillés demain.

— Oui.

— Directement dans les marges ?

— Oui.

— Toutes les pages ?

— Toutes.

Je lui ai donné le texte.

Pas définitivement.

Pour la nuit.

— Tu peux l'emporter.

Il a regardé les feuilles.

— Tu es sûre ?

— Oui.

— Je te les rends demain.

— Je sais.

Il les a glissées dans une chemise séparée de son mémoire.

Cette précaution était probablement excessive.

Je l'ai appréciée.

Il s'est levé.

— Merci pour aujourd'hui.

— Pour le jury ou pour le texte ?

— Les deux.

— Le jury n'était pas un service agréable.

— Il était utile.

— Ce n'est pas identique.

— Les deux informations peuvent coexister.

Je l'ai accompagné jusqu'à la porte.

Dans le couloir, il a vérifié une seconde fois que la chemise contenant mon texte était fermée.

— Tu vas travailler sur les diapositives ce soir ? ai-je demandé.

— Oui.

— Pas toute la nuit.

- Non.
- Réellement ?
- Je modifie les trois diapositives trop chargées et je relis l'introduction. Ensuite, j'arrête.
- À quelle heure ?
- Zuri.
- La précision aide les règles.
- Minuit.
- D'accord.
- Et toi ?
- Je retire la phrase du train.
- Ensuite ?
- Rien.
- Réellement ?
- Je peux aussi appliquer mes propres limites.
- Il a souri.
- Bonne soirée.
- Bonne soirée.

J'ai refermé la porte.

L'appartement semblait plus vide sans le projecteur, les chaises alignées et les pages de Lucas sur la table.

J'ai remis les meubles en place.

Puis j'ai ouvert le tableur.

Dans la colonne Notes du marché de juin, j'ai écrit :

Prévoir quelqu'un pour aider au stand.

J'ai hésité avant d'ajouter un nom.

Je ne l'ai pas fait.

Lucas viendrait probablement si je lui demandais.

Je ne lui avais pas encore demandé.

Sur la table, l'endroit où mon texte avait reposé était vide.

Je savais où il se trouvait.

Je savais pourquoi je le lui avais confié.

Cette fois, je n'avais pas besoin qu'un courant d'air choisisse à ma place.

Chapitre 14

Les filtres d'amour sont interdits

L'administration magique occupait le deuxième étage d'un bâtiment partagé avec un cabinet de kinésithérapie, une association de défense des locataires et le service municipal chargé des licences de terrasse.

Aucun panneau extérieur ne la mentionnait.

Sur l'interphone, il fallait appuyer sur :

BUREAU DES PRATIQUES PARTICULIÈRES

La discrétion n'avait rien de secret. Le nom complet du service dépassait seulement le nombre de caractères autorisés par l'appareil.

J'avais rendez-vous à dix heures pour renouveler ma déclaration d'activité.

Lucas m'accompagnait parce que nous devons déjeuner ensuite et travailler à la bibliothèque universitaire. Il aurait pu me rejoindre après. Il avait décidé qu'une salle d'attente administrative constituait un environnement acceptable pour relire sa conclusion.

— Je peux travailler presque partout, avait-il dit.

— Tu as besoin d'une table.

— D'un support plat.

— D'une prise.

— Idéalement.

— De silence.

— Pas nécessairement.

— Et tu te plains lorsque la chaise n'a pas de dossier.

— Ce n'est pas une plainte. C'est une observation lombaire.

Il était arrivé avec son ordinateur, son mémoire imprimé et le livre à quarante-deux euros acheté à la grande librairie.

J'avais apporté une pochette contenant mon formulaire annuel, mon assurance, la déclaration précédente et trois photographies de mon espace de préparation.

Le bureau exigeait une image du plan de travail vide, une du stockage fermé et une troisième montrant la distance entre les composants actifs et les denrées alimentaires.

La distance minimale était d'un mètre vingt.

Chez moi, elle était de deux mètres dix.

Cette avance réglementaire ne produisait aucun avantage.

Nous sommes arrivés à neuf heures cinquante-deux.

La salle d'attente contenait six chaises, une fontaine à eau et une plante artificielle couverte d'une poussière réelle.

Un homme tenait une caisse de transport percée de petits trous.

Quelque chose ronflait à l'intérieur.

Au-dessus de la fontaine, une affiche annonçait :

AUCUNE PRÉPARATION ACTIVE NE DOIT ÊTRE OUVERTE DANS LA SALLE D'ATTENTE.

LES OBJETS À DÉPLACEMENT AUTONOME DOIVENT RESTER ATTACHÉS.

EN CAS DE MORSURE, PRÉVENIR L'ACCUEIL.

Une feuille plus récente avait été ajoutée dessous :

LES CHARMES D'ATTACHE NE SONT PAS DES SANGLES HOMOLOGUÉES.

Lucas s'est installé près de la prise.

— Ta déclaration concerne quoi exactement ? a-t-il demandé.

— Préparations domestiques à effet limité, diagnostic d'objets, réparation de charmes et vente occasionnelle de composants actifs.

— Tout tient dans une seule catégorie ?

— Non. C'est pour ça que j'ai six pages.

Il a regardé ma pochette.

- Tu n'as rien oublié ?
- Non.
- Tu as vérifié ?
- Deux fois.
- Avec une liste ?
- De mémoire.
- Méthode moins fiable.
- Je ne dépose pas cent pages.
- Une porte s'est ouverte.
- Monsieur Barel ?
- L'homme à la caisse s'est levé.
- Le ronflement s'est interrompu.
- Une petite voix a dit :
- Non.
- Monsieur Barel a fermé les yeux.
- Il fait ça depuis ce matin.
- L'employée a regardé la caisse.
- Il comprend son nom ?
- Ce n'est pas son nom.
- Pourquoi répond-il ?
- Il refuse les déplacements.
- Vous avez rempli le formulaire de transport d'entité semi-consciente ?
- On m'a donné celui des objets vocaux.
- S'il formule une opposition, il n'est plus seulement vocal.
- Il répète non.
- La variété du vocabulaire n'est pas le critère.
- Ils sont entrés dans le bureau.
- La porte s'est refermée.
- Lucas a ouvert sa conclusion.
- Tu veux prendre des notes sur la caisse, ai-je demandé.
- Je travaille sur mon mémoire.
- Tu regardes encore la porte.
- Elle se trouve dans mon champ visuel.
- Ton mémoire ne contient aucune entité semi-consciente.
- Pas dans la version actuelle.
- Il a supprimé une phrase.
- Puis il l'a remise.
- Puis il a retiré trois mots.
- Tu avances ?
- Mme Delmas trouve la conclusion trop prudente.
- Elle a raison ?
- Sur certains passages.
- Lesquels ?
- Ceux où je rappelle plusieurs fois que le terrain ne permet pas de généraliser à l'ensemble de la vie sociale.
- Combien de fois ?
- Trois dans la conclusion.
- Une fois ne suffit pas ?
- Théoriquement.
- Pourquoi trois ?
- Pour éviter qu'une personne pense que j'attribue au Uno une fonction explicative universelle.
- Une personne déterminée à le penser ne sera pas arrêtée par la troisième phrase.

- C'est ce que Mme Delmas a dit.
- Elle est compétente.
- Elle possède un doctorat.
- Les deux peuvent coexister sans être identiques.

Lucas a relu le passage.

- Je vais supprimer la deuxième précaution.
- Et la troisième ?
- Elle se trouve à un endroit plus utile.
- Tu en gardes donc deux.
- Pour l'instant.

La porte s'est ouverte.

Monsieur Barel est sorti avec sa caisse.

- Non, a répété la voix.
 - Nous sommes d'accord, a répondu Monsieur Barel.
- Ils ont quitté la salle d'attente.

À dix heures vingt-six, mon nom a été appelé.

J'ai pris ma pochette.

- Tu viens ? ai-je demandé à Lucas.
- J'ai le droit ?
- Oui.

- Je ne parlerai pas.
- Cette promesse est ambitieuse.

Le bureau contenait deux tables, trois armoires métalliques et assez de dossiers pour expliquer une partie des délais.

Mme Le Corre portait des lunettes attachées par une chaîne. Elle utilisait son tampon encreur avec une précision qui donnait à chaque geste une valeur définitive.

Je l'avais déjà vue lors de mon précédent renouvellement.

- Activité indépendante, même adresse ? a-t-elle demandé.
- Oui.
- Même répartition des activités ?
- Je vends davantage de bougies ordinaires.
- Elles ne relèvent pas de ce bureau.
- Je sais.
- Elles sont fabriquées dans la même pièce que les produits actifs ?
- Sur un autre plan de travail.
- Distance ?
- Deux mètres dix.
- Protection physique ?
- Composants actifs en armoire fermée, étiquetage rouge et matériel séparé.
- Photographies ?

Je les ai sorties.

Mme Le Corre a examiné la première, puis la deuxième.

Sur la troisième, le grand bocal violet apparaissait derrière l'armoire.

Elle a rapproché la photographie.

- Ce contenant est homologué pour le stockage actif ?
- Il contient seulement des pierres de protection à faible charge.
- Couvercle en cuivre ?
- Oui.
- Joint ?
- Non.
- Alors pas de liquides, poudres ou éléments volatils.
- Je sais.

Elle a noté quelque chose.

Lucas regardait le mur.

Je savais qu'il avait reconnu le bocal à la manière dont son menton s'était légèrement relevé.

Il n'a rien dit sur son prix.

Mme Le Corre a repris le formulaire.

— Réparation de charmes domestiques. Diagnostic minéral. Préparations ponctuelles. Aucun soin clinique.

— Oui.

— Aucun effet sur des tiers non présents.

— Oui.

— Aucun produit de modification durable du comportement.

— Non.

— Vos bougies ordinaires ne comportent aucune charge ?

— Non.

— Même faible ?

— Elles brûlent.

Mme Le Corre a levé les yeux.

— Ce n'est pas une réponse réglementaire.

— Aucune intention fixée, aucun composant actif et aucun effet autre que la combustion et le parfum.

— Très bien.

Elle a coché une case.

Mon téléphone a vibré contre la table.

Le nom de Mme Vautrin est apparu sur l'écran.

Quatre messages.

Je n'ai pas ouvert.

Mme Le Corre a poursuivi.

— Dernier contrôle du stockage ?

— Février.

— Rapport favorable ?

— Oui.

Je lui ai donné la copie.

Le téléphone a vibré de nouveau.

— Vous pouvez répondre si c'est une urgence professionnelle, a dit Mme Le Corre.

— Avec Mme Vautrin, l'urgence est une catégorie souple.

Lucas a baissé les yeux vers son sac.

Il connaissait le nom.

Mme Le Corre a ouvert un classeur.

— Prenez le temps. Je dois vérifier la nouvelle grille.

J'ai lu les messages.

Mme Vautrin : Bonjour Zuri j'aurais besoin d'un produit assez spécial.

Mme Vautrin : Rien de dangereux.

Mme Vautrin : Plutôt un facilitateur d'affinité.

Mme Vautrin : Avec une aide à la réciprocité émotionnelle.

Je n'avais pas besoin de lui demander ce qu'elle voulait dire.

Une personne cherchant une préparation pour être plus à l'aise avant un rendez-vous parlait de sa propre anxiété.

Une personne désirant une bougie d'ambiance parlait de lumière ou de parfum.

La réciprocité émotionnelle exigeait qu'une autre personne commence à éprouver quelque chose.

J'ai répondu :

Je ne fabrique pas de produits destinés à modifier les sentiments ou l'attachement d'une autre personne.

La réponse est arrivée immédiatement.

Mme Vautrin : Ce n'est pas un filtre d'amour.

Mme Vautrin : C'est plus subtil.

Mme Vautrin : Il y a déjà quelque chose, il faut juste l'aider.

J'ai écrit :

C'est un filtre d'amour. Je refuse.

Mme Le Corre a cessé de tourner les pages de son classeur.

— Demande affective ?

— Oui.

— Explicite ?

— Elle appelle ça un facilitateur d'affinité.

Mme Le Corre a soupiré.

Pas contre moi.

Contre la formulation.

— Ils changent toujours les mots.

Elle a ouvert un tiroir.

Mon téléphone a vibré.

Mme Vautrin : J'ai besoin de quelque chose de discret.

Mme Vautrin : Elle est clairement intéressée mais elle hésite.

Le pronom ne fournissait aucune information utile.

Je n'avais pas besoin de connaître la personne concernée pour refuser.

— Vous avez fourni un produit ? a demandé Mme Le Corre.

— Non.

— Conseillé un composant ?

— Non.

— Accepté un acompte ?

— Non.

Elle a sorti une feuille rose.

— Le premier refus ne demande pas systématiquement un signalement. Cela devient obligatoire lorsque la préparation doit être administrée sans connaissance de la personne concernée.

— Je ne sais pas comment elle compte l'utiliser.

— Demandez.

— Je n'ai pas besoin du détail pour refuser.

— Pour refuser, non. Pour déterminer la procédure, oui.

La distinction était claire.

Elle restait désagréable.

J'ai écrit :

Est-ce que la personne saurait qu'elle prend le produit ?

Mme Vautrin a répondu :

Ce serait dans une boisson mais rien de nocif.

Mme Le Corre a tendu la main.

— Je peux voir ?

Je lui ai montré l'écran.

Elle a tiré la feuille rose vers elle.

— Signalement obligatoire.

— Même si je ne fabrique rien ?

— Vous déclarez la demande. Elle recevra un rappel de l'interdiction. Si elle recommence auprès d'autres praticiens, nous disposerons d'un historique.

— Elle risque quoi aujourd'hui ?

— Une notification d'information. Rien de plus sans préparation, achat ou tentative d'administration.

Elle a tamponné le coin supérieur de la feuille.

— L'interdiction concerne les produits visant à produire ou imiter l'attachement, l'atirance, la préférence affective ou le consentement relationnel d'une personne déterminée.

Lucas a levé les yeux.

Mme Le Corre l'a remarqué.

— Vous êtes praticien ?

— Non.

— Juriste ?

— Sociologue.

— Cette compétence ne vous aidera pas à remplir le formulaire.

— Je n'avais rien proposé.

— Bien.

Elle a replacé le tampon.

— Imiter le consentement ? a demandé Lucas.

Il avait tenu presque vingt minutes.

Mme Le Corre a accepté la question.

— Certaines préparations ne créent pas de sentiment. Elles provoquent les comportements qui lui ressemblent : recherche de proximité, réponses favorables, fixation de l'attention ou disparition du refus.

— La personne peut ne rien éprouver ?

— Oui.

— Mais agir comme si elle choisissait.

— Exactement.

Lucas a regardé la feuille rose.

Il n'a pas essayé de transformer la réponse en observation générale.

Mme Le Corre a poursuivi :

— Les préparations prises volontairement par la personne sur laquelle elles agissent restent autorisées sous certaines conditions. Réduction de l'anxiété, soutien de confiance, clarification émotionnelle. Les effets doivent être annoncés et ne concerner que la personne qui consent à les prendre.

— Je pourrais proposer ça, ai-je dit.

— Dans un autre contexte. Pas comme moyen détourné d'obtenir la réponse d'un tiers.

Mon téléphone a vibré.

Mme Vautrin : Je peux payer plus que votre tarif habituel.

Puis :

Mme Vautrin : 300 € si c'est prêt demain.

Trois cents euros.

La facture de cire et le marché de juin étaient payés. Il me restait deux flacons à remplacer, des emballages à commander et le thermostat de ma plaque chauffante à faire réparer.

Trois cents euros auraient couvert plusieurs dépenses.

Cette information n'avait aucune fonction.

La commande restait interdite.

— Elle propose trois cents euros, ai-je dit.

Mme Le Corre a poussé la feuille rose vers moi.

— Le montant n'entre pas dans la déclaration.

— Je sais.

— Vous refusez toujours ?

— Oui.

Elle m'a indiqué les cases à remplir.

Nom de la cliente.

Date.

Nature de la demande.

Mode d'administration envisagé.

J'ai écrit :

Dans une boisson, sans information de la personne concernée.

— Signez ici.

J'ai signé.

— Nous pouvons envoyer le rappel ou vous laisser le faire, a dit Mme Le Corre.

— Quelle différence ?

— Si nous l'envoyons, elle saura que sa demande a été signalée.

— Je veux qu'elle le sache.

Mme Le Corre a coché :

NOTIFICATION ADMINISTRATIVE

— Elle recevra le texte dans les trois jours ouvrés. Vous pouvez rappeler votre refus maintenant, sans discuter du prix, de la recette ni des alternatives agissant sur la personne visée.

J'ai écrit :

Je refuse cette commande. Il est interdit de donner à une personne, sans son accord, un produit destiné à modifier ou imiter ses sentiments, son attirance ou son consentement. Je ne discuterai pas de recette ni d'alternative agissant sur elle.

J'ai relu.

Puis j'ai ajouté :

Pour toute autre intervention future, le paiement sera demandé avant préparation ou déplacement.

J'ai envoyé.

Mme Vautrin n'a pas répondu.

Mme Le Corre a repris ma déclaration.

— Revenons au stockage.

La transition m'a plu.

Elle n'avait pas besoin de commenter mon refus ou de le transformer en preuve morale.

Son travail consistait à enregistrer la demande, vérifier mon assurance et déterminer si mon armoire fermait correctement.

— Votre étagère supérieure est à quelle hauteur ?

— Un mètre quatre-vingt-dix.

— Vous utilisez un escabeau ?

— Pliable. Il reste contre le mur.

— Enchanté ?

— Non.

— Très bien.

— Pourquoi ?

— Les escabeaux enchantés doivent être contrôlés tous les deux ans.

— Le mien est ordinaire.

— Une formalité en moins.

Elle a coché une dernière case.

— Dossier complet. Renouvellement pour trois ans, sous réserve du maintien de l'assurance et de la déclaration de tout changement d'adresse.

Elle a tamponné la page.

— Vous recevrez l'attestation par voie électronique.

— Quand ?

— Entre trois et quinze jours.

— C'est une période large.

— Le délai dépend du contrôle automatique.

Lucas a regardé les armoires remplies de dossiers papier.

Mme Le Corre a suivi son regard.

— Automatique ne signifie pas sans intervention.

Elle m'a rendu la pochette.

— Conservez les messages de Mme Vautrin pendant cinq ans.

— Cinq ans pour une demande refusée ?

— L'administration considère qu'un refus documenté peut devenir pertinent après une nouvelle sollicitation.

— D'accord.

Nous sommes sortis.

Dans la salle d'attente, la caisse de Monsieur Barel avait disparu.

Une autre personne occupait sa chaise avec un objet entièrement recouvert d'un drap.

Le drap respirait.

Je n'ai pas demandé.

Dans l'escalier, Lucas est resté silencieux.

Je savais qu'il avait des questions.

Il les gardait probablement parce que chaque question posée dans ce bâtiment semblait capable de produire un nouveau formulaire.

Au rez-de-chaussée, il a ouvert la porte.

— Trois cents euros, a-t-il dit.

— Oui.

— Pour le lendemain.

— Oui.

— Tu n'as pas demandé ce qu'elle voulait exactement provoquer.

— Elle voulait qu'une personne absorbe quelque chose sans le savoir et lui réponde favorablement. Cela suffisait.

Nous avons marché jusqu'au restaurant près de l'université.

Une file commençait devant la porte.

— Tu aurais pu lui proposer une préparation qui agit seulement sur elle, a dit Lucas. Confiance, calme ou clarté.

— Oui.

— Tu ne l'as pas fait.

— Pas pendant qu'elle essayait d'obtenir autre chose.

— Même si le produit n'agissait que sur Mme Vautrin ?

— Elle l'aurait commandé pour contourner l'hésitation de l'autre personne. La préparation serait différente. Le projet resterait le même.

— Tu pourrais lui en proposer plus tard.

— Je pourrais.

— Tu comptes le faire ?

— Non.

Nous avons avancé.

— Tu ne veux plus travailler pour elle.

— Je refuse cette catégorie de demande. Pour le reste, elle paiera avant.

— Ce n'est pas exactement la même décision.

— Non.

Une table s'est libérée près de la fenêtre.

Nous avons commandé deux plats du jour.

Lucas a placé son livre à quarante-deux euros sur la chaise vide, à distance de la carafe.

— Tu le protèges beaucoup.

— Il contient des connaissances.

— Le bocal contient des pierres.

— Après que tu les as mises dedans.

— Il contenait une possibilité de rangement.

— Nous avons déjà eu cette discussion.

— Tu la perdais encore.

Le repas est arrivé.

- Lucas avait commandé un gratin. Il contenait des épinards qui n'étaient pas annoncés.
 L'université maintenait sa politique d'information partielle sur les légumes.
 Nous avons mangé quelques minutes.
- Mme Le Corre a parlé d'imitation du consentement, a dit Lucas.
 - Oui.
 - Je n'avais jamais pensé à la différence entre créer un sentiment et produire seulement les comportements associés.
 - Pour la personne qui demande le produit, le résultat peut sembler identique.
 - Mais pas pour celle qui le prend.
 - Exactement.
- Il attendait une explication.
 Je pouvais lui donner la version utile.
- Si une personne ne te choisit qu'après avoir absorbé quelque chose, elle ne t'a pas choisi.
 - Même si le produit enlève seulement une hésitation ?
 - Une hésitation appartient à la personne qui hésite.
 - D'accord.
 - Tu peux aider quelqu'un à comprendre ce qu'il ressent lorsqu'il te le demande. Tu ne peux pas décider que son hésitation est une erreur.
- Lucas a coupé un morceau de gratin.
- Mme Vautrin pense qu'il existe déjà quelque chose.
 - Les gens utilisent souvent cette phrase.
 - Cela leur permet de dire qu'ils ne créent rien.
 - Ils aident. Ils facilitent. Ils révèlent.
 - Des verbes qui cachent l'action.
 - Oui.
- Il a regardé son assiette.
- Exprimer ce qu'on veut ne produit pas le même problème.
 - Non.
 - Parce que l'autre personne peut encore choisir.
 - Oui.
 - Même si la proposition influence nécessairement sa réflexion.
 - Savoir que quelqu'un te désire est une information. Ce n'est pas une réponse fabriquée à ta place.
 - Et si la personne refuse ?
 - Elle refuse.
 - On peut être déçu.
 - Évidemment.
 - Sans considérer que le refus signifie qu'elle a mal compris ce qu'elle ressent.
 - Voilà.
- Le mot l'a fait sourire.
- Tu viens d'utiliser mon système de règles.
 - Le principe existait avant ton mémoire.
 - Je le soupçonnais.
- Je lui ai pris un morceau de pain.
- La préparation volontaire pour gagner en confiance serait donc autorisée parce que la personne choisit son propre changement.
 - Avec des limites. Elle doit connaître les effets, pouvoir refuser et ne pas recevoir une fausse promesse sur le résultat.
 - Elle peut devenir plus sûre d'elle sans que l'autre personne réponde favorablement.
 - Oui.
 - Donc le produit peut aider à faire une proposition. Pas à obtenir son acceptation.
 - Exactement.

Lucas a bu de l'eau.

— Comment fonctionnent les préparations qui imitent les comportements ?

— Non.

— Je demande par curiosité théorique.

— Elle reste une curiosité.

— Tu pourrais expliquer sans donner de recette.

— Je pourrais.

— Et ?

— Je n'ai pas envie de passer le déjeuner à décrire plusieurs formes de manipulation affective.

Il a acquiescé.

— D'accord.

Il n'a pas reformulé la question.

Nous avons terminé le repas en parlant de sa conclusion, du gratin et du fait qu'un épinard pouvait devenir une information pertinente lorsqu'il apparaissait sans annonce.

Après, nous avons traversé le campus.

Des affiches annonçaient plusieurs soutenances.

Lucas a lu chaque nom.

— La tienne sera affichée ? ai-je demandé.

— Peut-être sur la porte du département.

— Tu as la date définitive ?

— Oui.

— Et la salle ?

— B216.

Je me suis arrêtée.

— Celle qui était fermée et renvoyait vers B214 ?

— Ils ont retiré les affiches.

— Les deux ?

— Oui.

— Donc la salle existe de nouveau.

— Théoriquement.

— Tu as vérifié ?

— J'irai lundi.

Nous avons trouvé une table au deuxième étage de la bibliothèque universitaire.

Lucas a ouvert son mémoire.

J'ai sorti mon ordinateur et le tableur.

LES CLIENTS SONT CENSÉS PAYER ET LES BOCAUX COMPTENT.xlsx

La fiche de Mme Vautrin comportait plusieurs lignes.

Charme de placard.

Réparation après nettoyage.

Païement tardif.

Urgence.

Dans la colonne Statut, j'ai écrit :

Païement préalable. Aucune préparation affective.

Dans Notes :

Refus déclaré. Ne pas négocier l'interdiction.

Lucas travaillait sur sa conclusion.

Il ne regardait pas mon écran.

— Tu as modifié le tableau ? a-t-il demandé après quelques minutes.

— Comment tu sais ?

— Tu as tapé peu de choses et relu longtemps.

— Oui.

— Nouvelle colonne ?

— Non.

— Événement rare.

Je lui ai tourné l'écran.

Il n'a lu que la ligne visible.

— Paiement préalable.

— Oui.

— C'est toi qui l'as décidé.

— Oui.

— Je n'ai rien proposé.

— Tu veux une attestation ?

— Je vérifie seulement que l'histoire officielle sera exacte.

J'ai refermé le fichier.

— Elle pourra rester cliente pour des interventions ordinaires. Avec paiement avant.

— Et si elle négocie ?

— Je refuse.

— Si elle invoque une urgence ?

— Elle paie en urgence.

— Si elle rappelle qu'elle est cliente depuis deux ans ?

— Elle le sera toujours après le paiement.

Lucas a souri.

— Tu apprécies cette décision.

— Elle possède une structure claire.

— Elle te ressemble davantage que les suivis gratuits.

— Les suivis gratuits peuvent avoir une utilité.

— Pas avec elle.

— Pas aujourd'hui.

Nous avons travaillé.

À quinze heures, mon téléphone a vibré.

Mme Vautrin avait répondu.

Je ne savais pas que c'était interdit à ce point.

Puis :

Je vais trouver autre chose.

La seconde phrase demandait une réponse.

J'ai écrit :

Ne cherchez pas une autre personne pour fabriquer ce produit. L'administration vous enverra le rappel de l'interdiction.

Les trois points sont apparus.

Ils sont restés longtemps.

Puis ils ont disparu.

— Elle a répondu ? a demandé Lucas.

— Elle dit qu'elle va trouver autre chose.

— Donc elle n'accepte pas vraiment le refus.

— Pas encore.

Je ne pouvais pas contrôler ce qu'elle ferait.

J'avais refusé, signalé la demande et transmis l'information nécessaire.

Le reste appartenait à Mme Vautrin et, si elle continuait, à l'administration.

— Cela t'inquiète ? a demandé Lucas.

— Un peu.

— Parce qu'elle peut demander ailleurs.

— Oui.

— Tu as fait le signalement.

— Oui.

— Tu pouvais faire autre chose ?

— L'appeler.

— Tu veux le faire ?

— Non.

Il a accepté la réponse.

Il n'a pas décidé que la procédure devait suffire à me rassurer. Il n'a pas davantage transformé mon inquiétude en responsabilité pour tous les choix futurs de Mme Vautrin.

Il a repris son mémoire.

J'ai ouvert mes commandes.

Une demande de diagnostic attendait depuis le matin. Un client voulait faire vérifier une pierre de seuil avant un déménagement.

Le travail était précis.

La demande également.

J'ai répondu avec mon tarif et demandé un acompte.

Le client a payé dans les cinq minutes.

J'ai inscrit la commande dans le tableau.

— Quoi ? a demandé Lucas.

— Rien.

— Ton rien vient de produire une expression satisfaite.

— Acompte reçu.

— Félicitations.

— Pas de cérémonie.

— D'accord.

Une heure plus tard, il a tourné son ordinateur vers moi.

— Tu peux lire deux paragraphes ?

— Montrables ou commentables ?

— Commentables.

— Tu veux savoir quoi ?

— Si j'explique clairement pourquoi la règle officielle reste importante lorsqu'elle n'est pas appliquée.

J'ai lu.

Le premier paragraphe préparait plusieurs objections.

Le second contenait la réponse.

— Tu l'expliques ici, ai-je dit en montrant trois phrases. Le reste répète les limites de ton terrain avec un vocabulaire différent.

— La première précaution concerne les résultats. Celle-ci, leur portée théorique.

— La distinction n'est pas visible.

— Mme Delmas a dit la même chose.

— Elle possède un doctorat.

— Je regrette de t'avoir donné cette réponse.

— Supprime.

Il a sélectionné six lignes.

— Toutes ?

— Garde la dernière phrase si tu en as besoin.

— Elle dépend de la deuxième.

— Alors reformule.

Lucas a travaillé quelques minutes.

La nouvelle version disait :

La règle officielle peut conserver une autorité sans organiser directement la pratique. Elle fournit un langage commun au désaccord et permet à chaque joueur de présenter sa position comme application, exception ou retour à un ordre antérieur.

— C'est clair, ai-je dit.

— Trop simple ?

— Non.

Il a attendu.

Aucune plaisanterie n'est venue retirer une partie de sa réponse.

— Garde.

— D'accord.

Il a sauvegardé.

Nous sommes restés jusqu'à la fermeture.

En sortant, nous avons croisé une affiche annonçant un atelier :

MIEUX COMMUNIQUER SES ÉMOTIONS

Lucas l'a lue.

— Aucun filtre inclus, ai-je dit.

— La participation est volontaire ?

— Inscription obligatoire.

— Voilà une contradiction intéressante.

— Non.

— Je plaisante.

— Je sais.

Nous avons continué vers le tram.

Mon activité était renouvelée pour trois ans.

Mme Vautrin avait cessé, au moins temporairement, d'essayer d'acheter une imitation de réponse affective.

Lucas avait retiré six lignes de sa conclusion.

La journée n'avait produit aucune révélation générale sur l'amour.

Elle avait confirmé une règle assez simple pour ne pas demander de formulaire.

Une personne pouvait proposer.

L'autre pouvait choisir.

Une réponse fabriquée ne rendait pas le choix plus facile.

Elle le remplaçait.

Chapitre 15

Une relation qui n'existe pas

La présence de Lucas dans ma vie avait acquis des horaires.

Le jeudi, nous travaillions généralement à la bibliothèque. Le samedi dépendait des marchés, de ses corrections ou de mes commandes. Il venait chez moi lorsque la petite salle était occupée, lorsqu'un carton était lourd ou lorsque traverser la ville ne présentait aucun intérêt.

Nous déjeunions ensemble assez souvent pour ne plus discuter du partage du gâteau avant de le commander.

Il savait où se trouvaient les tasses, le thé noir et la rallonge.

Je savais quels jours il voyait Mme Delmas, à quel moment une plaisanterie sur son mémoire était réellement une plaisanterie et à quel moment elle remplaçait une réponse.

Il m'envoyait les passages qu'il souhaitait me faire lire.

Je lui donnais des pages volontairement.

Cette organisation n'avait jamais été annoncée.

Elle s'était construite à partir de décisions assez petites pour ne pas demander de cérémonie.

Habituelle ne signifiait pas automatique.

Nous continuions à nous demander si l'autre était disponible. Nous pouvions refuser. Lucas avait annulé un jeudi pour terminer une correction. J'avais déplacé une séance à cause d'une commande.

Aucun de nous n'avait traité ces changements comme une faute relationnelle.

Cela fonctionnait.

Les autres personnes utilisaient parfois une autre catégorie.

La première erreur complète était arrivée chez l'épicier.

J'attendais une livraison de pots en verre depuis deux semaines. Le fournisseur avait d'abord annoncé le mardi, puis le jeudi, puis une période comprise entre le lundi et le samedi suivant.

Le samedi suivant n'était pas une date.

J'avais demandé à l'épicier de réceptionner le carton si le livreur passait pendant mon absence. Il acceptait parfois les petits colis des habitants de la rue, à condition qu'ils soient récupérés avant que son arrière-boutique cesse de fonctionner comme une arrière-boutique.

Le carton est arrivé un jeudi matin.

J'étais à l'université avec Lucas lorsqu'un message m'a prévenue.

Votre colis prend beaucoup de place.

Ce n'était pas une information neutre.

Je devais le récupérer avant la fermeture.

Lucas avait terminé son rendez-vous avec Mme Delmas. Nous avions travaillé deux heures dans la petite salle, mangé un gâteau aux pommes et discuté pendant vingt minutes d'une transition qu'il avait finalement supprimée.

— Je peux venir, a-t-il dit lorsque j'ai parlé du carton.

— Il y a un tram direct.

— Le carton pèse combien ?

— Dix-huit kilos.

— Tu peux le porter ?

— Oui.

— Dans le tram ?

— Probablement.

— Ton probablement ou le mien ?

— Le mien.

Il avait rangé son ordinateur.

— Je viens.

— Je ne t'ai pas demandé.

— Je sais.

— Alors pourquoi ?

— Parce que je suis disponible et que transporter dix-huit kilos dans un tram seul est inutilement compliqué.

La formulation était correcte.

Nous sommes allés chez l'épicier.

Le carton occupait une chaise près de la caisse. L'étiquette indiquait FRAGILE sur trois côtés. Le quatrième portait une marque sombre ressemblant à une trace de chaussure.

L'épicier m'a vue entrer.

— Enfin. Votre copain allait devoir ouvrir une boutique de bocaux ici.

Lucas se trouvait derrière moi.

— Ce n'est pas mon copain, ai-je répondu. C'est mon ami.

L'épicier a regardé Lucas, puis moi, puis le carton.

— D'accord.

Il n'avait pas l'air particulièrement intéressé par la correction.

Lucas s'est penché pour examiner l'emballage.

— Le coin est enfoncé.

— Je sais, a dit l'épicier. Il était déjà comme ça.

— Vous avez entendu du verre cassé ?

— J'ai évité de le secouer.

— Bonne méthode, ai-je dit.

L'épicier m'a tendu le reçu.

— Il faut signer ici.

J'ai signé.

Lucas avait déjà soulevé le carton.

— Attends, ai-je dit.

— Quoi ?

— On vérifie avant de partir.

— Ici ?

— S'il manque six pots, je préfère le découvrir avant de traverser la ville.

L'épicier a soupiré, mais il nous a laissé utiliser le bout de son comptoir.

Nous avons ouvert le carton.

Les pots étaient rangés par six dans des séparateurs en carton. Le premier lot était intact. Le deuxième aussi.

Dans le troisième, un pot avait perdu son couvercle, retrouvé au fond de la boîte.

— Il n'est pas cassé, a dit Lucas.

— Je vois.

— Le joint est encore là.

— Je vois aussi.

— Je fournis les informations.

— Et moi la reconnaissance visuelle.

Nous avons compté les vingt-quatre pots.

L'épicier servait des clients autour de nous.

Une femme a acheté du lait et du café. Un homme a demandé si les pêches étaient françaises. L'épicier a répondu qu'elles étaient espagnoles, puis l'homme les a prises quand même.

Lorsque nous avons refermé le carton, l'épicier a demandé :

— Vous vivez ensemble ?

— Non, avons-nous répondu en même temps.

Il a levé les mains.

— Je demande parce que je dois savoir qui appeler si vous oubliez encore quelque chose ici.

— Moi, ai-je dit.

— Son numéro est déjà sur le colis, a ajouté Lucas.

— Très bien. Je n'appelle pas le copain.

— Ami, ai-je corrigé.

— Je n'appelle personne.

La situation était réglée.

Lucas a porté le carton jusqu'au tram.

Le trajet exigeait une correspondance. À la première station, toutes les places assises étaient occupées. Nous avons maintenu le carton entre nous afin d'éviter qu'il glisse à chaque freinage.

— Tu peux le poser sur mon pied, a dit Lucas.

— Pourquoi ?

— Il bougera moins.

— Ton pied n'est pas un support homologué.

— Il supporte déjà mon poids.

— Répartition différente.

Le tram a tourné.

Le carton a heurté son genou.

— Méthode actuelle insuffisante, a-t-il dit.

Je l'ai tenu par le dessous pendant qu'il le retenait contre ses jambes.

Une femme assise près de la porte nous a observés.

— Vous emménagez ? a-t-elle demandé.

— Non, ai-je répondu.

— Ce sont des bocaux, a précisé Lucas.

La femme a regardé le carton.

— Pour la cuisine ?

— Pour des bougies.

— C'est vous qui les faites ?

— Moi.

— Et monsieur vous aide ?

— Aujourd'hui, il porte le carton.

La femme a souri comme si cette réponse confirmait quelque chose.

Je n'ai pas demandé quoi.

Chez moi, Lucas a posé le carton près de la grande table.

Nous avons vérifié une deuxième fois les pots.

Aucun n'était cassé.

Deux couvercles fermaient mal.

Un joint était légèrement déformé.

— Dix pour cent de défauts, a dit Lucas.

— Trois objets sur vingt-quatre ne font pas dix pour cent.

— Douze virgule cinq.

— Voilà.

— Ce qui est pire.

J'ai pris des photographies pour le fournisseur.

Lucas a aligné les pots acceptables par rangées de six.

Je ne lui avais pas demandé.

Il le faisait parce que les laisser en désordre après les avoir comptés lui aurait demandé davantage d'effort que les ranger.

— Tu veux boire quelque chose ? ai-je demandé.

— Du thé.

— Noir ?

— Oui.

Je suis allée dans la cuisine.

— Deuxième placard, a-t-il dit derrière moi.

— Je sais où se trouve mon thé.

— Je pensais à la boîte neuve.

La boîte neuve était effectivement dans le deuxième placard.

Je l'avais déplacée deux jours plus tôt parce que l'étagère habituelle contenait des sachets de plantes destinés à une cliente.

— Tu as vu ça quand ?

— Samedi.

— Tu fouilles dans mes placards ?

— Tu m'as demandé de prendre les tasses.

— Les tasses ne sont pas dans ce placard.

— Je cherchais le sucre.

— Il n'est pas là non plus.

— Je l'ai découvert.

J'ai préparé le thé.

Lucas avait sorti son ordinateur.

— Tu vas travailler ?

— Mme Delmas m'a demandé de réduire la deuxième partie de la conclusion.

— Encore ?

— Elle considère que je démontre plusieurs fois que mes résultats sont limités.

— Ils le sont ?

— Oui.

— Alors tu as raison.

— Pas nécessairement quatre fois.

Je lui ai donné sa tasse.

Nous avons travaillé jusqu'à vingt heures.

J'ai testé les nouveaux pots avec Pluie sur pierre. Le verre bleu-gris modifiait la couleur de la cire et rendait le produit plus froid avant même qu'on sente le parfum.

Lucas a relu sa conclusion.

Il a supprimé deux paragraphes.

Puis rétabli le deuxième.

Puis retiré la moitié.

À vingt heures quinze, nous avions faim.

— Il me reste du riz, ai-je dit.

— Et quoi avec ?

J'ai ouvert le réfrigérateur.

— Deux carottes. Un demi-poireau. Trois œufs.

— Le poireau est encore utilisable ?

— Oui.

— Il a une zone molle.

— Elle peut être retirée.

— Quelle proportion restera ?

— Suffisante.

— Ton suffisante ou la mienne ?

— Tu peux rentrer manger chez toi.

— Le poireau est très bien.

Nous avons préparé le repas ensemble.

Lucas a coupé les carottes avec une régularité inutile. J'ai retiré la partie molle du poireau. Elle représentait moins d'un quart du légume.

— Satisfait ? ai-je demandé.

— Le résultat est meilleur que prévu.

— Tu n'avais aucune estimation.

— J'en avais une visuelle.

Nous avons mangé devant la grande table, entre les nouveaux pots et son ordinateur.

Lucas a utilisé le dernier bol propre.

Je lui avais donné celui qui possédait une fissure sur le bord.

— Pourquoi le mien est cassé ?

— Il n'est pas cassé.

— Il est fissuré.

— La fissure ne traverse pas.

— Pour l'instant.

— Tu peux prendre le bocal violet.

— Le riz serait très beau dedans.

— Financièrement irresponsable.

— Je n'ai pas proposé de l'acheter.

— Bonne réponse.

Après le repas, Lucas a lavé les bols pendant que je répondais au fournisseur.

Il savait où se trouvait le produit vaisselle.

Je savais qu'il essuierait également le plan de travail si je ne lui demandais pas de s'arrêter.

Cette journée n'avait rien eu d'exceptionnel.

Elle contenait un carton, du thé, une conclusion trop longue et un poireau partiellement utilisable.

L'épicier s'était trompé de catégorie parce qu'il avait vu Lucas porter mes pots.

La femme dans le tram avait produit une hypothèse similaire.

Deux personnes pouvaient faire la même erreur à partir des mêmes informations.

Cela ne créait pas une tendance.

La deuxième erreur officiellement comptée est arrivée une semaine plus tard.

Élodie, une collègue de Lucas, m'avait invitée à un pot de département en m'appelant sa copine.

— Je ne suis pas sa copine, avais-je répondu.

Élodie s'était excusée.

Lucas avait précisé que nous étions amis.

Puis la conversation avait continué vers la présence excessive de petits fours contenant du fromage frais.

Je ne pensais pas que deux erreurs produisaient un phénomène.

La troisième est arrivée au marché du centre social.

Le marché de juin occupait la cour couverte derrière le bâtiment. Des tables pour enfants avaient été installées près de l'entrée. Un groupe répétait des chansons sous un préau et l'odeur des crêpes atteignait les bougies avant les visiteurs.

Mon emplacement coûtait soixante euros.

Les tables étaient fournies.

L'électricité restait incertaine.

Lucas avait apporté un chariot, des pinces, du ruban adhésif, une rallonge et un sac de viennoiseries.

Je ne lui avais demandé que la rallonge.

J'avais utilisé le reste.

Il était arrivé à huit heures vingt avec deux cafés.

— Je ne savais pas si tu avais déjà mangé, avait-il dit en sortant les viennoiseries.

— J'ai pris un thé.

— Ce n'est pas manger.

— Il contenait du sucre.

— Ce n'est toujours pas manger.

Le premier café était noisette.

Le second aussi.

— Pourquoi deux identiques ?

— La vendeuse avait déjà préparé le premier lorsque j'ai voulu préciser que le deuxième était sans sirop.

— Lequel est sans sirop ?

Lucas a regardé les gobelets.

Aucune marque ne les distinguait.

— Je ne sais pas.

— Méthode insuffisante.

— On peut goûter.

— Tu proposes que nous buvions chacun dans les deux cafés.

— Avec des pailles différentes.

— Tu as des pailles ?

— Non.

Nous avons choisi au hasard.

Le mien contenait du sirop.

Lucas a échangé les gobelets après la première gorgée.

Cette organisation a demandé moins de discussion que l'achat initial.

Nous avons apporté vingt-quatre bougies.

Dix Poire avec des projets.

Huit Pluie sur pierre, désormais placées dans les nouveaux pots bleu-gris plus étroits.

Six Romarin après l'orage.

Les maisons en cire n'étaient pas revenues. Le moule avait produit trois fissures successives. J'avais refusé une quatrième négociation avec un bâtiment miniature.

Lucas a fixé la rallonge sous la table avec du ruban adhésif.

— Elle ne sert à rien pour l'instant, ai-je dit.

— Si l'électricité apparaît, elle sera prête.

— L'électricité ne va pas apparaître.

— Une personne peut ouvrir l'armoire.

— L'armoire est fermée.

— Alors rien ne changera.

Il a tout de même terminé l'installation.

Aurore occupait un stand deux emplacements plus loin.

Elle vendait toujours des bracelets, des huiles et des pierres ordinaires accompagnées de propriétés symboliques. Une nouvelle pancarte annonçait :

Les objets soutiennent votre intention. Ils ne remplacent ni vos décisions ni vos efforts.

La formulation était meilleure.

Son activité fonctionnait.

À neuf heures, une enfant s'est arrêtée devant Poire avec des projets.

— Pourquoi elle a des projets ? a-t-elle demandé.

— Parce qu'elle ne veut pas rester une simple poire, ai-je répondu.

L'enfant a pris le pot de test.

— Elle veut devenir quoi ?

Je n'avais pas préparé cette partie.

— Elle examine plusieurs possibilités.

— Elle peut devenir une pomme ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Ce serait une mauvaise compréhension de ses capacités réelles.

Lucas se trouvait derrière moi.

— Elle pourrait devenir une tarte, a-t-il proposé.

L'enfant a regardé la bougie.

— Elle ne ressemble pas à une tarte.

- Le projet n'est pas terminé.
- Sa mère a acheté la bougie.
- Tu as ajouté une histoire au produit, ai-je dit après leur départ.
- La cliente avait une question.
- Elle avait six ans.
- Les questions restent des questions.
- Tu vas devoir écrire la suite.
- La poire devient une tarte.
- Prévisible.
- Elle peut refuser.
- Mieux.

Nous avons vendu trois bougies pendant la première heure.

Lucas notait les ventes dans le carnet en utilisant une abréviation différente pour chaque parfum.

- P, PP et R, a-t-il expliqué.
- Poire et Pluie commencent par la même lettre.
- D'où PP.
- Cela pourrait aussi signifier Poire avec des projets.
- Elle est seulement P.
- Tu as donné deux lettres à la pluie.
- Elle contient deux mots pertinents.
- La poire en contient quatre.
- Avec, des et projets ne sont pas tous pertinents.
- Projets est le mot principal.
- Alors je peux écrire PR.
- Cela ressemble au prix.
- Tu écris déjà le prix dans une autre colonne.

Il a ajouté une légende en haut de la page.

À onze heures, Lucas est parti chercher de l'eau et de quoi manger.

J'avais vendu six bougies. Le nouveau pot de Pluie sur pierre attirait davantage que l'ancien.

La qualité du bocal était donc une variable réelle.

Aurore est venue profiter d'une période calme.

Elle a pris le pot de test.

- Le bleu fonctionne mieux.
- Oui.
- Il donne quelque chose de frais avant même de sentir.
- Le verre ne sent rien.
- Les clients regardent avant d'utiliser leur nez.
- C'est un défaut méthodologique.
- C'est un comportement humain.

Elle a orienté le pot vers l'allée.

La lumière traversait mieux le verre dans cette position.

- Ton compagnon est parti ?
- Lucas n'est pas mon compagnon. C'est mon ami.

Aurore m'a regardée une seconde.

- Je pensais que vous étiez ensemble.
- Non.
- D'accord.

Elle a remplacé le pot.

— Tourne les autres comme ça. Les clients verront mieux l'étiquette.

Lucas est revenu derrière elle avec deux sandwiches, trois bouteilles d'eau et des pommes.

— J'ai pris poulet pour toi, a-t-il dit. Sans moutarde.

— Bien.

Aurore s'est tournée vers lui.

— Je viens d'apprendre que vous n'étiez pas ensemble.

— D'accord, a répondu Lucas.

— J'avais supposé.

— Beaucoup de gens supposent.

— Je préférerais vérifier avant de dire quelque chose de plus maladroit.

— Tu as déjà atteint le niveau nécessaire, ai-je dit.

Aurore a ri.

— Je retourne vendre mes propriétés imaginaires.

— La pancarte est meilleure.

— Merci.

Elle est repartie.

Lucas a posé les sandwiches derrière le stand.

— Tu en as vendu combien ?

— Six.

— Lesquelles ?

Je lui ai donné les chiffres.

Il les a inscrits dans le carnet.

Il n'a pas commenté la conversation avec Aurore.

Aucune autre conversation n'était nécessaire.

Elle avait formulé une hypothèse.

Je l'avais corrigée.

La situation était complète.

Je connaissais les raisons de cette hypothèse.

Nous arrivions ensemble.

Nous repartions ensemble.

Lucas portait mes cartons, connaissait mes prix et savait que je préférerais les sandwiches sans moutarde. Je lisais son mémoire, assistais à ses répétitions et distinguais l'expression qu'il prenait lorsqu'une transition était mauvaise de celle qu'il prenait lorsqu'il avait seulement faim.

Nous partagions des repas, des trajets, des tables et des désaccords.

Je m'étais endormie contre son épaule sur le canapé de Sami.

Ces éléments pouvaient apparaître dans un couple.

Ils apparaissaient dans notre amitié.

Je n'ignorais pas un sentiment trop inquiétant pour être nommé.

Je ne cherchais pas une autre catégorie.

Notre amitié occupait une place entière.

J'aimais travailler avec Lucas.

J'aimais lui donner certaines pages.

Je gardais pour lui les anecdotes concernant les clients, les bocalages et les machines hostiles. Je savais qu'il viendrait si je demandais de l'aide pour porter un carton. Je savais aussi qu'il critiquerait l'achat contenu dans le carton si son prix lui semblait mauvais.

Je lui faisais confiance.

Cette confiance n'attendait aucune transformation pour avoir de la valeur.

Les autres voyaient un homme et une femme qui passaient beaucoup de temps ensemble.

Ils choisissaient la catégorie disponible.

Je la corrigeais parce qu'elle était fautive.

Après le déjeuner, Lucas a tenu le stand pendant que Clara me montrait une salle à l'intérieur du centre.

Elle souhaitait organiser un atelier de fabrication de bougies à l'automne.

La pièce contenait quatre grandes tables, un évier et une fenêtre donnant sur une cour étroite.

— Huit personnes, a dit Clara. Peut-être dix.

— La ventilation fonctionne ?

— La fenêtre s'ouvre.

— Ce n'est pas la même chose.

Elle l'a ouverte.

L'air a déplacé plusieurs feuilles posées près du mur.

— On peut ajouter un ventilateur.

— Pas si nous utilisons des parfums. Je peux préparer la cire à l'avance et faire travailler sur les contenants, les mèches et les dosages simples.

— Cela t'intéresse ?

L'atelier demanderait des fiches, du matériel et une assurance adaptée.

Il produirait aussi un revenu fixé avant le début, sans dépendre du nombre de personnes décidant d'acheter une bougie.

— Oui. Si le prix couvre la préparation.

— Envoie-moi un devis.

— Avec acompte.

Clara a souri.

— Lucas déteint sur toi.

— Non.

— Tu as prononcé acompte avec une satisfaction particulière.

— J'utilisais déjà le mot avant de le connaître.

— Tu l'utilisais moins.

Cette information était probablement vraie.

— Il fournit des outils, ai-je dit. Je décide lesquels je garde.

— Cela fonctionne bien entre vous.

— Oui.

Clara parlait de notre manière de travailler.

Elle n'avait besoin d'aucune autre catégorie.

Lorsque je suis revenue au stand, Lucas expliquait Poire avec des projets à une femme qui cherchait un cadeau pour sa collègue.

— Le parfum reste simple, disait-il. Le nom fait davantage de travail que la poire.

— Tu critiques le produit pendant la vente.

— J'explique la répartition des fonctions.

La cliente a acheté deux bougies.

— Elle en a pris deux, a dit Lucas après son départ.

— J'ai vu.

— Le nom fonctionne toujours.

— Je sais.

Il m'a montré deux espaces vides sur le présentoir de Pluie sur pierre.

— J'en ai vendu deux.

— Pourquoi ?

— Une personne aimait la couleur. L'autre a dit que l'odeur lui rappelait les pavés près de chez sa grand-mère.

— Tu l'as noté ?

— Dans raison de l'intérêt.

— Très bien.

— Je n'ai pas demandé si l'achat était impulsif.

— Progrès.

Un homme s'est arrêté devant Romarin après l'orage.

Il a senti le pot de test.

— Ça éloigne les moustiques ?

— Non, ai-je répondu.

— Le romarin peut éloigner certains insectes, a dit Lucas.

Je me suis tournée vers lui.

— Pas sous cette forme et pas de manière fiable.

— Je fournissais le contexte général.

— Tu fournis une raison de réclamer un remboursement après une piqûre.

L'homme a reposé le pot.

— Donc non ?

— Non, avons-nous répondu ensemble.

Il a acheté Pluie sur pierre.

Le marché a continué.

Nous avons déplacé le panneau lorsque la lumière a changé, refusé une réduction injustifiée et mangé les pommes derrière le stand.

Lucas avait choisi les pommes les moins mûres.

— Elles tiendront mieux dans le sac, a-t-il expliqué.

— Elles doivent être mangées aujourd'hui.

— Elles peuvent accomplir plusieurs fonctions.

La mienne était trop acide.

Je lui ai donné la moitié restante.

— Tu ne la veux plus ?

— Non.

— Elle était dans ta main.

— Cette propriété n'est pas définitive.

Il l'a mangée.

À la fermeture, il restait cinq bougies.

La journée n'avait pas résolu mon activité commerciale.

Elle avait été bonne.

— Deux cent soixante et un euros, ai-je dit en comptant les paiements.

— Avant frais.

— Je sais.

— Je précisais pour préserver la cohérence de nos échanges.

— Soixante euros de stand. Environ trois euros de carte. Le reste chez moi.

— Avec le temps ?

— Avec le temps.

Il n'a pas demandé si j'allais réellement le compter.

Cette retenue constituait également un progrès.

Clara nous a rejoints pendant que nous chargions le chariot.

— Je t'envoie les informations pour l'atelier, a-t-elle dit.

— Je prépare le devis lundi.

— Et toi, bonne chance pour la soutenance, a-t-elle ajouté à Lucas.

— Merci.

— Zuri m'a dit que ton oral était bon.

Lucas s'est tourné vers moi.

— Tu lui as dit ça ?

— Elle a demandé.

— Tu as dit quoi exactement ?

— Que tu savais répondre.

— Cela ne signifie pas que l'oral était bon.

— Pour quelqu'un qui refusait d'admettre vouloir réussir, tu deviens très exigeant sur la formulation des compliments.

Clara a fermé la porte du centre avant qu'il puisse répondre.

Nous avons ramené les caisses chez moi.

Au deuxième étage, Lucas a demandé une pause.

Je l'ai acceptée.

Nous nous sommes assis sur les marches, le chariot coincé contre la rampe.

Un voisin a ouvert sa porte, nous a vus et l'a refermée sans sortir.

— Aurore t'avait déjà demandé si nous étions ensemble ? a dit Lucas.

— Non.

— D'autres personnes l'ont fait ?

— L'épicière. Élodie.

— Donc trois personnes.

— Utilisant la même hypothèse à partir d'informations similaires. Ce ne sont pas trois observations indépendantes.

— La femme dans le tram ?

— Elle a demandé si nous emménagions.

— Ce qui impliquait une forme de vie commune.

— Elle réagissait au carton.

— Les cartons possèdent une forte valeur conjugale.

— Principalement dans les déménagements.

Lucas a repris la poignée du chariot.

— Tu deviens meilleure que moi en méthodologie.

— Non.

— Réponse correcte.

Chez moi, nous avons entré les ventes dans le tableau.

Le résultat était meilleur que celui du marché précédent.

Il restait faible une fois le temps ajouté.

— L'atelier pourrait être plus rentable, a dit Lucas.

— S'il a lieu.

— Tu vas envoyer un devis.

— Oui.

— Avec une estimation du temps de préparation.

— Oui.

Il a regardé l'écran.

— Tu n'as pas dit peut-être.

— Ne rends pas le moment désagréable.

Il a fermé son ordinateur peu après vingt et une heures.

— Je vais rentrer.

— Tu veux manger ?

— Il me reste la moitié du sandwich.

— Il est resté toute la journée dans ton sac.

— Dans une boîte.

— La boîte n'est pas réfrigérée.

— Il n'y avait pas de viande.

— Il y avait du fromage.

— Le fromage existe hors des réfrigérateurs.

— Pas celui-là.

Il a ouvert la boîte.

Le sandwich n'avait pas changé d'apparence.

Cette information ne suffisait pas.

— Il sent normal, a dit Lucas.

— Les bactéries ne fournissent pas toujours un avertissement olfactif.

— Tu as déjà mangé du riz laissé sur ton plan de travail.

— Je l'avais laissé refroidir.

— Pendant trois heures.

— Circonstances différentes.

— Pourquoi ?

— C'était mon riz.

Il a examiné le sandwich.

La décision de le jeter lui a demandé davantage d'effort que certaines corrections de son mémoire.

Je lui ai donné de la soupe dans un bocal.

— Tu me prêtes un contenant.

— Tu me le rends.

— Qualité du bocal ?

— Correcte. Couvercle fiable. Faible valeur affective.

— Je peux donc l'utiliser sans responsabilité excessive.

— Oui.

Il a rangé le bocal dans son sac.

— Jeudi ?

— Bibliothèque.

— D'accord.

Il est parti.

Je pensais au devis, au nouveau pot bleu-gris et aux vingt et une bougies vendues.

Je n'ai pas repensé à la conversation avec Aurore.

Lucas était mon ami.

La phrase décrivait correctement une relation qui existait déjà.

Elle n'avait besoin d'aucune suite.

La suite existait déjà pour moi.

Je l'ai compris lorsque Zuri a dit à Aurore :

— Lucas n'est pas mon compagnon. C'est mon ami.

La phrase était exacte.

Je n'avais jamais demandé à être autre chose. Zuri ne m'avait jamais proposé une autre catégorie. Notre amitié ne contenait aucune clause secrète que l'hypothèse d'Aurore aurait soudain révélée.

Le problème venait de ce que j'avais commencé à espérer sans le dire.

Je ne connaissais pas le moment précis.

Cela aurait pu être la première page portant mon prénom, sa tête contre mon épaule chez Sami ou l'après-midi où elle m'avait donné un texte à emporter.

Aucun de ces instants n'expliquait tout.

Le désir s'était installé dans les répétitions.

Je pensais à Zuri lorsqu'un bocal était trop cher, lorsqu'une machine refusait d'accomplir sa fonction ou lorsqu'une personne défendait une règle avec une assurance disproportionnée.

Je gardais pour elle les anecdotes qui auraient semblé inutiles à d'autres personnes.

Une étudiante ayant cité une règle inexistante du Uno pendant une répétition.

Mme Delmas utilisant trois couleurs différentes pour corriger une seule note.

Mon père m'envoyant un article intitulé Dix erreurs à éviter lors d'une soutenance, dont la première consistait à ne pas préparer suffisamment sa soutenance.

Lorsque quelque chose arrivait, je pensais souvent à la manière dont Zuri le raconterait.

Je voulais qu'elle soit présente à ma soutenance.

Je voulais continuer à connaître l'emplacement du thé dans son appartement.

Ces désirs appartenaient encore à notre amitié.

D'autres non.

Je voulais lui proposer de nous voir sans fournisseur, mémoire ou carton pour justifier la rencontre.

Je voulais savoir ce que ferait sa main dans la mienne lorsqu'aucune foule ne nous obligeait à rester ensemble.

Je voulais pouvoir l'embrasser.

La formulation rendait enfin le problème simple.

Je désirais une relation romantique avec Zuri.
 Elle n'avait jamais envisagé cette possibilité.
 Au marché, après sa réponse à Aurore, j'ai essayé de trouver un détail capable de la contredire.
 Le mouvement était presque automatique.
 Elle m'avait laissé son café après avoir découvert qu'il contenait du sirop.
 Elle m'avait gardé une moitié de pomme.
 Elle utilisait mes formules dans son tableur.
 Elle m'avait demandé de rester pour calculer le résultat.
 Elle m'avait donné de la soupe.
 Ces gestes n'étaient pas des preuves.
 Ils n'auraient pas été des preuves même sans explication pratique.
 Zuri pouvait choisir ma compagnie, me faire confiance et tenir à notre amitié sans vouloir m'embrasser.
 La qualité de notre relation ne me donnait aucun droit sur sa prochaine forme.
 J'avais déjà appris cette règle avec ses textes.
 L'attachement ne créait pas la propriété.
 Pendant le reste du marché, je me suis imposé de ne rien modifier.
 Je n'ai pas parlé moins.
 Je ne suis pas parti avant le calcul.
 Je n'ai pas refusé la soupe afin que mon absence devienne un message qu'elle aurait dû déchiffrer.
 Un désir non formulé ne pouvait pas devenir une punition.
 Cette règle paraissait simple lorsque je l'écrivais intérieurement.
 Elle l'était moins lorsque Zuri se penchait devant moi pour regarder une ligne du tableur et que son épaule touchait la mienne.
 Je n'ai pas bougé brusquement.
 Je ne me suis pas rapproché.
 J'ai terminé le calcul.
 Sur le chemin du retour, j'avais porté le chariot dans l'escalier. Zuri marchait devant moi et vérifiait à chaque palier que le carton ne glissait pas.
 — Ça va ? avait-elle demandé.
 — Oui.
 — Tu peux me laisser reprendre.
 — Ce serait plus compliqué maintenant.
 — Ce n'est pas une réponse physique.
 — Je peux continuer.
 Elle avait attendu jusqu'au palier suivant.
 Je ne savais pas si elle se retournait parce qu'elle s'inquiétait pour moi ou parce qu'elle s'inquiétait pour les bougies.
 Les deux possibilités pouvaient coexister.
 Aucune n'était romantique par nécessité.
 Chez elle, elle m'avait donné le bocal de soupe.
 Ses doigts avaient touché les miens autour du verre.
 Une seconde.
 Probablement moins.
 Je m'en souvenais tout de même.
 Je refusais d'en faire une preuve.
 Je ne pouvais pas empêcher le geste de me plaire.
 Je connaissais cette difficulté sous une autre forme.
 Ma relation avec Élise avait duré presque trois ans.
 Au début, nous avions choisi beaucoup de choses. Les jours où nous nous voyions, la manière de partager les vacances, l'endroit où laisser une brosse à dents.

Puis les décisions étaient devenues des habitudes.

Nous nous retrouvions le vendredi parce que nous nous retrouvions le vendredi. Nous mangions chez ses parents parce que la date apparaissait dans le calendrier. Nous connaissions les horaires, les courses et les céréales de l'autre.

Aucun événement spectaculaire n'avait mis fin à la relation.

Élise avait seulement demandé un soir :

— Est-ce qu'on continue parce qu'on le veut ou parce qu'on sait comment faire ?

Je n'avais pas su répondre.

J'avais d'abord cherché des preuves de fonctionnement.

Nous ne nous disputons presque jamais.

Nous respectons les horaires.

Nous partageons correctement les dépenses.

Ses parents m'appréciaient.

Elle connaissait la combinaison du cadenas de mon vélo.

Aucun de ces éléments ne répondait à sa question.

Nous avions rompu deux semaines plus tard.

Les habitudes n'étaient pas le problème.

Elles pouvaient soutenir une relation.

Elles ne remplaçaient pas le choix.

Avec Zuri, notre amitié était encore choisie. Nous nous invitions, nous demandions, nous respectons les refus et nous revenions.

Je risquais pourtant de traiter cette continuité comme la preuve d'une relation différente qui n'avait jamais été proposée.

J'avais écrit presque cent pages sur la manière dont une pratique répétée finissait par être perçue comme une règle naturelle.

Cela ne m'empêchait pas de vouloir appliquer le mécanisme à ma propre vie.

Chez moi, j'ai placé le bocal de soupe dans le réfrigérateur.

J'ai retiré ma veste.

Puis je l'ai remise afin de descendre jeter le sandwich.

J'ai d'abord ouvert la poubelle de la cuisine.

Le sandwich pouvait y rester jusqu'au lendemain.

Il contenait du fromage et une partie de tomate.

Je l'ai finalement jeté dans la poubelle de la cuisine.

Cette décision n'avait aucun lien avec Zuri.

Je l'ai examinée tout de même.

Le bocal de soupe occupait l'étagère du milieu.

Verre ordinaire.

Couvercle fiable.

Faible valeur affective.

Je voulais déjà lui rendre.

Pas uniquement parce qu'il lui appartenait.

Je voulais une raison de la revoir qui n'exige pas d'attendre jeudi.

Cette pensée était exactement le type de mécanisme que je devais éviter.

Rendre un objet restait une raison pratique réelle.

L'utiliser pour produire une rencontre sans annoncer ce que j'espérais en faisant autre chose.

J'ai laissé le bocal dans le réfrigérateur.

Je me suis assis à mon bureau et ouvert mon carnet.

J'ai écrit :

Qu'est-ce que nous sommes ?

Puis j'ai barré la question.

Je connaissais la réponse.

Nous étions amis.

Demander à Zuri de définir l'ensemble aurait déplacé sur elle la responsabilité de comprendre ce que je voulais.

J'ai essayé :

Est-ce que tu as déjà pensé à nous autrement ?

Je l'ai barrée aussi.

La question lui aurait demandé d'examiner tous nos gestes passés pour y chercher une intention cachée.

Je n'avais pas besoin de transformer notre histoire en enquête.

Je devais proposer quelque chose maintenant.

Une proposition romantique ne pouvait pas fonctionner comme une démonstration.

Je ne pouvais pas aligner les pièces à conviction :

Ses textes.

Les marchés.

Le canapé.

Le café échangé.

La moitié de pomme.

La soupe.

Ces éléments expliquaient pourquoi je tenais à elle.

Ils ne créaient aucune dette.

Je pouvais garder mon désir pour moi.

Cela restait un choix possible, à condition de ne pas attendre qu'elle devine et de ne pas utiliser mon silence contre elle.

Je pouvais aussi lui proposer clairement une relation romantique.

Une fois.

Sans prétendre révéler ce que notre amitié aurait toujours été.

Sans expliquer que nous formions déjà un couple à l'exception du nom.

Sans lui demander de défendre un refus.

La proposition créerait une possibilité nouvelle.

Elle ne découvrirait pas une relation secrète déjà installée.

J'ai pensé au filtre d'amour refusé quelques jours plus tôt.

Mme Vautrin avait présenté le désir comme une réalité qui existait déjà chez l'autre personne et qu'il suffisait d'aider.

Il y a déjà quelque chose.

Il faut juste l'aider.

La formulation supprimait la réponse de la personne concernée avant même qu'elle puisse la donner.

Je ne voulais pas produire une version plus respectable du même raisonnement.

Nous passons beaucoup de temps ensemble.

Tu me donnes tes textes.

Tout le monde pense que nous sommes en couple.

Donc quelque chose existe déjà.

Non.

Quelque chose existait déjà.

Une amitié.

Le reste devait être proposé.

Exprimer un désir n'était pas une manipulation.

La réponse devait tout de même rester libre.

Réellement libre.

Pas après une liste d'arguments destinée à rendre le oui plus raisonnable que le non.

Je ne prendrais pas mes distances pour qu'elle remarque mon absence.

Je ne demanderais pas à Sami ou Clara de tester sa réaction.

Je n'attendrais pas qu'une autre personne nous suppose en couple pour observer son visage.

Je lui parlerais clairement.
Puis je me tairais.
La dernière partie demanderait probablement le plus de travail.
J'ai écrit trois lignes :
Ne pas demander ce que les gestes passés signifiaient.
Dire ce que je veux proposer.
Laisser la réponse lui appartenir.
J'ai ajouté :
Ne pas expliquer pendant vingt minutes pourquoi la proposition est éthique.
Puis :
Ne pas apporter le carnet.
La liste tenait sur une demi-page.
Je n'en ai pas créé de tableau.
J'ai envisagé le moment.
Après ma soutenance semblait logique.
Le mémoire serait terminé. J'aurais davantage de disponibilité mentale. Zuri assisterait à l'oral. Nous pourrions peut-être déjeuner après.
La même journée aurait déjà une signification particulière.
Cela pouvait rendre la proposition plus difficile à refuser sans impression de gâcher l'événement.
J'ai écarté cette option.
Un jeudi à la bibliothèque serait plus ordinaire.
La petite salle contenait pourtant la première table où j'avais lu ses feuilles.
Ce détail pouvait ressembler à une mise en scène.
Chez elle, pendant que nous travaillions, serait plus naturel.
Je n'avais pas besoin de trouver le lieu parfait.
La recherche du lieu parfait pouvait devenir une méthode supplémentaire pour ne jamais parler.
J'ai fermé le carnet.
Le lendemain, Zuri m'a envoyé une photographie de Pluie sur pierre dans son nouveau pot.
La bougie se trouvait près de la fenêtre. Le verre bleu-gris donnait à la cire une couleur presque blanche. Derrière, le grand bocal violet apparaissait légèrement flou.
Sous l'image :
Qualité du bocal : très beau. Décision associée : raisonnable. Événement rare.
J'ai répondu :
Demande une vérification indépendante.
Elle a écrit :
Refusée.
Puis :
Le fournisseur propose un remboursement pour les deux couvercles.
J'ai demandé :
Et le joint déformé ?
Zuri :
Remplacement lors de la prochaine commande.
Lucas :
Réponse acceptable.
Zuri :
Je ne t'ai pas demandé de valider.
Lucas :
Observation indépendante.
Elle a envoyé une photographie du radiateur éteint.
Zuri :

Il partage ton avis.

La conversation a continué normalement.

Je ne cherchais pas à produire un manque.

Je préparais une question.

Notre amitié existait.

La relation romantique que les autres voyaient n'existait pas.

Je ne pouvais ni la déduire ni la réclamer.

Je pouvais seulement la proposer.

Chapitre 16

Proposition

J'avais prévu de parler à Zuri après ma soutenance.

Le choix présentait plusieurs avantages.

Je disposerais d'une quantité inférieure de stress universitaire. Elle ne pourrait pas croire que ma question résultait d'une panique liée à l'approche du jury. Nous pourrions nous voir dans un contexte sans mémoire, sans diapositives et sans risque que je transforme une réponse difficile en nouvelle raison de modifier mon introduction.

Cette décision avait tenu deux jours.

Ensuite, j'avais conclu qu'il valait mieux attendre la fin du marché de juin. Zuri devait préparer un devis d'atelier, refaire une série de bougies et commander de nouveaux pots. Ajouter une proposition romantique au milieu de ses calculs aurait pu ressembler à une tâche supplémentaire.

Le marché était passé.

J'avais alors identifié la nécessité d'un lieu neutre.

Pas chez elle, parce qu'elle devait pouvoir me demander de partir sans avoir l'impression de me chasser.

Pas chez moi, parce qu'elle n'y était jamais venue et que le contexte aurait ajouté une signification inutile.

Pas dans un restaurant, parce qu'elle pourrait se sentir obligée de rester jusqu'à l'addition.

Pas dans la rue, parce que la circulation empêchait les conversations précises et que Zuri avait déjà dû m'attraper plusieurs fois pour éviter que je négocie avec des valises.

La bibliothèque ne convenait pas non plus.

Nous y avions trop d'habitudes. Je ne voulais pas que la petite salle devienne l'endroit où elle devait ensuite se souvenir d'avoir refusé, accepté ou demandé du temps.

J'avais donc besoin d'un lieu calme, ordinaire, privé sans être enfermant, accessible par les transports, sans échéance professionnelle proche, sans public et sans association préalable avec l'un de nous.

Il aurait également été préférable que la météo permette de marcher après.

J'avais commencé à chercher des cafés avec cour intérieure.

Le troisième résultat possédait de bons avis, mais fermait à dix-huit heures.

Le quatrième proposait uniquement des tables très proches les unes des autres.

Le cinquième se trouvait à quarante minutes du centre et annonçait une soirée quiz le jeudi.

J'avais fermé la page.

Le protocole n'améliorait plus la conversation.

Il la reportait.

Le samedi suivant, je suis allé chez Zuri pour vérifier une dernière fois mes diapositives et l'aider à coller des étiquettes sur dix-huit bougies Poire avec des projets.

Ma soutenance avait lieu quatre jours plus tard.

Cette proximité aurait dû exclure la journée selon mes critères précédents.

Elle l'a rendue utile.

Si je pouvais toujours trouver une raison d'attendre, la qualité de la raison n'avait plus d'importance.

Zuri avait installé les pots sur la grande table par rangées de six. Les bougies avaient fini de refroidir. La cire était lisse, les mèches coupées à la même hauteur et les couvercles posés à côté.

Le grand bocal violet occupait toujours son étagère.

Le radiateur n'était pas allumé. Les fenêtres laissaient entrer un air doux pour une fois, sans courant assez fort pour déplacer les feuilles.

Je découpais les étiquettes.

Zuri les collait.

Cette répartition avait été choisie après qu'elle avait constaté que je coupais plus droit et que je collais moins bien.

— La marge est trop large, a-t-elle dit.

— Elle mesure trois millimètres.

— À gauche.

— Elle mesure aussi trois millimètres à droite.

— Celle-ci en fait quatre.

Elle m'a rendu l'étiquette.

J'ai regardé les bords.

— La différence est inférieure à un millimètre.

— Donc elle existe.

— Une fois collée, personne ne la verra.

— Moi, si.

J'ai repris les ciseaux.

— Tu pourrais utiliser un massicot.

— Il coupe de travers.

— Un massicot a été conçu précisément pour éviter ça.

— Celui-ci ne respecte pas sa fonction.

— Tu devrais le déclarer à l'administration.

— Il n'est pas magique.

— Elle traite aussi les problèmes de licence de terrasse au rez-de-chaussée. Ils ont peut-être une compétence générale.

Zuri a collé l'étiquette suivante.

— Concentre-toi.

J'avais essayé.

Pas seulement sur les étiquettes.

Mon ordinateur était ouvert au bout de la table. Les diapositives définitives attendaient une dernière vérification. Sami avait augmenté la taille du texte sur la huit et supprimé deux animations. Mme Delmas avait lu mon plan d'oral la veille.

Elle avait répondu :

C'est clair. Ne rajoutez rien.

J'avais ajouté une précision dans mes notes, puis l'avais retirée.

Zuri avait déjà posé deux questions sur ma conclusion. Elle n'avait trouvé aucune nouvelle répétition.

Il ne restait rien à préparer qui justifie réellement ma présence jusqu'au soir.

Nous devons terminer les étiquettes, manger, puis je rentrerais.

Je pouvais parler après le dernier pot.

Cette décision avait produit une nouvelle condition.

J'ai posé les ciseaux.

— Zuri.

Elle tenait une étiquette entre deux doigts.

— Oui ?

— J'ai quelque chose à te proposer.

— Une modification du prix ?

— Non.

— Une nouvelle colonne ?

— Non plus.

Elle a posé l'étiquette sans la coller.

— D'accord.

Je n'avais pas préparé de discours.

Cette affirmation était techniquement fausse.

J'avais préparé environ neuf versions, puis décidé de ne pas les utiliser. Certaines existaient dans mon carnet. Une autre avait été répétée mentalement dans le tram.

Aucune ne correspondait exactement à la phrase qui devait venir maintenant.

— Je vais essayer de le dire clairement, ai-je commencé.

— Tu peux aussi le dire normalement.

— Les deux ne sont pas incompatibles.

— Lucas.

— Oui.

J'ai retiré de la table une chute de papier qui n'empêchait rien.

— Je tiens beaucoup à notre amitié.

Zuri a attendu.

— Et je ne pense pas que nous soyons déjà autre chose sans l'avoir remarqué, ai-je poursuivi. Je ne veux pas te demander de regarder ce qu'on a fait jusqu'ici et de découvrir que tu m'aimais déjà d'une manière que tu n'avais pas comprise.

Son visage n'a pas changé.

Cela ne m'a fourni aucune information.

— Notre amitié existe, ai-je dit. Elle compte pour moi comme elle est. Mais j'ai commencé à vouloir aussi une relation romantique avec toi.

J'ai entendu ma respiration entre les phrases.

La pièce n'avait produit aucun bruit supplémentaire.

— Je voudrais savoir si tu accepterais d'envisager cette possibilité avec moi.

Zuri a regardé les étiquettes.

Puis moi.

— Envisager comment ?

La question n'était ni un oui ni un non.

Elle demandait exactement ce que le mot devait contenir.

— Pas en décidant maintenant que nous sommes en couple, ai-je dit. On pourrait commencer par un rendez-vous clairement appelé rendez-vous. Parler de ce que chacun veut. Voir si cette relation nous intéresse réellement quand elle est proposée de cette manière.

— Tu veux essayer une relation romantique.

— Oui.

— Avec moi.

— Oui.

Elle a posé ses deux mains à plat sur la table.

— Je n'y avais jamais pensé.

La phrase n'a pas été difficile à comprendre.

Elle ne signifiait pas qu'elle avait repoussé l'idée.

Elle ne signifiait pas qu'elle l'avait envisagée puis refusée.

L'hypothèse n'avait pas existé pour elle.

— D'accord, ai-je dit.

Zuri m'a observé.

— Tu savais que je n'y avais pas pensé ?

— Je le supposais depuis le marché.

— À cause de ma réponse à Aurore.

— Oui.

— Je disais la vérité.

— Je sais.

— Je ne cherchais pas à cacher quelque chose devant elle.

— Je sais aussi.

Elle a regardé de nouveau les bougies.

Une partie de moi cherchait la phrase qui permettrait de réduire la portée de ce qu'elle venait de dire.

Je pouvais expliquer que j'avais seulement commencé à y penser récemment.

Que mon hypothèse restait légère.

Que la soutenance occupait de toute façon l'essentiel de mon attention.

Aucune de ces phrases n'aurait rendu la situation plus honnête.

— Je n'attends pas que tu retrouves des preuves dans ce qu'on a déjà fait, ai-je dit. Les feuilles, les marchés, le temps qu'on passe ensemble, rien de tout ça ne t'oblige à vouloir autre chose.

— Je sais.

— Je préfère le dire.

— D'accord.

Elle a pris le couvercle d'un pot, l'a tourné entre ses doigts, puis l'a reposé.

— Pourquoi tu veux une relation romantique ?

La question était simple.

Les réponses possibles ne l'étaient pas.

Je pouvais parler de son travail, de ses pages, de sa manière de distinguer les choses ou des anecdotes qu'elle gardait pour moi.

La liste aurait rapidement ressemblé à un dossier de justification.

— Parce que j'en ai envie, ai-je dit. Pas parce que je pense que notre amitié est insuffisante.

Zuri n'a pas réagi.

J'ai continué :

— J'aimerais te proposer des moments qui soient des rendez-vous, pas seulement du travail ou des tâches qu'on fait ensemble. J'aimerais voir si une proximité romantique ou physique nous convient quand elle est choisie pour ça.

— Physique comment ?

J'avais oublié qu'avec Zuri, une catégorie générale demandait souvent un exemple.

— Se tenir la main sans foule, ai-je dit. T'embrasser, si nous en avons tous les deux envie. Ce genre de choses.

— D'accord.

Elle n'avait pas rougi.

Elle n'avait pas reculé.

Elle avait rangé les exemples à l'intérieur de la proposition.

— Tu y as beaucoup réfléchi, a-t-elle dit.

— Oui.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas exactement.

— Plusieurs semaines ?

— Oui.

— Et tu as décidé de parler aujourd'hui.

— J'avais décidé de parler après ma soutenance.

— Elle est mercredi.

— Oui.

— Pourquoi ne pas attendre ?

— Parce que j'allais ensuite trouver une autre raison.

Elle a regardé mes ciseaux.

— Les étiquettes ?

— Elles faisaient partie des raisons possibles.

— Elles sont importantes.

— Pas à ce point.

Le coin de sa bouche a bougé.

Pas assez pour devenir un sourire complet.

— Tu veux une réponse maintenant ? a-t-elle demandé.

— Non.

Cette réponse était la seule qui n'avait demandé aucune préparation.

— Je n'en ai pas, a dit Zuri.

— D'accord.

— Je ne veux pas répondre seulement parce que tu as posé la question clairement.

— D'accord.

— Et je ne sais pas combien de temps il me faut.

— Prends le temps dont tu as besoin.

La phrase ressemblait à une formulation attendue.

Elle était néanmoins exacte.

— Sans échéance ? a-t-elle demandé.

— Sans échéance.

— Même après ta soutenance ?

— Oui.

— Même si cela prend plusieurs semaines ?

La durée a produit une contraction physique que je n'ai pas pu empêcher.

Pas forte.

Assez pour rappeler que mon calme n'était pas une propriété naturelle.

— Oui, ai-je dit. Tu n'as pas à accélérer parce que j'attends une réponse.

— Tu attendras quand même.

— Oui.

Je ne pouvais pas prétendre le contraire.

— Je ne vais pas te demander chaque jeudi si tu as décidé, ai-je ajouté.

— Bien.

— Et je ne considérerai pas ton absence de réponse comme un accord provisoire.

— Bien aussi.

— Je ne vais pas écrire un règlement.

— Tu y avais pensé ?

— Très brièvement.

— Combien d'articles ?

— Aucun n'a été rédigé.

— Donc plusieurs titres.

— Peut-être.

Cette fois, elle a souri.

Le sourire n'a pas transformé la conversation en réussite.

Il l'a seulement rendue plus familière.

— Qu'est-ce qui se passe d'ici là ? a-t-elle demandé.

— Nous continuons comme avant, si tu le veux.

— Tu peux vraiment faire ça ?

La question était meilleure que la réponse automatique que j'avais préparée.

Je ne pouvais pas promettre que rien ne changerait dans mon expérience de nos journées. J'avais parlé. Zuri savait. Je saurais qu'elle réfléchissait.

La table ne redeviendrait pas exactement celle d'avant en collant une nouvelle étiquette.

— Je vais probablement être plus conscient de la question, ai-je dit. Toi aussi, peut-être. Mais je ne veux pas prendre mes distances ni te faire sentir que tu dois répondre pour récupérer notre amitié.

— D'accord.

— Si tu préfères qu'on travaille séparément quelques jours, tu peux aussi le demander.

— Je ne le préfère pas pour l'instant.

— Très bien.

Elle a repris l'étiquette posée devant elle.

— Et si ma réponse est non ?

J'avais pensé à cette question.

Trop.

Les versions préparées étaient courageuses, raisonnables et presque entièrement fausses.
Cela ne changera rien.
Impossible à garantir.
Je serai seulement heureux d'avoir demandé.
Très improbable.
Notre amitié compte plus que le reste.
Vrai, mais trop facilement utilisé pour lui demander de préserver immédiatement mon confort.
— Cela me fera mal, ai-je dit. Je m'en remettrai. Et je voudrai rester ton ami.
Zuri a gardé les yeux sur l'étiquette.
— Tu ne peux pas promettre que ce sera simple.
— Non.
— Bien.
Elle a collé l'étiquette sur le pot.
Elle était légèrement de travers.
Zuri l'a décollée immédiatement.
— La colle est mauvaise, a-t-elle dit.
— Tu viens de la poser trop bas.
— Elle devrait permettre une correction.
— Elle en permet une. Tu viens de la décoller.
— Le bord se replie.
Elle a pris une nouvelle étiquette.
La conversation venait de s'arrêter.
Pas de se terminer définitivement.
Seulement de s'arrêter à l'endroit où aucune phrase supplémentaire ne l'aurait améliorée.
J'ai repris les ciseaux.
Ma main tremblait légèrement.
Je l'ai constaté au deuxième bord.
— Celle-ci fait quatre millimètres à gauche, a dit Zuri.
— Je recommence.
— Tu peux attendre.
— Non. Je peux couper une étiquette.
Elle m'a regardé.
— D'accord.
J'ai repris la feuille.
Le deuxième essai était droit.
Nous avons continué.
Pendant plusieurs minutes, nous avons seulement découpé et collé.
La banalité de l'activité n'a pas effacé ce que je venais de demander. Elle lui donnait un endroit où rester sans envahir toute la pièce.
Zuri vérifiait toujours chaque étiquette.
Je rangeais toujours les chutes par taille avant de me rappeler qu'elles seraient jetées.
Au douzième pot, elle a demandé :
— Pourquoi tu as dit « ajouter » une relation romantique ?
— Quand ?
— Tu ne l'as pas dit aujourd'hui. Tu l'avais écrit dans un message ?
— Non.
— Alors je l'ai pensé à partir de ce que tu as dit.
J'ai posé les ciseaux.
— Parce que je ne veux pas remplacer notre amitié.
— Les couples peuvent aussi être amis.
— Oui.

— Mais tu considères que ce serait une dimension supplémentaire.

— Oui. Pas une révélation qui rendrait tout ce qui précède faux.

Zuri a tourné le pot devant elle.

— Certaines personnes disent qu'elles étaient amoureuses depuis le début.

— Cela arrive.

— Tu l'étais ?

— Non.

— Tu es sûr ?

— Oui.

La réponse m'a surpris par sa simplicité.

Je n'avais pas été amoureux d'elle le premier jour.

J'avais été intrigué par des feuilles que je n'aurais pas dû lire. Ensuite, j'avais voulu connaître leur autrice. Notre amitié s'était construite sans attendre une romance cachée.

Le désir était venu après.

Je pouvais le dire sans affaiblir ce que je ressentais maintenant.

— Je ne savais pas qui tu étais, ai-je ajouté. J'avais construit une personne imaginaire à partir de tes pages.

— Une femme de quarante ans avec une comptabilité correcte.

— Les deux hypothèses étaient fausses.

— L'une davantage.

— La comptabilité s'est améliorée.

— Ne profite pas de la conversation.

J'ai souri.

— Je n'ai pas aimé une version secrète de toi avant de te rencontrer, ai-je dit. Je suis devenu ton ami. Puis j'ai commencé à vouloir autre chose aussi.

Zuri a acquiescé.

— C'est plus clair.

Elle a collé une étiquette.

Parfaitement droite.

— Tu as faim ? a-t-elle demandé.

Il était presque quatorze heures.

Nous avions prévu de manger après les bougies.

— Oui.

— Il reste quatre pots.

— On termine ?

— Oui.

Nous avons terminé.

Zuri a rangé les bougies dans deux cartons. Elle a inscrit le nombre, le parfum et la date sur le dessus.

J'ai jeté les chutes d'étiquettes.

Elle a ouvert le réfrigérateur.

— J'ai des œufs, du fromage et des courgettes.

— Omelette ?

— Oui.

— Je peux couper les courgettes.

— Tu les coupes trop épaisses.

— Je peux suivre une mesure.

— Cinq millimètres.

— D'accord.

Elle m'a donné un couteau.

Nous avons préparé le déjeuner.

La cuisine était assez grande pour deux personnes à condition que l'une n'ouvre pas un placard lorsque l'autre passait derrière. Cette règle n'avait jamais été formulée. Nous la respectons déjà.

J'ai coupé les courgettes.

Zuri a battu les œufs.

— Celle-ci en fait sept, a-t-elle dit en regardant une rondelle.

— Tu ne peux pas estimer deux millimètres à cette distance.

Elle a pris la rondelle entre deux doigts.

— Sept.

— Elle cuira tout de même.

— Oui.

Elle l'a mise dans la poêle.

Nous avons mangé à la grande table.

Les pots avaient été déplacés. Mon ordinateur restait ouvert, mais l'écran s'était éteint.

Aucun de nous n'a parlé de la proposition pendant le repas.

Zuri m'a demandé si j'avais décidé quelle chemise porter pour la soutenance.

J'ai répondu que j'en possédais deux acceptables.

Elle a demandé ce qui rendait les autres inacceptables.

J'ai expliqué le problème d'un col qui se repliait sous la veste.

Elle a proposé de le fixer avec un charme temporaire.

J'ai refusé d'introduire un élément magique dans un vêtement le jour de mon évaluation universitaire.

— Le charme agit seulement sur le tissu, a-t-elle dit.

— Jusqu'à ce qu'il interprète la veste comme une structure concurrente.

— Ce n'est pas comme ça que cela fonctionne.

— Tu as déjà dit cela pour la plume.

— La plume fonctionnait. Elle était seulement agressive.

— Je porterai l'autre chemise.

Nous avons partagé une poire en dessert.

Le fruit n'avait aucun projet identifiable.

À seize heures, j'ai repris mes diapositives.

Zuri a vérifié deux commandes.

Nous avons travaillé dans le même silence que d'habitude, sauf qu'une question nouvelle existait maintenant dans la pièce.

Elle ne demandait aucune action immédiate.

Vers dix-sept heures trente, j'ai fermé mon ordinateur.

— Je vais rentrer.

— D'accord.

Zuri a sorti de l'armoire un bocal contenant une part de soupe.

— Tu veux l'emporter ?

— Oui.

— Le couvercle ferme bien.

— Valeur affective ?

— Toujours faible.

— Parfait.

Elle me l'a tendu.

Je l'ai rangé dans mon sac.

Dans l'entrée, j'ai remis ma veste.

— Lucas.

— Oui ?

— Je te dirai quand j'aurai une réponse.

— D'accord.

— Je ne vais pas oublier.

— Je sais.

Je ne lui ai pas demandé si elle avait déjà commencé à réfléchir.

Je n'ai pas expliqué que chaque journée d'attente produirait probablement plusieurs hypothèses concurrentes.

Ce problème m'appartenait.

— Bonne soirée, a-t-elle dit.

— Bonne soirée.

Je suis sorti.

Elle a refermé la porte normalement.

Pas trop vite.

Pas lentement.

Je suis descendu.

Au deuxième étage, j'ai vérifié que le bocal de soupe restait vertical dans mon sac. Cette action ne possédait aucune signification relationnelle.

Dans la rue, j'ai résisté au besoin d'évaluer la conversation.

Il n'existait pas encore de résultat.

J'avais formulé une proposition.

Zuri avait demandé du temps.

Ces informations suffisaient pour la journée.

Je lui ai envoyé un message une heure plus tard.

J'ai oublié de vérifier la dernière diapositive sur ton écran. Le texte n'était pas trop petit ?

Elle a répondu :

Il était lisible. Ne la modifie pas.

Puis :

Et la soupe doit être mangée avant demain soir.

La conversation n'a pas changé de catégorie.

Pas encore.

Je n'avais aucune idée de ce que Zuri allait faire de ma proposition.

Je savais déjà ce que je n'allais pas en faire.

Je n'allais pas reprendre nos journées une par une pour chercher le moment où l'amitié aurait secrètement changé de nature.

Lorsque j'avais donné des pages à Lucas, je voulais qu'il les lise.

Lorsque je lui avais demandé de venir au marché, je voulais son aide et sa présence.

Lorsque je m'étais endormie sur son épaule, j'étais fatiguée sur un canapé incliné.

Ces gestes n'avaient pas besoin d'une nouvelle interprétation.

La proposition de Lucas commençait aujourd'hui.

Elle portait sur ce que nous pourrions choisir ensuite.

Je n'avais réellement jamais envisagé une relation romantique avec lui.

Cette absence de pensée ne constituait pas une opposition.

Elle ne constituait pas non plus un accord en attente.

Je devais examiner une possibilité nouvelle.

Pas un sentiment caché.

Après son départ, j'ai rangé les deux cartons de bougies contre le mur.

J'ai lavé la poêle.

J'ai replacé les ciseaux dans le tiroir et jeté une étiquette dont le bord s'était replié.

L'appartement n'avait pas changé.

Je connaissais néanmoins une information supplémentaire sur Lucas.

Il voulait m'embrasser.

Pas maintenant.

Pas sans question.

La possibilité existait sous une forme assez précise pour être examinée.

Je pouvais imaginer un rendez-vous avec lui.

Pas une séance de travail suivie d'un repas parce qu'il était déjà l'heure.

Un moment choisi uniquement pour voir ce que produisait la nouvelle catégorie.

Un restaurant où nous n'ouvriions ni ordinateur ni tableau.

Une promenade sans destination professionnelle.

Sa main dans la mienne alors qu'aucune foule ne nous obligeait à rester ensemble.

L'image ne me déplaisait pas.

Elle ne suffisait pas encore.

Je ne savais pas si j'aurais envie de l'embrasser lorsqu'il serait devant moi et que le geste ne résoudrait aucun problème pratique.

Je ne savais pas si le mot couple me conviendrait après un rendez-vous, cinq ou jamais.

Je ne savais pas quelles attentes Lucas plaçait dans une relation romantique au-delà des exemples qu'il avait donnés.

Ces questions pouvaient recevoir des réponses.

Elles n'exigeaient pas que je comprenne soudain une partie inconnue de moi-même.

J'ai pris une feuille.

Je n'ai pas écrit preuves.

J'ai écrit :

À demander à Lucas

Puis :

Qu'est-ce qu'il veut essayer concrètement ?

Est-ce qu'un rendez-vous peut rester un essai sans devenir une promesse ?

Qu'est-ce qui change s'il accepte et que je n'aime pas ?

J'ai barré s'il accepte.

La personne qui devait accepter, c'était moi.

J'ai écrit :

Qu'est-ce qui change si j'accepte d'essayer et que cela ne me convient pas ?

La formulation était meilleure.

J'ai ajouté :

Est-ce que j'ai envie d'un rendez-vous avec lui ?

Je n'ai pas répondu immédiatement.

La feuille est restée sur la table pendant que je préparais une commande.

Une heure plus tard, je l'ai relue.

J'ai entouré la dernière question en violet.

Je n'avais pas encore décidé.

Je pouvais toutefois imaginer une soirée qui ne serve à rien d'autre.

C'était par là que je commencerais.

Chapitre 17

Étude expérimentale du rendez-vous

Dix-huit jours ont passé entre la proposition de Lucas et ma première réponse utilisable.

Pendant ce presque un mois il a soutenu son mémoire.

Je suis arrivée à l'université quarante minutes avant le début. Lucas avait demandé à tout le monde d'être présent quinze minutes en avance, ce qui signifiait qu'il se trouvait probablement dans le bâtiment depuis plus d'une heure.

Je l'ai trouvé devant la salle avec Sami, Clara et Mme Delmas.

Il portait la chemise dont le col ne se repliait pas sous sa veste.

Aucun charme temporaire n'avait été utilisé.

Ses cheveux étaient plus organisés que d'habitude. Il tenait une bouteille d'eau fermée dans une main et vérifiait son téléphone de l'autre alors qu'aucune nouvelle information ne pouvait raisonnablement apparaître sur l'écran.

— Tu es en avance, a-t-il dit.

— De vingt-cinq minutes par rapport à ton horaire.

— C'est bien.

— Tu as bu ?

Il a regardé la bouteille.

— Pas encore.

— Elle ne fonctionne pas lorsqu'elle reste fermée.

— Je sais.

Il l'a ouverte.

Sami s'est approché.

— Il vérifie la présentation toutes les six minutes.

— Je vérifie uniquement que le fichier s'ouvre.

— Il s'est ouvert les cinq fois précédentes.

— Ce qui ne garantit pas la sixième.

Mme Delmas a tendu la main vers l'ordinateur.

— Donnez-le-moi.

Lucas a reculé d'un demi-pas.

— Pourquoi ?

— Pour éviter une septième vérification.

— Il reste vingt-trois minutes.

— Précisément.

Il a gardé l'ordinateur.

Mme Delmas n'a pas insisté. Elle avait probablement identifié qu'une confiscation produirait davantage de problèmes qu'une nouvelle ouverture du fichier.

Les parents de Lucas sont arrivés quelques minutes plus tard.

Je ne les avais jamais rencontrés.

Son père ressemblait suffisamment à Lucas pour que la question ne demande aucune vérification. Même manière de regarder une porte avant de l'ouvrir, comme s'il envisageait qu'elle puisse avoir une procédure particulière. Même ligne entre les sourcils lorsqu'il cherchait une information précise.

Sa mère portait une écharpe jaune et un sac contenant au moins trois objets rectangulaires dont l'un semblait être un livre.

Lucas les a présentés.

— Zuri, voici mes parents. Maman, papa, Zuri.

Son père m'a serré la main.

— Enchanté.

Sa mère aussi.

— Enfin.

Lucas a tourné la tête.

— Enfin ?

— Tu parles d'elle depuis des mois.

— J'ai mentionné certaines activités.

— Son marché, ses bougies, son atelier, le bocal violet et la cliente qui voulait envoûter quelqu'un.

Je me suis tournée vers Lucas.

— Tu leur as parlé du bocal violet ?

— Il était pertinent dans une conversation sur les dépenses.

— La conversation ne concernait probablement pas mes dépenses.

— Elle concernait les achats difficiles à justifier.

Son père a acquiescé.

— Cent soixante euros pour un bocal est difficile à justifier.

— Il est très beau, ai-je répondu.

— Lucas nous l'a dit.

Je l'ai regardé.

— Tu leur as également dit qu'il était très beau.

— Je présentais les deux positions.

— Avec neutralité ?

— Autant que possible.

Sa mère a souri.

— Il n'était pas neutre.

La porte de la salle s'est ouverte.

Deux membres du jury sont entrés avec des dossiers. Le troisième discutait encore dans le couloir avec un homme tenant plusieurs feuilles agrafées.

Lucas a cessé de toucher son téléphone.

Il a regardé la porte, puis sa bouteille, puis l'ordinateur.

— Tu veux que je vérifie la dernière diapositive ? ai-je demandé.

— Tu l'as déjà vérifiée.

— Oui.

— Elle était lisible ?

— Oui.

— Même le tableau ?

— Lucas.

— D'accord.

Il a rangé son téléphone.

Nous sommes entrés.

J'étais assise au deuxième rang, entre Sami et Mme Delmas. Clara se trouvait de l'autre côté de Sami. Les parents de Lucas avaient pris place derrière nous.

La salle n'était pas grande. Les fenêtres donnaient sur une cour contenant deux arbres, plusieurs vélos et une table en pierre que personne n'utilisait.

Lucas a posé son ordinateur sur le bureau.

Le fichier s'est ouvert.

Il n'a exprimé aucune satisfaction visible, probablement parce qu'il avait toujours considéré ce résultat comme insuffisamment garanti.

Le président du jury a présenté le déroulement.

Vingt minutes de présentation.

Quarante minutes de discussion.

Délibération.

Lucas s'est placé devant l'écran.

Il avait l'air calme.

Je n'étais pas calme.

J'avais préparé cette soutenance pendant plusieurs semaines. J'avais relu le mémoire assez souvent pour connaître la longueur de certaines notes de bas de page. Je savais ce que

contenait chaque partie, quelles limites le jury pouvait relever et où j'avais volontairement refusé une formulation plus assurée.

Je savais également que ces informations ne garantissaient rien.

Mme Delmas m'avait conseillé de ne pas mémoriser chaque phrase de l'introduction. J'avais suivi son conseil en mémorisant uniquement les trois premières minutes, la définition principale, les transitions et la conclusion.

Cela représentait une part raisonnable de la présentation.

J'ai commencé.

Ma voix fonctionnait.

La première diapositive aussi.

Je n'ai pas regardé Zuri immédiatement.

Elle portait son grand chapeau, qu'elle avait retiré dans la salle. Ses cheveux conservaient la forme de son bord. Elle avait posé ses mains sur ses genoux et regardait l'écran comme si elle assistait réellement à une présentation universitaire sur les règles informelles du Uno.

Elle n'avait pas besoin de faire semblant de considérer le sujet comme sérieux.

Elle avait déjà passé une soirée entière à défendre le cumul des cartes lorsqu'il était annoncé avant la partie.

Cette pensée n'aidait pas directement ma démonstration.

Je suis passé à la deuxième diapositive.

J'ai expliqué la distinction entre règle officielle, règle annoncée, règle pratiquée et règle contestée. J'ai présenté les observations, les entretiens, les variations entre groupes et les mécanismes par lesquels une pratique devenait suffisamment stable pour être traitée comme obligatoire.

Personne n'a ri.

Le sujet permettait de rire.

Le jury ne l'a pas fait.

Cette absence n'était pas hostile. Les membres lisaient les diapositives, prenaient des notes et regardaient les tableaux lorsque je les commentais.

Je suis arrivé à la partie sur l'acceptation silencieuse.

Je connaissais la critique.

Le fait qu'une personne ne proteste pas ne signifiait pas qu'elle avait accepté librement une règle. Cela pouvait signifier qu'elle n'avait pas compris, qu'elle ne voulait pas ralentir la partie, qu'elle estimait la discussion inutile ou qu'elle n'avait pas assez de soutien pour contester.

J'avais consacré sept pages à cette question.

J'ai résumé les sept pages.

La dernière diapositive est apparue.

Le texte était lisible.

Zuri avait raison.

J'ai terminé deux minutes avant la limite.

Le président du jury m'a remercié.

Je me suis assis.

Mes mains tremblaient légèrement sous la table. Je les ai posées à plat sur mes notes.

La première enseignante a commencé.

Elle m'a demandé pourquoi j'utilisais l'expression droit coutumier alors qu'aucun joueur observé ne l'employait.

La question était attendue.

J'ai répondu que je ne prétendais pas que les participants produisaient consciemment du droit. J'utilisais un cadre juridique pour analyser la stabilisation de règles non écrites, leur transmission, leur contestation et les sanctions sociales associées.

Elle m'a demandé si le vocabulaire ne donnait pas trop d'importance à des pratiques ludiques ordinaires.

J'ai répondu que la faible gravité de l'objet permettait précisément d'observer certains mécanismes sans que les conséquences sociales empêchent les participants d'expliquer leurs décisions.

Elle a noté quelque chose.

Je ne pouvais pas voir quoi.

Le deuxième membre du jury m'a interrogé sur le choix des groupes observés.

Puis sur l'âge des participants.

Puis sur la différence entre une règle acceptée et une règle que personne ne protestait assez vite pour empêcher de s'installer.

Je connaissais cette question.

J'ai répondu que l'absence de protestation ne devait pas être interprétée seule. Il fallait examiner la possibilité réelle de contester, les réactions aux contestations précédentes, la manière dont la règle avait été annoncée et les conséquences d'un refus.

J'ai donné un exemple.

J'en ai donné un deuxième.

Je me suis arrêté avant le troisième.

Le membre du jury a acquiescé.

Mme Delmas m'avait conseillé de ne pas répondre à chaque question comme si l'absence d'une précision supplémentaire pouvait faire disparaître tout le mémoire.

J'essayais.

La troisième personne m'a demandé si certaines règles s'étaient maintenues uniquement parce qu'un joueur possédait la boîte de cartes.

— Oui, ai-je répondu.

Il a relevé les yeux.

— Vous développez ?

J'ai développé.

Le propriétaire du matériel choisissait parfois le lieu, rangeait les cartes, rappelait les règles et conservait une forme d'autorité pratique. Cette position ne garantissait pas que les autres accepteraient toutes ses décisions, mais elle augmentait sa capacité à présenter une règle comme déjà établie.

Son père possédait trois jeux de Uno.

Cette information n'avait aucune place dans ma réponse.

Je ne l'ai pas donnée.

Le jury m'a interrogé pendant quarante-sept minutes.

Une question concernait la taille de l'échantillon.

Une autre, la possibilité d'étendre l'analyse à d'autres jeux.

Une troisième, les effets de la familiarité entre joueurs.

Personne n'a demandé pourquoi une personne raisonnable consacrerait cent quatre pages au Uno.

Personne n'a demandé une partie de démonstration.

À la fin, le président a refermé mon mémoire.

— Merci, monsieur Mercier. Nous allons délibérer.

Je me suis levé.

Je n'ai regardé Zuri qu'une fois.

Il m'a regardée trois fois.

La première après une question sur la contestation.

La deuxième lorsqu'un membre du jury a parlé du propriétaire des cartes.

La troisième juste avant la fin.

Je ne savais pas si ces regards demandaient quelque chose. Je lui ai répondu par un mouvement de tête suffisamment faible pour ne pas devenir un signal public.

Nous sommes sortis.

Lucas s'est arrêté devant une affiche annonçant une journée d'étude passée depuis trois mois.

L'affiche indiquait encore les horaires, les intervenants et un buffet prévu à dix-sept heures trente.

- Tu penses à quoi ? ai-je demandé.
- À la réponse sur l'absence de protestation.
- Elle était bonne.
- Elle aurait pu être plus précise.
- Elle était déjà longue.
- Ce n'est pas incompatible.

Sami lui a tendu une bouteille d'eau.

- Bois.
- J'ai la mienne.
- Elle est restée dans la salle.

Lucas a regardé ses mains.

La bouteille n'était plus là.

Il a pris celle de Sami.

Son père s'est approché.

- Tu n'as pas parlé du cas où quelqu'un pose un +2 sur un +2.

- Ce n'était pas nécessaire.

- C'est pourtant un exemple clair de règle qui s'installe par abus de pouvoir.

- Papa.

— Je dis seulement que ton analyse aurait gagné à distinguer l'illégalité ordinaire du comportement manifestement antisocial.

- Le cumul était mentionné dans le mémoire.

- Sans position normative.

- Ce n'était pas l'objet.

Sa mère a posé une main sur le bras de son mari.

- Il vient de soutenir.

- Je sais. C'était très bien.

- Alors commence par là.

- C'était très bien, a dit son père.

Lucas a acquiescé.

- Merci.

Sa mère s'est tournée vers moi.

- Il était comme ça avant les examens au lycée.

- Comment ?

- Il sortait en expliquant la réponse qu'il aurait pu améliorer.

- Je n'expliquais pas toujours.

— Tu avais quatorze ans et tu nous as parlé pendant quarante minutes d'un problème de trains qui ne partaient pas à la même heure.

- Les données étaient incohérentes.

- Les trains n'existaient pas.

- Cela ne supprimait pas l'incohérence.

La porte s'est ouverte.

Le président du jury a invité Lucas à revenir.

Nous avons repris nos places.

Lucas s'est tenu devant la table.

Le président a annoncé que le mémoire était validé.

Solide, précis et parfois trop prudent.

La formulation correspondait suffisamment à Lucas pour sembler préparée avant la lecture.

Le jury a souligné la qualité du terrain, la clarté des distinctions et l'intérêt d'utiliser un objet ordinaire pour examiner des mécanismes plus généraux.

Une réserve concernait certaines conclusions qui auraient pu être formulées plus directement.

Lucas a remercié.

Il n'a pas dit qu'il avait volontairement évité plusieurs conclusions trop directes.

Il n'a pas expliqué que la prudence possédait une fonction.

Il a écouté jusqu'au bout.

Dans le couloir, Sami lui a donné une tape sur l'épaule.

— Tu vois ?

Lucas a répondu :

— Oui.

Pas ils ont été indulgents.

Pas le sujet les a amusés.

Pas j'ai réussi à ne pas tomber.

Seulement oui.

Clara l'a pris dans ses bras.

Il a levé les bras une seconde trop tard, puis l'a serrée en retour.

Sa mère a fait la même chose.

Son père lui a serré la main avant de le prendre également dans ses bras, ce qui a produit une transition compliquée.

Mme Delmas a attendu.

— Vous pouvez être satisfait, a-t-elle dit.

— Je le suis.

— Sans réserve ?

Lucas a réfléchi.

— Avec plusieurs réserves qui ne modifient pas le résultat.

— Je prends.

Elle lui a serré la main.

Lorsque mon tour est arrivé, nous nous sommes regardés.

Je ne savais pas quelle forme la félicitation devait prendre.

Notre dernière conversation importante concernait une proposition romantique. Elle n'avait pas supprimé les gestes précédents, mais elle rendait certains choix plus visibles.

— Félicitations, ai-je dit.

— Merci.

— La dernière diapositive était lisible.

— Je sais.

— Tu ne pouvais pas le savoir avant.

— Je te croyais.

— Tu l'as vérifiée sept fois.

— Je te croyais et je vérifiais le fichier.

Je lui ai pris brièvement l'avant-bras.

Le geste existait déjà dans notre amitié.

Il n'a pas changé de fonction uniquement parce que Lucas souhaitait désormais m'embrasser un jour.

J'ai retiré ma main.

Son sourire avait légèrement changé.

Peut-être que la fonction n'était plus entièrement identique.

Nous avons déjeuné près de l'université avec Mme Delmas, Sami, Clara et les parents de Lucas.

Le restaurant occupait une ancienne imprimerie. Des lettres métalliques étaient accrochées aux murs et plusieurs tables portaient le nom d'une police de caractères.

Nous étions installés à la table Garamond.

Le père de Lucas a considéré cette information comme une occasion suffisante pour expliquer pourquoi le cumul des +2 constituait une erreur morale autant que réglementaire.

— Le joueur suivant ne reçoit aucune possibilité réelle de réponse, a-t-il dit. L'effet se transmet jusqu'à une personne qui n'a rien fait.

— Elle peut poser un autre +2, a répondu Sami.

— Ce qui prolonge l'injustice.

— Ou la répartit.

— Une injustice répartie reste une injustice.

— Est-ce que tu étais dans l'échantillon du mémoire ? ai-je demandé.

— Non.

Lucas a ouvert son menu.

— Il a refusé de signer le formulaire de consentement sans ajouter une note sur le cumul.

— La formulation était trop vague.

— Elle demandait seulement l'autorisation d'observer une partie.

— Une observation sans clarification des règles produit des données discutables.

Lucas s'est tourné vers moi.

— Voilà pourquoi il n'était pas dans l'échantillon.

— Tu as hérité de certaines choses, ai-je dit.

— Je sais.

Son père a souri.

— Il était déjà comme ça petit.

— Pas autant, a dit sa mère.

— Il classait ses dinosaures.

— Beaucoup d'enfants classent leurs dinosaures.

— Par période géologique.

— Les périodes étaient indiquées sous les figurines.

— Il avait six ans.

Lucas a reposé le menu.

— Nous pouvons commander avant la reconstitution complète de mon enfance.

Un serveur est venu prendre les boissons.

Mme Delmas a commandé un verre de vin. Clara et Sami aussi. Les parents de Lucas ont choisi de l'eau gazeuse.

Lucas a demandé une limonade.

Je l'ai regardé.

— Tu ne bois pas de vin ?

— Pas aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Je voudrais conserver la capacité de répondre correctement si quelqu'un me reparle de mon mémoire.

— Personne ne va t'interroger pendant le déjeuner.

Son père a levé un doigt.

— J'ai une question sur la notion de sanction sociale.

— Je prendrai donc la limonade, a dit Lucas.

Sa mère s'est tournée vers moi.

— Est-ce que tu as réellement été avalée par un dragon ?

Lucas lui avait donc raconté l'histoire.

— Avec mon autorisation ? lui ai-je demandé.

— Elle m'a demandé pourquoi tu préférerais les plantes.

— Elle a posé exactement cette question ?

— Pas exactement.

— Quelle était sa question ?

Sa mère a levé la main.

— J'ai demandé si tu fabriquais uniquement des bougies ou aussi des objets plus directement magiques.

— Et j'ai expliqué qu'elle fabriquait plusieurs choses, a dit Lucas.

— Puis il a parlé d'une pierre maudite, d'un marché, d'une foule et d'un dragon, a poursuivi sa mère.

— Le dragon appartenait à un texte.

— Donc non, ai-je conclu.

— J'ai peut-être fourni une partie du contexte avant la question.

Sa mère a gardé la main levée.

— Je peux oublier si nécessaire.

— Ce n'est pas nécessaire. Je vérifie les procédures.

— Très bien.

Elle a baissé la main.

— Alors, le dragon ?

— Il m'a avalée pour protéger un village.

— Volontairement ?

— Le dragon n'a pas reçu toutes les informations.

— Voilà, a dit Lucas.

— Voilà quoi ?

— C'est pour cette raison que la scène est intéressante.

Je l'ai regardé.

— Elle n'est pas terminée.

— Je n'ai pas dit le contraire.

— Tu as une opinion sur une scène incomplète.

— Elle contient déjà des éléments.

— Elle contient surtout un dragon.

— Et un problème de consentement.

Son père s'est penché légèrement vers nous.

— Le dragon avait-il annoncé les règles ?

— Papa, a dit Lucas.

— Je demande.

— Non, ai-je répondu. Il avait seulement annoncé qu'il pouvait sauver le village.

— La formulation est insuffisante.

— Je suis d'accord.

Le serveur a déposé les boissons.

Lucas a bu une partie de sa limonade.

Sa mère a ouvert le menu.

— Tu écris un roman entier ?

— J'écris plusieurs choses.

— Lucas nous a parlé de Mara et Élias.

Lucas s'est immobilisé.

— J'ai parlé de l'existence du texte, a-t-il précisé. Pas de son contenu.

— Tu as dit qu'ils vivaient dans une forteresse.

— C'est visible dans plusieurs fragments que Zuri m'a autorisé à lire.

— Et qu'ils avaient un problème de meubles, a ajouté sa mère.

— Le magasin de meubles appartient à une scène qu'elle m'a envoyée.

Je l'ai laissé reconstruire la chaîne d'autorisations.

Il aurait probablement pu continuer jusqu'à l'heure du dessert.

— Tu peux leur raconter le magasin de meubles, ai-je dit.

— Tu es sûre ?

— Oui.

— Seulement cette scène ?

— Lucas.

— D'accord.

Il a raconté comment Mara refusait de quitter un magasin parce qu'une chaise pouvait servir dans la forteresse, alors qu'Élias tentait de lui expliquer qu'aucun meuble ne survivrait au transport par portail.

Il n'a pas raconté la fin de la scène.

Elle n'existait pas encore.

Sa mère a ri.

Son père a demandé pourquoi ils n'utilisaient pas un sort de réduction.

— Parce qu'il diminuerait aussi la stabilité de la structure, ai-je répondu.

— Évidemment.

Lucas me regardait avec l'expression qu'il avait lorsqu'un détail de mes textes trouvait une réponse qu'il n'avait pas prévue.

Cette expression n'était pas nouvelle.

Je la regardais différemment depuis sa proposition.

Le déjeuner célébrait sa soutenance.

Ce n'était pas un rendez-vous romantique.

Cette précision est devenue nécessaire lorsque sa mère m'a demandé comment nous nous étions rencontrés.

— À la bibliothèque, ai-je répondu.

— Zuri avait laissé des feuilles sur une table, a expliqué Lucas.

— Et tu les as lues ?

— Oui.

— Sans autorisation ?

— Oui.

Son père a reposé sa fourchette.

— Tu as lu des documents privés abandonnés dans un lieu public.

— Je sais.

— Ce n'est pas très cohérent avec ton approche habituelle.

— Je sais.

— Il lui a rendu les pages, ai-je dit.

— Après les avoir commentées, a ajouté Sami.

— Ce n'était pas nécessaire, a dit Lucas.

— C'est pourtant la partie importante.

Sa mère me regardait.

— Et tu lui as pardonné ?

— Pas immédiatement.

— Elle a écrit une réponse au dos d'une page, a dit Clara.

— Vous connaissez tous cette histoire ? ai-je demandé.

— Il l'a racontée après que tu as accepté de le revoir, a répondu Sami.

Lucas a tourné la tête.

— Je n'ai pas raconté toutes les étapes.

— Tu as dessiné le plan de la bibliothèque.

— La disposition des tables était nécessaire pour comprendre.

— Il y avait des flèches, a précisé Clara.

Je regardais Lucas.

— Tu as dessiné un plan.

— Sur une serviette.

— Avec une légende, a ajouté Sami.

— Deux couleurs ne constituent pas une légende complexe.

— Tu avais donc deux stylos.

— Sami m'en a prêté un.

Sa mère souriait à nouveau.

— Tu parlais déjà beaucoup d'elle.

Lucas a pris son verre.

— La situation était inhabituelle.

— Tu ne dessines pas de plan pour toutes les situations inhabituelles.

— Seulement lorsqu'il faut clarifier la disposition.

— C'est vrai, a dit son père. Pour les autres, il fait une liste.

Lucas a bu sa limonade.

Je n'ai pas demandé quand il avait raconté l'histoire pour la première fois.

Je n'avais pas besoin de transformer chaque information antérieure en preuve.

Il avait parlé de moi à ses proches parce que j'étais son amie et que notre rencontre avait occupé plusieurs semaines de sa vie.

La proposition de Lucas commençait le jour où il l'avait formulée.

Le repas a continué.

Mme Delmas a parlé des candidatures possibles après le master. Clara a demandé si Lucas comptait rester à Rivonne. Son père a recommandé deux concours qui ne correspondaient pas à son domaine. Sa mère lui a demandé s'il avait encore assez de chemises pour les entretiens.

— Les chemises ne sont pas consommées après une soutenance, a dit Lucas.

— Celle-ci a une tache.

Il a regardé sa manche.

Une goutte de sauce se trouvait près du poignet.

— Elle partira.

— Tu devrais la traiter rapidement.

— Je suis au restaurant.

Sa mère a sorti de son sac un petit paquet de lingettes.

L'un des trois objets rectangulaires était donc identifié.

Lucas a accepté la lingette.

Il a frotté la tache avec suffisamment de sérieux pour produire une zone humide plus grande.

— Tu l'étales, a dit sa mère.

— Je suis les instructions.

— Les instructions ne connaissent pas la sauce.

Je lui ai pris la lingette.

— Donne.

— Tu sais faire ?

— J'ai des vêtements.

— Ce n'était pas ma question.

— Lucas.

Il m'a tendu son poignet.

J'ai tamponné la manche.

La tache a diminué.

Sa mère nous observait.

Je ne lui ai pas demandé pourquoi.

À la fin du repas, le serveur a apporté un dessert avec une bougie.

Personne n'avait commandé de dessert avec une bougie.

Sami avait probablement organisé cette partie.

— Ce n'est pas mon anniversaire, a dit Lucas.

— On sait, a répondu Sami.

— La bougie n'est pas réglementée.

— Souffle.

Lucas a soufflé.

La flamme s'est éteinte.

— Tu dois faire un vœu, a dit Clara.

— Le mémoire est déjà validé.
— Tu peux souhaiter autre chose.
Lucas n'a pas répondu.
Il a retiré la bougie du gâteau avant que la cire coule sur le glaçage.
Je l'ai examinée.
— Paraffine ordinaire, ai-je dit.
— Qualité ?
— Fonctionnelle. Mèche trop longue.
Lucas a posé la bougie sur la soucoupe.
— Certaines personnes auraient simplement mangé le gâteau.
— Elles peuvent faire les deux.
Nous avons partagé le dessert.
Lorsque nous avons quitté le restaurant, les parents de Lucas devaient reprendre un train.
Sa mère m'a serrée dans ses bras après une hésitation suffisamment visible pour me laisser le temps de reculer.
Je ne l'ai pas fait.
— Je suis contente de t'avoir rencontrée, a-t-elle dit.
— Moi aussi.
Son père m'a serré la main.
— Le cumul des +2 reste une erreur.
— Je transmettrai à Sami.
— Il ne semble pas réceptif.
— Il ne l'est pas.
Ils sont partis.
Lucas les a regardés s'éloigner.
— Ils t'ont plu ? a-t-il demandé.
— Oui.
— Mon père parle moins du Uno habituellement.
— Je ne te crois pas.
— Il parle parfois d'autres jeux.
— Voilà.
Il a souri.
— Ma mère pose beaucoup de questions.
— Elle s'est arrêtée lorsqu'une réponse ne la concernait pas.
— Oui.
— C'est bien.
Lucas a acquiescé.
Nous sommes restés quelques secondes devant le restaurant.
Sami et Clara discutaient avec Mme Delmas à quelques mètres.
— Tu leur avais beaucoup parlé de moi, ai-je dit.
— Apparemment.
— Tu ne t'en souvenais pas ?
— Je me souvenais du marché, du bocal et de certains textes. Pas du dragon.
— Ni du plan de la bibliothèque.
— Celui-là était destiné à Sami.
— Clara l'a vu.
— Elle était présente.
— Tu as donc présenté notre rencontre avec un support visuel devant deux personnes.
— La serviette était déjà sur la table.
— Circonstance atténuante.
— Merci.
Je regardais son visage.

La tension de la soutenance diminuait. Ses épaules avaient changé de position. Il ne tenait plus rien dans ses mains.

— Tu es content ? ai-je demandé.

— Oui.

La réponse n'a pas demandé de précision.

— Alors c'est bien.

— Oui.

Je l'ai pris dans mes bras.

Je n'avais pas prévu le geste.

Lucas s'est arrêté une fraction de seconde, puis ses bras se sont refermés autour de moi.

Sa veste était encore légèrement humide près du poignet.

Je connaissais déjà la chaleur de son épaule lorsque je m'étais endormie contre lui. Je connaissais sa main dans la foule et son bras lorsqu'il m'aidait à porter des cartons.

Cette étreinte n'était pas entièrement nouvelle.

Elle était choisie dans un contexte différent.

Lucas ne l'a pas prolongée au-delà de mon mouvement.

Lorsque je me suis écartée, il a retiré ses bras.

— Félicitations, ai-je répété.

— Merci.

Le lendemain, nous nous sommes retrouvés à la bibliothèque.

Le mémoire était terminé, mais Lucas avait apporté son ordinateur.

— Tu travailles sur quoi ?

— Les dernières coquilles avant le dépôt définitif.

— Le jury l'a déjà validé.

— Le fichier restera accessible.

— À combien de personnes ?

— Théoriquement, tout le monde.

— Réellement ?

— Ma mère lira les cinq premières pages.

— Tu corriges donc cent quatre pages pour cinq pages lues.

— Je refuse ton analyse de diffusion.

J'avais apporté les devis de l'atelier du centre social.

Nous avons travaillé.

Comme avant.

Pas exactement comme avant.

Je savais désormais que Lucas souhaitait une relation romantique avec moi.

L'information n'occupait pas chaque minute. Elle apparaissait sans prévenir.

Lorsqu'il se penchait pour regarder une formule sur mon écran, je remarquais d'abord la proximité de son épaule.

Lorsque nous traversions une rue, je pensais à sa main alors qu'aucune foule ne nous obligeait à rester ensemble.

Lorsque la petite salle était occupée et qu'il proposait de venir travailler chez moi, la phrase conservait sa fonction habituelle. Elle contenait seulement une possibilité supplémentaire que je n'avais pas encore choisie.

Lucas n'a pas demandé si j'avais avancé.

Il ne s'est pas éloigné pour me montrer la place que son absence pouvait prendre.

Il n'a pas transformé chaque journée agréable en preuve.

Cela n'a pas supprimé la tension.

Cela lui a évité de devenir une méthode.

Nous avons continué à nous voir.

Il m'a aidée à récupérer une table pliante pour l'atelier. Elle ne rentrait pas correctement dans le tram et a bloqué une porte pendant douze secondes. Lucas s'est excusé auprès du conducteur comme s'il avait personnellement compromis l'ensemble du réseau.

Nous avons déjeuné près du campus.
 Je lui ai donné une nouvelle scène de Mara et Élias.
 Il a commenté le texte sans utiliser les personnages pour parler de nous.
 La question avançait à côté du reste.
 Au bout de deux semaines, Naya est venue chez moi pour récupérer un flacon de stabilisation et me rendre un moule à bougie qu'elle gardait depuis six mois.
 Elle a posé le moule sur la table.
 — Il était dans mon placard.
 — Je sais.
 — Comment ?
 — Je te l'ai prêté.
 — Tu t'en souvenais encore ?
 — Je me souviens de mes objets.
 Elle a ouvert mon réfrigérateur, trouvé une bouteille d'eau et s'est assise.
 Naya portait une longue veste verte dont les poches contenaient toujours davantage de choses que leur volume ne semblait l'autoriser. Elle travaillait principalement sur les charmes de protection thermique et les objets domestiques.
 Le petit radiateur enchanté venait d'elle.
 Elle considérait tout appareil électroménager comme une négociation inachevée.
 — Ton radiateur a tenu l'hiver ?
 — Oui.
 — Pas de fumée bleue ?
 — Non.
 — Bien.
 — Tu t'attendais à de la fumée bleue ?
 — Non.
 — Pourquoi demander ?
 — Elle aurait modifié le diagnostic.
 Naya a repéré la feuille près de mon ordinateur.
 À examiner
 Rendez-vous
 Contact physique
 Temps seul
 Textes
 Présentation aux autres
 Elle n'a pas lu davantage.
 — Lucas ?
 — Oui.
 — Il a proposé quoi ?
 — D'examiner une relation romantique.
 — Quand ?
 — Il y a deux semaines.
 — Tu lui as répondu ?
 — Que je devais réfléchir.
 Elle a regardé la feuille.
 — Tu réfléchis ou tu prépares les annexes ?
 — Les deux sont compatibles.
 — Est-ce que tu veux sortir avec lui ?
 — La question est trop large.
 — Est-ce que tu veux un rendez-vous avec lui ?
 La formulation était meilleure.
 Elle ne demandait pas de définir toute la relation avant le premier geste.
 — Je peux l'imaginer, ai-je dit.

— Tu peux aussi imaginer un incendie de rideaux.

— Oui.

— Tu n'en veux pas.

— Non.

Elle a attendu.

— L'idée me plaît.

La phrase était nouvelle uniquement parce que je venais de la prononcer.

L'idée me plaisait déjà suffisamment pour occuper la feuille, plusieurs trajets et une partie de mon attention lorsque Lucas se trouvait près de moi.

Je pouvais imaginer un moment choisi uniquement pour examiner cette possibilité.

Je voulais savoir ce que cela ferait.

Pas parce que toute possibilité devait être testée.

Parce que celle-ci m'attirait.

Naya a pris un morceau de pain dans le panier.

— Qu'est-ce que tu veux garder exactement comme maintenant ?

— Notre manière de travailler. Les pages. Le fait qu'on puisse se voir sans devoir transformer chaque repas en soirée particulière. Mon appartement reste chez moi. Une relation ne lui donne pas un accès automatique à mes textes, mes commandes ou mon temps.

— Qu'est-ce que tu voudrais ajouter ?

— Des rendez-vous choisis comme tels.

— Bien.

— Peut-être du contact physique.

— Peut-être ?

— Je veux savoir si j'aurais envie de lui prendre la main lorsqu'il n'y a pas de foule.

— Voilà.

— Cela ne signifie pas que je veux l'embrasser.

— Non.

— Ni que je ne veux pas.

— Toujours non.

Naya a trouvé du fromage.

Je ne lui avais pas proposé de fromage.

— Qu'est-ce que tu refuses ? a-t-elle demandé.

— Une relation qui remplace tout le reste. L'obligation d'être disponible. Les décisions prises au nom du couple sans me demander.

— Les surnoms ?

— Je n'y avais pas pensé.

— Il faut anticiper les menaces concrètes.

— Je refuse ceux produits à partir de mon prénom.

— Zuriète ?

— Tu peux partir.

— Limite claire.

Elle a remis le fromage au réfrigérateur après en avoir pris une quantité qui ne justifiait plus l'usage du mot remettre.

— Qu'est-ce qui te gêne encore ?

— Que l'essai devienne une promesse. Que si j'accepte un rendez-vous, Lucas considère que j'ai déjà répondu à toute sa proposition.

— Tu peux lui dire.

— Oui.

— Et s'il considère qu'un rendez-vous suffit pour former un couple ?

— Alors je refuse.

La réponse était immédiate.

Naya a pris le flacon de stabilisation.

— Tu as donc une question concrète et une première décision.
— Je n'ai pas de décision définitive.
— Tu as envie d'un rendez-vous.
J'ai regardé la feuille.
— Oui.
— Voilà.
— Cela ne répond pas au reste.
— Heureusement. Tu n'as même pas choisi le restaurant.
Elle a mis son manteau.
— Comment on choisit un premier rendez-vous ? ai-je demandé.
— Tu choisis quelque chose que vous aimez tous les deux.
— Il faut que ce soit romantique.
— Vous pouvez décider que ça l'est.
— C'est insuffisamment précis.
— Cherche sur internet. Quelqu'un te donnera sûrement un horaire idéal pour regarder le coucher du soleil.
Elle est partie avec son flacon et une partie de mon pain.
J'ai ouvert mon ordinateur.
La recherche premier rendez-vous romantique idées a produit plusieurs milliers de résultats.
Une liste recommandait un endroit élégant sans être intimidant.
Une autre conseillait une activité permettant de parler sans supporter une conversation continue.
Une troisième proposait une promenade panoramique après le dîner, afin de créer une transition naturelle vers un moment plus intime.
Un article expliquait qu'une tenue devait montrer un effort visible sans paraître déguisée.
Un autre déconseillait le travail, les finances, les anciennes relations et les questions précises sur l'avenir.
Cela supprimait une part importante de nos conversations.
J'aurais dû appeler Lucas.
J'ai continué à lire.
Une heure plus tard, j'avais un programme.
Vendredi, dix-neuf heures quinze.
Restaurant La Verrière.
Vingt et une heures.
Promenade jusqu'au belvédère Saint-Marc.
Boisson chaude près du pont.
Fin de soirée ou prolongation décidée conjointement.
J'ai ajouté :
Pas d'ordinateur.
Pas de tableur.
Tenue : effort visible, rester soi-même.
Le programme était précis.
Il ne ressemblait pas à une conférence.
Je l'ai envoyé à Lucas avec le message :
J'accepte un rendez-vous romantique. Un rendez-vous, pas encore l'ensemble de ta proposition. Vendredi prochain, si tu es disponible.
Il a répondu quatre minutes plus tard.
Oui. Je suis disponible.
Puis :
Le programme est-il négociable ?
Sur quoi ?

Lucas : Je demande le principe avant les points précis.

Zuri : Oui.

Lucas : Alors d'accord pour vendredi.

Je lui ai envoyé la réservation.

Il a répondu :

Je viendrai avec un effort visible sans paraître déguisé.

Le rendez-vous existait.

Il possédait désormais une table près d'une fenêtre et un horaire de fin approximatif.

Cela n'indiquait pas encore s'il fonctionnerait.

Le vendredi, j'ai changé de tenue quatre fois.

Aucune n'était mauvaise.

Je ne savais pas ce que le vêtement devait démontrer.

J'ai commencé avec une robe sombre simple et mon manteau brun habituel. L'ensemble me ressemblait, ce qui ne rendait pas l'effort visible.

J'ai essayé une chemise violette avec un pantalon noir. Cela ressemblait davantage à une tenue de marché propre.

J'ai mis la veste longue offerte par Naya. Elle donnait trop d'importance au chapeau.

J'ai retiré le chapeau.

Je ressemblais alors à une personne essayant d'imiter quelqu'un qui ne portait pas de chapeau.

Je l'ai remis.

J'ai finalement choisi la robe sombre, des bottes propres, mon manteau brun et un chapeau plus petit que d'habitude.

L'effort serait principalement visible par moi.

Lucas m'attendait devant le restaurant.

Il portait la veste de sa soutenance, une chemise bleu foncé et des chaussures que je ne lui connaissais pas.

Ses cheveux avaient été organisés.

Une partie s'était déjà libérée près de son front.

Nous nous sommes regardés une seconde de trop pour une arrivée ordinaire.

— Bonsoir, a-t-il dit.

— Bonsoir.

— Ton chapeau est plus petit.

— Tes chaussures sont inhabituelles.

— Elles participent à l'effort visible.

— Elles te font mal ?

— Pas encore.

— Mauvais signe.

Il a souri.

Je connaissais son visage lorsqu'il travaillait, lorsqu'il s'excusait, lorsqu'il trouvait une contradiction intéressante ou lorsqu'une machine à café lui prenait de l'argent sans accomplir sa fonction.

Je le connaissais moins dans cette veste, debout devant un restaurant où il m'attendait pour une raison explicitement romantique.

L'information changeait légèrement la manière dont je regardais sa bouche.

Pas assez pour vouloir l'embrasser.

Assez pour la remarquer.

Nous sommes entrés.

La Verrière occupait le rez-de-chaussée d'un ancien hôtel. Les tables étaient espacées, les couverts nombreux et la lumière suffisamment basse pour donner aux menus une fonction décorative.

Le serveur nous a conduits près de la fenêtre.

- Une occasion particulière ? a-t-il demandé.
J'avais lu qu'il était utile de nommer clairement le rendez-vous.
— Premier rendez-vous romantique, ai-je répondu.
Le serveur s'est arrêté une fraction de seconde.
Lucas a regardé la table.
— Très bien, a dit le serveur. Je vous laisse vous installer.
Il est parti.
— Tu voulais que ce soit explicite, a dit Lucas.
— Oui.
— Cela l'est également pour le personnel.
— Il a demandé.
— C'est vrai.
Nous avons retiré nos manteaux.
Une petite bougie brûlait entre nous dans un verre très fin.
— Qualité du bocal ? a demandé Lucas.
— Fragile. Coût probablement supérieur à sa fonction.
— Nous parlons déjà de travail.
— Le bocal appartient au restaurant.
— Le protocole interdit les sujets professionnels ou l'analyse des contenants ?
— Les sujets professionnels.
— D'accord.
Nous avons ouvert les menus.
Les plats étaient plus chers que ceux de nos repas habituels.
J'avais vérifié avant de réserver.
Lucas aussi, probablement.
— On partage l'addition ? a-t-il demandé.
— Je t'ai invité.
— Je préfère partager.
— Pourquoi ?
— Parce que je n'ai pas accepté le rendez-vous pour recevoir un repas. Et parce que cet endroit est plus cher que nécessaire.
— Il devait être élégant sans être intimidant.
Lucas a regardé les gants blancs du serveur et la femme voisine qui parlait d'un achat immobilier.
— Il est légèrement intimidant.
— Tu veux partir ?
— Non. On peut essayer.
Il ne prétendait pas que mon choix était parfait pour protéger la soirée.
Cette information m'a rassurée.
Nous avons commandé.
J'ai pris du poisson.
Lucas a choisi des ravioles dont la description occupait quatre lignes.
Puis la conversation a commencé à se comporter bizarrement.
Nous nous connaissions assez bien pour ne pas avoir besoin de questions générales.
Le rendez-vous semblait pourtant en exiger.
— Comment s'est passée ta semaine ? a demandé Lucas.
— Tu la connais.
— Je connais les commandes et l'atelier.
— C'était la majorité.
— Tu as vu Naya.
— Comment tu sais ?
— Tu m'as envoyé une photographie du moule qu'elle t'a rendu.
— Donc tu connais également cette partie.

— Oui.

Un silence a suivi.

Nos conversations habituelles partaient d'un travail en cours, d'une page, d'un objet ou d'une difficulté concrète.

Le programme avait retiré la plupart de ces points de départ.

— Tu as toujours voulu vivre à Rivonne ? a demandé Lucas.

La question provenait probablement de la même famille que mes articles.

— Non.

— Où voulais-tu vivre ?

— Je n'avais pas de ville précise.

— Pourquoi Rivonne ?

— Ma famille était à proximité. Je connaissais déjà des clients. Et toi ?

— L'université.

— Tu vas rester maintenant que ton mémoire est terminé ?

— Probablement.

— Ton probablement ou le mien ?

— Le mien. Je dois trouver du travail.

— Dans quoi ?

Nous nous sommes arrêtés.

— Nous parlons de travail, ai-je dit.

— C'est vrai.

La bougie brûlait trop haut.

Sa mèche aurait dû être coupée.

— Tu peux parler de mon mémoire, a dit Lucas.

— La liste le déconseillait.

— Quelle liste ?

— Celle utilisée pour organiser la soirée.

— Il existe plusieurs listes ?

— Oui.

— Et elles interdisent ce qu'on fait habituellement.

— Elles évitent de transformer le rendez-vous en réunion.

— On peut parler de choses importantes sans ouvrir un tableur.

Je n'avais pas appliqué le conseil comme un conseil.

Je l'avais transformé en règle.

— D'accord, ai-je dit. Nous pouvons parler de travail.

Les plats sont arrivés.

Le poisson était bon.

Les ravioles de Lucas occupaient le centre d'une assiette presque vide.

— Tu as assez ?

— La description créait davantage de volume.

— Il y a du pain.

— Je l'utiliserai.

La conversation s'est améliorée immédiatement.

Lucas m'a raconté qu'une erreur de bibliographie l'avait obligé à déposer son mémoire trois fois.

Je lui ai parlé d'une participante qui souhaitait apporter à l'atelier son propre parfum « énergétiquement aligné ».

— Il est compatible avec la cire ? a demandé Lucas.

— C'est la seule partie qui m'intéresse.

Nous avons parlé de Sami, de Naya et du futur emploi de Lucas.

Je lui ai raconté le roman terminé la veille. Une sorcière y possédait une pâtisserie rentable qu'elle abandonnait régulièrement pour accompagner un homme maudit dans une enquête.

- Elle a des employés ?
- Une adolescente à temps partiel.
- Structure fragile.
- L'homme possède un domaine.
- Cela peut compenser.
- Il est maudit.
- Liquidité incertaine.

Nous parlions de ce qui nous intéressait.

Le rendez-vous ne s'est pas transformé en séance de travail.

Il est simplement devenu plus proche de nous.

Le serveur a retiré les assiettes.

- Vous désirez un dessert ?

Lucas a regardé la carte.

Le programme prévoyait une promenade à vingt et une heures, puis une boisson chaude près du pont.

Il était vingt heures quarante-cinq.

- Non, ai-je répondu.

Le serveur est parti.

- Tu en voulais un ? ai-je demandé.

— Le gâteau au chocolat semblait bien.

— Nous pouvons le commander.

— La promenade commence dans quinze minutes.

— Le belvédère ne ferme pas.

— Le café près du pont, si.

Lucas a refermé la carte.

- Alors pas de dessert.

Il ne disait pas que cela lui convenait.

J'ai demandé l'addition.

Nous avons partagé.

À vingt et une heures deux, nous étions dehors.

Le programme accusait deux minutes de retard.

Je n'ai pas recalculé la promenade.

La rue menant au belvédère montait davantage que sur la carte.

Les chaussures de Lucas ont commencé à lui faire mal avant la moitié du chemin.

Je l'ai vu à sa manière de poser le pied droit.

- Elles te blessent.

— Un peu.

— Depuis quand ?

— Le restaurant.

— Pourquoi tu n'as rien dit ?

— Il n'y avait pas grand-chose à faire.

— Nous pouvions abandonner la promenade.

— Le programme semblait important.

— Pas au point de te blesser.

— Je le sais maintenant.

Nous avons continué plus lentement.

La lumière était belle.

Je ne la regardais presque pas.

Je pensais à son talon, au dessert refusé et à l'heure de fermeture d'un café que je n'avais jamais testé.

Lucas s'est arrêté devant une vitrine fermée.

- J'ai une question.

— D'accord.

— Est-ce que tu as envie d'aller au belvédère ?

— C'est la prochaine étape.

— Ce n'est pas ma question.

J'ai regardé la rue.

Je connaissais déjà la vue. Le belvédère attirait surtout des touristes, des groupes et des personnes tenant leur téléphone devant le coucher de soleil.

Je n'avais pas envie d'y aller ce soir.

— Non.

— Moi non plus.

— Pourquoi tu as accepté ?

— Parce que tu avais préparé quelque chose et que je voulais voir ce que tu proposais.

— Tu pouvais négocier.

— J'ai demandé si le programme était négociable.

— Tu n'as contesté aucun point.

— Tu avais l'air de vouloir essayer l'ensemble.

— Et toi, tu as joué le jeu.

— Oui.

— Sans aimer le belvédère.

— J'aime marcher avec toi. Je n'aime pas spécialement les points de vue organisés ni ces chaussures.

Nous les avons regardées.

— Elles montrent un effort visible, ai-je dit.

— Elles le montrent surtout sur mon talon.

Une pharmacie était encore ouverte au bas de la rue.

Nous avons acheté des pansements.

Lucas s'est assis sur un banc pour les poser.

L'horaire du café était devenu impossible.

Je pouvais trouver une autre promenade, un autre établissement ou une nouvelle heure de fin.

Je n'en avais pas envie.

— Le programme ne fonctionne pas, ai-je dit.

Lucas a remis sa chaussure.

— Certaines parties fonctionnaient.

— Le restaurant était trop cher.

— Oui.

— Nous avons évité nos sujets habituels jusqu'à manquer de conversation.

— Oui.

— Tu voulais un dessert.

— Oui.

— Et je t'ai fait monter une rue avec de mauvaises chaussures.

— Les chaussures sont ma décision.

— La rue est la mienne.

— Elle appartient à la ville.

— Lucas.

— Je sais.

Il s'est levé.

— On peut abandonner le reste.

Nous sommes redescendus.

Près de la rivière, un petit restaurant vendait des frites, des sandwiches et des boissons chaudes jusqu'à minuit. Les tables étaient en plastique. Une télévision sans son diffusait un match derrière le comptoir.

Nous avons commandé une portion de frites, un thé et un chocolat chaud.

La table penchait.

J'ai glissé une serviette sous un pied.
 — Résolu, a dit Lucas.
 — Le romantisme s'améliore.
 — Qualité du mobilier : insuffisante. Fonction : correcte.
 Il a pris une frite.
 — La soirée est ratée ? ai-je demandé.
 Lucas a réfléchi.
 — Non.
 — Parce que nous sommes encore là ?
 — Ce n'est pas suffisant.
 — Alors pourquoi ?
 — Parce que tu m'as proposé un rendez-vous et que nous sommes en train d'en avoir un. Certaines parties étaient mauvaises. Cela ne rend pas l'ensemble inutile.
 — Qu'est-ce qui était utile ?
 — Tu veux la réponse agréable ou précise ?
 — Précise.
 — J'ai aimé que tu me le proposes. J'ai aimé savoir pourquoi nous étions là. J'ai moins aimé suivre un programme que ni toi ni moi ne voulions réellement.
 — Le restaurant n'était pas mauvais.
 — Non. Il ressemblait seulement davantage à l'idée d'un rendez-vous qu'à un endroit où nous avions envie de dîner.
 J'ai bu mon thé.
 Il était trop chaud.
 — Je ne savais pas ce qu'un rendez-vous avec toi devait contenir.
 — Moi non plus.
 — Tu avais pourtant proposé d'en avoir un.
 — J'avais proposé qu'on essaie. J'aurais pu participer davantage au choix.
 — Tu aurais choisi quoi ?
 — Un endroit moins cher. Une librairie. Une promenade sans destination obligatoire.
 — Tu vas déjà dans des librairies avec moi.
 — Une chose qu'on fait déjà peut devenir un rendez-vous si on la choisit comme telle.
 La phrase était simple.
 J'avais essayé de créer une soirée reconnaissable par n'importe qui.
 Lucas proposait que le rendez-vous soit reconnaissable par nous.
 — Tu aurais gardé le travail ? ai-je demandé.
 — Pas comme activité principale. Mais parler de ton atelier, de tes textes ou de mon prochain poste fait partie de ce que j'aime avec toi.
 Le mot aime a produit un changement discret.
 Pas une déclaration.
 Quelque chose de plus physique.
 J'ai regardé sa main autour du gobelet, les cheveux qui retombaient près de son front et le pli de sa chemise sous la veste.
 La veste lui allait bien.
 Je l'avais remarqué devant le restaurant.
 Je n'avais pas encore admis que cela comptait.
 — Qu'est-ce que tu attendais de ce soir ? ai-je demandé.
 — Passer du temps avec toi dans un cadre où mon intérêt romantique n'était pas caché derrière une autre activité.
 — Et ensuite ?
 — Voir si tu avais envie de recommencer.
 — Pas m'embrasser ?
 — J'en aurais envie si tu le voulais aussi.
 La réponse a créé une chaleur brève dans mon ventre.

Elle ne m'a pas donné envie de me pencher immédiatement au-dessus de la table.

Elle a rendu la possibilité plus réelle.

— Je n'en ai pas envie ce soir, ai-je dit.

— D'accord.

Il n'a pas détourné le regard.

Il n'a pas essayé de prouver que cette réponse ne le touchait pas.

Il l'a seulement acceptée.

— Mais l'idée ne me déplait pas, ai-je ajouté.

— D'accord.

Cette fois, sa voix avait légèrement changé.

Il était content.

Cette réaction me plaisait.

— Je veux conserver notre amitié, ai-je dit. Pas comme une étape inférieure qu'on abandonnerait en ajoutant autre chose.

— Moi aussi.

— Les règles sur mes textes restent les mêmes.

— Oui.

— Mon appartement reste chez moi. Je veux pouvoir travailler seule et refuser une sortie sans que cela signifie que la relation va mal.

— D'accord.

— Et si je te prends la main une fois, cela ne donne pas une autorisation permanente.

— D'accord.

— Je ne veux pas non plus demander par une phrase complète à chaque fois pendant trois ans.

— Cela rendrait les promenades longues.

— Donc certaines habitudes pourront se construire.

— Tant qu'on peut encore les modifier.

— Oui.

Lucas souriait.

— Cela ressemble à mon mémoire.

— Certaines parties étaient utiles.

— Je vais essayer de ne pas avoir l'air satisfait.

— Échec.

J'ai pris une frite.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu voudrais concrètement ?

— Des rendez-vous. Pouvoir te demander de te voir sans inventer une tâche. Une forme d'affection physique, si nous en avons tous les deux envie.

— Se tenir la main, s'embrasser.

— Se prendre dans les bras. S'asseoir près l'un de l'autre. Peut-être dormir ensemble un jour.

— Dormir ou avoir une relation sexuelle ?

Lucas a cligné des yeux.

— Lorsque j'ai dit dormir, je pensais dormir.

— Et l'autre possibilité ?

— Elle existe aussi pour moi. Pas comme une obligation liée au mot couple.

— Tu pourrais être déçu si elle ne m'intéresse jamais.

— Oui.

La réponse était moins confortable qu'un refus de toute attente.

Elle était plus honnête.

— Et tu pourrais décider qu'une relation ne te convient pas.

— Oui.

— Moi aussi.

— Oui.

Nous ne pouvions pas garantir que l'essai ne ferait souffrir personne.
Ce n'était pas sa fonction.
Il devait seulement permettre de choisir avec des informations réelles.
— Le mot essai te gêne ? ai-je demandé.
— Un peu.
— Pourquoi ?
— Parce que je ne suis pas neutre. Je suis heureux d'être ici. J'espère que tu voudras continuer. Si tu décides que non, cela me fera mal.
Le titre de la note créée avant le rendez-vous était :
Étude expérimentale du rendez-vous
La formulation m'avait amusée.
Elle me plaçait aussi légèrement à l'extérieur de la soirée, comme si je pouvais observer la relation sans en faire partie.
— Je ne suis pas neutre non plus, ai-je dit.
Lucas a attendu.
— L'idée me plaisait assez pour que je propose ce rendez-vous. Je voulais qu'il fonctionne.
— D'accord.
— Trop, probablement.
— Ton probablement ?
— Oui.
— D'accord.
— Je ne sais pas encore si je veux toute la relation. Je sais que cette possibilité m'intéresse parce qu'elle te concerne.
Ses mains se sont détendues autour du gobelet.
— Merci de me le dire.
— Cela ne demande pas de gratitude particulière.
— Cela m'aide quand même.
Nous avons terminé les frites.
Le match silencieux continuait derrière nous. Une équipe a marqué. Deux personnes à l'intérieur ont levé les bras.
— Le problème du restaurant ne venait pas de toi, ai-je dit.
— Je l'espère.
— Ni nécessairement de la romance. J'essayais de jouer le rôle d'une personne à un rendez-vous.
— Et maintenant ?
— Je suis une personne à un rendez-vous.
— Différence subtile.
— Importante.
J'ai ouvert le programme sur mon téléphone.
Lucas a regardé l'écran.
— Prochaine étape ?
— Suppression du programme.
— Tu peux le garder comme document historique.
— Non.
— Croix noire ?
— Exactement.
J'ai supprimé la note.
Le rendez-vous a continué d'exister.
Nous avons quitté le restaurant et marché près de la rivière.
Sans destination panoramique.
Sans heure de fin.
Nous avons parlé du poste d'assistant de recherche que Lucas hésitait à demander.
— Ils veulent davantage d'expérience en traitement de données, a-t-il dit.

— Tu sais faire ce qu'ils demandent ?

— Une partie.

— Tu peux apprendre le reste ?

— Probablement.

— Ton probablement.

— Oui.

— Alors postule.

— Tu reliras ma lettre ?

— Si tu me la montres.

— Commentable ?

— Avec des questions précises.

Nous parlions de travail pendant un rendez-vous romantique.

Rien ne s'est effondré.

Près du pont, une péniche est passée sous les lumières.

Nous nous sommes appuyés contre le muret.

La manche de Lucas touchait la mienne.

Aucun de nous ne s'est écarté.

Le contact était léger.

Je pouvais sentir la chaleur de son bras à travers nos vêtements.

Je n'avais pas envie de le transformer en conclusion.

Je n'avais pas envie qu'il cesse.

— Je veux un deuxième rendez-vous, ai-je dit.

Lucas a tourné la tête.

— D'accord.

Son sourire est apparu avant qu'il puisse lui donner une forme plus prudente.

Je l'ai préféré ainsi.

— Ce n'est toujours pas une réponse à toute ta proposition.

— Je sais.

— Une heure de début. Une activité. Le reste négociable.

— D'accord.

— Tu peux dire qu'une idée ne te plaît pas avant de mettre de mauvaises chaussures.

— Elles ne sont pas mauvaises.

— Ton talon n'est pas d'accord.

— Point recevable.

Nous avons décidé d'aller dans la grande librairie, puis de dîner quelque part où les portions correspondraient à leur description.

À l'arrêt de tram, nos lignes portaient dans des directions différentes.

Nous avons attendu le sien.

— Merci pour le rendez-vous, a dit Lucas.

— Même le restaurant ?

— Il a produit des informations.

— Tu utilises mon vocabulaire.

— Il est utile.

— Même les chaussures ?

— Elles ont clarifié une limite.

Son tram est arrivé.

Nous ne nous sommes pas embrassés.

Nous ne nous sommes pas pris dans les bras.

Avant que les portes se ferment, Lucas a demandé :

— Tu m'envoies tes disponibilités ?

— Oui.

— Sans programme complet.

— Une heure de début.

— Parfait.

Le tram est parti.

La soirée avait moins bien fonctionné lorsque j'avais essayé de produire un rendez-vous reconnaissable par n'importe qui.

Elle avait mieux fonctionné lorsque nous avons cessé de ressembler à un couple générique.

Cela ne prouvait pas que Lucas et moi devions former un couple.

Cela prouvait que je voulais savoir à quoi ressemblerait le nôtre.

Notre deuxième rendez-vous a eu lieu six jours plus tard.

Lucas portait ses chaussures habituelles.

Je portais mon grand chapeau.

Nous nous sommes retrouvés devant la grande librairie à dix-sept heures trente.

Aucun de nous n'avait prévu l'heure du dîner.

— J'ai une information, a dit Lucas.

— D'accord.

— La librairie ferme à vingt heures.

— C'est utile.

— Je ne propose pas de programme complet.

— Tu annonces une contrainte extérieure.

— Exactement.

— Accepté.

Nous sommes entrés.

La librairie occupait trois étages et un sous-sol. Les nouveautés se trouvaient près de l'entrée, entourées de tables suffisamment petites pour obliger les clients à ralentir.

Lucas s'est arrêté devant un panneau.

— Tu veux commencer où ?

— Romans.

— Directement ?

— Oui.

— Sans regarder le plan ?

— Je sais où sont les romans.

— La librairie a été réorganisée.

— Quand ?

— Il y a quatre mois.

— Comment tu sais ?

— Ils ont publié le nouveau plan.

— Et tu l'as regardé.

— Je venais chercher un livre.

— Tu avais donc besoin de connaître l'emplacement d'un livre, pas celui de toutes les sections.

— Le plan existait.

Nous avons consulté le panneau.

Les romans se trouvaient toujours au premier étage.

La réorganisation avait surtout déplacé les essais politiques et les livres de cuisine.

— Information peu productive, ai-je dit.

— Elle a confirmé notre itinéraire.

— Nous aurions pu le confirmer avec l'escalier.

Lucas a tout de même étudié le plan jusqu'à identifier l'emplacement des sanitaires.

Nous sommes montés.

Je lui ai montré deux romances où une sorcière héritait d'un commerce immédiatement rentable.

Dans la première, elle découvrait une pâtisserie entièrement équipée dont les employés acceptaient sans difficulté qu'une inconnue devienne leur nouvelle responsable.

Dans la seconde, elle récupérerait une boutique de potions située sur une rue très fréquentée, sans dette ni travaux importants.

— Celle-ci possède une clientèle fidèle dès le premier chapitre, ai-je dit.

Lucas a lu la quatrième de couverture.

— Son grand-père était apprécié.

— Cela ne garantit pas que les clients acceptent ses produits.

— Elle utilise les mêmes recettes.

— Donc elle n'apporte rien.

— Peut-être une nouvelle gestion.

— Elle résout un meurtre pendant les heures d'ouverture.

— L'organisation est effectivement incertaine.

Je lui ai tendu le premier livre.

— Dans celui-là, la sorcière ferme la pâtisserie trois jours après son arrivée pour accompagner un homme maudit dans une forêt.

— Elle a des employés ?

— Deux.

— Temps plein ?

— Ce n'est pas précisé.

— Nous manquons d'informations.

— Tu préfères lequel ?

Lucas a regardé les deux couvertures.

— Le premier.

— Pourquoi ?

— Le commerce semble moins fragile.

— La pâtisserie ferme pendant trois jours.

— Elle possède deux employés.

— Leurs contrats ne sont pas précisés.

— Le deuxième magasin dépend entièrement d'une clientèle héritée.

— Tu évalues réellement la stabilité économique de deux commerces fictifs.

— Tu m'as demandé de choisir.

J'ai acheté les deux livres.

Lucas a trouvé un essai sur les méthodes d'enquête qualitative qu'il possédait déjà dans une édition précédente.

— Tu vas le prendre ?

— Non.

— Tu le regardes depuis cinq minutes.

— La préface a été modifiée.

— Tu peux lire la préface ici.

— Oui.

Il a continué à la lire.

Je l'ai laissé dans le rayon et suis allée voir les carnets.

Ils se trouvaient au sous-sol.

Lucas m'a rejointe dix minutes plus tard.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Non.

— Tu tiens un carnet.

— Je l'examine.

— Tu en possèdes déjà quatre.

— Aucun n'a cette taille.

— Tu viens de justifier un achat avec une variation de trois centimètres.

— Il possède également une couverture rigide.

— Financièrement irresponsable.

— Il coûte neuf euros.

— La catégorie ne commence pas à cent soixante.
Il a regardé le carnet.
La couverture était vert foncé, sans inscription. Le papier avait une texture légèrement épaisse et un élastique fermait l'ensemble.
— Il est très beau, a-t-il dit.
— Voilà.
— Cela ne constitue pas toujours une justification suffisante.
— Non.
— Je peux néanmoins le vouloir.
— Oui.
Il l'a placé avec mon livre.
— Tu vas écrire quoi dedans ?
— Je ne sais pas.
— Mauvaise gestion du projet.
— Il n'a pas encore de projet.
— Raison supplémentaire de ne pas l'acheter.
— Le grand bocal violet n'avait pas de projet.
— Il en a un.
— Lequel ?
— Être très beau sur mon étagère.
Lucas a caressé la couverture du carnet avec son pouce.
— Je vais réfléchir jusqu'à la caisse.
— Méthode rigoureuse.
Nous avons continué dans le rayon consacré aux loisirs créatifs.
Un livre expliquait comment fabriquer des bougies naturelles chez soi en moins d'une heure.
Je l'ai ouvert.
La première étape recommandait de faire fondre la cire directement dans une casserole utilisée pour la cuisine.
— Non, ai-je dit.
Lucas a regardé la page.
— Risque d'incendie ?
— Risque de cire dans les aliments. Ils conseillent aussi de verser du parfum sans mesurer la température.
— Risque d'incendie ?
— Risque de parfum inutile, de cire instable et parfois d'incendie.
— Tu devrais écrire un livre.
— Je devrais écrire une fiche intitulée Ne faites pas ça.
— Elle pourrait être plus courte.
J'ai pris une photographie de la page.
— Pour Naya.
— Elle fabrique des bougies ?
— Non. Elle apprécie les mauvaises instructions.
— Pourquoi ?
— Elles lui donnent des sujets de plainte.
Nous avons atteint le rayon des guides sentimentaux par accident.
Un présentoir proposait plusieurs titres consacrés au couple.
Communiquer sans conflit.
Réussir son premier rendez-vous.
Les cinq langages du désir.
Le couple en quarante exercices.
Lucas a pris le deuxième.
— Nous aurions pu l'acheter avant vendredi.
— Il aurait probablement conseillé La Verrière.

Il a consulté le sommaire.

— Préparer des questions ouvertes. Choisir une activité favorisant la proximité. Éviter les sujets controversés.

— Nous avons parlé de cumul des +2 pendant le déjeuner de ta soutenance.

— Ce n'était pas un rendez-vous.

— Le sujet reste controversé.

Lucas a remis le livre.

— Il y a un chapitre sur le contact physique.

— Je ne veux pas le lire au milieu de la librairie.

— Moi non plus.

Nous sommes restés une seconde devant le présentoir.

Sa main se trouvait près de la mienne.

Je l'ai regardée.

Il avait les doigts légèrement repliés contre sa cuisse. Il ne tendait pas la main vers moi. Il ne la cachait pas non plus.

Je pouvais la prendre.

Le rayon contenait quatre personnes, deux étagères consacrées à l'éducation sexuelle et une caméra de sécurité.

Aucune de ces informations ne constituait une interdiction.

Je n'ai pas pris sa main.

Je n'avais aucune idée qu'elle y avait pensé.

Zuri regardait le présentoir.

Je regardais Zuri essayer de ne pas regarder le présentoir.

Je n'avais pas prévu de lui prendre la main dans la librairie. Nous avons parlé des habitudes, de l'autorisation et de la possibilité de laisser certains gestes apparaître sans les transformer en procédure.

Cette discussion n'avait pas produit de moment idéal.

Elle avait seulement rendu le geste possible.

Je ne savais pas si Zuri voulait que je demande.

Je ne savais pas si demander devant un livre intitulé Réussir son premier rendez-vous transformerait la situation en démonstration.

Je n'ai rien fait.

Nous sommes remontés vers les caisses.

Zuri portait deux romans et un petit livre sur les plantes urbaines qu'elle avait trouvé dans un rayon voisin.

Je tenais encore le carnet.

— Tu l'achètes, a-t-elle dit.

— Oui.

— Décision définitive ?

— Pour l'achat.

— Pas pour son usage.

— Exactement.

La caissière a placé nos livres dans le même sac.

— Ensemble ? a-t-elle demandé.

— Non, avons-nous répondu en même temps.

Elle a séparé les achats.

Zuri m'a regardé.

— Nous étions coordonnés.

— Sur la séparation des paiements.

— Le romantisme s'améliore encore.

Nous sommes sortis à dix-neuf heures trente-deux.

La fermeture ne constituait plus une contrainte immédiate.

— Tu as faim ? ai-je demandé.

- Oui.
- J'ai vu un restaurant dans la rue derrière.
- Quel type ?
- Cuisine simple.
- La description ne veut rien dire.
- Il y avait des photographies.
- Les portions correspondaient ?
- Je n'ai pas mesuré.
- Nous pouvons vérifier.

Le restaurant proposait des soupes, des tartes salées, des pâtes et plusieurs desserts disposés dans une vitrine.

Les tables étaient petites. Les assiettes occupaient pourtant une surface raisonnable.

Zuri a examiné le menu affiché devant la porte.

- La soupe est servie avec du pain.
- Information utile.
- Les tartes ont une salade.
- Information complète.
- On entre ?
- Oui.

Nous nous sommes installés près du mur.

Aucune bougie ne se trouvait sur la table.

Zuri n'a pas eu à évaluer de bocal.

Nous avons commandé deux tartes, une aux légumes et une au fromage. Lorsque les assiettes sont arrivées, les portions correspondaient aux photographies.

- Conforme, a dit Zuri.
- Le rendez-vous peut continuer.

Nous avons parlé de ses bougies, de mes candidatures, de Mara refusant de quitter un magasin de meubles et des raisons pour lesquelles les librairies plaçaient les carnets au sous-sol alors qu'ils constituaient manifestement un achat impulsif.

- Il fallait passer devant trois rayons pour les atteindre, a dit Zuri.
- Le déplacement ne supprime pas l'impulsion.
- Il lui donne le temps de diminuer.
- Ou de se justifier.
- Tu l'as justifiée avec trois centimètres.
- Et une couverture rigide.

Elle souriait.

Je connaissais déjà la manière dont elle relevait légèrement un côté de la bouche lorsqu'une absurdité lui plaisait mais qu'elle ne souhaitait pas l'encourager trop vite.

Je connaissais le mouvement de ses doigts autour d'un verre chaud et sa façon de regarder une assiette avant de décider si elle contenait réellement ce qui avait été annoncé.

Le rendez-vous rendait ces détails plus visibles sans les rendre nouveaux.

- Tu as décidé ce que tu écriras dans le carnet ? a-t-elle demandé.
- Peut-être les notes pour les entretiens.
- Tu as déjà un dossier sur ton ordinateur.
- Le carnet fonctionne sans batterie.
- Tu n'as jamais manqué de batterie pendant un entretien.
- Cela reste possible.
- Tu inventes une fonction après l'achat.
- Le bocal violet contenait quoi le premier jour ?
- Rien.
- Voilà.
- Il était déjà beau.
- Le carnet aussi.

— Tu progresses.

J'ai mangé une partie de ma salade.

Je voulais savoir comment elle classait la soirée.

La question existait depuis notre entrée dans la librairie. Je pouvais demander. Elle m'aurait probablement répondu.

Je ne voulais pas transformer chaque heure agréable en contrôle intermédiaire.

— J'ai une question, a dit Zuri.

— D'accord.

— Est-ce que tu compares ce rendez-vous au premier ?

— Oui.

— Comment ?

— Je n'ai pas mal aux pieds.

— Critère principal ?

— Amélioration mesurable.

— Autre chose ?

— Je réfléchis moins à ce que le rendez-vous devrait contenir.

— Parce que nous avons déjà échoué une fois.

— Le premier n'était pas un échec complet.

— Le programme l'était.

— Le gâteau au chocolat aussi.

— Il n'a pas été testé.

— Précisément.

Elle a pris une gorgée d'eau.

— Tu as acheté un carnet.

— Oui.

— C'est un bon rendez-vous.

— Le lien logique m'échappe.

— Tu achètes rarement quelque chose sans fonction définie.

— Le rendez-vous m'a rendu financièrement imprudent.

— Neuf euros.

— La catégorie ne commence pas à cent soixante.

— Tu utilises ma phrase contre moi.

— Elle était utile.

Le dessert était inclus dans la formule.

Zuri a choisi une tarte aux poires.

J'ai pris le gâteau au chocolat.

— Réparation ? a-t-elle demandé.

— Nouvelle occasion.

— Il est meilleur ?

— Je ne peux pas comparer.

Elle a pris une bouchée de ma part après avoir demandé.

Je connaissais son intérêt pour le chocolat. Je ne savais pas si partager un dessert devenait romantique lorsqu'on déclarait le repas comme tel.

La différence n'avait pas besoin d'être résolue.

À la sortie, il faisait encore chaud.

Aucun programme ne précisait l'heure de départ.

— Tu veux marcher ? ai-je demandé.

— Oui.

Nous avons suivi une rue parallèle à la rivière.

Zuri portait son sac de livres contre sa hanche. Le mien contenait seulement le carnet.

— Tu vas rester à Rivonne ? a-t-elle demandé.

— Probablement.

— Ton probablement.

- Oui.
- Tu as envoyé combien de candidatures ?
- Quatre.
- Dans la ville ?
- Trois. La quatrième est à une heure de train.
- Tu accepterais ?
- Cela dépendrait du poste.
- Tu déménagerais ?
- Je ne sais pas.

Elle a acquiescé.

La question avait une nouvelle portée depuis ma proposition.

Je ne savais pas si elle l'avait posée pour cette raison.

- Je préfère rester, ai-je dit.
- À cause de l'université ?
- En partie.
- De Sami et Clara ?
- Oui.
- De moi ?
- Oui.

Elle a continué à marcher.

Je n'ai pas ajouté que cette dernière raison prenait davantage de place qu'avant.

La réponse existait déjà.

- Cela ne signifie pas que tu dois refuser un bon poste ailleurs, a-t-elle dit.
- Je sais.
- Ni que je partirais avec toi.
- Je sais.
- Bien.
- Mais tu examinerais la question ?

Zuri m'a regardé.

- Lucas.
- C'était une question prématurée.
- Très.
- D'accord.

Nous avons dépassé une boutique fermée qui vendait des objets de cuisine.

Plusieurs bocal étaient exposés sous une lumière jaune.

Zuri s'est arrêtée.

L'un d'eux était en verre bleu, avec un couvercle en bois et une forme irrégulière qui le rendait probablement difficile à ranger.

- Très beau, ai-je dit.
- Impratique.
- Oui.
- Le couvercle ne doit pas fermer correctement.
- Probablement.
- Ton probablement ?
- Le mien.

Elle s'est approchée de la vitrine.

Une petite étiquette indiquait quatre-vingt-dix-huit euros.

- Financièrement irresponsable, ai-je dit.
- Ce n'est pas un bocal destiné à l'achat.
- Seulement à l'observation ?
- Exactement.
- Valeur scientifique ?
- Faible.

— Valeur affective ?
 — Faible également.
 — Pourtant tu le regardes.
 — Il est très beau.

Nous sommes restés devant la vitrine.
 Son épaule touchait presque la mienne.
 Je pouvais lui proposer ma main.
 Je pouvais demander.
 Je ne l'ai pas fait.
 Je ne voulais pas que chaque proximité devienne une étape que je devais franchir avant la fin de la soirée.

Nous avons repris notre marche.
 À un passage piéton, une voiture a tourné trop vite.
 J'ai posé une main brève dans le dos de Zuri pour l'arrêter.
 Le geste n'était pas romantique.
 Il répondait à une voiture.

J'ai retiré ma main lorsque nous avons traversé.
 La chaleur de son manteau est restée dans ma paume plus longtemps que nécessaire.
 — Tu as passé une bonne soirée ? ai-je demandé lorsque nous approchions de son arrêt.
 — Oui.
 — Moi aussi.

Nous avons continué quelques mètres.
 Sa main se trouvait près de la mienne.
 Je n'ai pas regardé directement.
 Je savais où elle était.
 J'ai pensé que nous pourrions attendre le troisième rendez-vous.
 Puis que le nombre de rendez-vous ne modifierait pas automatiquement son envie.
 Puis que cette réflexion ressemblait à une tentative d'établir une règle à partir d'un échantillon inexistant.

Je n'ai pas pris sa main.
 Je ne savais pas ce que Zuri avait décidé.
 Je n'avais rien décidé de définitif.
 Sa main se trouvait près de la mienne.
 Je l'ai regardée.
 Je n'ai pas eu envie de la prendre pour vérifier une hypothèse.
 J'en ai eu envie parce que c'était sa main.
 L'envie n'était pas encore assez simple pour devenir un geste.
 Elle n'avait plus besoin d'être théorique.
 Mon tram est apparu au bout de la rue.
 Lucas a reculé pour me laisser monter.
 — Bonne soirée, a-t-il dit.
 — Bonne soirée.

Je suis montée.
 Les portes se sont fermées.
 Lucas est resté sur le quai jusqu'au départ.
 Il tenait son sac dans une main. L'autre était vide.
 Je n'avais toujours pas donné de réponse définitive à sa proposition.
 Je connaissais désormais deux choses.
 Je voulais continuer les rendez-vous.

Et je ne cherchais plus seulement à savoir si une relation romantique avec Lucas pouvait fonctionner.

Je commençais à vouloir qu'elle fonctionne.

Chapitre 18

Choisir sans garantie

Deux jours après notre deuxième rendez-vous, j'ai décidé de ne fabriquer que trois modèles de bougies pendant six mois.

Cette décision n'avait rien de définitif.

Elle demandait donc davantage de sérieux que les décisions censées durer toujours et que personne ne réexaminait.

J'ai choisi :

Poire avec des projets

Pluie sur pierre

Romarin après l'orage

La poire se vendait régulièrement.

La pluie avait progressé depuis le changement de pot. Elle fonctionnait mieux dans les marchés calmes, auprès des personnes qui prenaient le temps de sentir plusieurs bougies avant de demander laquelle contenait le moins de surprises.

Le romarin se vendait moins. Plusieurs clients revenaient pourtant le chercher après l'avoir senti sur un autre stand, dans un sac ou chez quelqu'un qui l'avait acheté. Il utilisait aussi une partie des ingrédients dont j'avais besoin pour d'autres préparations.

Trois modèles suffisaient.

J'ai arrêté les maisons en cire.

Le moule resterait dans mon placard.

Je ne l'ai pas jeté.

Arrêter une production ne demandait pas de détruire l'objet capable de la reprendre plus tard.

J'ai également suspendu quatre parfums qui existaient encore à l'état d'essais.

L'un était bon.

Deux étaient moyens.

Le dernier sentait l'armoire humide malgré trois corrections et l'ajout d'un ingrédient censé évoquer la forêt après la pluie.

Il évoquait surtout une forêt conservée trop longtemps dans une cave.

Je l'ai versé dans la boîte destinée aux chutes à refondre.

Pendant six mois, je fabriquerais les trois modèles choisis, noterais les ventes et réexaminerais la décision en janvier.

Pas avant chaque marché.

Pas lorsqu'une personne demanderait une maison en cire en expliquant qu'elle en avait vu une sur une photographie ancienne.

Pas parce qu'une idée apparaîtrait un mardi soir alors que je cherchais seulement une cuillère.

Je pouvais préparer des essais sans les transformer immédiatement en produits.

J'ai écrit dans le tableur :

Choix actuel : juillet à décembre.

Puis :

Révision prévue : première semaine de janvier.

Je n'ai pas ajouté sauf bonne raison.

Les bonnes raisons apparaissaient toujours au moment où une règle devenait contraignante.

Ensuite, j'ai fixé les prix minimums.

Les diagnostics ne commenceraient plus sous trente euros.

Les déplacements urgents coûteraient quinze euros supplémentaires, annoncés avant mon départ.

Les commandes personnalisées demanderaient cinquante pour cent d'acompte avant l'achat des matériaux.

Les interventions inférieures à quarante euros seraient payées entièrement avant livraison.

Les marchés et les ateliers posséderaient leur propre calcul, avec mon temps indiqué même lorsque je décidais de ne pas le facturer entièrement.

J'ai relu la liste.

Certains clients refuseraient.

Cela faisait partie de la fonction des prix.

J'ai créé un document intitulé :

Conditions de commande et de paiement

Une page.

Pas de six catégories géométriques.

Pas d'article sur les circonstances exceptionnelles.

Pas de paragraphe permettant à une personne de déclarer son urgence prioritaire parce qu'elle avait oublié de me contacter plus tôt.

Les principales règles tenaient en neuf lignes.

J'ai ajouté :

Une urgence du client ne supprime ni l'acompte ni les frais de déplacement.

La phrase concernait plusieurs personnes.

Principalement Mme Vautrin.

Je n'avais plus reçu de commande d'elle depuis sa demande de filtre d'amour. L'administration m'avait confirmé l'envoi du rappel réglementaire. Mme Vautrin n'avait pas répondu.

Je ne savais pas si elle avait sollicité quelqu'un d'autre.

Je ne pouvais pas contrôler cette décision.

Je pouvais contrôler les prochaines commandes que j'accepterais.

J'ai poursuivi avec les dépenses.

J'utilisais le même compte pour le loyer, les courses, la cire, les flacons, les pots et les règlements des clients. Le tableur permettait de distinguer les catégories après coup, à condition que je me souvienne de chaque achat.

Je ne me souvenais pas toujours.

Certains tickets restaient plusieurs jours dans mon sac. D'autres servaient à protéger une table, noter une mesure ou empêcher un pot de bouger. Leur fonction comptable diminuait rapidement.

J'ai ouvert un sous-compte professionnel auprès de ma banque.

La procédure a pris quatorze minutes, demandé trois confirmations de sécurité et refusé une première fois le mot professionnel parce qu'un caractère était considéré comme inhabituel.

Il n'y avait aucun caractère inhabituel.

J'ai recommencé avec le mot activité.

La banque l'a accepté sans explication.

J'y ai transféré une somme destinée aux matériaux, aux frais de marché et aux petites réparations. Les paiements des clients iraient désormais sur ce compte lorsque c'était possible.

Le loyer resterait personnel, même si l'appartement contenait mon atelier.

L'électricité serait répartie chaque mois selon une estimation simple.

Les achats de bocaux destinés à mon usage personnel resteraient personnels, même lorsqu'ils pouvaient théoriquement contenir un jour un objet professionnel.

Cette règle a produit une résistance interne.

Je l'ai maintenue.

Le grand bocal violet appartenait à la catégorie personnelle.

Je l'ai inscrit dans une liste séparée.

Achat personnel : 160 €.

Puis :

Qualité du bocal : financièrement irresponsable et toujours très beau.
 Le sous-compte n'a pas changé le montant disponible.
 Il n'a pas augmenté mes commandes.
 Il n'a pas réparé les fenêtres.
 Il a seulement rendu plus difficile l'utilisation de l'argent prévu pour la cire afin d'acheter un contenant remarquable.
 Cette difficulté était utile.
 J'ai travaillé seule pendant toute la matinée.
 Lucas avait un entretien pour un poste d'assistant de recherche. Il m'avait envoyé sa lettre avant de postuler. J'avais signalé deux phrases trop prudentes. Il en avait corrigé une et défendu l'autre.
 Il avait envoyé la candidature sans me demander une validation finale.
 Cette information m'avait plu.
 Pas parce que mon avis comptait moins.
 Parce qu'il avait cessé de le traiter comme une autorisation.
 À midi, j'ai mangé une soupe devant l'ordinateur.
 À douze heures vingt-trois, Mme Vautrin m'a écrit.
 Bonjour Zuri, j'ai encore un problème avec le charme de la porte du garage. C'est assez urgent. Je peux passer ce soir ?
 Puis :
 Je vous paierai à la fin du mois pour tout regrouper.
 Le charme du garage n'avait pas été installé par moi.
 Je l'avais déjà réparé une fois.
 Mme Vautrin avait payé avec trois semaines de retard après avoir contesté le coût du déplacement.
 J'ai ouvert sa fiche.
 Interventions répétées.
 Consignes perdues.
 Paiements tardifs.
 Négociations après accord.
 Urgences.
 Demande interdite.
 La nouvelle politique permettait une réponse simple :
 Diagnostic minimum 30 €. Frais d'urgence 15 €. Paiement avant déplacement.
 Je pouvais envoyer ces conditions.
 Elle pouvait payer.
 La relation commerciale continuerait avec de meilleures règles.
 J'ai posé mon téléphone.
 Le problème ne tenait pas seulement au paiement.
 Mme Vautrin avait essayé d'acheter un produit destiné à modifier la réponse affective d'une personne qui ne saurait pas qu'elle le prenait. Lorsqu'elle avait appris l'interdiction, sa première réaction avait été de chercher autre chose.
 Je ne voulais plus être la personne qu'elle appelait lorsqu'elle avait besoin de contourner une limite, réparer les conséquences d'une consigne ignorée ou transformer son urgence en dette.
 La régularité d'un client ne compensait pas tout.
 J'ai écrit :
 Bonjour madame Vautrin. Je ne prendrai plus de nouvelles commandes ni interventions pour vous. Les travaux déjà réglés restent couverts par les garanties indiquées sur les factures, mais je ne souhaite pas poursuivre notre collaboration. Pour le charme du garage, vous devrez contacter la personne qui l'a installé ou un autre professionnel.
 J'ai relu.
 Le message ne discutait pas la demande de filtre d'amour.

Il ne dressait pas la liste de ses retards.

Il n'essayait pas de la convaincre que ma décision était juste.

Je l'ai envoyé.

La réponse est arrivée deux minutes plus tard.

Pourquoi ?

Puis :

Je suis cliente depuis deux ans.

Puis :

Vous ne pouvez pas me laisser avec une porte bloquée.

Je pouvais.

La porte du garage n'était pas une personne en danger. Mme Vautrin pouvait l'ouvrir manuellement selon son premier message. Elle voulait que le charme fonctionne avant l'arrivée de visiteurs.

J'ai répondu :

Ma décision est définitive. Je ne suis pas disponible pour cette intervention.

Elle a appelé.

Je n'ai pas décroché.

Elle a rappelé.

Je n'ai pas décroché.

Puis elle a envoyé :

C'est à cause de l'autre demande ? J'ai compris maintenant.

Je n'ai pas répondu.

Elle avait compris une partie.

Peut-être.

Ma décision ne dépendait pas de sa compréhension.

Le téléphone est resté silencieux pendant dix minutes.

Puis elle a écrit :

Très bien.

Le mot ne garantissait pas qu'elle ne rappellerait jamais.

Il terminait la conversation présente.

J'ai ouvert le tableur.

Dans la fiche de Mme Vautrin, j'ai modifié le statut :

Collaboration terminée.

La ligne était définitive.

La décision ne garantissait rien sur toutes les relations commerciales futures.

Je pourrais rencontrer une autre cliente difficile.

Accepter trop vite une commande.

Fixer un prix trop bas.

Oublier une dépense.

Le sous-compte n'empêcherait pas une erreur. Les acomptes ne supprimeraient pas les retards. Trois modèles de bougies ne rendraient pas l'activité immédiatement rentable.

Ces outils réduisaient certains problèmes.

Ils ne me transformaient pas en autre personne.

J'ai ouvert la fenêtre.

L'air était chaud. Les bruits de la rue montaient jusqu'à l'appartement. Le radiateur resterait inutile pendant plusieurs mois, ce qui constituait sa meilleure période.

Sur l'étagère, le grand bocal violet brillait.

Je l'avais acheté malgré l'avis de Lucas.

J'avais eu tort sur le prix et raison sur le plaisir qu'il me donnerait.

Aucune décision ne devenait entièrement bonne parce qu'elle produisait une conséquence agréable.

Aucune ne devenait entièrement mauvaise parce qu'elle comportait un coût.

Il fallait choisir avec les informations disponibles, accepter ce que le choix engageait et conserver le droit de le réexaminer lorsque les conditions changeaient.

J'ai préparé le devis de l'atelier du centre social.

Huit participantes.

Matériel fourni.

Cire préparée à l'avance.

Deux heures d'atelier.

Trois heures de préparation.

Une heure de rangement et de déplacement.

Assurance.

Impressions.

Matières.

J'ai fixé le prix.

Il était supérieur à la première estimation de Clara.

Je le lui ai envoyé.

Elle a répondu :

Je transmets au centre. Le prix me semble cohérent.

Pas trop cher.

Pas on verra.

Cohérent.

La réponse ne garantissait pas l'acceptation du devis.

Je n'ai pas baissé le montant avant même qu'une objection existe.

À quinze heures, j'ai fermé l'ordinateur.

Plusieurs décisions avaient été prises.

Aucune n'avait exigé la présence de Lucas.

Il avait contribué à certains outils.

Le tableur venait en partie de lui. Ses questions m'avaient aidée à voir le temps, les paiements et les coûts que je traitais séparément.

Il ne m'avait pas demandé de choisir trois bougies.

Il n'avait pas fixé les prix minimums.

Il n'avait pas ouvert le sous-compte.

Il ne connaissait pas encore la fin de ma collaboration avec Mme Vautrin.

Je lui raconterais.

Après.

Pas pour obtenir son autorisation.

Je suis sortie marcher.

Je devais acheter du riz, du produit vaisselle et des étiquettes pour les nouveaux prix.

Devant l'épicerie, une femme vendait des fleurs coupées dans des seaux en métal. J'ai pensé à la question posée pendant notre premier rendez-vous.

Les fleurs ne m'étaient pas interdites.

Elles dépendaient de l'occasion.

J'ai acheté un petit bouquet de marguerites pour moi.

Le geste n'était pas romantique.

Il n'était pas non plus un test.

J'avais seulement envie de fleurs.

Chez moi, je les ai placées dans un pot en verre simple.

Qualité du bocal : correcte.

Prix : raisonnable.

Fonction : suffisante.

Le grand bocal violet ne semblait pas menacé par la comparaison.

Lucas m'a appelée en fin d'après-midi.

Nous nous appelions rarement sans message préalable.

J'ai décroché.

— Alors ? ai-je demandé.

— L'entretien s'est bien passé.

— Bien comment ?

— Ils ont posé des questions précises. J'ai su répondre à la plupart. Une partie du poste demande un logiciel que je connais peu.

— Tu l'as dit ?

— Oui. J'ai expliqué ce que je savais déjà faire et comment je pouvais apprendre le reste.

— Sans dire qu'ils trouveraient probablement quelqu'un de meilleur ?

Un silence.

— Sans le dire.

— Bien.

— Ils répondent la semaine prochaine.

— Tu veux le poste ?

— Oui.

Il n'a pas dit il pourrait être intéressant.

La soutenance avait laissé une trace.

— Et toi ? a-t-il demandé.

— J'ai choisi les trois bougies pour six mois.

— Lesquelles ?

Je lui ai donné les noms.

— Pas de nouveau modèle avant janvier ?

— Essais autorisés. Commercialisation suspendue.

— Règle claire.

— Prix minimum de trente euros pour les diagnostics. Acomptes obligatoires pour les commandes personnalisées.

— D'accord.

— J'ai séparé une partie des dépenses professionnelles.

— Sous-compte ?

— Oui.

— Tu as fait tout ça aujourd'hui ?

— Oui.

Je l'ai entendu respirer de l'autre côté.

— Tu veux dire quelque chose, ai-je ajouté.

— Je vérifie si cela ressemble à une cérémonie.

— Cela peut être un commentaire simple.

— Je trouve que ce sont de bonnes décisions.

— Merci.

— Elles sont provisoires ?

— Six mois pour les bougies. Les tarifs peuvent être révisés. Les acomptes restent jusqu'à décision contraire.

— Donc sérieuses sans être éternelles.

— Oui.

La phrase a produit une reconnaissance immédiate.

Pas une découverte.

Une forme plus nette de quelque chose que je savais déjà.

— Et Mme Vautrin ? a-t-il demandé.

— Pourquoi tu demandes ?

— Tu as parlé de prix minimum. Je me suis demandé si elle avait rappelé.

— Oui.

— Elle a payé avant ?

— Je n'ai pas pris la commande.

— À cause du filtre ?

— À cause de l'ensemble.

— Tu lui as dit ?

— Que je ne poursuivais plus la collaboration.

Lucas n'a pas dit enfin.

Il n'a pas demandé combien d'argent je perdrais.

— Comment elle a réagi ?

— Elle a insisté. Puis accepté suffisamment pour arrêter d'écrire.

— Et toi ?

— Je suis satisfaite de la décision.

— D'accord.

Nous sommes restés silencieux quelques secondes.

— Tu travailles demain ? a-t-il demandé.

— Le matin.

— Et le soir ?

La question concernait mon emploi du temps.

Elle contenait aussi une autre possibilité, parce que nous avions décidé que certaines invitations la contiendraient explicitement.

— Je suis libre.

— Tu veux qu'on se voie ?

— Oui.

Il a attendu.

— Chez toi ou dehors ? ai-je demandé.

— Dehors, si le temps reste correct. On pourrait manger près de la rivière.

— D'accord.

— Rendez-vous romantique ?

La distinction devait encore être formulée.

— Oui.

— Troisième.

— Tu comptes.

— Seulement jusqu'à obtenir une autre catégorie.

— Ne suppose pas qu'elle arrivera demain.

— Je ne suppose pas.

Il disait la vérité.

Je l'entendais à la prudence de sa voix. Pas celle qu'il utilisait pour se diminuer. Celle qui laissait une place réelle à ma réponse.

— Dix-neuf heures ? ai-je proposé.

— D'accord.

— Pas de mauvaises chaussures.

— Elles ont été retirées du protocole.

— Il n'y a pas de protocole.

— Encore mieux.

Nous avons raccroché.

J'ai posé le téléphone près des marguerites.

Sur une feuille glissée sous mon clavier, j'avais écrit plusieurs semaines plus tôt :

Est-ce que j'ai envie d'un rendez-vous avec lui ?

La question avait reçu sa réponse.

Deux fois.

La proposition de Lucas en contenait une autre.

Accepter une relation romantique ne garantirait pas qu'elle fonctionnerait.

Refuser ne garantirait pas davantage la conservation parfaite de ce qui existait.

Aucun choix ne possédait cette fonction.

Je n'avais pas besoin de savoir ce que je voudrais dans cinq ans, ni même de prévoir toutes les formes que cette relation pourrait prendre.

Je devais savoir ce que je voulais choisir maintenant.

La réponse n'était pas encore une phrase.

Elle ne demandait plus une garantie.

Le lendemain, je n'ai pas préparé de liste.

J'ai vérifié la météo.

Ce n'était pas une liste.

J'ai également regardé les horaires du dernier tram, l'adresse de deux restaurants et le risque de pluie entre vingt et vingt-trois heures.

Cela restait une vérification des conditions extérieures.

Je n'ai créé aucun document.

À dix-huit heures cinquante-cinq, Lucas m'attendait près de la rivière.

Il portait ses chaussures habituelles, un pantalon sombre et une chemise dont les manches étaient remontées jusqu'aux avant-bras. Il tenait un sac en papier dans une main.

— Tu es en avance, ai-je dit.

— De trois minutes.

— Acceptable.

Il a regardé mon sac.

— Tu as apporté quelque chose ?

— Mon portefeuille.

— Très utile.

— Et un parapluie.

— Il ne doit pas pleuvoir.

— Risque de douze pour cent.

— J'ai vu dix.

— La prévision a changé.

— À quelle heure tu as vérifié ?

— Dix-huit heures douze.

— Dix-huit heures vingt-sept.

Nous nous sommes regardés.

— Le rendez-vous commence bien, ai-je dit.

Lucas a levé le sac en papier.

— J'ai acheté deux sandwiches dans la boulangerie près de l'université. Un aux légumes grillés et un au fromage. Je ne savais pas lequel tu voudrais.

— Tu as pris deux possibilités.

— Pas un programme.

— Différence importante.

Nous nous sommes installés sur l'herbe, à distance du chemin. Plusieurs personnes mangeaient près de la rivière. Un groupe jouait aux cartes sur une couverture. Deux enfants lançaient des morceaux de pain à des oiseaux malgré un panneau demandant de ne pas les nourrir.

Lucas a sorti les sandwiches, deux bouteilles d'eau et quatre serviettes.

— Pourquoi quatre ?

— Elles étaient prises ensemble.

— Tu pouvais en laisser deux.

— La personne derrière moi attendait.

— Tu as donc accepté toutes les serviettes pour ne pas ralentir la file.

— Oui.

— Étude supplémentaire sur les règles informelles de la boulangerie.

— Le terrain est prometteur.

J'ai choisi le sandwich aux légumes.

Lucas a pris celui au fromage.

Le papier du mien contenait une tache d'huile qui progressait vers le bas.

J'ai utilisé deux serviettes.

Les deux autres ont donc trouvé une fonction.

— Comment s'est passée ta matinée ? a demandé Lucas.

— J'ai imprimé les nouvelles conditions.

— Elles tiennent sur une page ?

— Oui.

— Tu as utilisé combien de polices ?

— Une.

— De tailles ?

— Deux.

— Couleurs ?

— Noir.

— Je suis impressionné.

— Tu pensais que j'ajouterais un tableau.

— J'espérais un petit tableau.

— Il n'était pas nécessaire.

— Encore plus impressionnant.

Je lui ai parlé du devis envoyé à Clara.

Il m'a demandé si j'avais inclus le rangement.

J'ai répondu oui.

Il n'a pas vérifié le calcul.

Il n'a pas proposé de relire le document.

Il a seulement demandé :

— Tu es contente du prix ?

J'ai réfléchi.

— Je suis contente de ne pas l'avoir diminué avant leur réponse.

— Ce n'est pas exactement la même chose.

— Non.

— Mais c'est déjà quelque chose.

— Oui.

Une rafale a soulevé le coin du papier de Lucas.

Il l'a retenu avec sa bouteille.

La mienne s'est envolée.

Lucas a tendu la main trop tard.

Le papier a roulé sur l'herbe avant de s'arrêter contre la chaussure d'un homme assis plusieurs mètres plus loin.

Je suis allée le récupérer.

— Désolée.

L'homme a regardé le papier, puis moi.

— Ce n'est rien.

Il me l'a rendu avec deux doigts.

Lorsque je me suis rassise, Lucas avait placé les serviettes restantes sous les bouteilles.

— Nouvelle règle, a-t-il dit. Tout papier doit être lesté.

— Tu viens d'établir une règle après un seul incident.

— L'incident est reproductible.

— Scientifiquement insuffisant.

— Opérationnellement utile.

J'ai posé mon emballage sous mon sac.

— Accepté provisoirement.

Nous avons mangé.

Le rendez-vous ne demandait aucun sujet particulier.

Nous avons parlé de l'entretien de Lucas, de la bibliothèque et de l'atelier du centre social. Il m'a raconté que son père lui avait envoyé trois articles sur les entretiens d'embauche, dont un datait de douze ans et recommandait d'apporter plusieurs exemplaires imprimés de son curriculum vitae dans une chemise cartonnée.

- Tu l'as fait ? ai-je demandé.
- J'avais deux exemplaires.
- Dans une chemise cartonnée ?
- Transparente.
- Tu as ignoré une partie du conseil.
- Les postes demandent de l'adaptabilité.

J'ai terminé mon sandwich.

- Tu penses avoir le poste ?
 - Je pense avoir une possibilité réelle.
 - Pas probablement ?
 - Je peux aussi dire probablement.
 - Non. La première phrase était meilleure.
- Il a plié son emballage en un rectangle précis.
- Je voulais te demander quelque chose.
 - D'accord.

— Les décisions de ce matin. Tu les avais déjà envisagées avant qu'on parle de ma proposition ?

- Certaines.
- Est-ce que ma proposition les a déclenchées ?
- Non.

Lucas a attendu.

Je pouvais expliquer davantage.

— Elle m'a obligée à examiner ce que j'attendais d'une décision, ai-je ajouté. Pas seulement avec toi.

— D'accord.

— J'essayais de savoir comment garantir que mon activité fonctionnerait avant de choisir une direction. Comme si trois bougies devenaient une erreur dès qu'une quatrième aurait pu se vendre.

- Et maintenant ?
- Je choisis les trois pendant six mois.
- Sans garantir que ce sont les meilleures.
- Oui.
- Cela ressemble un peu à ce que je t'ai proposé.
- Je sais.

Il n'avait pas dit la phrase pour réclamer une réponse.

Sa voix ne changeait pas.

Il laissait seulement l'idée entre nous.

— La différence, ai-je dit, c'est qu'une bougie ne peut pas être blessée si j'arrête de la fabriquer.

- C'est vrai.
- Toi, oui.
- Oui.

La réponse était simple.

Pas rassurante.

Utile.

- Et moi aussi, ai-je ajouté.
- Oui.

Un bateau de promenade est passé sur la rivière. Une voix enregistrée décrivait un bâtiment invisible depuis notre position.

Nous avons attendu que le son diminue.

- Si j'accepte et que cela ne fonctionne pas, a-t-il dit, je serai probablement triste.
- Ton probablement ?
- Une précaution inutile. Je serai triste.

— Bien.
— Pas bien que je sois triste.
— Bien que tu le dises.
— Je ne veux pas te présenter la relation comme une activité sans risque.
— Tu l'as appelée un essai.
— Le mot était peut-être trop propre.
— Il me convient mieux maintenant.
Lucas a ramassé un brin d'herbe sur sa manche.
— Pourquoi ?
— Parce qu'un essai n'est pas une absence d'engagement. Il faut réellement faire la chose pour apprendre quelque chose.
— Oui.
— On ne peut pas examiner une relation en restant exactement comme avant.
— Non.
— Donc si j'accepte, certaines choses changeront.
— Oui.
— Tu ne sais pas lesquelles.
— J'en espère certaines.
— Lesquelles ?
Il a regardé la rivière.
— Pouvoir t'inviter sans chercher une tâche à faire. Te prendre la main. T'embrasser un jour. Recevoir des messages qui ne commencent pas par une question sur une formule de cire.
— Je t'envoie aussi des photographies de bocaux.
— C'est vrai.
— Et des passages de romans absurdes.
— J'espère conserver les deux.
Il souriait.
Je connaissais déjà la réponse générale.
Je voulais davantage de précision.
— Tu as imaginé quoi d'autre ?
— Des choses ordinaires.
— Exemple.
— Faire des courses ensemble.
— Nous l'avons déjà fait.
— Les faire sans prétendre que c'est uniquement parce que tu as besoin d'aide pour porter un sac de cire.
— Je n'ai jamais prétendu cela.
— Tu avais réellement besoin d'aide.
— Voilà.
— J'ai aussi imaginé venir te voir après une mauvaise journée sans attendre que tu inventes une raison pratique.
— Tu pourrais déjà le faire.
— Je ne savais pas toujours si tu le voulais.
— Et avec une relation, tu le saurais ?
— Pas automatiquement. Je pourrais demander avec une meilleure raison de penser que la question est bienvenue.
La distinction me convenait.
Elle n'était pas spectaculaire.
Elle produisait pourtant une image précise.
Lucas m'envoyant un message parce qu'il avait envie de me voir.
Moi répondant oui ou non sans devoir ajouter une tâche.
Une journée ordinaire avec une catégorie supplémentaire.

— Tu as imaginé vivre ensemble ? ai-je demandé.

Lucas a cessé de plier son emballage.

— Pas comme projet actuel.

— Cela signifie oui.

— J'ai imaginé beaucoup de possibilités après ma prise de conscience.

— Lesquelles ?

— Zuri.

— Je vérifie l'étendue.

— J'ai imaginé dormir chez toi. Que tu dormes chez moi. Partir quelque part quelques jours. Rencontrer Naya. Que nos parents se rencontrent.

— Pourquoi nos parents se rencontreraient ?

— Cela arrive parfois.

— Mauvaise justification.

— Je n'ai pas organisé la scène.

— Bien.

— J'ai aussi imaginé que tu refuserais et que nous continuerions à travailler ensemble.

— Et cela fonctionnait ?

— Certaines versions oui.

— Les autres ?

— Je devenais maladroit pendant plusieurs semaines.

— Réaliste.

— Merci.

Il a déplié l'emballage.

Le rectangle n'était plus utile.

— Imaginer quelque chose ne signifie pas que je le considère comme prévu, a-t-il ajouté.
Je ne possède aucun calendrier secret.

— Aucun document ?

— Aucun.

— Aucun tableau ?

— Aucun tableau.

— Je suis presque déçue.

— Nous pourrions en créer un ensemble si une situation l'exige.

— Mauvaise réponse.

— D'accord. Aucun tableau romantique sans demande explicite.

— Mieux.

Nous avons jeté les emballages dans une poubelle.

Le sac en papier contenait encore un petit paquet.

Lucas l'a sorti.

Deux biscuits.

— Ils étaient compris avec les sandwiches ? ai-je demandé.

— Non.

— Tu les as achetés.

— Oui.

— Pourquoi ?

— La boulangerie les appelle sablés de promenade.

— Ce n'est pas une raison.

— Je voulais savoir ce qui les rendait adaptés à la marche.

— Et ?

Il a ouvert le paquet.

Les biscuits étaient ronds, épais et couverts de sucre.

— Ils ne produisent pas beaucoup de miettes, a-t-il dit.

J'en ai pris un.

Il s'est brisé immédiatement entre mes doigts.

Une partie est tombée sur mon manteau.

— Publicité trompeuse.

— Échantillon insuffisant.

— Le terrain est compromis.

Nous avons mangé les biscuits assis.

Ils produisaient beaucoup de miettes.

Après le repas, nous avons suivi la rivière sans destination précise.

Lucas avait rangé les bouteilles vides dans son sac. Il aurait pu les jeter dans la poubelle avec les emballages.

Il avait expliqué qu'il existait un bac de recyclage près du pont.

Nous avons marché jusqu'au pont.

Le bac n'y était plus.

— Information obsolète, ai-je dit.

— Il était ici la semaine dernière.

— Tu vas porter les bouteilles toute la soirée.

— Leur poids reste faible.

— Mais constant.

— Je peux assumer les conséquences de mon choix.

— Très bien.

De l'autre côté du pont, une boutique était encore ouverte.

La vitrine contenait des ustensiles de cuisine, des carafes, plusieurs planches en bois et une rangée de bocal éclairés individuellement.

Je me suis arrêtée.

Lucas aussi.

— Nous ne sommes pas obligés d'entrer, a-t-il dit.

— Je sais.

Un bocal bleu occupait le centre de la vitrine. Son verre présentait de petites irrégularités qui attrapaient la lumière. Le couvercle en bois était légèrement plus large que le bord.

Une étiquette indiquait cent vingt-huit euros.

— Très beau, a dit Lucas.

— Probablement difficile à fermer.

— Et cher.

— Moins que le violet.

— Ce n'est pas une échelle raisonnable.

La boutique s'appelait L'Office des choses utiles.

Le nom était ambitieux.

Nous sommes entrés.

Une clochette a sonné.

La vendeuse se tenait derrière un comptoir couvert de petits bols en céramique. Elle nous a salués sans demander immédiatement ce que nous cherchions.

Cette méthode augmentait mes chances de rester.

La première étagère contenait des bocaux ordinaires vendus par séries de trois. Ils coûtaient plus cher que ceux du supermarché, mais possédaient des couvercles solides et des joints remplaçables.

La deuxième contenait des objets qui avaient abandonné toute prétention de nécessité.

Verre teinté.

Couvercles sculptés.

Formes irrégulières.

Petites poignées en métal.

Un bocal très haut portait un couvercle surmonté d'un oiseau en laiton.

— Fonction ? a demandé Lucas.

— Contenir quelque chose qu'on ne veut pas atteindre facilement.

— Décoration ?

— Principalement.

— Prix ?

J'ai retourné l'étiquette.

— Deux cent dix.

Lucas a reposé le bocal avec ses deux mains.

— Je comprends mieux le violet.

— Tu le trouvais déjà très beau.

— Je comprends mieux son positionnement économique.

La vendeuse s'est approchée.

— Celui-ci est soufflé à la bouche.

Lucas a regardé le bocal.

— L'oiseau aussi ?

— Il est coulé séparément.

— Cela explique une partie du prix, ai-je dit.

— Pas l'ensemble, a répondu Lucas.

La vendeuse a souri.

— Vous cherchez quelque chose de particulier ?

— Non, ai-je dit.

— Des bocaux, a dit Lucas.

Nous nous sommes regardés.

— Nous regardons les bocaux, ai-je précisé.

— Très bien. Les pièces artisanales sont sur ce mur. Les séries destinées à la conservation sont au fond.

— Lesquelles ferment réellement ? ai-je demandé.

Elle a indiqué le fond.

Nous avons commencé par le mur artisanal.

Le bocal bleu de la vitrine était encore plus beau de près.

Les irrégularités n'étaient pas réparties également. Une bulle restait prisonnière du verre près de la base. Le couvercle s'emboîtait correctement, contrairement à mon estimation.

Je l'ai ouvert.

Puis refermé.

Le bruit était satisfaisant.

Lucas a lu l'étiquette complète.

— Il est déconseillé pour les aliments humides.

— Je ne comptais pas y mettre des aliments humides.

— Tu comptes y mettre quelque chose ?

— Non.

— D'accord.

Je l'ai tourné vers la lumière.

Cent vingt-huit euros restaient cent vingt-huit euros.

Je possédais assez d'argent sur mon compte personnel.

L'achat ne mettrait pas mon loyer en danger.

Il ne diminuerait pas le budget consacré à la cire.

Je pouvais le prendre.

Je pouvais également le laisser.

Le bocal n'était pas moins beau parce qu'il resterait dans la boutique.

— Tu le veux ? a demandé Lucas.

— Je le trouve très beau.

— Ce n'est pas exactement la même question.

— Je sais.

J'ai continué à le regarder.

Je n'imaginai pas sa place dans mon appartement.

Je ne pensais pas à ce qu'il pourrait contenir.

J'aimais la couleur, la lumière dans le verre et le bruit du couvercle.

L'envie s'arrêtait là.

— Non, ai-je dit. Je ne le veux pas.

Je l'ai reposé.

Lucas n'a pas exprimé de soulagement financier.

Il n'a pas demandé si j'étais certaine.

— D'accord.

Nous avons examiné les bocaux utiles.

Lucas a testé trois couvercles.

Le premier produisait un bruit sec.

Le deuxième résistait.

Le troisième se fermait facilement.

— Celui-ci est meilleur, a-t-il dit.

— Le joint est plus épais.

— Il est aussi moins beau.

— Il est destiné aux lentilles.

— Les lentilles méritent-elles moins de beauté ?

— Elles sont rarement consultées.

Nous avons trouvé une petite série de pots carrés accompagnés d'étiquettes effaçables.

Lucas a pris le paquet.

— Tu vas l'acheter ? ai-je demandé.

— J'examine.

— Tu possèdes déjà des contenants.

— Pas carrés.

— Variation de forme insuffisante.

— Ils s'empilent.

— Fonction réelle.

— Et les étiquettes sont réutilisables.

— Tu as trouvé une justification avant la caisse.

— Je progresse.

Il a retourné le paquet.

— Quarante-deux euros.

— Repose-les.

— Oui.

Il les a reposés immédiatement.

La vendeuse nous observait de loin.

Nous avons continué jusqu'aux ustensiles.

Lucas a pris une petite spatule en bois.

— Tu cuisines ?

— Parfois.

— Tu n'as pas de spatule ?

— Si.

— Alors ?

— Celle-ci tient debout.

La spatule possédait une base aplatie qui lui permettait de rester verticale sur le plan de travail.

Lucas l'a posée.

Elle est tombée sur le côté.

— Elle tenait dans la présentation, ai-je dit.

— La surface était peut-être plus régulière.

Il l'a remise debout.

Elle est retombée.

La vendeuse s'est approchée.

— Il faut placer la partie plate dans ce sens.

Elle a tourné la spatule.

Elle a tenu.

Lucas l'a examinée.

— Cela exige une orientation précise.

— Oui.

— La fonction disparaît si on la pose rapidement.

— C'est surtout décoratif.

— Alors elle n'est pas utile.

La vendeuse a regardé le nom de la boutique inscrit sur le mur.

Je me suis éloignée avant de rire devant elle.

Nous n'avons rien acheté.

À la sortie, Lucas portait toujours les deux bouteilles vides.

— Aucun bocal, a-t-il dit.

— Tu sembles surpris.

— Un peu.

— J'en possède déjà.

— Cela ne t'a jamais empêchée d'en acheter.

— Je ne voulais pas ceux-là.

— Même le bleu ?

— Il était très beau.

— Je sais.

— Sa beauté ne créait pas une obligation.

Lucas a regardé la vitrine derrière nous.

— Le grand violet doit se sentir plus en sécurité.

— Il n'a jamais été menacé.

— Tu as comparé sa position économique.

— Pas sa position affective.

— D'accord.

Nous avons repris notre marche.

Le jour diminuait lentement. Les lumières des quais commençaient à apparaître sur l'eau.

Lucas a trouvé un bac de recyclage devant une supérette.

Il y a déposé les deux bouteilles.

— Conséquence terminée, ai-je dit.

— Décision validée.

— Tu aurais pu les jeter dans une poubelle ordinaire.

— J'avais choisi le recyclage.

— Et tu as conservé ce choix malgré le déplacement du bac.

— Oui.

— Parce qu'il était important ?

— Suffisamment.

Je n'ai pas répondu.

La relation possible avec Lucas ne ressemblait ni à un bocal ni à une bouteille vide.

La comparaison s'arrêtait rapidement.

La logique restait utile.

Une décision pouvait coûter quelque chose.

Demander un effort.

Créer des conséquences qu'on ne pouvait pas entièrement prévoir.

Cela ne la rendait pas mauvaise.

Nous nous sommes arrêtés près du parapet.

Des lumières tremblaient dans l'eau.

Lucas a posé ses avant-bras sur la pierre.
 Je me suis placée à côté de lui.
 Nos manches se touchaient.
 — Tu n'as pas besoin de me répondre ce soir, a-t-il dit.
 — Je sais.
 — Je préfère le dire une fois.
 — Pourquoi ?
 — Parce que nous avons parlé de décisions pendant une grande partie du rendez-vous.
 — C'est toi qui as demandé pour les bougies.
 — Oui.
 — Et moi qui ai parlé de l'essai.
 — Oui.
 — Cela ressemble à une discussion volontaire.
 — Je sais.
 — Tu penses que je me sens pressée ?
 — Je ne sais pas. Je préfère ne pas utiliser ton absence de protestation comme preuve.
 — Ton mémoire est terminé.
 — Les mécanismes existent encore.
 Je regardais son profil.
 Il avait dit qu'il serait triste si je refusais.
 Il avait également dit que je n'avais pas besoin de répondre.
 Les deux informations existaient ensemble.
 — Tu attends depuis dix-huit jours, ai-je dit.
 — Oui.
 — C'est long ?
 — Par moments.
 — Tu regrettes d'avoir proposé ?
 — Non.
 — Même sans réponse ?
 — Je préfère savoir que la possibilité existe réellement entre nous plutôt que continuer à faire comme si je ne la voulais pas.
 — Et si je refuse ?
 Lucas a regardé la rivière.
 — Je serai triste.
 — Tu l'as déjà dit.
 — La réponse n'a pas changé.
 — Et après ?
 — J'essaierai de continuer notre amitié sans te punir pour la réponse.
 — Essaierai.
 — Je ne veux pas garantir que je serai immédiatement parfaitement à l'aise.
 — Bien.
 — Mais je ne considérerai pas que tu as fait quelque chose de mal.
 La pierre sous mes avant-bras conservait la chaleur de la journée.
 Sa manche était toujours contre la mienne.
 — Tu ne veux vraiment aucune garantie ? ai-je demandé.
 — J'en voudrais plusieurs.
 — Lesquelles ?
 — Que tu ne changeras pas d'avis. Que nous trouverons toujours une solution. Que notre amitié survivra à tout. Que je ne ferai jamais quelque chose qui te blessera.
 — Beaucoup.
 — Oui.
 — Tu sais qu'elles sont impossibles.
 — Oui.

— Et tu proposes quand même.

— Oui.

Sa voix n'était pas résignée.

Il ne présentait pas l'incertitude comme un défaut qu'il acceptait faute de mieux.

Elle appartenait à la proposition.

Il n'attendait pas de réponse ce soir.

J'attendais une réponse depuis dix-huit jours.

Je ne comptais pas les heures.

Je savais pourtant combien de jours s'étaient écoulés depuis ma proposition, combien de rendez-vous nous avions eus et combien de fois Zuri avait prononcé le mot romantique sans l'éviter.

J'essayais de ne pas transformer ces informations en résultat.

Elle pouvait apprécier les rendez-vous et refuser la relation.

Elle pouvait vouloir davantage de temps.

Elle pouvait accepter puis changer d'avis.

Je savais tout cela.

Mon corps continuait malgré tout à réagir lorsqu'elle se rapprochait.

Sa manche touchait la mienne.

Ce contact ne prouvait rien.

Je ne me suis pas écarté.

— Tu as passé une bonne soirée ? ai-je demandé.

— Oui.

— Moi aussi.

Zuri regardait la rivière.

Je voulais lui prendre la main.

La possibilité existait depuis notre premier rendez-vous. Nous en avions parlé. Elle avait nommé le geste parmi ceux qu'elle pourrait vouloir essayer.

Elle ne m'avait pas donné une autorisation générale.

Je pouvais demander.

Je ne savais pas si la question l'aiderait ou transformerait la fin de chaque rendez-vous en examen pratique.

J'ai gardé mes mains sur le parapet.

— Qu'est-ce que tu vas faire demain ? a-t-elle demandé.

— Travailler sur la note méthodologique demandée après l'entretien.

— Ils t'ont déjà envoyé l'exercice ?

— Ce matin.

— Combien de pages ?

— Deux maximum.

— Tu vas en écrire combien ?

— Trois.

— Progrès.

— J'aurais dit quatre avant la soutenance.

— Mme Delmas serait fière.

— Elle demanderait d'abord pourquoi je n'en écris pas deux.

Zuri a souri.

Je connaissais ce sourire.

Je ne savais pas ce qu'il signifiait ce soir.

Nous avons quitté le parapet.

Son arrêt se trouvait à dix minutes.

Nous avons marché sans nous presser.

Près du quai, une personne jouait du violon. L'étui ouvert contenait quelques pièces et un billet plié.

Zuri a ralenti.

— Tu connais le morceau ? ai-je demandé.

— Non.

Nous sommes restés jusqu'à la fin.

Elle a déposé une pièce dans l'étui.

Le musicien a commencé un autre morceau.

Nous avons continué.

— Cela compte comme activité romantique ? a-t-elle demandé.

— Le violon près de la rivière ?

— Oui.

— Selon les listes en ligne, probablement.

— Nous ne l'avions pas prévu.

— Cela augmente peut-être sa valeur.

— Ton probablement ?

— Non. Celui des listes.

Son tram arrivait.

Nous nous sommes arrêtés près de la porte avant.

— Bibliothèque demain ? a-t-elle demandé.

— Oui.

— Petite salle ?

— Je peux la réserver.

— Fais-le.

— Quelle heure ?

— Quatorze heures.

— D'accord.

Les portes se sont ouvertes.

Zuri est montée.

Elle s'est retournée.

— Bonne nuit, Lucas.

— Bonne nuit.

Elle n'avait pas choisi.

J'avais choisi avant qu'il me souhaite bonne nuit.

Pas sur le parapet.

Pas pendant la conversation sur les garanties.

Probablement avant.

Lorsque Lucas avait dit qu'il serait triste sans transformer sa tristesse en argument.

Lorsqu'il avait laissé le bocal bleu dans la boutique sans me demander si j'étais certaine.

Lorsqu'il avait parlé des journées ordinaires qu'il voulait partager avec moi.

La décision n'avait pas produit de moment précis.

Elle s'était formée à travers plusieurs moments qui avaient cessé de demander une preuve supplémentaire.

Dans le tram, je me suis assise près de la fenêtre.

Lucas est resté sur le quai jusqu'au départ.

Je n'ai pas levé la main.

Il n'a pas levé la sienne.

Nous nous sommes regardés jusqu'à ce que le tram tourne.

Chez moi, les marguerites avaient légèrement penché vers la fenêtre.

J'ai changé l'eau.

Le pot simple remplissait correctement sa fonction.

Le grand bocal violet brillait sur l'étagère.

Je n'avais acheté aucun objet dans la boutique.

Ce comportement ne démontrait pas que j'étais devenue raisonnable.

Je pouvais acheter un autre bocal très cher la semaine suivante si j'en voulais réellement un et si j'acceptais son coût.

Ce soir, je n'en voulais pas.
La différence suffisait.
J'ai ouvert mon ordinateur.
Le tableur affichait encore :
Choix actuel : juillet à décembre.
Révision prévue : première semaine de janvier.
J'ai pensé à créer un document intitulé :
Réponse à Lucas
Je n'en avais pas besoin.
Je ne voulais pas lui présenter les avantages, les limites et les conditions d'une relation
comme les lignes d'un devis.
Certaines limites devraient être dites.
Les règles des pages resteraient les mêmes.
Mon appartement resterait chez moi.
Un rendez-vous ne créerait aucune obligation pour le suivant.
Une relation amoureuse n'inclurait pas automatiquement une relation sexuelle.
Ces phrases appartenaient à la conversation.
Elles ne constituaient pas la raison du choix.
Je voulais une relation amoureuse avec Lucas.
Pas avec la personne que j'avais imaginée avant de connaître son visage.
Pas avec une catégorie générale contenant des promenades, des fleurs et des restaurants
mal éclairés.
Avec Lucas.
Je voulais qu'il m'invite sans carton à transporter.
Je voulais lui envoyer une page sans chercher à rendre le geste moins important.
Je voulais savoir ce que sa main ferait dans la mienne lorsqu'aucune foule ne nous
obligeait à rester ensemble.
Je voulais découvrir si j'aurais envie de l'embrasser une première fois, puis peut-être une
deuxième.
Je voulais continuer à travailler avec lui, rire de ses classements, contester ses règles et lui
demander de relire une phrase lorsque je le choisisais.
Je ne savais pas combien de temps cela fonctionnerait.
Je ne savais pas quelles formes de proximité me conviendraient.
Je ne savais pas ce que nous deviendrions après son premier poste, mes ateliers ou une
dispute que nous n'avions pas encore eue.
L'absence de garantie ne supprimait pas ce que je voulais maintenant.
Elle empêchait seulement de le confondre avec une promesse faite à toutes nos versions
futures.
J'ai fermé le tableur.
Le lendemain, Lucas travaillerait sur sa note méthodologique.
Je devais finaliser la fiche de sécurité de l'atelier.
Nous nous retrouverions dans la petite salle.
Je lui donnerais ma réponse là-bas.
Pas près de la rivière.
Pas devant un bocal à cent vingt-huit euros.
Pas dans un lieu choisi pour rendre le moment reconnaissable.
Dans la salle où il avait lu mes feuilles.
Où nous avions établi les premières règles.
Où nous avions appris à revenir.
Je n'ai pas préparé de liste.
J'ai seulement décidé d'apporter deux cafés.

Fin

La machine à café a accepté ma première pièce.

Cette coopération aurait dû m'alerter.

J'ai sélectionné café noisette.

Elle a produit un bruit bref, fait tomber un gobelet au centre de l'emplacement prévu et versé une quantité correcte de café. Le lait est arrivé ensuite, sans éclaboussure, sans vapeur excessive et sans tentative de remplacer la boisson par un liquide appartenant à une autre catégorie.

J'ai pris le gobelet.

Il était chaud.

Il contenait ce que j'avais demandé.

La machine attendait.

J'ai inséré une deuxième pièce.

— Ne complique pas la situation, ai-je dit.

Un étudiant assis près du mur a levé les yeux.

Je n'ai pas précisé que je parlais à la machine. Le contexte suffisait.

J'ai sélectionné un deuxième café noisette.

Même gobelet.

Même quantité.

Même absence de résistance.

La machine avait servi correctement deux boissons consécutives.

Je les ai placées sur le petit plateau en plastique prévu pour transporter plusieurs cafés. Il penchait légèrement, mais les couvercles tenaient.

Je n'avais pas acheté deux cafés pour produire une image.

Lucas se trouvait dans la petite salle. Je connaissais sa commande habituelle, dans la mesure où une commande pouvait devenir habituelle face à une machine qui refusait d'en reconnaître les termes.

Il prenait souvent un café long.

Aujourd'hui, j'avais choisi deux noisettes parce que je voulais boire la même chose que lui.

La raison était suffisante.

J'avais décidé la veille de ce que je lui répondrais.

Pas après avoir terminé une liste.

Pas parce que son oral s'était bien passé.

Pas parce qu'il avait obtenu quinze.

Pas parce qu'il m'avait aidée à porter des cartons, relu mes textes ou construit la première version d'un tableur que j'avais ensuite rempli de catégories incompatibles.

Ces choses comptaient.

Elles ne formaient pas un argument auquel je devais céder.

J'avais choisi trois modèles de bougies pour six mois.

Fixé mes prix.

Séparé mes dépenses.

Refusé Mme Vautrin.

Aucune de ces décisions n'était garantie pour toujours. Elles étaient sérieuses parce que je les appliquais maintenant et que j'acceptais de les réexaminer plus tard.

Ma réponse à Lucas fonctionnait de la même manière.

Je voulais une relation amoureuse avec lui.

Pas avec la personne qu'il avait été dans mes feuilles avant que je connaisse son visage.

Pas avec une hypothèse générale de couple.

Avec Lucas.

Je voulais continuer notre amitié et lui ajouter les rendez-vous, les gestes et les formes d'intimité que nous choisirions ensemble.

Je voulais pouvoir lui demander de venir sans carton.

Je voulais recevoir un message disant seulement qu'il avait envie de me voir.

Je voulais prendre sa main sans foule, si j'en avais envie au moment où elle serait près de la mienne.

Je voulais découvrir ce que ferait un baiser qui n'était pas prévu par une liste en ligne.

Je ne savais pas si j'aimerais tout.

Je ne savais pas combien de temps nous choisirions cette relation.

Je ne savais pas quelles règles nous garderions, modifierions ou abandonnerions.

L'absence de garantie n'empêchait pas le oui.

Elle empêchait seulement de le confondre avec une promesse sur toutes nos versions futures.

J'ai traversé le couloir.

La petite salle était libre depuis plusieurs semaines, mais nous avons moins souvent réussi à l'obtenir. Les ateliers de volcan, les réunions d'association et les séances de conversation anglaise occupaient régulièrement le créneau.

Aujourd'hui, Lucas l'avait réservée.

Pas pour ma réponse.

Il ne savait pas qu'elle arriverait.

Nous avions prévu une séance de travail.

Il devait préparer une note méthodologique demandée après son entretien pour le poste d'assistant de recherche. Je devais finaliser la fiche de sécurité de l'atelier de bougies.

Notre relation savait déjà contenir ce genre de journée.

Je n'avais pas besoin de la transformer en décor.

La salle restait ce qu'elle avait toujours été : une table, deux chaises, une fenêtre donnant sur un mur et une prise électrique qui fonctionnait uniquement lorsque personne ne branchait la lampe d'appoint.

Le lieu où j'avais découvert qu'une personne lisait mes feuilles.

Le lieu où nous avons décidé comment elle pourrait continuer à les lire.

Notre territoire commun ne venait pas d'une règle extérieure.

Nous l'avions construit en revenant.

J'ai tenu le plateau d'une main et ouvert la porte de l'autre.

Lorsque Zuri est entrée, je travaillais réellement.

Cette précision est nécessaire parce qu'elle tenait deux cafés et portait son grand chapeau, et que ces deux informations auraient pu suffire à interrompre toute activité intellectuelle.

J'avais néanmoins une échéance.

L'équipe qui m'avait reçu pour le poste d'assistant de recherche m'avait envoyé, le matin même, un petit exercice complémentaire. Je devais proposer une méthode de classement pour cent cinquante réponses ouvertes recueillies dans une enquête sur les pratiques culturelles.

Le document indiquait :

Deux pages maximum. Pas d'analyse exhaustive attendue. Nous souhaitons comprendre votre démarche.

J'avais déjà écrit quatre pages.

J'essayais d'en supprimer deux.

La porte s'est ouverte.

Zuri est entrée avec le plateau.

J'ai regardé les gobelets.

— Tu as obtenu deux boissons identiques.

— Oui.

— De cette machine.

— Oui.

— Tu as vérifié ?
 Elle a posé le plateau.
 — J'ai goûté le mien.
 — Et le second ?
 — Il possède la même couleur.
 — Cela ne garantit rien.
 — Tu peux refuser.
 J'ai pris le gobelet.
 — Je vais assumer le risque.
 Elle a retiré son manteau et l'a posé sur le dossier de sa chaise. Son chapeau est resté sur sa tête.
 — Café noisette, a-t-elle dit.
 — Merci.
 J'ai goûté.
 Il était réellement correct.
 — C'est inquiétant.
 — Elle prépare quelque chose.
 Zuri s'est assise en face de moi.
 Elle n'a pas sorti son ordinateur.
 Je l'ai remarqué.
 Je me suis interdit d'interpréter immédiatement l'absence de son ordinateur comme un signe.
 Elle pouvait avoir oublié.
 Elle pouvait vouloir boire avant de travailler.
 Elle pouvait avoir décidé de me parler de l'atelier, de ses nouvelles règles commerciales ou d'une page.
 Depuis ma proposition, chaque variation possédait trop facilement une signification.
 Nous avions eu trois rendez-vous.
 Le troisième, la veille, avait consisté à manger près de la rivière puis à entrer dans une petite boutique qui vendait des objets de cuisine et plusieurs bocaux beaucoup trop chers.
 Zuri n'en avait acheté aucun.
 J'avais considéré cela comme un événement important sans le relier à notre relation.
 À la fin, elle avait seulement dit :
 — Demain, bibliothèque ?
 J'avais répondu oui.
 Rien dans sa voix n'annonçait la suite.
 — Tu travailles sur l'exercice ? a-t-elle demandé.
 — Oui.
 — Combien de pages ?
 — Trois et demie.
 — Ils en demandent deux.
 — J'en avais quatre.
 — Donc tu progresses vers la consigne.
 — Exactement.
 — Tu vas supprimer quoi ?
 — Une partie sur la manière de construire les catégories.
 — Elle n'est pas importante ?
 — Si. Mais je peux la résumer.
 — Alors fais-le.
 Elle a bu son café.
 Je regardais l'écran.
 Je n'écrivais plus.
 — Tu voulais travailler sur la fiche de sécurité, ai-je dit.

— Oui.

— Tu n'as pas ton ordinateur.

— Il est dans mon sac.

Je n'avais pas vu le sac, posé derrière sa chaise.

— D'accord.

Elle n'a pas sorti l'ordinateur.

Le silence a duré quelques secondes.

— Lucas.

— Oui ?

— J'ai ma réponse.

Ma main est restée sur le pavé tactile.

J'ai fermé le document.

Pas l'ordinateur.

Seulement le document.

— D'accord, ai-je dit.

Le mot ne demandait rien.

Zuri a posé son gobelet.

— Je veux essayer une relation amoureuse avec toi.

La phrase ne contenait aucun conditionnel.

Je l'ai entendue une première fois.

Puis une seconde dans ma mémoire immédiate, pour vérifier que je n'avais pas ajouté un mot.

— D'accord, ai-je répété.

Cette réponse était insuffisante.

Elle était aussi la seule disponible pendant plusieurs secondes.

Zuri attendait.

Pas nerveusement.

Elle me laissait recevoir ce qu'elle venait de dire.

— Tu veux dire que tu acceptes ma proposition, ai-je demandé.

La question pouvait sembler inutile.

Je devais néanmoins distinguer un quatrième rendez-vous d'une réponse à l'ensemble.

— Oui.

Elle a repris son café, puis l'a reposé sans boire.

— Je ne parle pas seulement de continuer à examiner une possibilité extérieure. Je veux une relation avec toi.

Mon corps avait pris la décision de respirer plus vite avant que j'aie formulé une pensée complète.

— Merci de le préciser.

— Je savais que tu en aurais besoin.

— J'essayais de ne pas demander une formulation contractuelle.

— Ce n'est pas contractuel.

— Non.

— C'est un oui.

Je me suis adossé à la chaise.

Le dossier a produit un grincement.

— D'accord.

Zuri a levé les sourcils.

— Tu possèdes d'autres mots.

— Normalement.

— Ils reviendront.

— Probablement.

— Ton probablement.

— Le bon.

J'ai souri.

Elle aussi.

La pièce était restée identique.

La table portait toujours une ancienne trace de marqueur près du bord. La fenêtre donnait toujours sur le mur. Dans le couloir, quelqu'un faisait glisser un chariot de livres dont l'une des roues grinçait.

Nous venions pourtant de créer une nouvelle règle.

Pas une règle naturelle.

Pas une conclusion tirée de nos gestes.

Une décision commune.

— Qu'est-ce qui t'a décidée ? ai-je demandé.

La question est sortie avant que je puisse l'examiner.

Elle ressemblait dangereusement à une demande de liste.

Zuri l'a entendu.

— Tu veux mes arguments ?

— Non.

J'ai répondu immédiatement.

— Pardon. Je ne veux pas que tu me présentes des preuves.

— Bien.

— Je veux connaître ce que tu veux, pas vérifier si ton raisonnement est suffisant.

— Ce que je veux, c'est essayer une relation amoureuse avec toi. Réellement.

— D'accord.

— Je ne promets pas qu'elle durera toujours.

— Moi non plus.

— Je ne promets pas d'aimer toutes les formes qu'on pourrait lui donner.

— Moi non plus.

— Les règles des pages restent les mêmes.

— Oui.

— Mon appartement reste chez moi.

— Oui.

— Et une relation sexuelle n'est pas automatiquement incluse.

— Je sais.

— Je préfère le redire maintenant.

— Tu peux.

Elle a rapproché son gobelet.

— Je veux des rendez-vous. De l'affection, quand nous la choisissons. Je veux voir ce que cette relation devient avec nous, pas reproduire le programme du premier soir.

— Cela me convient.

— Et si quelque chose ne me convient pas, je le dirai.

— Moi aussi.

— Sans attendre que l'autre le devine.

— Cela me semble nécessaire.

— Tu le fais déjà parfois.

— Quoi ?

— Attendre des signes.

La remarque était exacte.

— Je vais probablement encore le faire, ai-je dit.

— Moi aussi, peut-être. Mais on pourra demander.

— Oui.

Je n'ai pas ouvert mon carnet.

Aucune liste n'était nécessaire maintenant.

Nous établirions des règles lorsque les situations apparaîtraient. Certaines seraient explicites. D'autres deviendraient des habitudes. Il faudrait parfois vérifier qu'elles correspondaient encore à ce que nous voulions.

Je savais déjà que cette méthode ne garantirait rien.

Elle permettrait seulement de ne pas prétendre que les choix s'étaient faits seuls.

— Zuri ?

— Oui ?

Je connaissais la question.

Je pouvais la garder pour un autre jour.

Elle avait cependant dit qu'elle voulait de l'affection lorsque nous la choisirions. Le baiser faisait partie des exemples nommés depuis ma proposition.

Je ne voulais pas conclure qu'un oui à la relation contenait automatiquement un oui à ce geste maintenant.

— Est-ce que je peux t'embrasser ?

Elle ne m'a pas demandé pourquoi.

Elle n'a pas recherché un indice sur mon visage.

— Oui.

Je me suis levé.

Puis je me suis rendu compte qu'elle était encore assise.

Je me suis rassis.

— Tu peux rester debout, a-t-elle dit.

— Cela crée une différence de hauteur inutile.

— Je peux me lever.

Elle s'est levée.

Son chapeau a touché l'abat-jour éteint placé au-dessus de la table.

L'abat-jour a oscillé.

Zuri l'a stabilisé d'une main.

— Le lieu n'a pas été conçu pour ça, ai-je dit.

— Il a été conçu pour travailler.

— Nous pouvons nous asseoir.

— Cela devient compliqué.

Elle a retiré son chapeau et l'a posé sur la chaise.

Sans lui, elle paraissait momentanément moins équipée, pas moins elle-même.

Nous étions face à face, séparés par le coin de la table.

Je me suis déplacé sur le côté.

Elle aussi.

Dans la même direction.

Nous nous sommes arrêtés.

— L'autre côté, ai-je proposé.

— Oui.

Nous avons corrigé.

Cette fois, aucun meuble ne se trouvait entre nous.

Je ne savais pas où placer mes mains.

Zuri tenait toujours son café.

— Tu devrais le poser, ai-je dit.

— Oui.

Elle l'a posé derrière elle.

Nous étions prêts selon des critères uniquement physiques.

Je me suis penché.

Elle aussi.

Nos nez se sont heurtés légèrement.

Pas assez pour faire mal.

Assez pour interrompre le mouvement.

— Mauvais angle, a dit Zuri.

— Oui.

— Essaie de l'autre côté.

— D'accord.

Nous avons recommencé.

Le baiser a été bref.

Ses lèvres étaient plus chaudes que je ne l'avais imaginé et légèrement sucrées par le café. Ma main a touché son bras sans que je sache exactement quand je l'avais levée. Zuri a posé deux doigts contre le devant de ma chemise, peut-être pour se stabiliser, peut-être parce qu'elle avait choisi de me toucher.

Je n'ai pas interprété davantage.

Le baiser s'est terminé après quelques secondes.

Nous sommes restés proches sans en commencer immédiatement un autre.

— Alors ? ai-je demandé.

La question était idiote.

— Nouveau, a dit Zuri.

— Oui.

— Un peu maladroit.

— Oui.

— Pas désagréable.

— Même évaluation.

Elle a gardé sa main contre ma chemise une seconde supplémentaire, puis l'a retirée.

Je n'ai pas cherché à prolonger le geste.

Nous nous sommes rassis.

Zuri a remis son chapeau.

Je lui ai rendu son café, qu'elle n'avait pas réellement perdu.

— Nous sommes en couple ? ai-je demandé.

— Tu veux ce mot maintenant ?

— Je demande.

Elle a réfléchi.

— Oui.

La réponse a produit une nouvelle accélération.

— Relation amoureuse et couple ? ai-je vérifié.

— Oui, Lucas.

— Je ne poserai pas de troisième question.

— Bien.

— Sauf une.

— Tu viens de dire le contraire.

— Est-ce que je peux le dire à Sami ?

Zuri a bu une gorgée.

— Oui.

— Aujourd'hui ?

— Oui.

— Sans lui raconter le baiser.

— De préférence.

— D'accord.

— Je le dirai à Naya.

— Elle savait pour la proposition ?

— Oui.

— Depuis quand ?

— Avant le premier rendez-vous.

— Sami aussi.

— Équilibre.

J'ai rouvert mon document.

Pas pour recommencer immédiatement à travailler.

Pour vérifier qu'il existait toujours.

Trois pages et demie sur une méthode de classement.

Zuri a sorti son ordinateur.

Elle a ouvert sa fiche de sécurité.

Nous étions désormais en couple.

La première activité de notre relation amoureuse consistait à réduire un document méthodologique et vérifier les précautions nécessaires pour chauffer de la cire dans une salle associative.

Cette forme me convenait.

— Tu vas vraiment travailler maintenant ? ai-je demandé.

— Oui.

— D'accord.

— Tu peux ne pas réussir à te concentrer pendant quelques minutes.

— Merci pour l'autorisation.

— Elle ne sera pas prolongée indéfiniment.

— Bien.

Nous avons essayé.

J'ai supprimé une phrase.

Je l'ai remise.

Zuri a écrit ventilation obligatoire, puis consulté un document sur son écran.

Après deux minutes, je l'ai regardée.

Elle a senti mon regard.

— Quoi ?

— Rien.

— Tu regardes.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que tu viens de dire oui.

— L'information restera vraie si tu regardes ton écran.

— Probablement.

— Ton probablement.

— Le mauvais, cette fois.

Elle a souri.

Je me suis remis à la note.

Dans le couloir, la machine à café s'est mise en marche.

Personne ne semblait l'utiliser.

Elle a produit un grondement bas, suivi d'un claquement métallique et d'un long sifflement qui ne ressemblait à aucune étape normale de préparation.

Zuri a levé la tête.

Moi aussi.

Le bruit s'est arrêté.

Nous avons attendu.

Une dernière vibration a traversé le mur.

Zuri a regardé les deux cafés noisette posés entre nous.

— Elle sait.

Épilogue

Six jours après être devenus un couple, Lucas a voulu savoir si acheter des étiquettes ensemble comptait comme un rendez-vous.

Nous sortions du fournisseur d'emballages avec deux paquets de feuilles résistantes à la chaleur, un rouleau de papier de protection et douze couvercles que je n'avais pas prévu d'acheter.

Les couvercles étaient en promotion. Ils fermaient correctement.

La décision restait défendable.

— C'était un rendez-vous ? a demandé Lucas.

— Non.

— Pourquoi ?

— Nous sommes venus acheter des étiquettes.

— Nous avons aussi déjeuné.

— Parce qu'il était midi trente.

— Nous avons choisi de manger ensemble.

— Nous choisissons souvent de manger ensemble.

— Donc une activité habituelle ne peut pas être un rendez-vous ?

— Si.

— Celle-ci ne l'était pas.

— Non.

Lucas portait le sac contenant les couvercles. Il l'a déplacé d'une main à l'autre.

— Parce que nous ne l'avions pas décidé avant ?

— Principalement.

— Il faut nécessairement le décider avant le début ?

— Je ne sais pas.

— Une activité peut devenir un rendez-vous pendant qu'elle se déroule ?

— Probablement.

— Ton probablement.

— Oui.

— Et si elle ressemble à un rendez-vous sans que nous l'ayons dit ?

— Ressembler ne suffit pas.

Il a réfléchi.

— Ce déjeuner ne diminue donc pas parce qu'il n'était pas romantique.

— Non.

— Tu l'as apprécié.

— Oui.

— Et les couvercles ?

— Toujours défendables.

Il a attendu trois pas.

— Il nous faut une règle.

— Il n'y en a pas encore.

Cette réponse ne l'a pas rassuré.

Elle ne m'a pas inquiétée non plus.

Notre relation amoureuse existait depuis moins d'une semaine. Elle pouvait survivre quelque temps sans classification complète des déjeuners suivant l'achat de matériel.

— Je vais écrire quelque chose, ai-je dit.

— Un message ?

— Une règle.

Lucas a regardé le sac.

— J'aurais dû m'y attendre.

Le jeudi suivant, nous nous sommes retrouvés dans la petite salle de la bibliothèque.

Elle avait accueilli un atelier le matin. Plusieurs feuilles de papier vert traînaient sous la table et un crocodile en carton occupait le rebord de la fenêtre.

Il possédait des dents en coton-tige.

Lucas l'a déplacé avec précaution.

— Activité jeunesse.

— Ou avertissement.

— Il n'est pas magique.

— Tu ne l'as pas vérifié.

— Je refuse de commencer cette journée par un diagnostic de crocodile en carton.

Il a posé son ordinateur près de la prise.

L'équipe rencontrée pour le poste d'assistant de recherche l'avait rappelé pour un second entretien. Elle lui demandait deux pages expliquant comment il traiterait les données du projet.

Lucas avait rédigé deux pages et huit lignes.

Les huit lignes se trouvaient dans une annexe qu'il estimait ne pas devoir compter.

Je préparais le plan de l'atelier de bougies accepté par le centre social.

Le devis avait été validé sans négociation.

L'acompte avait été payé.

Je possédais trois documents pour organiser deux heures d'atelier.

Lucas considérait cette quantité raisonnable.

Nous avons travaillé pendant quarante minutes.

Puis j'ai sorti la feuille imprimée le matin.

Elle contenait un titre et quatre règles espacées par de larges marges.

Projet de relation amoureuse, version provisoire

Lucas a lu le titre.

Puis les quatre lignes.

Puis de nouveau le titre.

— Quoi ? ai-je demandé.

— Le mot projet peut donner l'impression que la relation n'a pas encore commencé.

— Elle a commencé.

— Je sais.

— Alors le titre ne change rien.

— Il crée une ambiguïté documentaire.

— Il n'y a aucun lecteur extérieur.

— Il y en a deux.

— Les deux savent que nous sommes en couple.

— Oui.

Il a sorti son stylo noir.

Je lui ai tendu la main.

— Quoi ?

— Tu demandes avant d'écrire.

Il a regardé le stylo, puis la feuille.

— Je peux commenter ?

— Oui.

— Dans la marge ?

— Oui.

— Directement sur ton exemplaire ?

— C'est l'exemplaire commun.

Cette formulation l'a arrêté.

Il a posé la pointe du stylo près du titre et écrit :

Projet de fonctionnement ?

J'ai pris mon stylo violet.

Non.

— Pourquoi ?

— Cela ressemble à la notice d'un appareil.

- Fonctionnement peut désigner la manière dont quelque chose s'organise.
- Notre relation n'est pas un appareil.
- Je n'ai pas dit qu'elle l'était.
- Tu voulais un mot technique.
- Je voulais éviter que projet décrive seulement quelque chose de futur.
- J'ai réfléchi.
- Il peut aussi désigner ce qu'on construit.
- Oui.
- Donc je garde.
- D'accord.
- Il n'a pas barré sa proposition.
- Les deux formulations sont restées visibles.
- La première règle disait :
- Une activité devient un rendez-vous lorsque les deux personnes décident de la considérer ainsi. Cette décision peut avoir lieu avant ou pendant l'activité.
- Lucas l'a relue.
- Pendant permet de requalifier une sortie presque terminée.
- Oui.
- Depuis son début ?
- Si nous le voulons.
- Pourquoi ?
- Parce que nous décidons.
- Il faudrait savoir quelle partie est concernée.
- Nous pouvons le préciser au moment de la décision.
- Donc l'heure exacte n'est pas nécessaire.
- Toutes les choses importantes n'ont pas besoin d'une heure.
- Lucas m'a regardée.
- Je vais conserver cette phrase.
- Tu ne peux pas citer notre relation dans un article.
- Je parlais de la phrase.
- Elle vient de notre relation.
- Droit d'auteur partagé ?
- Non.
- Il a approché son stylo de la marge.
- Je peux proposer une modification ?
- Oui.
- Il a écrit :
- Les deux personnes doivent le savoir et l'accepter.
- J'ai lu.
- Tu distingues l'information de l'accord.
- Oui.
- C'est mieux.
- J'ai entouré sa phrase en violet.
- Tu ne supprimes pas la première formulation ? a-t-il demandé.
- Je veux voir l'évolution.
- D'accord.
- La deuxième règle disait :
- Un geste peut avoir plusieurs significations. Une intention importante ne sera pas considérée comme certaine lorsqu'il est possible de poser une question.
- Lucas n'a pas immédiatement commenté.
- Il a posé sa main à plat sur la table.
- Importante signifie quoi ?

— Une intention qui crée un droit, une obligation ou une décision à la place de l'autre personne.

— Un baiser accepté ne signifie pas que tous les suivants le sont.

— Oui.

— Une main tenue aujourd'hui ne crée pas une autorisation permanente.

— Oui.

— Si tu me tends la main dans une rue bondée, je ne dois pas nécessairement demander ce que tu veux.

— Tu peux raisonnablement comprendre que je veux traverser avec toi.

— Donc les habitudes et le contexte produisent des attentes.

— Révisables.

Il a écrit ce mot dans la marge.

Révisables.

Je l'ai entouré.

— Cela mériterait une règle séparée, a-t-il dit.

— Non.

— Elle concerne davantage que les gestes.

— Elle est lisible ici.

— Elle risque de disparaître dans la marge.

— Mets une flèche.

Il a dessiné une flèche.

Puis il a ajouté :

À développer.

J'ai barré les mots d'un seul trait violet.

Ils restaient lisibles.

— Tu détruis une contribution autorisée.

— Je la refuse. Elle est toujours visible.

— Le système de conservation est satisfaisant.

Je regardais encore sa main sur la table.

Elle se trouvait près de la mienne.

Je l'ai prise.

Lucas a cessé d'examiner la feuille.

— Est-ce que je dois demander la signification ? a-t-il dit.

— Tu peux.

— Je pense que tu as envie de me tenir la main.

— Analyse correcte.

— De manière romantique ?

— Oui.

Ses doigts se sont refermés autour des miens.

La règle restait sur la feuille.

Nous n'avions pas eu besoin de l'appliquer comme une procédure.

La troisième disait :

La relation amoureuse ne donne aucun droit supplémentaire sur les textes, les brouillons ou les documents de l'autre personne.

Lucas a lu la phrase deux fois.

— Tu veux la garder exactement ainsi ?

— Oui.

— D'accord.

Il n'a pas pris son stylo.

La scène de la gare n'existait plus entre nous comme une dispute active. Elle appartenait à la manière dont nous lisions désormais cette règle.

Lucas avait conservé une page que je voulais détruire parce qu'il pensait que sa valeur justifiait son geste.

Il s'était trompé.

Plus tard, il avait compris sans exiger que cette compréhension supprime immédiatement la conséquence.

— Cela vaut pour tes textes aussi, ai-je dit.

— Oui.

— Si tu décides de détruire un brouillon, je ne peux pas le conserver.

— Oui.

— Même s'il est bon.

— Oui.

— Même si tu pourrais changer d'avis.

— Oui.

Il a pris son stylo noir et ajouté :

Réciproque.

J'ai entouré le mot.

Puis j'ai complété la règle :

L'accès à une personne ne donne pas accès à ses textes.

Lucas a lu sans parler.

Il a repris le stylo violet que j'avais laissé près de lui.

— Je peux ?

— Oui.

Sous ma phrase, il a écrit :

L'accès à un texte ne donne pas accès à toute la personne.

J'ai regardé les deux lignes.

Au début, Lucas avait lu mes pages et construit autour d'elles une autrice entière.

J'avais ensuite lu son mémoire et découvert quelque chose d'important sans considérer que je connaissais tout de lui.

Nous continuerions à nous tromper.

Le document ne pouvait pas empêcher cette possibilité.

Il indiquait seulement l'endroit où nous devons arrêter de conclure seuls.

J'ai entouré sa phrase.

La quatrième règle disait :

Les règles communes peuvent être discutées, corrigées ou abandonnées. Une limite personnelle ne demande pas de vote.

Lucas a hoché la tête.

— Celle-ci est bien.

— Tu n'as rien à modifier ?

— Je cherche.

— Tu n'es pas obligé.

— Je sais.

Il a relu la phrase.

— Une limite peut être annoncée sans être expliquée.

— Oui.

— Même lorsque l'autre personne ne la comprend pas.

— Oui.

— Une règle commune demande l'accord des deux personnes pour être modifiée.

— Oui.

— Une partie de Uno ne constitue pas un cadre adapté à cette discussion.

— Voilà.

— Cela n'est pas écrit.

— Cela n'a pas besoin de l'être.

— Tu avais préparé une règle sur le Uno.

— Je l'ai supprimée avant d'imprimer.

— Pourquoi ?

— Elle contenait neuf lignes.

Lucas a eu l'air déçu.

— Quelle était la formulation finale ?

— Toute décision importante demande l'interruption préalable de la partie et la disparition de toute sanction en cours.

— Elle était bonne.

— Elle concernait une situation qui n'a jamais eu lieu.

— Les règles servent aussi à anticiper.

— Pas toutes les situations possibles.

— Seulement les vraisemblables.

— Nous n'avons jamais essayé de décider de vacances après avoir pioché dix cartes.

— Nous pourrions un jour.

— Alors nous ajouterons une ligne.

Il a regardé l'espace libre au bas de la page.

— Le document n'anticipe donc pas tous les cas.

— Heureusement.

— Il manque au moins le café noisette.

— Le café noisette ne constitue pas un repas.

— Même multiplié ?

— Surtout multiplié.

Lucas a écrit dans la marge :

Le café noisette, seul ou multiplié, ne constitue pas un repas.

J'ai ri, pas longtemps.

Assez pour qu'il me regarde avec satisfaction.

— Tu voulais seulement inscrire cette formulation.

— Elle est exacte.

— Elle ne possède aucune valeur relationnelle.

— Elle pourrait éviter une hypoglycémie.

— Garde-la.

La page contenait désormais davantage d'écriture noire que prévu.

Des flèches reliaient certaines phrases. Deux mots étaient barrés. Le violet entourait plusieurs modifications. La règle sur le café occupait une place disproportionnée.

Le document n'était pas propre.

Il était lisible.

Il ne décrivait pas toute notre relation.

Il n'en avait pas besoin.

Lucas s'est adossé à sa chaise.

— Nous venons de produire un règlement de couple.

— Non.

— Il possède un titre, quatre règles et une procédure de modification.

— Il n'a aucune sanction.

— Les règles peuvent exister sans sanction explicite.

— Tu ne vas pas utiliser ton mémoire contre cette feuille.

— Je remarque seulement sa structure.

— C'est une page provisoire.

— Recto verso.

— Les marges sont larges.

— Elles contiennent beaucoup de texte.

J'ai retiré ma main de la sienne pour retourner la feuille.

— Nous pouvons arrêter.

— Il reste de la place.

— C'est intentionnel.

— Pour de futures règles ?

— Peut-être.

— Ton peut-être.

— Oui.

Son document de deux pages et huit lignes attendait toujours sur son écran.

Ma fiche de sécurité aussi.

Nous n'avions avancé sur aucune des tâches prévues depuis presque une heure.

— Est-ce que cette activité était un rendez-vous ? a demandé Lucas.

— La rédaction du document ?

— Oui.

— Nous ne l'avions pas décidé avant.

— La première règle permet de le décider maintenant.

— Tu veux que ce soit un rendez-vous ?

Il a réfléchi.

Pas pour produire la réponse prudente.

Pour la choisir.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que nous écrivons ensemble quelque chose qui concerne le début de notre relation. Et parce que j'ai envie que ce moment soit romantique, même s'il contient une règle sur les cafés et le droit de sauver un brouillon d'un crocodile.

Nous avons regardé le crocodile en carton.

Il n'avait pas bougé.

— D'accord, ai-je dit.

— Donc c'est un rendez-vous ?

— Oui.

— Depuis quand ?

— Ne recommence pas.

— Toute l'activité ou seulement la rédaction ?

— Depuis que j'ai sorti la feuille.

— Les quarante premières minutes restent une séance de travail.

— Oui.

— Classification claire.

— Tu es satisfait ?

— Beaucoup.

Il a repris son stylo noir.

— Je peux noter le premier cas d'application ?

— Non.

— Il possède une valeur documentaire.

— Ce document n'est pas un registre.

— Dommage.

Je lui ai retiré le stylo.

Il n'a pas résisté.

Sa main est restée ouverte entre nous.

J'ai posé le stylo près de son carnet, puis je me suis penchée.

Il a compris suffisamment tôt pour tourner légèrement la tête.

Nos nez ne se sont pas heurtés.

Le progrès était mesurable.

Je l'ai embrassé.

Le baiser a duré plus longtemps que le premier. Sa main a touché mon bras, puis s'est arrêtée là. Je me suis rapprochée jusqu'à ce que le bord de mon chapeau rencontre légèrement ses cheveux.

Il a souri contre ma bouche.

— Quoi ? ai-je demandé en reculant.

— Rien.

— Tu souris.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Cette partie ne ressemblait pas à une réunion.

— La réunion était déjà terminée.

— Classification claire.

Je l'ai embrassé de nouveau pour empêcher une précision supplémentaire.

Cela a fonctionné pendant plusieurs secondes.

Dans le couloir, la machine à café s'est mise en marche.

Personne ne semblait l'utiliser.

Elle a laissé tomber un gobelet, produit un grondement bas, puis un long sifflement qui ne correspondait à aucune étape normale de préparation.

Lucas a tourné la tête vers la porte.

— Elle continue.

— Ne l'encourage pas.

— Nous devrions ajouter une règle sur les machines semi-conscientes.

— Elles feront l'objet d'un document séparé.

— Donc tu envisages déjà un deuxième document.

— Seulement en cas de nécessité.

Il a repris la feuille.

— Il manque une indication.

— Où ?

— À la fin.

— Le document est déjà lisible.

— Je parle des permissions.

J'ai compris.

Les premières pages trouvées par Lucas ne portaient aucun symbole. Il avait décidé seul qu'il pouvait continuer.

Ensuite, nous avons construit une méthode.

Cercle violet.

Carré.

Croix noire.

Le prénom écrit volontairement.

Cette feuille ne lui appartenait pas davantage qu'à moi.

Elle ne lui était pas seulement confiée.

Nous l'avions écrite ensemble.

J'ai pris le stylo violet.

Au bas de la page, sous les quatre règles et la précision inutile sur le café, j'ai écrit :

Corrections et commentaires autorisés.

Lucas a lu.

— Sans limite ?

— Les commentaires peuvent être refusés.

— Et corrigés ?

— Oui.

— Et commentés ?

— Lucas.

— J'arrête.

Il a ajouté un petit carré noir à côté de la phrase.

Je l'ai entouré d'un cercle violet.

Les deux formes se touchaient sans se recouvrir entièrement.

Puis nous avons repris notre travail.

Sa main est restée près de la mienne sur la table.

la restitution correcte d'un tableau et de son auteur

Il y a un vampire dans ma cuisine.

Ce n'est pas le problème.

Le problème, c'est qu'il utilise une assiette du dix-huitième siècle pour y déposer une poche de sang.

Je reste sur le seuil, le téléphone encore serré dans ma main. Il ne lève pas les yeux. Il examine le liquide sombre comme s'il hésitait entre le boire et lui reprocher sa composition.

— Repose cette assiette.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle vaut plus cher que la maison.

Il regarde l'assiette. Puis la cuisine.

— La maison est mal évaluée.

— L'assiette. Maintenant.

Il la déplace de huit centimètres et pose la poche directement sur le plan de travail.

— Voilà.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Tu n'as pas été assez précise.

Cela fait quatre jours qu'il vit ici.

Selon lui, il ne vit pas ici. Il surveille sa toile.

La toile se trouve dans une pièce fermée, protégée par une alarme, un contrôle hygrométrique improvisé et trois couches de textile. Lui se trouve dans ma cuisine, pieds nus, vêtu d'une chemise qui m'appartient et occupé à vider mon réfrigérateur.

Il ne surveille rien.

— Tu as bu la dernière bouteille de jus de tomate ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Il relève enfin les yeux.

— Parce que j'avais soif.

— Tu es vampire.

— Je sais.

— Il y a du sang à côté.

— J'avais envie de jus de tomate.

Il dit cela avec le sérieux d'un homme contraint d'expliquer une évidence scientifique à une personne volontairement stupide.